LE ROMAN

D'UNE

HONNÊTE FEMME

QUATRIÈME PARTIE (1).

XV.

J'arrivai à Chamaret vers deux heures. Mme d'Estrel était seule; elle me remercia avec effusion d'être venue.

— Vous avez un service à me demander, lui dis-je en l'embrassant; me voici. Puisse-t-il seulement être difficile à rendre ! Un peu de fatigue me ferait du bien, et s'il y avait quelque risque à courir, tant mieux; comptez que dans ce moment je serais heureuse de m'exposer.

— Oh! dit-elle en souriant, le service que je veux vous demander n'est pas ce que vous pensez, et vous n'aurez point à risquer votre tête pour l'amour de moi. Il s'agit seulement de braver un peu d'ennui; mais asseyez-vous et tâchez de m'écouter sans distraction.

Voici à peu près ce qu'elle me raconta. — M. d'Estrel avait fait connaissance en Angleterre d'un riche négociant corfiote, M. Dolfin, qui descendait d'une ancienne famille vénitienne établie depuis longtemps dans les Sept-Iles. Un voyage d'affaires ayant amené

(1) Voyez la *Revue* du 15 août, 1er et 15 septembre.

M. Dolfin en Provence, il poussa jusqu'à Chamaret et s'y arrêta quelques jours avec sa femme. A peu de temps de là, il mourut, laissant un fils unique dont l'éducation fut confiée à un ecclésiastique français, l'abbé Néraud. Cœur sec, imagination échauffée, cet imprévoyant gouverneur jeta, paraît-il, inconsidérément son élève dans la mysticité. Ce qui est certain, c'est qu'à la longue le jeune Arsène Dolfin fit voir une exaltation et des scrupules outrés dont sa mère s'inquiéta. Il se plaisait dans les austérités, dans les macérations, dans tous les raffinemens de la piété, qui sont, disiez-vous un jour, « les friandises de la conscience et qui la gâtent aussi sûrement que l'abus des sucreries affadit l'estomac. »

L'abbé Néraud finit par trouver lui-même qu'il avait trop réussi; l'indiscrétion de son zèle est tempérée, à ce qu'il semble, par un peu de ce bon sens français qui répugne à toutes les extrémités, ou qui du moins met toujours quelque méthode dans la folie : si haut que saute un Français, il retombe toujours sur ses pieds. Notre Mentor s'effraya des exagérations de son Télémaque et de cette candeur italienne qui se précipitait aux dernières conséquences. Il donna le conseil à la mère de faire voyager le jeune extatique; il partit avec lui, l'accompagna dans son tour d'Europe, lui prêchant sans relâche ces justes tempéramens qui accordent la ferveur avec le monde, et s'efforçant d'éteindre l'incendie qu'il avait allumé. Le commerce des hommes, le séjour des grandes villes, les distractions de cinq années de voyage, n'eurent pas néanmoins l'effet qu'on espérait. Le jeune Arsène demeura insensible aux douceurs du monde comme aux repentirs de son gouverneur; tout ce qu'il voyait le blessait, et nourrissait l'inquiétude de son esprit; il se sentait, disait-il, en exil, et soupirait après sa patrie, mais cette patrie n'était pas le rocher d'Ithaque. Après avoir visité l'Italie, l'Allemagne, la Russie, il vint à Paris, et ce fut là, en plein boulevard des Italiens, qu'il conçut l'héroïque projet de s'ensevelir à la Trappe; pendant quelques mois, il le couva dans le silence de son cœur; enfin il s'en ouvrit à l'abbé Néraud. Celui-ci poussa les hauts cris; mais en vain prodigua-t-il tour à tour les raisonnemens, les prières et les remontrances : il ne put ni l'émouvoir ni le persuader. L'enfant était devenu homme; le gouverneur n'était plus qu'un compagnon, un confident; ayant perdu son autorité, il était tenu d'avoir raison, et il n'était que trop aisé de le convaincre d'inconséquence; il s'entendait rappeler ses dires d'autrefois et reprocher ses contradictions; ses nouveaux argumens échouaient contre cette logique des cœurs simples qui ne dépend pas des circonstances, et qui déjoue à force de bonne foi toutes les ruses des habiles.

A bout d'objections, il dut consentir à retourner à Corfou pour

annoncer à Mme Dolfin l'étrange résolution de son fils et tâcher d'obtenir son acquiescement. De son côté, le jeune homme s'engageait à donner quelques mois encore à la réflexion, et ces mois d'attente, il était venu les passer dans les environs d'Aiguebelle. Cependant à la nouvelle que lui apporta l'abbé, la pauvre mère s'émut, s'indigna; elle écrivit à son fils les lettres les plus vives, les plus pressantes; elle lui remontra sa folie, lui représenta toutes les chances de bonheur qui l'attendaient à Corfou, les douceurs du mariage, les charmes d'une jeune fille que depuis longtemps elle lui destinait pour femme, que sais-je encore? ce qu'il devait à sa famille, à lui-même, la fortune lentement amassée par ses ancêtres. Que deviendrait cette fortune? irait-elle s'engloutir jusqu'au dernier sou dans le coffre-fort des bons pères? Qu'en penseraient ses aïeux dans l'autre monde?

— Toutes ces considérations mondaines, me dit Mme d'Estrel, n'étaient guère propres à ramener notre jeune homme; que peuvent les intérêts du monde sur un esprit convaincu? Ils n'ont point d'intelligences dans la place. Mme Dolfin s'est souvenue de moi, elle m'a écrit pour me conter ses angoisses et me supplier de lui venir en aide. Avant tout, il s'agissait de dénicher l'oiseau, qui, après avoir habité Grignan, en avait délogé sans trompette. Je m'adressai à ce pauvre Malombré, qui sait tout, qui voit tout; il m'assura qu'il avait tenu plus d'une fois dans le champ de sa lunette un jeune étranger qui rôdait aux environs de votre parc. Trois jours plus tard, un de ses hommes qu'il mit en campagne me rapporta que M. Arsène Dolfin avait pris gîte près de Réauville, dans la maison d'un paysan. Vous voyez qu'il a tenu à s'établir à deux pas de la Trappe, comme un amant bien épris se loge dans un grenier, en face du balcon de sa belle. Je le fis prier de venir me voir, il y consentit. Je m'étais attendue à un visage d'énergumène, à un regard dur et farouche. Je fus agréablement trompée; je vis un homme qui prévient tout de suite en sa faveur par un air de douceur mélancolique et dont la tournure tient plus d'un poète que d'un ascète. Hormis les yeux, il n'est pas beau, mais il a dans la voix je ne sais quelle magie qui surprend; c'est une voix argentine, suave, aux inflexions caressantes, la voix la plus musicale que j'aie jamais entendue, et qui, résonnant dans l'obscurité, pourrait faire des conquêtes; à la lettre, on se rendrait sur parole. Cependant je m'aperçus bien vite que sous le charme et l'aménité du personnage se cache une âme forte, résolue, capable de toutes les vertus et de tous les malheurs attachés à l'opiniâtreté. Il fut aimable, mais toujours sur ses gardes, attentif à déjouer ma curiosité; dès que j'abordais le sujet brûlant, il détournait avec art l'entretien ou se

retranchait dans une réserve pleine de dignité qui me fermait la bouche; bref, il ne se laissa pas entamer. Apparemment il m'a jugée indigne d'avoir part à ses secrets et de discuter avec lui de si graves matières; mais s'il méprise ma cornette, il y a femmes et femmes, et je suis persuadée qu'il ne tiendrait qu'à vous de le confesser. Daignez, ma chère Isabelle, vous mêler de cette affaire; réussir à n'importe quoi est toujours un plaisir pour une femme, et vous aurez le double mérite de faire une bonne œuvre et d'obliger une amie.

Je vis bien qu'en me faisant intervenir dans une négociation si délicate et si singulière, Mme d'Estrel se proposait de me distraire un peu de moi-même et de faire diversion à mon idée fixe. « Serait-elle aussi pressante, me disais-je, si elle se doutait que M. Arsène Dolfin ne m'est point inconnu? Que penserait-elle de son talent de dessinateur? » Je fus sur le point de lui parler des six croquis; mais on fait si rarement ce qu'on veut!

— Mon Dieu! lui dis-je, si la Trappe a tant d'attraits pour M. Dolfin, pourquoi le dégoûter de sa maîtresse? pourquoi traverser ses amours? Et qui chargez-vous de le regagner au monde? C'est donc sur mon éloquence que vous comptez pour lui dépeindre les joies du siècle, les délices de la vie mondaine, les douceurs infinies du mariage...

Elle n'eut pas le temps de me répondre; M. Dolfin entra. Je tournais le dos à la porte; il s'avança jusqu'au milieu du salon, et là, me reconnaissant, il recula d'un pas, se troubla, rougit jusqu'au blanc des yeux. Je supposai que dans ce moment il pensait à son carnet. Mme d'Estrel parut s'apercevoir de son trouble, qu'elle mit, je pense, sur le compte d'une timidité prompte à s'effaroucher. Cependant M. Dolfin ne semblait point timide, et rien ne marquait en lui la gaucherie d'un nouveau débarqué. La preuve en est qu'il se remit bien vite et engagea l'entretien sur le ton le plus naturel, tout en se tenant sur la réserve et en évitant de me regarder. Mme d'Estrel, humiliée de son premier échec, chercha cette fois à brusquer l'attaque; elle lui fit subir sans plus de façons un interrogatoire qui était propre à l'embarrasser. Il répondit en homme qui déclinait la compétence du tribunal, mais sans raideur et en observant toutes les formes d'une parfaite courtoisie. Attentif à ne pas se découvrir, sûr à la parade, sa présence d'esprit ne fut pas un instant en défaut. Il n'y avait ni éclat ni traits heureux dans ce qu'il disait; mais son langage uni avait ce charme de naïveté qui est propre aux âmes pures, joint à cette finesse italienne qui est moins une finesse de saillies que l'art d'éviter les fautes et de profiter de celles d'autrui.

Je ne me mêlai que par quelques mots à l'entretien. Je voyais bien que le moment de m'entremettre n'était pas venu, et que surtout en présence de Mme d'Estrel M. Dolfin ne me dirait rien. En attendant, je ne laissais pas de l'étudier avec intérêt : il me semblait être bien différent de tous les hommes que je connaissais; son âme était d'une autre trempe, et pour ainsi dire d'un autre ordre. A le voir, on devinait en lui un esprit continuellement travaillé par une pensée qui ne lui laisse point de relâche; son front bombé, les coins abaissés de sa bouche, quelques rides précoces, annonçaient l'effort et la fatigue, et cependant l'ensemble de sa figure était jeune comme sa voix. Il y avait de l'ange dans cette voix de cristal : elle était faite pour exprimer les délicatesses d'une conscience innocente, ces désirs où il n'entre rien de la terre, ces repentirs dont Dieu lui-même sourit. Pourquoi donc ce jeune homme soupirait-il après la Trappe? Ce sont les souvenirs criminels, les poignantes douleurs, les âpres dégoûts, qui en connaissent le chemin, et qui, par haine d'eux-mêmes, y vont faire amitié avec la mort; mais qu'irait faire l'innocence dans ce refuge des naufragés de la vie? Que trouve-t-elle à haïr en elle-même? Partout elle porte le ciel avec elle, et tous les lieux lui sont bons pour s'offrir à Dieu.

Après quelques assauts inutiles, Mme d'Estrel posa les armes, et l'entretien ne roula plus que sur des sujets indifférens. Dans un moment où il languissait, Mme d'Estrel me pria de me mettre au piano et de lui jouer une sonate de Mozart qu'elle aimait. J'avais abandonné la musique depuis longtemps; je dus faire quelque effort pour la satisfaire. Souvent l'effort inspire. Cette sonate était celle qu'un jour à Louveau mon père m'avait fait jouer en présence de Max. Pendant que mes doigts couraient sur le clavier, je croyais revoir notre petit salon, mon père hochant la tête en mesure, Max immobile à côté de moi, et finissant par me dire : « J'avais souvent entendu ce morceau, mais je ne le connaissais pas. »

Quand j'eus frappé l'accord final, je retournai la tête, et je fus surprise de voir que Mme d'Estrel était seule.

Elle se mit à rire. — Votre musique a fait envoler l'oiseau de nuit, me dit-elle.

— Elle lui a donc fait peur?

— Peur! ce n'est pas précisément le mot. Vous avez joué divinement! Dès les premières notes, notre jeune homme a été tout oreilles et comme frémissant d'attention; peu à peu il est devenu très pâle, il avait les lèvres serrées et ne vous quittait pas des yeux. J'ai vu le moment où il allait fondre en larmes; tout à coup il a brusquement détourné la tête, et il est sorti du salon sur la pointe du pied. Décidément il est bizarre, et je commence à craindre

qu'il n'ait un petit coup de marteau; c'est grand dommage, car il a du charme.

M. Dolfin rentra, et, s'approchant de moi : — Serez-vous assez bonne pour m'excuser, madame? me dit-il. Je suis sauvage, insociable; je n'ai ni le sentiment ni la peur du ridicule; je ne sais pas vivre, je ne suis pas maître de mes impressions. Tout à l'heure je me suis senti ému jusqu'aux larmes; depuis longtemps je n'avais pas entendu de musique, et à coup sûr on en entend rarement de pareille... J'ai craint d'éclater, de vous interrompre. Je me suis sauvé... Vous le voyez, ajouta-t-il en s'adressant à Mme d'Estrel, je puis prendre le froc en sûreté de conscience; je ne ferai de tort à personne, et le monde n'y perdra rien.

— Ah! permettez, lui répondit Mme d'Estrel, on ne se fait pas trappiste pour si peu. Vous êtes bizarre, j'en conviens, mais il y a des cas plus graves que le vôtre. Venez nous voir de temps en temps, Mme de Lestang et moi, nous vous apprivoiserons.

Et, comme je mettais mon chapeau pour partir : — Demeurez un instant encore, ma chère belle, me dit-elle; confessez donc un peu M. Dolfin. Il ne sera pas dit que deux femmes se liguent en vain pour avoir le secret d'un homme.

— Oh! ne craignez rien, monsieur, dis-je. Si vous acceptez une place dans ma voiture, vous n'aurez point d'interrogatoire à subir, et nous ne parlerons, si vous le voulez, que de la pluie et du beau temps.

Après s'être fait un peu presser, il accepta, et nous partîmes. Ce tête-à-tête me plaisait; tout innocent qu'il fût, il me semblait que je bravais quelqu'un. M. Dolfin garda quelque temps le silence; il avait l'air non pas embarrassé, mais étonné, comme s'il eût cherché à se reconnaître dans une situation toute nouvelle pour lui. Il regardait par la portière, il regardait la garniture de satin blanc du coupé, il regardait surtout le bas de ma robe, et parfois ses yeux remontaient jusqu'au bavolet de mon chapeau, dont ils examinaient la dentelle; mais ils n'allaient jamais plus haut. Pour rompre ce silence, qui commençait à me mettre mal à l'aise, je lui fis l'éloge de Mme d'Estrel.

— J'admire, lui dis-je, qu'une personne maladive, toujours souffrante, soit si occupée des autres, si peu d'elle-même.

Il secoua la tête. — Sans doute, me répondit-il, c'est une excellente femme; mais, comme tous les gens du monde, elle traite bien légèrement les questions de conscience. Il lui semble que ce sont des affaires comme les autres, qu'on les a bientôt réglées, qu'il n'est pas besoin d'y chercher tant de façon, qu'après deux ou trois pourparlers on finit toujours par s'arranger avec soi-même. Hélas!

quelles objections pourrait-elle me faire que je ne me sois faites cent fois! Mais résiste-t-on à sa vocation, ou, pour mieux dire, peut-on se soustraire à sa destinée? Que peuvent des milliers de paroles contre ses décrets souverains?

— Prenez garde, lui dis-je; j'avais promis de ne vous pas questionner, vous allez m'en donner l'envie.

— C'est à vous, madame, répliqua-t-il avec feu, d'être en garde contre votre curiosité, car, si vous daignez prendre la peine de m'interroger, je sens que je ne pourrai rien vous cacher. Il y a en vous je ne sais quoi...

A ces mots, il se troubla. — Mais il me semble, reprit-il, qu'il suffit de me voir pour comprendre que je ne suis pas chez moi dans la vie. Pour aimer le monde, il faut avoir des curiosités et des goûts qui m'ont été refusés. Les petites passions aident à vivre, les grandes tuent. Dans mon enfance déjà, j'étais d'humeur solitaire, retiré en moi-même, tourmenté par une idée fixe. Souvent mon père me disait d'un ton grondeur que les idées fixes rendent fou, et il me citait ce mot d'un officier romain, que pour être heureux il faut avoir dans la tête mille idées, un véritable tohu-bohu : *bisogna aver mille cose, una confusione nella testa.* Il avait raison; mais le malheur est qu'on ne se donne pas les idées qu'on veut. Je n'en avais qu'une, je n'ai pu la chasser, et elle me crie nuit et jour que c'est là-bas que je dois vivre et mourir.

Et il me montrait du doigt les forêts qui entourent Aiguebelle.

En ce moment, j'aperçus par la portière, à quelques pas devant nous, M. de Malombré, qui faisait sa promenade quotidienne, les mains derrière le dos et coiffé d'un ample chapeau aux ailes rabattues. Il se mit de côté pour nous laisser passer, et il eut soin, en nous saluant, d'avancer la tête et de plonger son regard de furet dans l'intérieur du coupé.

— Voilà un homme singulier, me dit M. Dolfin, et qui fait mentir la règle : sa curiosité ne le rend pas heureux.

— Vous le connaissez?

— Comment ne pas le connaître? Est-il un seul être si disgracié de la nature que M. de Malombré ne daigne s'ingérer dans ses affaires? Il m'a fait l'honneur de venir me voir à Réauville, se mettant, disait-il, à mes pieds et m'accablant d'offres de service dont je n'avais que faire; après quoi il s'est jeté dans de longs récits; il répondait à cent questions que je ne lui faisais pas, et au travers de tout cela il poussait de grands soupirs. Le pauvre homme! je crois que l'ennui le dévore.

— A tel point qu'il s'efforce de se désennuyer en se créant des

souffrances imaginaires, et qu'il se bat les flancs pour avoir un peu de chagrin.

— Cependant, me répondit M. Dolfin avec hésitation, il m'a conté qu'il vivait dans de grandes peines d'esprit et de cœur...

— Il a besoin d'en parler à tout venant pour y croire, lui dis-je.

— La douleur, la vraie douleur, murmura-t-il, celle qui est le secret de tout, ne se révèle guère qu'aux âmes nobles.

Et cette fois son regard chercha le mien. Je ne sais ce qu'il ressentit, mais je le vis tressaillir, et, baissant aussitôt les yeux pour tromper son émotion, il se mit à moraliser. Je l'écoutai sans mot dire : il divaguait un peu, se perdait par instans dans les espaces; mais il y avait tant d'ingénuité dans sa manière qu'il n'ennuyait pas.

Comme nous approchions de Lestang : — Que vous êtes bonne de m'écouter, madame, me dit-il, et quel fâcheux souvenir je vous laisserai de moi! Heureusement ce souvenir s'effacera bien vite. L'hirondelle ne laisse pas de sillage dans l'air; elle a passé : qui s'en souvient?

— Il ne tiendra qu'à vous de m'empêcher de vous oublier. Si vous aviez quelque service à me demander, quelque message à envoyer à Mme d'Estrel...

— Ah! madame, interrompit-il vivement, il vaut mieux que dès à présent j'apprenne à me taire.

Et il ajouta d'une voix plus basse : — De la maison que j'habite je vois d'un côté la Trappe, mais de l'autre j'aperçois la tour de Lestang; c'est encore trop.

A ces mots, ouvrant la portière, il sauta à terre, me salua, et s'éloigna rapidement par un chemin de traverse.

Si Mme d'Estrel s'était proposé de me procurer une distraction, elle y avait réussi. Ce n'est pas que ce fût à mes yeux un événement que d'avoir rencontré à Chamaret un jeune enthousiaste en disposition de se faire trappiste; mais dans le vide d'esprit et de cœur où je me consumais, c'était quelque chose que l'apparition d'une figure nouvelle qui m'inspirait un peu de curiosité mêlée d'un peu de sympathie.

Pendant plus de quinze jours, le mistral se déchaîna. L'hiver s'était déclaré. A plusieurs reprises le froid fut rigoureux. Je restai hermétiquement enfermée, sans voir personne, le plus souvent assise au coin du feu, comptant et recomptant avec mes doigts les grains de ce collier d'ambre que vous connaissez, et qui tombe jusqu'à ma ceinture. Là, pendant mes rêveries, la figure de M. Dolfin passa plus d'une fois devant moi. Sa physionomie, où se révélaient à la fois des habitudes austères et une âme affectueuse et aimante,

les singularités de son humeur, que ne gênait aucun respect humain, ses longues morales et ses naïfs épanchemens, une sensibilité douce vivant côte à côte avec les maximes de l'ascétisme, une conscience acharnée sur elle-même et un cœur toujours prêt à s'échapper et trop pressé de s'offrir, tout cela m'avait fait impression. Je ne savais qu'en penser, et je cherchais le mot de l'énigme.

Ce qui m'occupait surtout, c'était de me demander au juste quels sentimens j'inspirais à ce jeune homme. Pourquoi ces visites clandestines dans le parc? Pourquoi cette promenade nocturne sur la terrasse? Pourquoi cette rougeur en me revoyant, cette émotion et cet air d'embarras? Et que signifiait ce mot : « de la maison que j'habite, j'aperçois la tour de Lestang; c'est encore trop. » Je n'allais pas jusqu'à me figurer que ce qu'il éprouvait pour moi fût de l'amour; j'étais portée à croire que sa tête était prise plus que son cœur. Un jour qu'à l'ombre d'un buisson il conversait gravement avec sa conscience, une femme lui était apparue, une femme en larmes, et qui n'était pas sans beauté. Cette rencontre inattendue avait causé à son imagination une surprise dont elle avait peine à se remettre. Peut-être ce souvenir l'obsédait-il plus que de raison; peut-être l'image de cette femme le troublait-elle parfois dans ses recueillemens; peut-être la voyait-il se dresser à de certaines heures entre la Trappe et lui...

Je ne savais où j'avais déposé le carnet rouge; je le cherchai, je le retrouvai. Parmi les sentences en italien qui couvraient les premiers feuillets, je reconnus quelques passages de l'*Imitation :*

« Vous trouverez dans votre cellule ce que souvent vous perdrez au dehors. La cellule qu'on quitte peu devient douce; fréquemment délaissée, elle engendre l'ennui. Si, dès le premier moment où vous sortez du siècle, vous êtes fidèle à la garder, elle vous deviendra comme une amie chère et sera votre consolation la plus douce. »

Puis venaient ces mots : « Arsène, fuyez les hommes et vous serez sauvé. »

Les six croquis n'étaient que des crayons bien imparfaits et annonçaient les tâtonnemens d'une main novice; mais cette main avait tremblé peut-être en les traçant, ils respiraient je ne sais quelle naïveté touchante, et le dernier était presque ressemblant. Sur le revers, je lus ces mots écrits en caractères très fins et qui m'avaient échappé : « Parce qu'on est sorti dans la joie, souvent on revient dans la tristesse, et la veille joyeuse du soir attriste le matin. Ainsi toute joie des sens s'insinue avec douceur, mais à la fin elle blesse et tue. »

— O pauvre enfant! disais-je à demi-voix, tu n'es que bien légèrement blessé!

Cependant qui sait? Je pensais par instans que quelqu'un souffrait par moi, et je me sentais moins seule.

XVI.

Une après-midi qu'il neigeait un peu, l'idée me vint tout à coup que M. Dolfin était en chemin pour venir me voir. Une demi-heure plus tard, Marguerite entre, me remet une carte; c'était la sienne, et l'instant d'après il était assis en face de moi au coin du feu.

Les jours précédens, je m'étais laissé aller au plus profond découragement, et j'avais eu une rechute de cet ennui dévorant, de cet esprit de révolte contre ma destinée, qui une fois déjà m'avaient donné l'envie de mourir. — Ai-je donc un boulet au pied? m'étais-je dit. Suis-je à jamais emprisonnée dans cette odieuse maison? La vie ne m'y est plus possible. Ai-je perdu toute force, toute volonté? Qu'est-ce que j'attends pour m'en aller? — Et je songeais sérieusement à partir pour Louveau. Ce jour-là même, j'avais commencé mes préparatifs, et tout à coup, à l'idée du violent chagrin que j'allais causer à mon père, le courage m'avait manqué et j'étais restée en proie à de mortelles indécisions, ne sachant quel mal préférer, accablée du sentiment que tout m'était impossible, faisant pour ainsi dire le tour de ma vie pour découvrir quelque part une issue et me heurtant partout contre des portes fermées.

Aussi j'éprouvai un tressaillement de joie en voyant entrer M. Dolfin; j'étais heureuse que quelqu'un vînt me disputer et m'arracher pour quelques instans à moi-même; j'étais heureuse aussi d'avoir deviné qu'il viendrait; il me semblait que mon âme avait des communications secrètes avec une autre âme et que nous étions au moins deux dans le désert de la vie.

— Je tiens mal mes sermens, madame, me dit-il avec un sourire triste; mais Mme d'Estrel, assaillie, je pense, de nouvelles requêtes de ma mère, m'a écrit une longue lettre où elle m'expose toutes ses objections à ce qu'elle appelle ma folie. Je m'étais mis en route pour aller la voir; chemin faisant, j'ai réfléchi que probablement elle ne comprendrait guère ce que j'allais lui dire. C'est à vous seule, madame, que je puis ouvrir mon cœur. Peut-être, après m'avoir entendu, consentirez-vous à lui expliquer mes raisons et à plaider ma cause.

— Parlez, monsieur, lui dis-je; il n'est pas impossible que vous me persuadiez, car je suis tentée de croire que la vraie sagesse a souvent un air de folie et que le monde s'y trompe quelquefois.

Il demeura un instant silencieux, les yeux baissés.

« Il me semblait, en venant, reprit-il enfin, qu'il m'en coûte-

rait peu de tout vous dire, et voilà que le courage me manque. Ce qui me fait peur, c'est de penser que je vous paraîtrai peut-être ridicule; ce serait un malheur pour moi, et je ne m'en consolerais pas. Que n'ai-je quelque crime, quelque tragédie à vous raconter, quelque sinistre aventure qui vous ferait pâlir! « Ame perverse, diriez-vous, allez ensevelir vos remords à la Trappe. » Qui sait? en me drapant bien dans mes noirceurs, peut-être vous semblerais-je un héros, et quand vous me refuseriez votre admiration, encore aimerais-je mieux vous effrayer que vous faire sourire. Hélas! je ne suis rien, je n'ai rien fait; je ne puis trouver dans tout mon passé l'ombre d'un drame ou d'un événement. Dès ma naissance, la vie me fut facile; enfant gâté de la fortune, je n'eus jamais ni combats à livrer, ni périls à braver, ni sujet de me plaindre de personne. Et cependant, après une enfance heureuse à laquelle tout avait souri, au moment où ma vie était dans toute sa fleur, la tristesse vint à moi, prit mes deux mains dans ses mains froides, et de ce jour elle ne m'a plus quitté. Ah! madame, le malheur n'est pas dans les choses, il est en nous-mêmes, et il suffit d'un point noir dans notre œil pour que la nuit se fasse autour de nous.

« Je crois que j'ai été pétri dans cette argile dont sont également faits les héros et les niais. Ces deux espèces d'hommes se ressemblent un peu, les uns et les autres prennent leur pensée pour la mesure des choses; mais tandis que les premiers n'ont qu'à frapper la terre du pied pour voir leurs rêves marcher au soleil devant eux, les autres, hommes de néant, se débattent tristement jusqu'à la fin contre la vanité de leurs informes chimères : ils ont beau essayer de tout, tout manque, tout échoue entre leurs mains, la vie se refuse à tout ce qu'ils entreprennent, et ils comptent leurs jours par des desseins avortés et des espérances condamnées. Je suis, hélas! je le sens bien, de cette race de niais et d'inutiles qui n'ont pas le secret de Dieu et qui meurent sans avoir jeté en terre un seul germe qui ait pris vie. Et pourtant que j'étais intrépide, vaillant et naïf en mon jeune âge! comme je croyais ingénument en moi-même! J'aurais juré à la face du ciel que j'étais né pour faire de grandes choses; mais le petit homme eut beau se trémousser, il n'ajouta pas un pouce à sa taille.

« Pourquoi es-tu triste? me disait-on. Que manque-t-il donc à ton bonheur? — Mais que m'importait le bonheur? Mon âme aimante sentait l'ardent besoin de se donner à quelqu'un ou à quelque chose; elle était avide des sacrifices et des souffrances du dévouement, — et à ce besoin se joignait celui d'une parfaite conséquence dans ma vie. La logique est plus qu'une loi de mon esprit, elle est une passion de mon cœur; je me promettais d'être toujours d'accord avec

moi-même et de ne jamais transiger sur rien; toute réserve me semblait une infidélité, tout compromis un mensonge, et partant une souillure. Et j'allais ainsi cherchant un maître qui voulût de moi, ou, pour mieux dire, une maîtresse; mais cette maîtresse, je la cherchais par-delà les nues, dans le pur éther, et je regardais le ciel, attendant qu'il s'ouvrît pour lui donner passage, croyant déjà la voir apparaître dans sa gloire, impatient de lui engager ma foi, l'adorant sans la connaître, résolu à souffrir, et, s'il le fallait, à mourir pour elle.

« Je vivais dans cet état d'attente fiévreuse et d'enthousiasme sans objet quand, effrayée de mes bizarreries, ma mère chargea un digne ecclésiastique du soin de me réduire à la raison. Esprit solide, mais triste, et à qui le goût de raisonner tient lieu de tout, l'abbé Néraud m'imposa par son ton d'autorité et acquit promptement de l'empire sur moi. Il m'étudia avec soin, me tâta le pouls, rassura ma mère, lui répondit de ma guérison. Il commença par me mettre au régime, par faire le vide dans mon esprit; avant de me nourrir de la vérité, qui est le pain des forts, il s'efforça de me dégoûter par ses froides ironies de toutes les erreurs qui m'étaient chères. Dans le fait, ma tristesse songeuse était un état heureux; elle était traversée de grands éclairs de joie; je me croyais sans cesse à la veille de contempler cette céleste amie après laquelle soupirait mon cœur; j'étais tourmenté de rêves et d'espérances, et ce tourment me plaisait. L'abbé fit une guerre acharnée à mes illusions. De ses deux mains sèches il secoua fortement le jeune arbre confié à ses soins; il en fit tomber les fleurs, il en fit envoler les oiseaux. Je me débattis quelque temps contre les mains impitoyables qui dépouillaient ma vie; elles ne lâchèrent pas prise, rien n'échappa à leurs ravages, et je demeurai dans un absolu dénûment, contemplant d'un œil atterré le sol jonché de mes chimères mortes.

« Mon sage gouverneur me laissa pour ainsi dire savourer mon chagrin; puis il commença de m'expliquer le grand mystère de la vie, le malheur entrant dans le monde avec le péché, Dieu précipité par la faute de l'homme dans la douleur et dans la mort, ce Dieu crucifié laissant sa croix en héritage aux siens avec l'exemple de son ignominie et de ses souffrances volontaires. Je n'avais eu jusqu'alors qu'une dévotion vague et tiède; on m'avait enseigné une religion accommodante, vain tissu de petites pratiques qui effacent les infidélités du cœur, — et à mon insu je nourrissais un secret dédain pour ce Dieu complaisant qui souffrait des partages dans les âmes et se contentait modestement des restes que lui abandonne le monde. L'abbé Néraud m'apprit à connaître le vrai Christ, celui dont la parole est dure et dont la sagesse est folle, celui qui renie pour son

disciple quiconque ne hait pas sa propre vie, celui qui enseigne que tout dans l'homme est corruption, et qu'il nous faut mourir à nous-mêmes. J'embrassai avec transport ce Dieu triste qui a souffert et qui nous commande de souffrir, et je répandis mon âme à ses pieds comme la pécheresse ses parfums.

« Toutefois, en changeant d'affections et d'idées on ne change pas de nature : j'aimai la vérité comme j'avais aimé l'erreur, avec l'impétuosité d'un esprit extrême ou peut-être d'un esprit juste, car il n'est pas prouvé que la modération ait toujours raison. Je sentis bien vite que si la souffrance volontaire est le seul chemin par où nous allions à Dieu, le moine est le seul chrétien conséquent; je me nourris de la vie des saints, des aventures de ces illustres pénitens qui, secouant la poussière du monde et s'enfuyant au désert, « reposaient sur les collines comme des colombes, se tenaient comme des aigles sur la cime des rochers. » Parmi cette légion sacrée, l'homme de mon cœur était saint François d'Assise, le plus fidèle imitateur du Christ : je brûlais de marcher sur ses traces, d'épouser comme lui la sainte pauvreté et de convertir tout l'univers à la beauté de ma dame; mais, comme la foi n'avait point détruit en moi toute idée de gloriole, je me pris à rêver d'être le fondateur de quelque ordre nouveau. J'aspirais ingénument à la gloire des Bernard et des Dominique, il me semblait qu'il y avait dans ce siècle une grande œuvre à faire; n'étais-je pas l'ouvrier prédestiné? Me voilà entiché de cette nouvelle folie; je m'attendais à toute heure que Dieu allait me parler, me révéler le secret de ma mission; j'interrogeais le ciel et la terre, tout m'était auspice et présage. Après de longs jeûnes qui ruinaient ma santé, courbé sous le poids de ma croix, je montais sur la montagne, j'entrais dans la nuée; mais Dieu n'y était pas, et, attribuant mon mécompte à mon indignité, pour le contraindre à parler, je redoublais mes austérités et mes macérations.

« J'admire comme vous l'avez guéri! dit un jour ma mère à l'abbé Néraud. — Il s'excusa sur ma mauvaise tête, qui, disait-il, versait tantôt à droite, tantôt à gauche : j'avais besoin de distractions, il fallait m'envoyer courir le monde; en frayant avec les hommes, j'apprendrais le proverbe : *Vertu gît au milieu.* Nous partîmes; je vis le monde, mais je ne lui cédai rien. L'abbé, consterné de son succès, s'efforçait de tempérer mon zèle; il me représentait que le bon sens a son prix, qu'à l'impossible nul n'est tenu, — à quoi je répliquais que l'impossible est un mot vide de sens pour le chrétien et qu'un grain de foi transporte les montagnes.

« Partout où nous passions, il tâchait de me mettre en rapport avec des hommes d'une piété sage et discrète qu'il me proposait

en exemple; mais leur sagesse me révoltait, elle n'était à mes yeux que le talent d'accommoder la dévotion avec l'humaine faiblesse. Je voyais avec aversion cette multitude d'inconséquences dont se compose la vie du monde et que par la force de l'habitude il n'aperçoit plus. Le comfort dans la piété, cet art de faire agréablement son salut, qui de nos jours a été poussé si loin, m'outrait d'indignation; j'admirais, non sans les mépriser un peu, ces dévots mondains qui admettent sans difficulté les mystères les plus redoutables de la foi et qui n'en perdent pas un coup de dent, ces consciences béates qui, en attendant la possession des demeures éternelles, cherchent leurs aises ici-bas, ces saintetés bien disantes et bien dormantes qui ont le teint fleuri et l'humeur enjouée, et qui font hommage de leurs sourires à un Dieu crucifié. Si le divin vagabond, pensais-je, apparaissait tout à coup à ces gens-là avec son cortége de publicains et de pêcheurs, lequel d'entre eux oserait l'avouer pour son maître? Dix-huit cents ans de date sont une étrange affaire; c'est comme un brouillard à travers lequel on voit ce qu'on veut.

« Je donnais bien du fil à retordre à mon pauvre abbé, je disputais contre lui en ergoteur hibernois, je retournais contre ses maximes de sagesse tous les argumens dont il m'avait autrefois accablé; je triomphais de le voir se prendre dans ses propres filets. A vrai dire, dans nos incessantes discussions, je n'étais ni modeste ni aimable, je ne me souciais que d'avoir raison. Cependant il pouvait se flatter d'avoir gagné quelque chose sur moi, car, si je demeurais intraitable sur les principes, j'avais bien rabattu de mes espérances. Tout ce que je voyais m'avertissait que le temps des saint Bernard est à jamais passé, et mes ambitieux projets se dissipaient en fumée. Plus j'allais en effet, plus je me persuadais qu'un esprit nouveau s'est emparé de la société et qu'elle n'est plus chrétienne que de nom. En vain je cherchais des yeux les tentes de Jacob, les pavillons d'Israël qui s'élevaient jadis comme des cèdres au bord de l'eau... « Le Dieu fort et jaloux, me disais-je, s'est endormi comme un vieux lion; qui le réveillera? » Je comprenais que l'humanité a changé de règle et de maître. Toute son étude est de lire dans le grand livre de la nature; voilà l'évangile éternel. Courbée sur ces feuillets suspects comme un nécromant sur son livre noir, ses institutions, ses lois, ses mœurs, ses doctrines, ses arts, elle a tout puisé à cette source impure. Et soit insouciance de se contredire, soit par une sorte de respect dérisoire, cette prêtresse du dieu de la nature affecte encore de s'incliner devant la croix!

« A mesure que je voyais plus clair, mon courage tombait. Qu'é-

tais-je pour lutter contre ce torrent qui entraîne le monde vers de nouvelles destinées et vers de nouveaux autels? Ce siècle hautain méprise les jalousies d'un Dieu auquel il donne des rivaux; perdu dans ses idées, dans ses affaires, dans ses plaisirs, il n'entend ni les anathèmes qui sortent des antiques thébaïdes, ni les plaintes de la colombe divine qui gémit de son délaissement. Quelle langue parler à ce sourd? Par où attaquer sa superbe? Misérable songe-creux confondu dans la foule, le sentiment de mon néant m'écrasait, et je me prenais en pitié. Mon apostolat, mes miracles, les tempêtes désirées, — adieu tous mes rêves! Une invincible timidité glaçait mon cœur et ma langue. Quelle âme entendrait la mienne? Et quand j'aurais usé mes poumons à crier dans le vent, était-il sûr qu'un seul passant retournât la tête?

« Je renonce à sauver le monde, dis-je un jour à l'abbé Néraud; c'est une entreprise qui souffre quelque difficulté; je me contenterai de me sauver moi-même.

« Et je partis pour Aiguebelle. »

M. Dolfin avait parlé avec une exaltation croissante, en promenant ses regards autour de lui; enfin il les arrêta sur moi et se tut; il m'observait avec inquiétude, il avait grand'peur de me sembler ridicule.

— Vous n'attendez pas, lui dis-je, qu'une femme ait une opinion sur de pareilles matières. Je rapporterai fidèlement notre entretien à Mme d'Estrel. Je crains seulement qu'elle ne se rende pas. Elle répondra peut-être que rien ne vous oblige à vous jeter dans un cloître, que restant dans le monde vous y pouvez mener une vie conforme à vos principes, que la Trappe est un asile ouvert aux dégoûts et aux remords, qu'il n'est rien dans votre passé dont vous ayez à rougir. Que sais-je encore? Ne peut-on vivre dans le monde sans être du monde? Pourquoi fuir la lumière du jour et le commerce des hommes? De quoi avez-vous peur?

Il changea de visage et me dit d'une voix émue :

— C'est de moi que j'ai peur, madame, et puisqu'il faut vous faire des aveux que je ne fis jamais à personne, ce que je vais chercher à la Trappe, c'est un lieu de sûreté pour ma foi. Oui, je tremble pour elle, car il y a en moi deux hommes, deux âmes, deux esprits... Hélas! il se livre dans ma conscience des combats à outrance qui m'épouvantent. Pourquoi faut-il donc que j'unisse à mes aspirations héroïques une imagination trop tendre que le beau ravit et qui caresse des folies? Raisonneur intraitable que le chant d'un oiseau fait pâmer, portant dans mon sein le germe de toutes les fortes vertus et de toutes les faiblesses, avide de souffrir, avide de jouir et mêlant, je ne sais comment, à la rigidité d'un Brutus chrétien

les larmes faciles d'une femmelette... Oh! le bizarre assemblage que je suis!...

J'imagine, mon père, que M. Dolfin appartient à une famille d'esprits qui vous est connue. Peut-être avez-vous rencontré plus d'une fois ses pareils. Est-ce un cas rare que cette maladie d'une âme tourmentée qui tour à tour croit et ne croit pas, et qui recourt aux austérités pour étouffer ses doutes? Vous pensez bien qu'en écoutant les confessions du jeune Corfiote je me sentais fort dépaysée; mais mon étonnement était mêlé d'admiration. Il me semblait noble et d'une race à part, ce pauvre rêveur qui avait passé sa jeunesse dans l'ignorance de tous les plaisirs; ses pensées avaient été ses seules aventures et la vérité sa seule amie dans ce monde, amie sévère jusqu'à la dureté, qui lui demandait beaucoup et lui donnait peu. Avec quelle simplicité d'enfant il me raconta ses peines! Je me disais qu'une telle âme était une plante exotique, qu'il avait fallu le soleil de Grèce et d'Italie pour la faire croître et mûrir.

Dans la suite de notre entretien, il me rapporta un trait de son enfance qui le peint. Il avait douze ans quand vint à Corfou une jeune dame étrangère d'une surprenante beauté. Il la rencontrait quelquefois à la promenade, et ses grâces le ravissaient à ce point qu'il demeurait comme interdit devant elle; laissait-elle tomber un regard sur lui, il rougissait et perdait contenance. Indigné d'être ainsi à la merci d'un regard, il jura de surmonter cette faiblesse. A quelques jours de là, il revit la belle étrangère, et du plus loin qu'elle lui apparut, il sentit, en dépit de ses sermens, l'inévitable rougeur lui monter au front. Il s'enfuit, pleurant de rage, s'enferma dans sa chambre, alluma une bougie, et, pour se punir de ses pâmoisons, nouveau Scévola, il tint sa main étendue au-dessus de la flamme jusqu'à ce que l'excès de la douleur le forçât de la retirer. « De cette aventure, disait-il, il me resta quelque temps une ampoule que je regardais avec complaisance, prenant le ciel à témoin que j'avais un grand caractère. »

Sa redoutable ennemie partit, mais elle n'emporta pas avec elle la douceur du beau ciel de la Grèce, ni des rivages et des vergers, qui parlaient trop vivement à son cœur. Plus tard, au fort de sa dévotion, il se reprocha souvent les rêveries où le jetait la vue d'un beau paysage. La nature était une autre *belle étrangère* dont les séductions lui étaient dangereuses. Dans ses promenades solitaires, pendant que cheminant à l'aventure au penchant d'un coteau il délibérait avec lui-même sur les moyens de devenir un grand homme et un grand saint, et qu'en réglant son sort il se flattait de régler aussi les destinées du monde, un rayon de soleil se jouant

dans les feuillages, l'ombre portée d'un buisson, moins que cela suffisait pour détourner soudain le cours de ses pensées.

Saisi par la beauté de ce qui l'entourait, il entendait une voix lui dire tout bas que peut-être le monde est encore tel qu'en sortant de la main créatrice, que rien n'est déchu, que tout est demeuré dans l'harmonie primitive; que le paradis, c'est ce que nous voyons; que le mal est au bien ce que l'ombre est à la lumière, que l'un ne va pas sans l'autre; que par conséquent tout est dans l'ordre, tout est nécessaire, et qu'il y a dans la nature comme un Dieu répandu.

« A peine avais-je abordé, me dit-il, ces imaginations funestes que je les repoussais avec horreur, et, prenant à deux mains un crucifix, tour à tour j'y tenais mes yeux attachés ou j'y collais mes lèvres afin de ne plus voir, de ne plus toucher dans ce monde que le Dieu crucifié; mais en vain j'exorcisais le fantôme, il revenait à la charge, il choisissait le lieu, l'heure, et tout à coup je le voyais se dresser entre la croix et moi. Non, elle ne venait pas de l'enfer, cette voix émouvante qui jetait le trouble dans mon esprit; elle sortait du fond de mon cœur, qui m'est un mystère. Et c'est elle encore qui naguère, lorsque je fulminais l'anathème contre ce siècle et ses faux dieux, c'est elle qui me disait : Qui sait?... mot redoutable! Oui, qui sait? Ah! pour ne plus entendre ce mot fatal, nul sacrifice ne me coûterait, et il n'est pas de cellule ni de cachot où je ne m'enfermasse avec joie, car je suis las de moi-même, las de mes incertitudes, las de ces doutes qui s'élèvent comme une vapeur entre ce que j'adore et moi, las surtout d'ignorer qui je suis, quelle est ma véritable existence, si je dois me reconnaître dans cet homme qui adore ou dans cet autre qui doute...

« Madame, vous connaissez Aiguebelle, poursuivit-il, c'est un lieu triste; à peine l'est-il assez pour moi. Il y a quelques mois, quand je visitai pour la première fois le couvent, et que, levant les yeux, je lus au-dessus d'une porte cette inscription : *Arsène, fuyez les hommes et vous serez sauvé!* je fus saisi d'une indicible émotion, le ciel me parlait, m'appelait par mon nom : *Arsène, fuyez les hommes!* Ces mots avaient été écrits pour moi; j'étais un hôte attendu, et il me sembla que la porte s'ouvrait d'elle-même pour me recevoir. Un sentiment de paix que je n'avais jamais connu entra en moi et ne me quitta pas durant les quelques heures que je passai au couvent. Cette maison m'avait été préparée, j'avais eu peine à en apprendre le chemin; mes amertumes, mes déceptions, mes tourmens intérieurs, autant de ruses divines par lesquelles la Trappe m'avait attiré dans ses bienheureux filets. Elle se livrait enfin, cette proie désirée, et ces saintes murailles se promettaient de ne pas la

lâcher. Oh! que je songeais peu à me défendre! Je leur disais : Me voici; corps et âme, je vous appartiens... Je ressentais pour la première fois les joies de la certitude, et tout ce que je voyais les nourrissait en moi. Les longues galeries du cloître, qui semblent faites pour y promener des pensées, la nudité des salles que je traversais et où tout annonce une vie dépouillée, le chapitre où l'humilité bat sa coulpe, le réfectoire et la simplicité d'une table dont les mets grossiers suffisent à entretenir la vie et n'accordent rien aux sens, le dortoir avec ses étroites cellules sans clôture, avec ses lits dont la courte-pointe est rayée d'une croix et dont le chevet est protégé d'un bénitier, d'un crucifix, d'un agnus, quelques figures austères de religieux qui passaient près de moi comme des ombres, le silence surtout qui régnait dans toute cette maison dont les murs seuls parlent par leurs inscriptions, ce silence anticipé de la tombe que je sentais pour ainsi dire dévorer et engloutir mes peines, tout m'avertissait que j'étais chez moi, que j'avais atteint le port, et mon cœur délivré goûtait le charme de ces espérances qui renouvellent la vie.

« Tout à coup le frère portier, qui m'accompagnait et semblait jouir de mes extases, me dit à l'oreille : Vous n'avez pas tout vu... Je le suis, il ouvre une porte, et mon regard plonge sur un jardin fleuri, plein de soleil, de parfums et de bourdonnemens. Je reculai d'un pas; j'avais oublié qu'il y eût un soleil, des fleurs, et la fête qui se célébrait dans ce jardin me causait une surprise mêlée d'angoisse. Cependant je fis bonne contenance, je marchai droit à l'ennemi. Au sommet d'un buisson s'épanouissait une rose vermeille.

« — Il y a donc des roses à la Trappe? dis-je au frère portier, qui dut s'étonner de mon étonnement.

« Il me répondit par un sourire qui signifiait : Pourquoi pas?... Je regardais tour à tour la fleur et les murs du couvent, et je sentais se renouveler en moi cette vieille et opiniâtre dispute qui pendant deux heures s'était assoupie. Vous le voyez, madame, Aiguebelle est encore un lieu trop riant pour moi; mais je me flatte que quand j'aurai pris une âme et des yeux de trappiste, je pourrai considérer des roses sans danger... »

— A la Trappe! à la Trappe! s'écria-t-il après un silence, et qu'elle se termine par la mort d'un des deux combattans, l'éternelle inimitié de ces deux dieux qui vident leur querelle dans mon cœur comme en champ clos! — A ces mots il se leva. — Aussi bien, ajouta-t-il d'une voix sourde, il y a six mois je pouvais encore balancer; aujourd'hui je n'en ai plus le droit. Oui, madame, j'ai maintenant une raison décisive d'entrer à la Trappe, et cette raison, je ne puis vous la dire.

Ses lèvres et ses mains tremblaient. Je ne voulus pas avoir l'air de le comprendre, et je me penchai vers le feu pour avancer un tison qui menaçait de rouler. En l'écoutant, j'avais machinalement défait le nœud de ruban que je portais au poignet, et je l'avais chiffonné entre mes doigts. Dans le mouvement que je fis, le ruban glissa sur le tapis. Il s'en saisit, et quand je me retournai, il se disposait à le cacher dans son sein.

— Qu'en ferez-vous à la Trappe? lui dis-je en souriant.

Il me répondit par un regard de reproche et presque de défi. La tête ramenée en arrière, l'œil étincelant, la lèvre frémissante, il avait un air à la fois doux et un peu farouche; puis il regarda tristement le ruban et se disposait à me le rendre quand, se ravisant, il le pressa sur ses lèvres, se frappa le front en s'écriant : Misérable fou que je suis! et sortit précipitamment avec son butin, sans prendre le temps de me faire ses adieux.

XVII.

C'est quelques heures, je crois, après cet entretien que je reçus la lettre suivante :

« Ma chère belle, j'avais juré mes grands dieux de vous oublier. C'est plus difficile que je ne pensais. Pendant un an, je vous ai cordialement détestée; depuis trois jours, mon cœur chante sur une autre note; je me radoucis, je vous plains; c'est une faiblesse. Qui n'en a pas? Peut-être avez-vous celle de m'en vouloir. Seule dans votre grand château, vous m'accusez de vos malheurs. Quelle folie! Je vous ai mariée, il est vrai; mais est-ce ma faute si vous n'avez pas voulu apprendre de moi les secrets du métier? Que ne vous ai-je pas dit à ce sujet! et quel cas avez-vous fait de mes conseils? Vous êtes punie, ma chère, par où vous avez péché. Que vous semble à cette heure de ce divin château où vous rêviez de filer le parfait amour? Moi, je crains que vous n'y preniez des vapeurs. Je vous jure que si je passais un hiver à Ferjeux, on m'en ramènerait folle à lier. Ferjeux est un affreux trou, c'est une découverte que j'ai faite, et bien m'en a pris, car j'aurais été capable d'y retourner, tandis que j'ai passé l'été dernier dans un amour de chalet au bord de l'Océan. Mon chalet a cela de bon qu'il se démonte. L'été prochain, je le chargerai sur une brouette et je l'emmènerai autre part, à moins que je ne le vende ou que je ne le brûle. Le plus sûr dans ce monde est de jeter la plume au vent.

« Ma belle, démontez vos chagrins et amenez-les bien vite à Paris. Ce n'est qu'à Paris que les chagrins sont heureux; s'ils ne

se consolent, ils s'habillent et ils babillent, deux charmans passe-temps qui ne leur laissent pas un instant pour se reconnaître; ils vont, ils vont, et on attrape ainsi le lendemain. Dieu sait, ma pauvre belle, comme vous êtes mise! Je vous vois coiffée à la mode du temps où la reine Berthe filait. Savez-vous seulement comment sont faits les chapeaux aujourd'hui? Ni passe, ni bavolet; ce n'est rien, et à force de fanfioles ça a presque l'air d'être quelque chose.

« A propos, vous doutez-vous de ce qu'on dit? On assure que vous avez abusé des grands sentimens, que Max s'est lassé, que vous vous êtes piquée, et voilà comme on se perd. Vous êtes romanesque comme une Allemande, vous croyez au clair de lune. La lune, ma chère, n'est plus de ce temps-ci.

« Pourquoi la duchesse de C..... passe-t-elle l'hiver à Cannes? Elle vous a vue l'automne dernier; je comptais la questionner. Faute de mieux, j'ai tenté de confesser Max. Ce beau sournois s'est contenté de me dire avec un sourire sardonique que vous êtes la femme la plus raisonnable du monde, que vous savez la vie sur le bout du doigt, et que vous lui avez fait signer un contrat de tolérance réciproque, sans réserve et sans limites. Je suis demeurée sous le coup. Ah! que vous êtes bien de votre village et qu'une Franc-Comtoise hors de son assiette fait d'étranges sottises!

« Ma toute belle, je veux vous sermonner. Le père Félix nous a expliqué l'autre jour qu'une honnête femme doit être contente de son mari quand il ne la bat pas, ne la gronde pas et ne la laisse manquer de rien... Non, ce n'est pas le père Félix qui a dit cela, c'est un roman vieux comme les rues, long comme un jour sans pain, que je lis le soir pour m'endormir. Après cela, si la femme qui ne manque de rien n'est pas contente, eh! mon Dieu! elle reprend tout doucement sa liberté en se glissant par l'escalier dérobé; mais elle ne fait pas le geste des trois Suisses sur leur montagne, elle ne passe pas de contrat par-devant notaire, et surtout elle n'a garde de jeter son bonnet par-dessus les moulins, sans s'être bien assurée que quelqu'un le ramassera. En vérité, il me prend envie de vous battre. Oh! qu'on voit bien que vous avez été élevée dans les bois et par un antiquaire! Vous êtes, ma mignonne, la plus charmante sauvagesse et la plus jolie pédante du monde. Ni les loups ni les vases grecs ne vous ont appris que tout l'art de vivre se réduit à certaines apparences qu'on garde et à d'autres qu'on a l'air d'accepter. — Et voilà tout? — Voilà tout. — Et le fond des choses, le fond du sac?... J'ai découvert, moi qui vous parle, que le sac n'a point de fond; on cherche, on cherche, on ne trouvera rien, car il n'y a rien. Voilà mon secret, faites-en votre profit.

« Mais, je vous le demande, où vous a conduite votre incartade?

Vous voilà bien avancée, car, si vous vous figurez que Max a la mine longue, l'âme contrite, et qu'il passe ses journées à se battre la poitrine, oh! vous êtes loin de compte. Détrompez-vous; Max a rajeuni de dix ans, Max est retourné à ses iniquités; Max a, dit-on, des succès étonnans, étourdissans. On parle d'une princesse de théâtre, il n'est bruit que de certaine aventure... Une pièce classique, unité de lieu, unité de temps... Mais vous ne saurez le reste qu'au coin de mon feu.

« Je vous dis un peu crûment les choses; je ne serais pas fâchée de vous émouvoir. Puissiez-vous seulement secouer votre indolence! Ma belle, la bouderie n'a jamais guéri de rien. Allons, séchez bien vite vos larmes; partez comme l'éclair. Vous arrivez en catimini, vous descendez chez moi; vous y verrez, pour le dire en passant, un petit meuble jaune qui vous enchantera. Je vous cache dans une armoire, je vous endoctrine, je vous console, je vous engraisse, je vous attife, je vous coiffe, et un beau jour que vous serez fraîche, jolie, pimpante, nous faisons venir le monstre : il rougit de ses forfaits et tombe à vos pieds.

« Mon cœur, vous êtes en train de vous noyer; j'ai le génie du sauvetage, je vous tends une perche, vous la prenez, vous voilà séchée, et rira bien qui rira le dernier. Sinon, comme M. Purgon, je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'âcreté de votre bile, et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous soyez ensevelie dans le gouffre de mes oublis.

« Adieu, mignonne; je vous attends par le retour du courrier. »

Cette lettre me fit un mal affreux. Que renfermait-elle pourtant que je n'eusse pu deviner ou qui dût m'émouvoir?

Je la relus cent fois, et je répétais machinalement : « *Partez comme un éclair!* Mme de Ferjeux parle sérieusement; elle compte que je partirai. » Cela me semblait incroyable. Et cependant dès le lendemain je partis. Pourquoi? Impossible de vous le dire. Demandez à la paille séchée que le vent emporte où elle court et ce qu'elle veut. A l'heure qu'il est, ce voyage, qui dura quatre jours, me fait l'effet d'un rêve, et je serais tentée de n'y pas croire, si je ne retrouvais parmi mes papiers quelques pages que j'écrivis au retour. Voici ce fragment de journal :

« Je reviens de Paris! cela est certain. En vain ma fierté me criait : Tu ne partiras pas! Elle parla d'abord en maîtresse, puis elle gémit, supplia. Je répondais : Il faut que je le voie, que je lui parle. Qu'avais-je à lui dire? Je ne songeai pas à me le demander. Je n'avais plus ni raison ni volonté; j'obéissais à un aveugle mais ir-

résistible entraînement. Je ne saurai jamais ce qui se passa en moi; un tourbillon me prit, m'enleva... J'eus cependant l'esprit de dire à Marguerite que j'allais passer un jour auprès de mon père. Elle me regarda d'un air d'étonnement; j'étais plus étonnée qu'elle.

« Pour aller de Lestang à Paris, on traverse de grands champs de neige; cela faisait de larges taches blanches dans la nuit. Je n'étais pas seule dans le wagon; il y avait là des gens heureux, ils causaient. On m'adressa la parole, je crois que je répondis. La nuit me parut courte; par momens je ne savais plus où j'étais, et je me frappais le front pour me réveiller.

« J'arrivai à Paris au point du jour. J'avais froid, je frissonnais. Je me fis conduire... à quel hôtel? Le nom ne me revient pas. A peine y fus-je descendue, les forces me manquèrent. Je ne me comprenais plus. Qu'étais-je venue faire? Pendant de longues heures, je me sentis incapable de tout mouvement. Tourner la tête, lever le bras,... l'effort était trop grand pour ma faiblesse.

« A la nuit tombante, je repris quelque courage. Je fis venir un fiacre. Je me mets en route. Voici la rue, voici la maison... Je crus que mon cœur allait éclater. Je descends de voiture, je m'approche de la porte. Impossible de soulever le marteau; ma main se roidissait. Quand je pensais qu'il était là, que j'allais le voir!... Mon Dieu! qu'aurais-je pu lui dire? Je m'éloignai, puis je revins sur mes pas; je m'éloignai encore. Comme je remontais en voiture, j'aperçus d'assez loin deux hommes qui s'étaient arrêtés sur le trottoir, en face de la porte dont je n'avais pu soulever le marteau. Ils causaient. Celui qui me tournait le dos... Oh! quel frémissement parcourut tout mon corps! Comme l'obscurité s'éclaira! Comme je devinai sûrement qui était cet homme! Comme toutes les blessures de mon cœur le reconnurent et crièrent: C'est lui!... La voiture se mit en mouvement; malgré moi, je me penchai à la portière; il ne tourna pas la tête, ne me vit pas; il était occupé, il causait; je crus l'entendre rire.

« Je dis en rentrant à l'hôtel que je comptais repartir ce soir-même, qu'on eût soin de me faire avertir; mais on m'oublia, et moi-même, enfermée dans ma chambre, perdue dans mes pensées, je laissai passer l'heure. J'étouffais, j'ouvris ma fenêtre. Je me demandais: Où est-il, et avec qui? Et je croyais l'entendre rire. Et puis j'écoutais les bruits de la rue, je regardais cheminer les passans... Le roulement des voitures, de confus bourdonnemens, des cris, des chants, des rumeurs lointaines, tout ce va-et-vient d'inconnus, toutes ces ombres affairées et haletantes qui piétinaient dans la boue, qui se coudoyaient dans le brouillard, qui disparaissaient dans la nuit... Qu'était-ce donc que cette ville immense? Une ef-

froyable machine mue par d'invisibles ressorts... Et qui servait à quoi? A broyer des cœurs.

« Je finis par m'assoupir, mais je continuai d'entendre des roulemens de voitures, puis je me réveillai en sursaut; je venais enfin de découvrir ce que j'avais à dire à Max. J'avais parlé, j'avais prononcé en rêve quelques mots, et Max les avait entendus, et je l'avais vu se troubler, pâlir; mais ces mots magiques, j'eus beau chercher, je ne les pus retrouver, et cependant ils avaient laissé dans l'air comme un frémissement.

« Non, je ne partirai pas, me dis-je au matin; si je ne lui parle pas, du moins je veux tout savoir. — Une curiosité dévorante s'était emparée de moi. Si extraordinaire que cela me semble, je résolus de voir Mme de Ferjeux, de la questionner. Je voulais apprendre de sa bouche tous les détails de l'aventure, et le nom, et le jour, et l'heure, et ce qu'on en disait, et si cette femme était belle... J'avais soif de poison; j'en voulais boire à pleine coupe. Je sors, j'arrive. Oh! comme à cette heure je bénis le hasard qui me servit si bien et me sauva de moi-même! Du fond de sa loge, un vieux concierge que je ne connaissais pas me cria d'un ton d'humeur que je ne trouverais personne pour m'introduire, que Mme de Ferjeux venait de faire maison nette : la figure de ses gens l'ennuyait. Je trouve une porte ouverte, puis une autre; j'entre au salon : dans un cabinet voisin, deux personnes causaient. Avant d'avoir rien entendu, j'eus la certitude qu'il était là. Je retins mon souffle.

« — De grâce, écoutez-moi, disait-elle. Il est bien temps que cette bouderie finisse; j'ai écrit à Isabelle de venir, et vous verrez qu'elle viendra.

« — Je vous répète qu'elle ne viendra pas, répondit-il en riant. Vous connaissez peu sa superbe indifférence!... Et il ajouta d'une voix âpre et hautaine : — Mais vous avez mieux à faire, madame, que de vous occuper de ces misères.

« *Ces misères!* Oh! que ce mot me fit de bien! Oh! qu'à de certaines heures le mépris est bienfaisant! *Ces misères!* Comme par l'effet d'un charme je rentrai en possession de moi-même; ma volonté, mon courage, ma fierté, tout me fut rendu; mon âme se redressa soudain comme un ressort; en cet instant, elle aurait soulevé des montagnes. Qu'il ne sache jamais que je suis venue! Ce fut le cri de mon cœur; si l'on m'avait surprise, je serais morte de honte. Et je sortis sur la pointe du pied, je m'échappai, je m'enfuis; il me semblait que j'avais des ailes et que les murailles s'écartaient pour me laisser passer. Trois heures plus tard, j'avais quitté Paris.

« Pourquoi donc y suis-je allée? Je m'étais trompée : non, je n'avais rien à lui dire, pas un mot, pas un seul mot; mais je tenais

sans doute à m'assurer qu'il est en joie et en santé, que ses souvenirs ne l'importunent point et qu'il sait *rire de ces misères*. Deux fois je l'ai entendu rire. Ne me dites pas que j'ai rêvé... »

XVIII.

Quelques jours plus tard, je vis arriver un matin Mme d'Estrel. Sa visite me surprit, car sa paresse, jointe à l'état de sa santé, la confinait chez elle, et elle n'en sortait que dans les cas extrêmes. Qu'avait-elle donc de si pressant à me dire? Je fus frappée de son air agité et presque ému; elle m'observait curieusement. — Vous avez été absente pendant quelques jours? me demanda-t-elle.

— Ne vous a-t-on pas dit, lui répondis-je, que j'étais allée voir mon père?

Elle ne fit aucune réflexion, et, selon son habitude, ne se pressa point d'en venir au fait. — Je vous apporte des nouvelles, reprit-elle; Mme Mirveil...

— Oh! chère madame, interrompis-je, donnez-moi plutôt des nouvelles de la Cochinchine; vous serez plus sûre de m'intéresser.

Elle me répliqua que ce qu'elle avait à me dire m'intéressait plus que je ne pensais, et bon gré mal gré je dus l'écouter.

Mme Mirveil s'était retrouvée. Chacun la croyait partie; sa vieille servante Brigitte lui avait fidèlement gardé le secret. M. de Malombré lui-même s'y était trompé; pour la première fois, ses yeux d'Argus s'étaient laissé prendre en défaut. Pendant qu'il la croyait à Paris, cette pauvre folle tenait pied à boule chez elle, enfermée dans une chambre sombre, volets clos et rideaux tirés, et elle avait vécu là deux mois de ses larmes et de coquilles de noix. Cependant un beau jour le vent avait sauté, en elle tout est soudain : elle avait ouvert ses volets, rompu sa clôture et fait irruption dans le salon de ma vieille amie, qui la reçut mal et se disposait même à l'éconduire; mais voilà une femme qui se jette à ses pieds en fondant en larmes.

— Je suis une pauvre et misérable créature! s'écriait-elle. Il n'est âme qui vive qui me veuille du bien. Si vous me rebutez, si vous me repoussez, je me tuerai!

Mme d'Estrel n'avait pas précisément peur qu'elle se tuât, mais elle fut frappée du changement qui s'était fait dans sa personne : plus de colifichets, plus de petites mines, le visage pâle, amaigri, une robe brune montante et à manches longues qui lui cachait le cou et les bras, l'air et la tournure d'une béguine. Mme d'Estrel la

fit asseoir, et, non sans verser bien des larmes, la dolente Levantine commença de lui ouvrir son cœur et de lui conter sa vie, ses faiblesses, ses fautes. A vrai dire, elle n'en était guère responsable. Sa mère avait toujours été sérieusement convaincue que l'éducation d'une fille est achevée quand on lui a appris à jouer de la prunelle et à pêcher à la ligne un mari. Tous les secrets de la minauderie, l'art de rouler les yeux et de faire la bouche en cœur, avaient été démontrés par principes à la jeune Emmeline. Le moment venu, sa mère aidant, elle amorça son hameçon et le jeta dans un parage poissonneux. Le fretin accourut, on le rejeta à l'eau avec dédain. Enfin un vrai poisson mordit à l'appât. Les deux femmes chantèrent victoire; elles crurent voir dans M. Mirveil un brochet de la plus belle taille; il se trouva que ce n'était qu'une grosse carpe. L'art de jeter de la poudre aux yeux fleurit au Levant; mais si M. Mirveil n'était pas un Crésus, le bonhomme adorait sa femme, qui finit par s'attacher à lui. Il l'amena en Europe; à deux ans de là, il mourut d'une chute de cheval. Elle ne le pleura pas longtemps; une idée fixe, une idée folle s'empara d'elle comme une fièvre et la galopait le jour et la nuit; elle en perdit le boire et le manger. A chaque heure, à chaque minute, elle se répétait : « Ma chère, il ne tient qu'à vous de devenir marquise de Lestang. » Elle ne put se tenir d'en écrire à sa mère, qui donna à plein collier dans ses visions et ne l'appelait dans ses lettres que sa chère marquise.

Elle confessa à Mme d'Estrel que ce qui la désespérait, c'est qu'elle ne pouvait reprocher à M. de Lestang de l'avoir trompée. — Il ne m'a jamais donné la moindre espérance, dit-elle. Je me crus habile : l'amour s'en mêlant, je ne fus que facile, et je me perdis. Je vous défie de vous représenter ce que je ressentis à la nouvelle de son mariage; je ne parlais de rien moins que de défigurer ou d'assassiner mon heureuse rivale. Je la vis et me calmai : il me parut qu'elle ne me valait pas, et certainement elle est moins jolie que moi. Convenez-en, chère madame. Je me persuadai que M. de Lestang avait fait un coup de tête dont il ne tarderait pas à se repentir. Dans mes rêves, je le voyais se jetant à mes pieds, me conjurant de le consoler de son erreur, et je me promettais de le tourmenter par une impitoyable coquetterie, de jouer avec son désespoir comme une chatte avec une souris. Que je le connaissais mal! Il vint me voir et me traita en petite fille déraisonnable qu'on corrige avec une chiquenaude et qu'on console ensuite avec des gâteaux... Et puis un soir que, selon ma coutume, portes et fenêtres ouvertes, je m'étais assoupie dans un fauteuil... Non, je n'ai pas rêvé, c'était bien lui!... Sa figure m'épouvanta. Qu'elle était étrange! Il avait escaladé un balcon, et il se présentait non en suppliant, mais en

maître, en vainqueur! Que voulait-il? qu'espérait-il? Pour qui donc me prenait-il?

Et à ces mots elle se remit à pleurer comme une Madeleine; elle se désolait tout à la fois, au dire de Mme d'Estrel, et de ce que Max s'était flatté de réussir, et de ce que croyant tout pouvoir, au dernier moment il n'avait plus voulu.

« Cette visite nocturne me bouleversa, poursuivit-elle. M. de Lestang pouvait s'imaginer que j'avais été à la merci de son caprice. Moi qui avais rêvé de le voir à mes pieds, demandant grâce et désespéré de mes refus! Je lui écrivis lettre sur lettre; j'aurais voulu à tout prix le revoir pour désabuser sa fatuité. Point de réponse. Ma fureur était telle que je me glissai à plusieurs reprises dans le parc de Lestang, espérant l'y rencontrer et l'accabler de mes mépris. Plus sage que moi, le hasard ne m'accorda pas la rencontre que je cherchais. Au lieu du marquis, j'aperçus un jour sa femme. Je la savais aussi malheureuse que moi; je n'avais plus aucune raison de la haïr, et je la pouvais regarder de sang-froid. Elle était seule et semblait accablée par son chagrin. Je persiste à croire qu'elle est moins jolie que moi; ce n'est pas étonnant, je chasse de race : je suis une enfant de la balle et je sais mon métier; mais il y avait dans son air, dans son maintien... Que vous dirai-je? Il se passa en moi quelque chose de bien étrange : pour la première fois de ma vie, je me jugeai.

« En rentrant chez moi, je me mis au lit; le lendemain, je n'eus pas le courage de me lever; je rougissais de moi-même et de la triste figure que je faisais dans le monde. Comme une chatte estropiée qui va cacher son agonie dans le coin le plus sombre d'un grenier, j'éprouvais le besoin de me dérober à tous les regards. Je passai deux mois dans une chambre obscure, rêvassant et pleurant. Mais si la chatte estropiée ne meurt pas, il faut bien que tôt ou tard elle quitte son grenier. Je me réveillai un matin, possédée du désir de voir quelqu'un qui me voulût du bien. Je me suis rappelée qu'autrefois vous m'aviez marqué quelque amitié, témoin vos conseils si mal suivis, vos reproches si mal reçus. Si j'ai lassé votre bon vouloir par mes légèretés, considérez que j'ai bien changé; madame, tendez-moi la main, secourez-moi, conseillez-moi. »

Et là-dessus, avec l'exagération ordinaire des caractères légers, se remettant à genoux, elle donna des marques d'humilité si outrées que Mme d'Estrel la rudoya un peu et la gronda. L'ayant forcée de se relever : — Vous m'intéressez, lui dit-elle; vous valez mieux que je ne croyais; il y a toujours quelque chose de rare dans une âme qui a la force de se juger. Séchez vos larmes, soyez sage;

sinon, je vous abandonne. Voyons, songeons à l'avenir; que comptez-vous faire?

— Ma mère m'engage à retourner au Levant. Elle veut revoir sa chère marquise, car jusqu'à sa mort je serai *sa chère marquise*. Dieu sait les histoires qu'elle a contées dans le quartier franc! Je ne la démentirai sur rien; il sera entendu que mon mari le marquis est mort. Quant à mon marquisat, le voici! et elle montrait ses deux mains vides.

Mme d'Estrel lui conseilla de se rendre aux prières de sa mère et de s'en aller faire la marquise au Levant. — Autrement, lui dit-elle, il ne vous reste qu'à épouser M. de Malombré, et c'est un parti que je n'ose vous recommander.

— Épouser M. de Malombré! plutôt épouser une grille! Vingt fois j'ai consenti, vingt fois je m'en suis dédite. Sans compter qu'il m'a poussée à bout par ses perpétuels espionnages; je n'ai jamais pu me faire à sa personne. Ah! franchement je suis un morceau trop friand pour lui. Que penserait ma mère de sa chère marquise? Oui, vous avez raison, il faut que je parte; mais je ne peux m'en aller les mains vides, et vous savez que le plus clair de mon avoir est le petit domaine que m'a laissé M. Mirveil. Mon Argus lui fait les yeux doux, et il ne disputerait pas sur le prix pour acquérir cette enclave, qui donne droit de passage sur sa propriété. Malheureusement il a mis dans sa chienne de tête d'acquérir à la fois la femme et la terre, car il a besoin d'une mignonne qui le dorlote. Peut-être va-t-il refuser de faciliter mon départ en achetant ma vigne, qui n'a de valeur que pour lui...

« Je lui promis, me dit Mme d'Estrel, de l'assister dans cette affaire, d'entreprendre M. de Malombré, et s'il faisait la sourde oreille, de le menacer d'acheter pour mon compte. La pauvrette se jeta à mon cou, pleurant d'un œil, riant de l'autre, me déclara que j'étais la meilleure des femmes, que je lui sauvais la vie; mais au moment de me quitter : — Je n'aurai qu'un regret en partant, s'écria-t-elle, celui de ne m'être pas vengée. Heureusement Mme de Lestang s'en chargera.

« Ce dernier mot me fit dresser l'oreille; je voulus la faire s'expliquer, mais je n'en tirai rien. — Point de mauvais sentimens! lui dis-je; mon alliance est à ce prix.

« Le lendemain, je reçus la visite de M. de Malombré. Ma maison est le réservoir où se déversent tous les chagrins du canton de Grignan. Privilége de vieille femme qui regarde la vie d'un œil désintéressé! Jamais mon voisin n'avait eu l'air si sombre, jamais il n'avait poussé de si bruyans soupirs. C'était vraiment le chevalier de la Triste-Figure. Aussi bien avait-il sujet de se plaindre; en dépit

de sa lunette, pendant deux mois, sa prisonnière s'était dérobée à ses recherches; il venait de la retrouver; il avait volé auprès d'elle, lui portant un cœur d'hidalgo dont rien ne peut rebuter la constance, et il avait essuyé des refus obstinés qui ne lui laissaient aucun espoir. Je compatis à sa douleur et m'efforçai de le consoler. Je lui représentai qu'il ne devait rien regretter, qu'une odalisque n'eût été dans sa vie qu'une inutilité coûteuse, qu'une bonne ménagère était mieux son fait. — D'ailleurs, lui dis-je, à défaut de la femme, la vigne vous reste, car je ne suppose pas qu'Emmeline veuille l'emporter au Levant; acceptez de bonne grâce cette consolation.

« Il me répondit en grimaçant : — Achète la vigne qui voudra! Je ne me souciais que de la femme. — Et il me récita de nouveau toute la litanie de son amoureux martyre. Je suis persuadée qu'il était de bonne foi; les Malombré sont de ces gens qui se croient toujours eux-mêmes sur parole.

« — Vous me mettez à l'aise, repris-je, car cette vigne m'a toujours tentée, et à votre refus j'entrerai en marché avec Mme Mirveil.

« Il fit un geste de surprise, mais ne releva pas le propos. Il était tout entier à son dépit, qui se tourna en une véritable rage. Il se répandit en récriminations contre M. de Lestang, « l'infâme artisan, disait-il, qui avait ourdi toute la trame de son infortune. » Et bientôt, ce qui me surprit davantage, il vous enveloppa dans ses invectives et s'exprima sur votre compte avec une aigreur, une violence... Quel grief a-t-il donc contre vous?

« — Cette belle marquise! s'écria ce mouton enragé, n'a pas l'air d'y toucher; ce n'est au fond qu'une coquette, et bien m'en prend, je peux me reposer sur elle du soin de ma vengeance.

« Ce propos me remit en mémoire celui de Mme Mirveil; je voulus en avoir le cœur net. Je montai sur mes grands chevaux et sommai M. de Malombré d'avoir à s'expliquer ou à se rétracter. Il était trop exaspéré pour tenir sa langue en bride, et il me conta qu'à plusieurs reprises il avait aperçu M. Dolfin se glissant dans votre parc, qu'ayant lié connaissance avec ce jeune homme, il avait eu soin de lui parler de vous et l'avait vu rougir en prononçant votre nom, que plus tard il l'avait rencontré cheminant tête-à-tête avec vous dans votre coupé, que tout récemment il était retourné à Réauville, que, ne trouvant pas M. Dolfin chez lui, il avait demandé à l'attendre, que, laissé seul dans sa chambre, le premier objet qui avait attiré ses yeux fureteurs était un ruban feuille-morte passé au cou d'une statuette de la Vierge. — Je donne ma tête à couper, s'écria-t-il, que ce ruban a appartenu à Mme de Lestang. La dernière fois que je l'ai vue, elle avait une robe feuille-morte. Cette couleur lui

plaît, c'est la couleur de son âme; mais les hirondelles sont en train de revenir. Notre petit jeune homme en est déjà aux menues faveurs; ce ruban est une promesse, peut-être un souvenir. Laissez-moi croire qu'il n'a plus rien à désirer... Aussi bien que sont-ils devenus pendant quelques jours? Ils avaient disparu l'un et l'autre. Est-il bien sûr que Mme de Lestang soit allée voir son père? Ah! monsieur le marquis, vous m'avez volé mon bien; c'est de moi que vous apprendrez ce que devient le vôtre en votre absence!

« J'étais indignée et le traitai en conséquence; je lui dis dans quelle occasion vous aviez vu chez moi M. Dolfin et lui déclarai que toutes ses conjectures étaient d'odieuses et ridicules visions. — Quant au mari, ajoutai-je, croyez-moi, ne vous attirez pas son courroux; vous n'êtes pas de force, mon brave homme, à vous mettre sur les bras un pareil adversaire. — Et je lui récitai la fable du pot de terre et du pot de fer; mais de l'humeur dont il était, je ne gagnai rien sur lui : la colère transforme les lièvres en preux. Le pacifique Malombré roulait des yeux terribles, comme s'il eût appelé en champ clos Maures et Castillans, et il me quitta de l'air d'un homme qui se dispose à mettre flamberge au vent... »

— Et maintenant, continua-t-elle, à nous deux, ma très chère Isabelle. Dites-moi de grâce s'il y a quelque chose de vrai dans les extravagances que m'est venu conter ce pauvre hère. C'est moi qui vous ai fait connaître M. Dolfin. En vous présentant ce jeune homme dont le caractère est encore pour moi un problème, je voulais vous procurer une distraction, vous enlever pour quelques heures à vous-même; mais je ne pouvais m'imaginer qu'un futur trappiste allât se brûler comme un papillon à la flamme de vos beaux yeux. Dites-moi ce qui en est, parlez-moi sincèrement, car je ne me consolerais pas si mes bonnes intentions avaient eu de si graves conséquences.

Je l'avais écoutée sans mot dire. — En vérité, lui répondis-je avec le plus grand calme, de quoi allez-vous vous soucier? que vous importe?

Elle me regarda attentivement. — M. Dolfin est-il venu ici? me demanda-t-elle d'un ton pressant. L'avez-vous revu?

— Oui, madame, lui répondis-je.

— Et serait-il vrai qu'il vous aime?

— Je n'en sais rien.

— Et l'aimez-vous?

— Je n'en sais rien non plus; mais quand je le saurais, vraiment où serait le mal?

Elle garda quelques instans le silence. — Prenez-y garde, ma chère enfant, reprit-elle avec quelque vivacité; le pas est glissant.

Vous savez si j'entre dans vos chagrins, dans vos ressentimens, mais je crains qu'ils ne vous entraînent à quelque coup de tête ou de cœur dont vous vous repentiriez cruellement. Dites-vous qu'il arrive bien vite, l'âge où une femme qui a failli achèterait au prix de tous les plaisirs, de toutes les joies de l'amour, un peu de cette considération que donne un passé sans tache. Oh! comme la pauvre créature voudrait forcer les respects, tuer les souvenirs, se mettre à l'abri de ce qui se dit et de ce qui ne se dit pas, de certains sourires qui la font trembler! La considération! tant qu'on est jeune et que la passion parle, il semble que ce n'est rien; mais à peine avons-nous un cheveu blanc, notre bonheur dépend de l'opinion, et nous voudrions effacer de notre vie tout ce qui fait obstacle au respect. Dites-vous encore qu'une honnête femme n'a rien de mieux à faire que de rester honnête : c'est le seul métier qu'elle fasse bien; elle n'a pas de talent pour autre chose; on est toujours gauche dans le mal quand on est embarrassé d'une conscience. Dites-vous aussi (je vous parle avec une entière conviction) que, quels que soient les torts de Max, et Dieu me garde de les atténuer! tôt ou tard il vous reviendra. De grâce ne mettez rien entre le bonheur et vous!

— Quel chaleureux avocat, quelle amie sûre et dévouée Max a trouvée en vous, madame! lui dis-je avec amertume. Je l'en félicite de tout mon cœur; mais ne soyez pas plus royaliste que le roi. J'ai de ses nouvelles; je sais qu'il use à Paris de toute sa liberté et qu'il n'aurait garde de vouloir me gêner dans l'usage que je puis faire de la mienne.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, que les maris sont de sots animaux! et qu'ils sont loin de se douter de ce que peut dire et faire une honnête femme en colère!... Ma chère Isabelle, poursuivit-elle, vous vous mettez en révolte; je relève le gant et vous préviens que je m'en vais de ce pas à Réauville surprendre le lièvre au gîte.

— Allez, chère madame, lui dis-je, et ne manquez pas d'instruire M. de Lestang du zèle avec lequel vous épousez ses intérêts; mais je doute fort qu'il y soit sensible : il a vraiment de bien autres affaires en tête.

Elle remonta en voiture, et deux heures plus tard, en repassant devant Lestang, elle me fit remettre un petit billet écrit au crayon qui contenait ces mots : « Je m'étais sottement alarmée. Oh! la belle peur que j'ai eue! Vous vous êtes moquée de moi, et vous avez eu raison; j'ai appris à Réauville que M. Dolfin fait une retraite à la Trappe. Adieu, chère enfant. Votre vieille amie vous embrasse. »

XIX.

« L'aimez-vous? » Étrange question que je n'aurais jamais osé me faire à moi-même. « Vous aime-t-il et l'aimez-vous? » Cela était donc possible? Avec toute sa sagesse, Mme d'Estrel ignorait qu'un mot, un simple mot, suffit parfois pour ouvrir à une âme des chemins qui semblaient fermés.

Ajoutez que ses représentations, ses conseils m'avaient irritée, révoltée. Eh quoi! le monde, l'amitié même, prenaient par sa bouche parti pour Max contre moi! Tout lui était permis, tout m'était défendu; ses torts les plus graves n'étaient que des peccadilles, et si je m'avisais de me consoler de mon délaissement, si un sentiment un peu vif se glissait dans mon cœur, où il s'était plu à faire le vide, si je disposais à ma guise d'une liberté qu'il n'avait ni le droit ni l'envie de me contester, mes faiblesses ou mes entraînemens me seraient imputés à crime. Je sais que cette morale a cours dans le monde; mais quelle femme pourrait souscrire à une si criante injustice?

Voilà ce que je me disais et comment il se fit que la démarche de Mme d'Estrel produisit un effet tout contraire à ce qu'elle espérait. J'étais disposée à voir en beau M. Dolfin; mon imagination travaillait secrètement en sa faveur, plaidait tout bas sa cause, s'efforçait d'échauffer et pour ainsi dire de passionner les sentimens bien faibles encore et bien indécis qu'il m'avait inspirés. A mon insu, je prenais à tâche de l'aimer; oui, mon cœur se portait au-devant de l'amour comme à la rencontre d'un hôte dont on espère la visite, et il me semblait par instans que l'amour venait, qu'il était venu, que je sentais en moi la présence du divin visiteur et ce trouble délicieux qui accompagne son arrivée.

Quinze jours se passèrent ainsi. A quoi donc? me direz-vous. A relire la lettre de Mme de Ferjeux, à ouvrir et à refermer le carnet rouge, — le plus souvent, la lettre et le carnet posés ensemble sur mes genoux, à comparer entre eux deux hommes, l'un perverti par le monde et sa triste science, l'autre simple et naïf comme un enfant, — l'un n'ayant de sacré que ses volontés, ses caprices, et comme abandonné au démon de son orgueil, l'autre enflammé d'une passion héroïque, humble et malheureuse pour les grandes choses.

Et je pensais aussi que dans une cellule de la Trappe il y avait un cœur en proie à de mortels combats. Rivales acharnées, nous nous le disputions, la dévotion et moi. Je le voyais se débattant, s'efforçant de chasser mon image; mais le fantôme revenait toujours, éclairant et enchantant la cellule; je lui donnais mes ordres,

à ce fantôme; je lui commandais de ne pas épargner sa victime, de l'obséder, de la désespérer... Il faut me pardonner, monsieur l'abbé, j'étais malade. Les brouillards de Paris où j'avais erré comme une ombre, ce que j'y avais vu, entendu... Et pour me guérir, Mme d'Estrel me parlait de considération! Elle me vantait le prix de cette perle sans tache! Mais vantez donc à un pauvre qui a faim, vantez-lui la beauté de votre rivière de diamans! C'est un morceau de pain qu'il lui faut, et pour l'avoir il vendrait à vil prix tout un écrin.

Mais enfin qu'espériez-vous? me direz-vous encore. Ce que j'espérais? Je ne sais. Je rêvais à mille choses vagues, et ces songes confus flottaient devant moi comme ces nuages qui d'instant en instant changent de couleur et de figure, et qu'on se plaît à suivre dans leur métamorphose. — « Je crois que c'est un lion, Polonius. — Oui, monseigneur. — Je crois plutôt que c'est une gazelle. — Je le crois comme vous, monseigneur... » Ah! qu'il se passe de choses dans la tête d'une femme qui souffre! Que ses pensées vont vite et vont loin! Comme elles volent sur les nuées et comme elles courent sur la crête des précipices, et comme elles regardent au fond de l'abîme, et que ce vertige leur est doux!... Faut-il croire que toutes ces pensées perdues se rassembleront un jour pour nous accuser devant le tribunal d'un Dieu vengeur? Mon Dieu! refaites, si vous le voulez, le monde et les hommes et nos cœurs, mais ne condamnez pas ce que vous avez fait!

Et quel fut le dénoûment de ces rêveries? Ah! voici le dénoûment.

Au commencement de février, j'étais un soir au salon, seule comme à mon ordinaire. La soirée était si belle et d'une douceur si printanière que j'avais laissé ouverte la porte vitrée qui donne sur la terrasse. Étendue dans un fauteuil, la tête baissée, je rêvais tristement, car ce jour-là je ne voyais rien dans l'avenir et je me sentais comme à l'abri de l'espérance. Tout à coup je crois entendre un faible bruit de pas, je relève la tête, quelqu'un paraît sur le seuil de la porte, pousse un cri, étend les bras, et d'un bond s'élance à mes pieds. C'était lui...

Mon émotion fut si vive que je portai mes deux mains sur mon cœur pour l'empêcher d'éclater. Il restait là, dans une attitude suppliante et comme effrayé de son audace, tremblant, pâle, le visage défait, les mains jointes, levant sur moi des yeux craintifs qui demandaient grâce. Je lui ordonnai de se relever.

— Non, s'écria-t-il avec un accent passionné, non, madame, vous ne me chasserez pas sans m'avoir entendu. Hier, avant-hier, je suis venu jusqu'à cette porte; mais le courage m'a manqué. Aujourd'hui j'oserai tout, je dirai tout; je ne puis garder plus long-

temps mon secret, il m'étoufferait. Je vous ai aimée du premier instant que je vous ai vue. Vous m'êtes apparue comme une vision; je fus ébloui, je crus rêver; pourtant mon cœur avait pressenti cette rencontre; depuis longtemps il vous cherchait. Tout ce qu'il avait aimé, admiré dans ce monde, la lumière, la beauté du ciel, les fleurs, autant de messagers qui vous annonçaient! Vous étiez son espérance, son attente secrète, car en vous voyant je dis : « La voilà donc! c'est elle! » — Il ajouta que, si je lui avais apparu le sourire aux lèvres, la joie dans les yeux, il se serait effrayé des distances qui étaient entre nous, et peut-être aurait-il eu la force de m'oublier; mais j'étais triste, je venais de pleurer; il avait béni mes larmes, béni le malheur, cet ami commun qui me rapprochait de lui et me mettait à portée de son cœur.

« Lorsque je m'imaginais follement, dit-il encore, qu'il était peut-être dans ma destinée de consoler vos peines, je sentais le souffle me manquer, et il me prenait des envies de mourir; mais quand je me disais, revenant à moi : Aime et souffre, pauvre fou! elle n'en saura jamais rien! — alors, dans ma rage, j'aurais voulu anéantir le monde, hommes et choses, tout ce qui nous séparait, tout ce qui vous empêchait de me voir... » Un jour, il m'avait vue passer à cheval, entourée de jeunes gens, tous plus beaux que lui, pensait-il, plus dignes d'être aimés, et qui paraissaient se trouver à l'aise auprès de moi. Il avait senti sa tête se perdre, et peu s'en était fallu qu'il n'allât se coucher en travers de mon chemin et ne se fît broyer le cœur par le sabot de mon cheval...

« Ah! j'ai cependant bien combattu! poursuivit-il; j'ai pleuré, j'ai prié, je vous ai maudite; mais le fantôme se riait de mes exorcismes. Le hasard, si le hasard n'est pas un vain mot, nous rapprocha : je reconnus que vous étiez aussi bonne que belle; je vous ai raconté ma vie, et vous n'avez pas souri. Je fis un suprême effort : je m'enfuis à la Trappe; vous y étiez. Partout votre image passait et repassait devant moi; je la voyais marcher le long des galeries du cloître; me réfugiant dans la chapelle, à peine m'y étais-je recueilli, la dalle froide s'échauffait sous mes genoux, et en relevant la tête je vous apercevais debout devant l'autel. Vous, toujours vous! Je vous parlais, je vous suppliais, sans pouvoir fléchir votre inexorable beauté. Où que je fusse, l'air s'embrasait autour de moi; votre souffle y avait passé, et dans cette maison consacrée à la mort tout m'annonçait les délices de la vie. Le soir, je n'osais me retirer dans ma cellule; je tremblais de m'y trouver seul avec vous. Une nuit, après vous avoir demandé grâce en pleurant, il m'échappa un éclat de rire désespéré dont se souviendront longtemps les échos d'Aiguebelle. Le lendemain, je partis; à peine la porte du couvent

se fut-elle refermée sur moi, ô délivrance miraculeuse! je regardai le ciel, les bois, et je sentis que j'étais à jamais affranchi de mes folles superstitions. Mon cœur nageait dans la paix et dans la lumière; la vie m'apparaissait parée d'une beauté mystique; des larmes de joie inondèrent mes joues. Adieu mes tourmens, mes vaines terreurs! Mes chaînes étaient brisées, les tronçons ne se rejoindront pas. « Plus de doute! m'écriai-je; il n'y a de sacré que l'amour que j'ai pour elle. Mon cœur, qu'elle habite, est un temple; voilà mes autels, voilà mon tabernacle, voilà l'adoration perpétuelle! Elle est en moi, je possède Dieu, et c'est lui qui me commande de vivre et de mourir pour elle; mais le voudra-t-elle?... » Oui, le voudrez-vous, madame? Qu'allez-vous me répondre? Ah! prenez-y garde, il me semble que vous pourriez me tuer avec un mot.

Ce qu'il me disait (m'avait-on rien dit de pareil?) et surtout son accent, sa voix, — toute cette musique de la passion que je n'avais jamais entendue me remua si profondément que je fus quelques instans comme hors de moi. Heureusement il était trop novice et trop sincère pour profiter de mon trouble, il n'y songea même pas; il craignait d'avoir trop osé et de m'avoir déplu. Les yeux baissés, il attendait ma réponse, et comme elle tardait, il attira vers lui d'une main tremblante l'un des rubans de ma ceinture, et le pressa doucement et humblement sur ses lèvres comme une relique.

J'eus le temps de revenir à moi, et, dès que je fus maîtresse de mon émotion, je lui dis d'un ton un peu sévère : — Vous me traitez en idole, je ne suis qu'une femme. Que parlez-vous d'autel, de tabernacle? Il me déplaît que vous mêliez Dieu dans votre amour. De telles adorations sont de méchantes fièvres qui passent. Dans quelques jours peut-être, vous rougirez de votre erreur. Que Dieu est grand! direz-vous, et que mettais-je à sa place?

Il redressa la tête et me jeta un regard de reproche. — Vous ne parleriez pas ainsi, répondit-il, si vous pouviez lire dans mon cœur. Vous ne savez pas ce que vous avez fait de moi. Je suis un homme nouveau. Jusqu'ici j'ai tourné toutes mes forces contre moi-même, je les ai follement employées à tourmenter mon âme et ma vie; mais, grâce à vous, je me possède enfin, je m'appartiens, je puis disposer de moi; je me sens capable de vouloir et d'agir; il n'est pas de résolution si hardie qui puisse m'effrayer. Mettez-moi à l'épreuve, ordonnez, je suis prêt à tout, et si demain...

Je l'interrompis d'un geste.

— Écoutez-moi, repris-je; ce qui se passe ici est bien sérieux. Je me suis trompée une fois, une seconde erreur me tuerait. Je crois à la sincérité de vos sentimens, et je mentirais si j'affectais

de m'offenser de votre amour; mais me connaissez-vous bien, et saurez-vous m'aimer comme je veux qu'on m'aime? Je suis malheureuse, on s'est chargé de vous l'apprendre; la seule consolation que je rêve serait une amitié vraie, sûre, fidèle. Oui, je voudrais avoir un ami qui m'appartînt cœur et âme, qui conformât entièrement ses sentimens aux miens, qui fût capable de pousser l'oubli de soi jusqu'au sacrifice, qui ne demandât rien, n'espérât rien et sût souffrir sans se plaindre. Je voudrais que cet ami tour à tour se tînt dans l'ombre, à l'écart, ou accourût à mon appel, qu'il m'offrît son secours sans me l'imposer, qu'il unît la patience au courage, ne connût ni les inquiétudes de la vanité ni les angoisses de la jalousie, et que, sans jamais m'interroger, jamais il ne doutât de moi. C'est une chimère, n'est-ce pas, que ce rêve?... Ah! croyez-moi, avant de nous rien promettre, éprouvons nos cœurs. Bon Dieu! je ne sais ce que me réserve l'avenir; je marche à tâtons dans mon malheur; j'ignore ce qui est possible, ce qui ne l'est pas. Incertaine de ce que je veux, incertaine de ce que je sens, j'exige de qui s'offre à m'aider à vivre un dévouement absolu, sans savoir si je lui puis rien donner en retour. Ne vous engagez pas, laissez-moi le temps de voir clair en moi-même; je ne me pardonnerais jamais de vous avoir trompé, ni surtout de m'être trompée.

Il se releva. — Ne me demandez pas d'attendre, dit-il d'un ton triste, mais résolu. Je jure d'être l'ami que vous dites, je saurai souffrir et me taire; pourtant j'ai besoin de croire qu'un jour...

Il n'acheva pas, mais ses yeux parlaient.

Je le regardais fixement, je m'efforçais de lire sur son front le secret de mon avenir. Tout à coup je tressaillis, je venais d'entendre un roulement de voiture dans la cour. Onze heures avaient sonné. Qui se présentait si tard? Était-ce Mme d'Estrel qui essayait de me surprendre?

— Partez, partez, dis-je, et ne cherchez pas à me revoir avant que je vous appelle; songez que par-dessus tout je veux être obéie.

Il me prit la main et se contenta de la serrer dans la sienne; il s'essayait à son rôle d'ami. « Que je suis ingrat! murmura-t-il; je devrais être heureux. » Et à ces mots il s'élança sur la terrasse et disparut dans la nuit.

L'instant d'après, une porte s'ouvrit, et Max entra.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

LA
SCULPTURE FLORENTINE
AVANT MICHEL-ANGE

Tuscan Sculptors, by Charles C. Perkins. Londres 1864.

Il y a peu d'années encore, l'histoire de la sculpture en Italie à partir du moyen âge se résumait, pour la plupart d'entre nous, dans les souvenirs de la vie d'un homme et dans les quinze ou vingt chefs-d'œuvre que cette vie nous a légués. Le grand nom de Michel-Ange nous apparaissait comme celui d'un messie de l'art et d'un messie sans précurseurs. De même que, vers la fin du dernier siècle, le statuaire Falconet ne reconnaissait aux peintres et aux sculpteurs, « dans le temps du berceau de l'art italien, qu'un droit égal au talent de mal composer, » un écrivain de nos jours qui se croyait pourtant bien affranchi de la routine, Henri Beyle, ne faisait qu'obéir au préjugé commun lorsqu'il prenait si fort en pitié « cet air de maigreur et de malheur qui nous poursuit dans les premiers siècles de l'école florentine. » Il est vrai que, quelques pages plus loin, ce même Beyle, dupe cette fois des enthousiasmes de son temps comme il en partageait les préventions tout à l'heure, transforme sans marchander Canova en un émule de Michel-Ange. « Qui se présentera pour décider entre le *Pâris* de Canova et le *Moïse* de Michel-Ange? » s'écrie-t-il à propos de ces « ouvrages divins! » Bien malavisé, dirions-nous à notre tour, celui qui hésiterait en pareil cas. Autant vaudrait, dans un autre ordre d'art, attribuer les mêmes beautés, la même puissance, à une symphonie de Bee-

thoven et à une cavatine de Bellini, ou, dans l'ordre littéraire, promener une admiration imperturbable du *Cid* de Corneille au *Tancrède* de Voltaire, voire à l'*Aristomène* de Marmontel! Mais laissons là ces méprises ou ces paradoxes sans influence actuelle sur l'opinion. L'essentiel est bien moins de signaler les erreurs commises que d'appeler la lumière sur les vérités que nous avons commencé d'entrevoir. Cherchons donc à poursuivre nos récens progrès en ce sens, et, sans essayer d'attenter à la gloire du plus grand sculpteur de la renaissance, tâchons de n'être ni ingrats ni injustes envers ceux qui l'ont précédé.

Michel-Ange d'ailleurs n'est-il pas tout naturellement un génie hors de cause, un de ces initiateurs souverains dont il serait aussi superflu d'entreprendre le panégyrique que de prétendre critiquer les défauts? Comme Dante, comme Shakspeare, il s'impose à l'admiration tout entier. Il est parce qu'il est, grand par l'excès de ses audaces aussi bien que par sa science prodigieuse et par l'intraitable vigueur de sa pensée, défiant à la fois l'éloge et le blâme, les procédés d'examen ordinaires et jusqu'aux moindres essais d'analyse, forçant enfin ceux qu'auront pu déconcerter d'abord ses bizarreries ou ses violences à se soumettre et à se laisser entraîner sans rien discuter de la domination qu'ils subissent, sans s'étonner même de la subir. Est-ce une raison néanmoins pour répudier toute autorité, toute action, en dehors de cette glorieuse tyrannie? Un livre récemment publié en Angleterre a le mérite de rappeler notre attention sur les prédécesseurs de Michel-Ange et de nous retracer l'histoire de la sculpture italienne avant la dernière phase de la renaissance, sans incertitude quant aux renseignemens biographiques, sans lacune dans la nomenclature des œuvres. Peut-être la méthode d'exposition adoptée ici réduit-elle un peu trop, au profit de la chronologie et de l'érudition pure, la part des aperçus critiques; peut-être, en face d'un pareil sujet, le vieux précepte, *scribitur ad narrandum, non ad probandum*, s'imposait-il moins qu'ailleurs comme un devoir unique pour l'historien. Nous aurions donc souhaité que, sans renoncer à son rôle de narrateur, l'auteur des *Tuscan Sculptors* se fût moins habituellement interdit les considérations générales et les développemens d'où pouvait résulter pour nous, à côté de la notion des faits, la démonstration de quelque vérité esthétique, la solution de quelque question de doctrine ou de foi. Quoi qu'il en soit, en consacrant la plus grande partie de son ouvrage à la description des monumens de la sculpture toscane au XIIIe siècle et pendant les deux siècles suivans, en nous donnant des informations détaillées sur des maîtres dont les noms étaient à peine connus de beaucoup d'entre nous et les travaux oubliés ou ignorés plus généralement encore, M. Charles Per-

kins a rendu à la mémoire de ces nobles talens un hommage bien mérité, et à quiconque veut étudier de près l'histoire de l'art un véritable service. Il a mené à bonne fin une entreprise que jusqu'à présent on n'avait pas abordée ailleurs qu'en Italie, et qu'en Italie même on n'avait à diverses époques tentée qu'incomplétement.

Les écrivains italiens en effet, qui nous ont laissé tant de précieux documens sur les écoles de peinture et sur les peintres de leur pays, se sont contentés, en ce qui regarde la sculpture nationale, de nous transmettre quelques indications succinctes, fournies le plus souvent à titre de simples commentaires des œuvres ou des progrès accomplis avec le pinceau. Au commencement de notre siècle, il est vrai, Cicognara publiait sa volumineuse *Histoire de la Sculpture*, et dans ce livre, consacré à l'examen des talens qui se sont produits en Europe depuis l'époque de Nicolas de Pise jusqu'à celle de Canova, il fallait bien que les sculpteurs *trecentisti* et *quattrocentisti* (1) eussent leur place. Aussi en occupent-ils une, mais une place relativement restreinte, sans proportion avec le vaste espace réservé aux maîtres des derniers temps de la renaissance et même avec celui où se prélassent Canova et ses contemporains.

En France, sauf quelques fragmens de l'ouvrage de d'Agincourt, l'*Histoire de l'Art par les monumens*, nulle tentative sérieuse jusqu'ici pour s'enquérir et pour nous informer des phases que la sculpture a traversées de l'autre côté des monts. Quoi de plus naturel au surplus? Le silence de nos écrivains sur ce point ne s'explique-t-il pas de reste par celui qu'ils gardent en face d'autres faits qui réclameraient leur attention plus impérieusement encore? Ce n'est pas lorsque notre école de sculpture, — et quelle école! sans rivale dans les temps modernes pour la fécondité soutenue et la longévité, — ce n'est pas lorsque tant de maîtres et tant de travaux admirables attendent encore leur historien dans le pays qui les a vus naître, qu'il y aurait lieu d'accuser l'indifférence apparente des érudits français à l'égard de l'art étranger. Qu'ils nous apprennent d'abord à estimer à leur prix nos propres richesses, à vénérer les gloires qui nous appartiennent; que, depuis les mâles sculptures qui ornent les portails des cathédrales de Chartres, de Reims et de vingt autres églises, jusqu'aux tombeaux ornés, deux siècles plus tard, par le ciseau d'un Michel Colombe, d'un Juste de Tours, d'un Pierre Bontemps; que, depuis *l'Amiral Chabot*, attribué à Jean Cousin, jusqu'au *Voltaire* de Houdon, ils nous montrent cette suite non interrompue d'œuvres éminentes, inspirées au fond par les mêmes principes, issues des mêmes coutumes, des mêmes instincts du génie national : après quoi il sera temps d'interroger le

(1) On sait que cette dénomination de *quattrocentisti* s'applique en Italie aux artistes qui vivaient au XVe siècle, comme celle de *trecentisti* désigne les artistes du XIVe siècle.

passé d'autrui et d'enregistrer des souvenirs que l'auteur des *Tuscan Sculptors* pouvait dès à présent recueillir, parce qu'il ne rencontrait dans l'art de son propre pays ni les longues traditions qui honorent le nôtre, ni les exemples qui l'obligent.

La critique toutefois n'est pas libre de s'ajourner ainsi. Il ne lui appartient pas d'attendre, pour s'exercer sur un sujet, que tel autre sujet ait été préalablement traité, et que les travaux dont elle essaiera de rendre compte se soient succédé dans l'ordre qu'elle aurait voulu : elle se subordonne au fait même de ces travaux, quels qu'en puissent être l'heure et l'objet. Si donc, en ce qui concerne l'histoire de la sculpture française, les thèmes lui manquent encore, si les occasions lui font défaut, elle n'en doit pas moins s'associer avec empressement et participer, dans la mesure de ses ressources, aux efforts tentés pour combler d'autres vides et pour réparer d'autres oublis.

I.

Lorsqu'on envisage dans leur ensemble les anciens monumens de la sculpture florentine, — et par ce mot nous entendons, conformément à l'usage, l'art ayant porté ses fruits, non-seulement sur le sol de Florence, mais sur tout le territoire qui devait être un jour la Toscane, — lorsqu'on examine cette série de travaux qu'ouvrent les austères bas-reliefs sculptés par Nicolas de Pise et qui finit avec l'époque où les élèves de Donatello ont peuplé de leurs œuvres charmantes les églises et les monastères, il n'est pas difficile de reconnaître, sous la diversité des formes, la permanence d'une doctrine unique, la fixité d'un dogme une fois révélé. La foi dans l'infaillibilité des enseignemens fournis par les débris de l'art païen, voilà ce que respire chacun de ces travaux; l'étude scrupuleuse et l'imitation de l'antiquité, telles sont les règles que les talens appartenant aux générations successives s'imposent et se transmettent. Certes le mode d'application varie souvent; les moyens d'expression se renouvellent en raison des changemens opérés dans les mœurs ou des progrès dus à l'expérience technique. Il est évident par exemple que, sous le ciseau des sculpteurs florentins, le style acquiert plus de grâce et d'élégance à mesure que l'influence des Médicis humanise et attendrit la vieille civilisation républicaine; il est certain aussi que, sous le rapport de la correction et de la vraisemblance, la différence est grande entre les rudes images taillées dans le marbre par les maîtres des premiers jours et les figures aux contours si fins, au modelé si délicat, qu'ont signées les derniers continuateurs de la réforme. Les unes et les autres toutefois se rattachent à un même ordre d'inspirations. Elles

se ressentent toutes de cette passion pour les exemples anciens qui, autant que la ferveur religieuse, a stimulé l'essor de l'art italien après le moyen âge, et dont le mot consacré, « la renaissance, » exprime très exactement les résultats, puisque le passé, incarné en quelque sorte dans le présent, a commencé alors une seconde vie.

Le souvenir pieux de l'antiquité et le désir constant d'en ressusciter les formes, tel est donc le mobile principal, tel est le caractère dominant des entreprises que nous voyons se succéder dans le domaine de l'art florentin à partir du XIIIe siècle. Suit-il de là que le mouvement se propage partout avec une égale énergie, et que tous les artistes, quels qu'ils soient, rivalisent d'abnégation pour s'assimiler les traditions d'Athènes ou de Rome? Les faits n'autoriseraient pas, tant s'en faut, une pareille conclusion. Sans parler du caractère absolument personnel de certains travaux, on peut faire cette remarque générale, que la peinture, à Florence, garde dans sa physionomie et dans ses coutumes beaucoup plus d'indépendance que la sculpture. Tout en subissant l'influence du goût régnant, elle semble ne l'accepter qu'avec une secrète défiance au début, plus tard avec un zèle moins timide, mais assez réservé encore. Et si, comme on en recueillait récemment les preuves dans un livre recommandable par la justesse et l'élévation des aperçus (1), un reflet de la lumière antique ne cesse à aucune époque d'éclairer la marche de l'art italien, il faut avouer que, pour les peintres du moins, cette lueur est, jusqu'à la seconde moitié du XVe siècle, un guide incertain ou suspect. Les arrière-pensées d'érudition, les aspirations vers le beau classique n'apparaissent guère dans les peintures des premiers temps qu'à l'état d'intentions secondaires, de simples velléités, et cela s'explique. Il s'agissait alors de réhabiliter le naturel, de débarrasser le terrain depuis si longtemps envahi par l'ivraie des conventions byzantines, et l'on conçoit que, pour opérer cette réforme, l'étude du fait immédiat, l'imitation de la réalité familière, aient dû d'abord préoccuper les esprits au détriment du reste. De là ce mélange d'analyse subtile et de naïveté, de finesse exquise et de gaucherie, qui caractérise la manière de la vieille école florentine; de là aussi, chez la plupart des peintres qui l'ont fondée, la prédominance du sentiment individuel sur l'intention scientifique, et plus tard ces longs tâtonnemens avant de réussir, de songer même à s'emparer des grands exemples et à s'en approprier l'esprit.

Il n'en va pas ainsi de la sculpture à cette époque. Ici tous les progrès se décident simultanément; le renouvellement de l'art, conformément à la méthode et aux traditions antiques, est tenté

(1) *Raphaël et l'Antiquité*, par M. A. Gruyer, 1864.

dès les premiers jours et se combine avec le mouvement qui s'accomplit dans le sens *naturaliste*. Bien avant le temps où la seconde génération des peintres *quattrocentisti* se résout à interroger de près les monumens grecs ou romains, bien avant la ligue et les manifestes des néoplatoniciens, amis de Laurent de Médicis, les travaux des sculpteurs toscans procèdent franchement de l'antiquité : ils tendent à en restaurer le culte, à en rajeunir les doctrines, avec une éloquence assurément plus entraînante que ne le sera, dans les deux siècles qui vont suivre, la logique des théoriciens ou la faconde des érudits. Comment expliquer cette révolution subite? D'où vient que du jour au lendemain la lumière se soit faite, et qu'à la sombre majesté, aux formules barbares du style byzantin, l'expression d'une grandeur sereine et d'une vérité épurée ait succédé sans transition? C'est la gloire de Nicolas de Pise d'avoir, par la seule clairvoyance de son génie, deviné les moyens d'opérer un pareil prodige, et, le secret une fois trouvé, d'avoir divulgué sa découverte avec un zèle infatigable, avec une autorité d'autant plus sûre que sa foi était au fond mieux réfléchie et sa raison plus fortement convaincue.

On sait que les bas-reliefs d'un sarcophage grec conservé encore aujourd'hui dans le Campo-Santo de Pise suffirent pour révéler à ce grand artiste sa propre vocation et les principes en vertu desquels il devait entreprendre la régénération de la sculpture. Ce n'est pas que jusqu'au jour où ses regards rencontrèrent pour la première fois ce beau monument au milieu d'autres débris qu'on se proposait d'utiliser pour la décoration extérieure de la cathédrale, alors en construction, Nicolas de Pise n'eût déjà laissé pressentir dans plusieurs ouvrages l'élévation de ses instincts et la correction relative de sa manière. Sculpteur et architecte dès sa jeunesse, il avait à ce double titre fait preuve d'une habileté supérieure à la méthode conventionnelle pratiquée par ses prédécesseurs et par ses contemporains. Sans parler des édifices élevés d'après ses plans à Pise et dans plusieurs autres villes, une *Déposition de croix*, sculptée en ronde-bosse au-dessus d'une des portes de l'église de Saint-Martin à Lucques, accuse chez ce maître des ressources d'imagination et un sentiment de l'ordonnance pittoresque bien différens des procédés grossiers de mise en scène auxquels on avait coutume de recourir en pareil cas. Néanmoins il n'y a là encore que les témoignages d'un talent plus personnel ou, pour mieux dire, d'un bon vouloir plus sincère que le banal savoir-faire commun aux autres œuvres de l'époque. La certitude de la doctrine, les caractères formels de l'innovation et du progrès n'apparaissent dans les travaux de Nicolas de Pise qu'à partir du moment où l'occasion s'est présentée pour lui de contempler un spécimen achevé

de l'art antique. Et qu'on ne relègue pas ce fait d'une conversion instantanée, de ce brusque coup de la grâce pour ainsi dire, parmi les anecdotes suspectes ou les légendes dont on a si souvent surchargé les biographies des artistes célèbres. Mieux encore que le récit de Vasari, une œuvre de la main même du maître, la chaire du baptistère de Pise, achevée en 1260, nous raconte l'influence subie et en consacre le souvenir, puisqu'un des bas-reliefs de cette chaire offre, dans plusieurs parties, une imitation presque littérale des figures groupées le long du sarcophage que possède le Campo-Santo.

Il serait facile au surplus de multiplier les preuves de cet empressement à s'approprier les exemples antiques et de noter les emprunts faits à l'art grec ou romain par Nicolas de Pise à mesure que ses voyages ou ses recherches lui procuraient de nouvelles occasions d'étude et un surcroît d'informations. Trois ouvrages principaux, trois chefs-d'œuvre pour le temps d'érudition et de goût, — cette chaire du baptistère de Pise, la chaire de la cathédrale de Sienne et l'*arca* ou châsse de saint Dominique à Bologne, — fourniraient à cet égard bon nombre de témoignages. Ici, l'on reconnaîtrait les fragmens à peine modifiés de certains monumens qui ornent aujourd'hui le musée Pio-Clémentin, au Vatican; là une figure d'esclave faisant partie de la collection du Capitole revit presque trait pour trait dans une des compositions consacrées à la gloire de saint Dominique, tandis qu'une autre figure, — celle d'un *Bacchus barbu*, sculpté sur un vase grec au Campo-Santo, — est devenue le modèle d'un des personnages qui environnent la sainte famille dans un bas-relief représentant *la Circoncision*. Est-ce donc que le mérite de Nicolas de Pise consiste tout entier dans cette aptitude à faire son bien des découvertes d'autrui et à combiner, suivant les exigences de chaque tâche, les matériaux fournis par l'art ancien? La méprise nous semblerait grande de n'attribuer à un pareil homme que l'habileté modeste ou la stérile fécondité d'un copiste. Si son rôle d'imitateur est manifeste, encore faut-il s'entendre, en ce qui le concerne, sur la portée de ce rôle et sur les caractères de l'imitation.

Depuis que les monumens antiques sont devenus pour tous les artistes, mais plus particulièrement pour les sculpteurs, les termes sacramentels du beau, les exemplaires par excellence des intentions et des formes qu'il appartient à l'art de traduire, l'étude de ces incomparables chefs-d'œuvre a eu quelquefois ce résultat, d'immobiliser, de compromettre au moins les progrès qu'elle paraissait devoir stimuler. A force d'admirer la majesté des apparences, on s'est laissé aller à ne plus tenir compte que de ces dehors, à contrefaire inutilement des modèles dont il eût été si profitable de s'inspirer; au lieu de demeurer pour l'imagination une source d'en-

seignemens et de conseils, l'antique n'a plus guère été qu'une occasion d'exercice pour la mémoire, une sorte de dictionnaire où chacun est venu prendre non-seulement des mots, mais des phrases toutes faites, afin de suppléer à des idées absentes ou à l'insuffisance du sentiment. De là, dans les temps modernes et au milieu de la civilisation chrétienne, ces éternels anachronismes et ces banalités mythologiques; de là tant d'images muettes pour l'esprit et tout aussi dépourvues d'intérêt pour les yeux, tant d'*Apollons*, de *Mercures* ou de *Faunes* sans signification actuelle, sans emploi nécessaire, sans raison d'être, après les types consacrés qu'ils réussissent tout au plus à reproduire et que le plus souvent ils parodient.

Objectera-t-on qu'accuser ainsi certains torts d'habitude, c'est en réalité faire le procès à l'art lui-même et méconnaître les lois qui le régissent, les conditions essentielles qui lui sont imposées? Sans doute, je le sais comme tout le monde, la sculpture n'existe pas en dehors du beau et par conséquent en dehors des grands principes que le génie antique a mieux qu'aucun autre définis et proclamés; sans doute la forme nue est pour le ciseau un moyen d'expression principal. Est-ce une raison pour s'exempter du moindre effort d'invention? Le domaine de la statuaire appartient-il aux hôtes du vieil Olympe à titre de fief-lige ou de propriété inaliénable? Ne saurait-on modeler d'autres corps que des corps nourris d'ambroisie, agencer d'autres lignes que des contours prévus, traditionnels, ultra-classiques? Qu'on demande à l'antiquité le secret de rendre noblement le vrai et de concilier avec la soumission au fait le respect de l'idéal, rien de mieux sans contredit : il n'y aura là ni arrière-pensée de rivalité vaine, ni mensonge esthétique vis-à-vis de soi, ni fausse interprétation du passé; mais rentrer de gaîté de cœur en lutte avec la perfection absolue, se remettre en quête de ce qui a été trouvé une fois pour toutes, répéter, au risque d'en amoindrir le sens, ce que d'autres ont pleinement exprimé, — la malencontreuse ambition et l'oiseuse besogne! De deux choses l'une en effet, pour peu qu'on se mette en tête de recommencer de pareils ouvrages : ou l'artiste, découragé par l'excellence des formes qu'il aura entrepris de transcrire, se dégoûtera bientôt d'une tâche qui lui interdit à la fois l'espoir de surpasser, d'égaler même ses modèles dans l'ordre d'art qu'ils représentent, et le droit d'en modifier l'aspect, sous peine d'en dénaturer l'esprit, ou bien, s'il est à court d'idées, de visées propres, il s'accommodera d'autant mieux de son impuissance qu'il l'aura mise à peu de frais sous le couvert de l'abnégation volontaire, et qu'en feignant de se dévouer à la défense d'un principe, il se sera simplement réfugié dans la pratique d'un procédé. Sans répudier l'étude de l'antiquité, — encore une fois, autant vaudrait abolir l'art lui-même, — le moment ne

serait-il pas venu de s'appliquer à mieux observer la limite qui sépare de la manie de copie servile l'esprit judicieux d'imitation? N'est-il pas opportun, n'est-il pas nécessaire d'apprendre à discerner entre les justes raisons de progrès et les prétextes qui ne feraient que légitimer la routine, à interroger enfin les chefs-d'œuvre de la statuaire antique comme on consulte Virgile, non pour lui emprunter sa langue et pour parler en vers latins, mais afin de renouveler en soi quelque chose de ses émotions et de donner aux idées du temps où l'on vit la forme d'expression la plus pure?

Il semble qu'en s'appuyant, pour installer sa réforme, sur le principe de l'imitation, Nicolas de Pise ait pressenti l'abus qu'on en pourrait faire, qu'il ait voulu protester d'avance contre les entreprises où le zèle archaïque nuirait à la recherche du vrai, à la bonne foi. Ses travaux en effet, si directement inspirés qu'ils soient par les exemples de l'art antique, procèdent aussi d'un grand fonds de sincérité. Tout y accuse la volonté de se rapprocher de certains modèles, mais ces modèles ont pris sous la main de l'artiste, ou plutôt sous l'influence de son propre sentiment, une physionomie imprévue, une signification morale en rapport avec le nouveau rôle qui leur est attribué, en sorte que là même où Nicolas de Pise s'empare le plus ouvertement d'une donnée antique, il commet bien moins un plagiat qu'il ne prélève une dîme conforme à son droit et en tout cas profitable à son talent. Est-il besoin d'insister sur la légitimité de ces coutumes et de justifier en détail des emprunts que les plus grands parmi les grands maîtres ont de tout temps pratiqués? Depuis Raphaël, dont le pinceau n'hésitait pas à reproduire dans le tableau des *Trois Grâces* le groupe en marbre de *la Libreria* de Sienne, jusqu'à notre Poussin, qui trouvait dans un bas-relief représentant la *Mort de Méléagre* l'ordonnance de sa composition sur *l'Extrême-Onction*, le nombre est infini des artistes auxquels on pourrait reprocher de pareils larcins, si l'indépendance de la manière et la loyauté des intentions n'excluaient de reste chez eux tout soupçon de tromperie ou d'indigence personnelle. Pourvu qu'en s'aidant des enseignemens du passé on ne convertisse ni ce juste moyen de secours en exaction, ni ces leçons en pures recettes, on a bien le droit, on a le devoir de disposer de ressources qui sont pour tous les esprits de haute race un patrimoine commun.

Le premier parmi les artistes italiens, Nicolas de Pise a su opérer cette conciliation entre l'étude approfondie des chefs-d'œuvre et le respect de l'inspiration personnelle. Personne avant lui ne s'était avisé de consulter l'art antique ailleurs que dans les traductions mensongères données par l'école dégénérée des Byzantins (1). De

(1) Notons pourtant l'exception singulière que présentent, au milieu des monumens de l'orfévrerie et de la sculpture antérieurs de quelques années à l'époque de Nicolas

son temps et après lui, tous s'approchèrent à l'envi des sources qu'il avait retrouvées; tous vinrent y puiser le goût, la science, la certitude du beau, mais sans rien laisser au fond de leurs qualités naturelles. Les œuvres des sculpteurs directement instruits par Nicolas de Pise témoignent de ce besoin d'indépendance dans l'unité et l'amour de la règle, de cette inquiétude du mieux en face du bien. Veut-on une preuve de la liberté laissée, jusque sous les yeux et dans la famille du chef de l'école, aux disciples qu'on aurait pu croire par cela même le plus facilement asservis, que l'on interroge les ouvrages du second de la race, ces œuvres si neuves, si audacieuses à certains égards, qu'a produites le fils de Nicolas, Jean de Pise. Nous n'avons pas à examiner ici celles qui intéressent la gloire de l'architecte : ne suffit-il pas d'ailleurs de mentionner l'église de *Santa-Maria-della-Spina*, et surtout le Campo-Santo, pour rappeler à la mémoire de chacun les innovations introduites par Jean de Pise dans l'art qu'un autre élève de son père, Arnolfo di Lapo ou del Cambio, allait bientôt achever de régénérer? C'est au sculpteur, au sculpteur seulement, qu'il convient de demander compte de ses actes et des efforts tentés par lui pour soutenir la réputation du nom qu'il portait.

Un des monumens qui caractérisent le mieux la manière propre à Jean de Pise et cette espèce de soumission fougueuse avec laquelle il continue et dément à la fois les exemples paternels est le groupe allégorique dédié à la gloire de Pise, qu'on voit aujourd'hui dans le Campo-Santo. Pise est représentée sous les traits d'une femme debout, allaitant deux enfans, — allusion sans doute à la fertilité du sol ou aux richesses de la république, — tandis qu'à ses pieds quatre autres figures de femmes personnifient, comme autant de principes politiques ou, si l'on veut, de vertus d'état, *la Prudence, la Modération, le Courage* et *la Justice*. Que du vivant même de l'artiste le respect de ces vertus-là n'ait pas toujours prévalu à Pise dans les conseils et dans les actions, qu'il soit arrivé par exemple aux deux partis, ayant pour chefs le comte Ugolin et l'archevêque Roger, de pratiquer réciproquement assez mal les lois

de Pise, les pièces de monnaie d'or dites *monete augustali*, frappées à Naples et en Sicile à l'effigie de Frédéric II (1231-1236). Ici en effet l'intention de se conformer à la tradition antique est sensible. La couronne de laurier qui ceint la tête du monarque, le dessin du profil, l'ajustement de la draperie qui couvre les épaules, tout révèle un souvenir assez exact et une étude assez attentive des spécimens de la numismatique romaine au temps des césars. Le mouvement d'idées que ces pièces expriment ne saurait avoir toutefois dans l'histoire du vieil art italien qu'une signification fort circonscrite, et même à Naples que le caractère d'un fait bien passager, puisque tout cesse avec le règne de Frédéric II. Dans le midi de l'Italie, dès la seconde moitié du XIIIe siècle, on était revenu, pour la fabrication des monnaies, au goût et aux coutumes barbares du siècle précédent.

de la modération, ou aux chefs du gouvernement de se montrer médiocrement attentifs à la voix de la prudence le jour où ils engageaient avec la république de Gênes cette terrible lutte qui devait aboutir à la défaite de la Meloria, — ce sont là des faits trop certains et qui affaiblissent l'opportunité des symboles choisis par le sculpteur. Quoi qu'il en soit, et à n'envisager que les intentions pittoresques, le groupe est hardiment conçu, traité dans chaque partie avec un vif sentiment de la grandeur, avec une énergie un peu âpre, mais dont la rudesse même ajoute quelque chose à la majesté de l'aspect.

Quant à la beauté proprement dite, ici, comme dans la plupart des travaux de Jean de Pise, elle fait presque complétement défaut. Les traits des visages n'expriment plus cette recherche de la régularité, de la sérénité antique que respire chaque tête due au ciseau du chef de l'école; les formes des corps et des draperies ont pris, au lieu de l'exactitude et de la simplicité premières, une apparence tantôt compliquée jusqu'à la lourdeur, tantôt sommaire jusqu'à l'aridité. Là où Nicolas de Pise se serait obstinément appliqué à embellir le vrai, Jean, hésitant entre les conseils de la réalité et les suggestions de la fantaisie, semble avoir alternativement obéi à ces deux influences contraires. Très remarquable au point de vue de l'invention et de l'ordonnance générale, très neuve, au moment où elle parut, par les caractères de l'inspiration, son œuvre a donc beaucoup moins d'importance et de prix, si l'on n'en considère que les mérites matériels. Comme la chaire de l'église de Saint-André à Pistoïe, comme le tombeau du pape Benoît XI à Pérouse, comme les autres morceaux de sculpture que Jean de Pise exécuta successivement dans plusieurs villes de l'Italie centrale, le groupe du Campo-Santo annonce un talent robuste, mais enclin à si bien abuser de sa force qu'il la prodigue jusqu'à la violence, une imagination mâle et entreprenante, mais aussi prompte à s'emporter; on y sent enfin, on y reconnaît un vigoureux tempérament d'artiste plutôt qu'un esprit sévèrement réglé, et les soubresauts de l'audace plutôt que les mouvemens continus du courage.

Si l'on rapproche les ouvrages de Jean de Pise de ceux qui ont fait la gloire de son père, nul doute que, dès la seconde phase de la réforme, la sculpture italienne ne paraisse avoir perdu en correction et en beauté plastique ce qu'elle venait de gagner en puissance du côté de l'invention. Jean de Pise néanmoins n'a pas seul la responsabilité de ce double changement. Qu'il ait contribué à le déterminer plus activement qu'aucun de ses condisciples, qu'il ait de bonne heure acquis une réputation à laquelle nul d'entre eux n'arriva, même au bout de longues années, c'est ce que nous apprennent l'examen de ses travaux et les documens historiques. Tou-

tefois, à côté de ces éclaircissemens sur son rôle et sur ses succès particuliers, d'autres témoignages subsistent où l'on trouve la preuve des tentatives faites autour de lui pour reviser à certains égards les doctrines du fondateur de l'école et pour en vivifier l'application dans le sens de l'expression dramatique. Lorsque Arnolfo di Lapo sculptait dans l'église de Saint-Dominique à Orvieto le tombeau du cardinal Guillaume de Braye, puis à Rome le tabernacle de Saint-Paul-hors-les-Murs, lorsqu'un des aides de Nicolas dans l'exécution de l'*arca* de Saint-Dominique à Bologne, le dominicain Guglielmo Agnelli, travaillait pour son propre compte aux bas-reliefs qui ornent aujourd'hui la tribune de la cathédrale de Pise (1), — l'un et l'autre, tout en se rappelant les leçons de leur maître, ne négligeaient rien de ce qui pouvait les approprier aux nouvelles inclinations de l'art et aux besoins nouveaux des esprits. Est-il nécessaire de relever un à un ces indices, de recueillir ces preuves dispersées çà et là? Un des monumens les plus importans de l'architecture et de la sculpture au moyen âge, la cathédrale d'Orvieto, nous montre, après la mort de Nicolas de Pise, ses élèves opérant côte à côte, rivalisant de zèle, de talent, de hardiesse, pour multiplier les mérites de détail au profit de l'ensemble et pour enrichir l'œuvre commune des produits de l'originalité personnelle. Comme les peintures du Campo-Santo de Pise, mais à une époque plus reculée encore dans l'histoire de l'art italien, les bas-reliefs sculptés sur la façade de ce merveilleux édifice permettent de saisir d'un seul coup d'œil la physionomie de toute une école et d'envisager, aussi bien que ses apparences générales, les traits qui en diversifient les caractères et qui en animent l'unité.

La série des quatre-vingts bas-reliefs environ qui décorent la façade de la cathédrale d'Orvieto se développe sur quatre larges piliers s'élevant de chaque côté des trois portails et consacrant les souvenirs des quatre âges bibliques de l'humanité : l'histoire primitive, depuis la *Création du monde* jusqu'à la *Construction de l'arche* qui sauvera du déluge Noé et sa famille; — l'âge prophétique, depuis le *Sommeil d'Abraham* jusqu'à la *Généalogie de Jésus-Christ*; — les scènes de la rédemption, figurées, non plus comme des visions envoyées aux prophètes, mais à titre de faits historiques, dont le dernier est l'*Apparition de Jésus-Christ ressuscité à la Madeleine*; — les scènes du jugement universel enfin, c'est-à-dire depuis la *Résurrection des morts* jusqu'à *Jésus-Christ sur son trône de justice*, la réalisation finale des promesses et des menaces de l'Évangile. Chacun de ces piliers offre au regard une suite d'en-

(1) Ces bas-reliefs étaient primitivement destinés, dans la même église, à la décoration d'une chaire qui ne fut point terminée, et dont un incendie détruisit en 1596 ce qui avait été édifié.

roulemens et de rinceaux se rattachant symétriquement à une tige plantée au milieu du champ, sorte d'arbre ou de vigne symbolique dont les rameaux encadrent les histoires sacrées, qui vont ainsi, de la base au faîte, s'épanouissant comme autant de fleurs ou se nouant comme autant de fruits, à mesure qu'elles reçoivent de la séve commune la substance intime et la vie.

A qui revient l'honneur d'avoir déterminé ce simple et beau programme? Parmi tous les sculpteurs enrôlés pour la décoration de l'édifice, quel est celui qu'on pourrait regarder comme le directeur responsable de l'entreprise, par conséquent comme l'inventeur du plan primitif, de l'ordonnance générale? M. Perkins parle d'un certain Ramo di Paganello, dont le nom figure, accompagné du titre de « chef d'atelier » (*capo loggia*), dans un acte relatif aux sculptures de la cathédrale; mais il ajoute que le séjour de cet artiste à Orvieto remonte à 1296, c'est-à-dire à une époque où les travaux de construction, commencés à peine depuis six ans (1), étaient trop peu avancés encore pour qu'on s'occupât déjà de sculpter les bas-reliefs de la façade. Il serait assez dur d'ailleurs d'avoir à saluer le poète de cette épopée chrétienne dans ce Ramo di Paganello, sculpteur habile peut-être, mais certainement fort vilain homme, puisqu'il avait été banni de Sienne en punition des mauvais traitemens qu'il avait fait subir à sa femme, en attendant l'heure où il la tua. Autant vaudrait découvrir un beau jour qu'Andrea del Castagno, l'assassin du peintre Domenico, son maître, a laissé quelque œuvre comparable, pour la candeur du sentiment, aux tableaux de l'angélique Jean de Fiesole. — Est-ce à Jean de Pise, le plus considérable par ses antécédens, le plus renommé des artistes appelés tout d'abord à Orvieto, que la tâche fut confiée de choisir les sujets, d'en régler l'ordre et la succession, de préparer l'ensemble de la besogne que chacun devait partiellement accomplir? Cela serait plus vraisemblable, mais cela n'est rien moins que démontré, et, hypothèse pour hypothèse, pourquoi ne pas s'accommoder de celle qui attribuerait à l'architecte de la cathédrale, au Siennois Lorenzo Maitani, le choix et la classification des scènes que représentent ces bas-reliefs? Certes un pareil homme était de taille à se passer, en matière de théologie comme en matière d'art, des secours et des idées d'autrui. L'éloquence, si profondément religieuse et si savante, du monument élevé par lui prouve qu'il eût été capable de rencontrer dans le domaine de la sculpture hiératique les fortes et austères pensées dont ses travaux portent l'empreinte là où les moyens d'expression se réduisaient à la combinaison de lignes et de formes abstraites. D'ailleurs les documens

(1) La première pierre de la cathédrale d'Orvieto avait été posée par le pape Nicolas IV le 13 novembre 1290.

contemporains nous apprennent qu'entouré, dès le début, d'une troupe de quarante artistes, — architectes, peintres ou sculpteurs, — Lorenzo Maitani avait institué une sorte de conseil où siégeaient les chefs de chaque corporation, qu'en s'en réservant la présidence, il s'était réservé aussi le droit de statuer en dernier ressort sur toutes les questions, de reviser tous les projets, et que, en vertu de l'autorité que lui donnaient ses rares talens, il entendait bien moins recevoir des avis que dicter et faire exécuter des ordres. Quoi de plus naturel dès lors que de supposer une intervention directe de ce « maître des maîtres » dans la composition ou tout au moins dans la disposition logique des bas-reliefs de la façade? L'admiration due aux sculpteurs qui les ont tirés du marbre n'en serait pas compromise pour cela. Les thèmes une fois donnés, il resterait encore le mérite d'en avoir développé les termes, d'avoir su, dans la représentation de chaque scène, dans l'expression de chaque figure, formuler des intentions si grandioses ou si émouvantes qu'elles inspirèrent souvent d'autres beaux travaux, et que Michel-Ange lui-même, en peignant les voûtes de la chapelle Sixtine, ne dédaigna pas de s'en souvenir.

La grandeur, la force pathétique, telles sont en effet les qualités le plus habituellement remarquables dans les bas-reliefs de la cathédrale d'Orvieto. On y retrouve bien les témoignages de préoccupations analogues à celles qui avaient exercé tant d'influence sur la manière de Nicolas de Pise. Les efforts pour se rapprocher de la beauté antique sont sensibles par exemple dans la plupart des scènes qui nous racontent l'histoire primitive, soit que ces efforts résultent ici de l'obligation imposée au sculpteur de modeler presque toujours des figures nues, soit, — et les apparences nous le feraient croire, — que cette partie du travail ait été le lot d'artistes choisis parmi les plus érudits. Ailleurs encore, dans un des plus nobles bas-reliefs de la suite consacrée à l'histoire de la rédemption, dans une *Nativité*, le jet de la figure et des draperies de la Vierge, le geste du bras qui soulève le rideau sous lequel est placé le berceau de l'enfant Jésus, tout, — jusqu'à la forme et aux ornemens de ce berceau renouvelé des sarcophages, — rappelle les coutumes et la majestueuse sobriété de l'art antique; mais à côté de ces lignes calmes et connues, en regard de ces savans emprunts, que de lignes et de mouvemens imprévus, quelle originalité, quelle hardiesse, lorsque le ciseau fait saillir à nos yeux la dramatique image de la *Résurrection des morts* et les scènes lamentables qui se passent au seuil ou au fond de *l'Enfer!* Où trouver un tableau plus saisissant et plus sinistre des anxiétés, des angoisses qui tortureront les consciences coupables à l'heure où chaque mort

sortira du tombeau pour comparaître devant le juge qu'on ne trompe pas et pour revivre dans l'éternité de ses arrêts? Ici des corps frissonnant de terreur essaient de se dérober encore sous la pierre qui recouvrait le sommeil de leurs dépouilles et que soulève maintenant une force implacable; là, déjà séparés des âmes que le ciel attend, des hommes, — inexprimable douleur! — se retournent vers ceux qu'ils avaient aimés sur la terre, et dévorent d'un dernier regard, appellent d'un dernier sanglot ces êtres chéris qu'ils n'ont retrouvés un instant que pour les perdre sans retour. Cependant d'autres coupables, marqués du sceau de la condamnation éternelle, ont quitté le pied du trône de Dieu pour le chemin qui conduit au lieu des supplices. Sous le fouet de l'ange du jugement et sous les griffes des démons, enlacé par des liens inextricables et comme pris au piége des anciennes passions, le cortége désolé se met en marche. Déjà ceux qui forment les premiers rangs pressentent les approches de l'enfer. Ils en devinent, ils en ont aperçu les mystères, ils voudraient reculer devant cette épouvantable vision; mais il faut marcher, marcher toujours. Bientôt le seuil est franchi, l'abîme a reçu sa proie, et, pour qu'il la garde à jamais, un ange debout, la face tournée vers les damnés, veille à la porte de cette patrie du désespoir, à cette porte fatale au-dessus de laquelle Dante lira un jour avec les yeux du génie les termes de la redoutable sentence.

Ainsi, même avant la grande parole du poète, avant que ces mots, *lasciate ogni speranza*, eussent retenti en Italie et dans le monde, un artiste trouvait pour exprimer la même pensée, pour publier le même arrêt, des formes de langage aussi énergiques et aussi claires. Sans le secours que *la Divine Comédie* devait, un peu plus tard, prêter aux travaux d'Orgagna et de tant d'autres peintres, la sculpture réussissait, dès les premières années du XIVe siècle, à figurer non-seulement les tourmens physiques, mais, — entreprise infiniment plus méritoire et plus haute, — les remords et les immortels supplices de l'âme. Elle avait élevé au niveau d'un enseignement ce qui pouvait aisément demeurer, ce qui a été si souvent depuis lors une image matérielle jusqu'à la brutalité ou fantastique jusqu'au ridicule.

Au reste, ce n'était pas la première fois que le ciseau abordait un aussi sombre, un aussi difficile sujet. Déjà, vers la fin du siècle précédent, le chef de l'école, Nicolas de Pise, avait représenté le *Jugement dernier* sur un des bas-reliefs dont la chaire du baptistère de Pise est revêtue et sur un de ceux qui ornent la chaire de la cathédrale de Sienne; mais, dans les deux ouvrages, l'exiguïté de l'espace ne lui avait pas permis de développer au moyen de scènes successives, de partager pour ainsi dire en plusieurs actes cette effroyable tragédie. Nicolas de Pise s'était contenté d'en mettre

le dénoûment sous les yeux du spectateur et de transporter tout d'abord celui-ci dans les régions où les réprouvés subissent leurs peines. En outre, strictement fidèle, même ici, à son système d'archaïsme, il n'avait pas laissé d'amoindrir un peu la portée dramatique et chrétienne de ses inspirations par l'emploi de certaines formules païennes, par une imitation assez intempestive de certains types. Ainsi, jusque dans la représentation des hôtes de l'enfer, jusque dans la laideur idéale des monstres, le disciple obstiné de l'art antique travaille à faire revivre des idées d'ordre et de règle ou tout au moins les traditions d'une sorte de difformité classique. Le *Satan* que nous montre le bas-relief de la cathédrale de Sienne n'est guère qu'une reproduction modifiée des figures de Pan et de Silène, comme les malheureux dont il surveille les châtimens semblent se souvenir, au milieu de leurs tortures, des graves attitudes et des nobles lignes prescrites par la statuaire grecque. Dans les sculptures de la cathédrale d'Orvieto au contraire, la terreur des criminels à l'heure du jugement et leurs souffrances quand la justice divine a prononcé, les frémissemens de la conscience et de la chair, la désolation des victimes et la rage des bourreaux, s'expriment sans concession, sans équivoque, sans les tempéramens ou les réticences que pouvaient comporter d'autres sujets, mais qui n'auraient fait qu'amoindrir la signification morale de celui-ci. Ajoutons qu'au point de vue de la composition proprement dite nulle turbulence pittoresque en désaccord avec les lois de la sculpture ne vient déconcerter l'harmonie générale et en bouleverser les élémens. Quelles que soient la diversité des gestes, la multiplicité des détails, la complication des lignes, le tout n'en garde pas moins ce caractère monumental, cette unité d'aspect qui parle au regard et l'invite avant même que l'imagination ait eu le temps de s'émouvoir, ou l'esprit d'être persuadé.

Les bas-reliefs de la cathédrale d'Orvieto commandent certes l'admiration; mais ce qui la mérite aussi, c'est l'intérêt passionné avec lequel les habitans de la ville suivirent, à partir du début, les progrès du travail et en saluèrent l'achèvement; c'est l'ardeur de leur sympathie pour toutes les entreprises, pour tous les efforts tendant à embellir cette chère église que chacun d'eux rêve sans rivale; c'est le concours gratuit enfin que les plus pauvres eux-mêmes prêtent à ceux qui la construisent ou qui la décorent, en s'attelant aux chariots chargés de pierres ou de marbres, en disposant les matériaux dans le chantier, en portant sur place l'eau et le pain aux travailleurs, de peur que l'œuvre ne souffre chaque jour une interruption un peu longue, et que le moment où tomberont les échafauds ne soit retardé d'autant. En France, nous avons quelque peine à comprendre ces formes de l'esprit patriotique. Le peuple

chez nous s'enflamme rarement pour les monumens de l'art de ce zèle auquel il est si prompt lorsqu'il s'agit de ses passions politiques ou de l'honneur armé du pays. Hélas! il lui est arrivé trop souvent de méconnaître à cet égard ses plus précieux titres, de les anéantir même de ses propres mains, et, pour ne parler que de la sculpture, de se ruer, en des heures honteuses, sur les statues des cathédrales ou sur les tombeaux de Saint-Denis! Le peuple italien n'a ni ces aveuglemens ni ces colères. A toutes les époques, sur tous les points du territoire, il sait estimer à leur prix les bienfaits de l'art; il sait en vénérer les reliques ou les nouveaux témoignages, et, à mesure qu'un progrès s'accomplit, célébrer, comme une conquête glorieuse pour tous, ce qui ne serait ailleurs qu'un objet de curiosité pour quelques-uns. Qui ne se rappelle cette *Madone* de Cimabue promenée triomphalement d'un bout à l'autre de Florence et laissant, en mémoire des applaudissemens et des joies populaires, le nom « d'heureux faubourg » à la rue qui l'avait vue naître? L'enthousiasme de tout Orvieto à l'aspect des merveilles de la cathédrale atteste une fois de plus cette clairvoyance de l'esprit public en Italie, et si de tels exemples ne suffisaient pas, les hommages rendus quelques années plus tard au sculpteur de la première porte du Baptistère à Florence confirmeraient sur ce point les traditions nationales et en rajeuniraient les souvenirs.

Quel était donc ce nouveau maître dont les talens occupaient si bien la foule, dont la seigneurie de la république était venue solennellement admirer le chef-d'œuvre, accompagnée, suivant le récit d'un contemporain, Simone della Tosa, des ambassadeurs étrangers et escortée de toutes les corporations? Il se nommait André de Pise, non que Pise eût été le lieu de sa naissance (1), mais parce qu'il avait reçu, à l'école de Jean, ses premières leçons dans cette ville. Son habileté à couler des modèles en bronze à une époque où les procédés de l'art du fondeur étaient à peine connus et pratiqués lui avait valu l'honneur d'être appelé à Florence pour orner le Baptistère de cette *porte* qui, après vingt ans de travail, était achevée, mise en place, et à laquelle Ghiberti devait, dans le siècle suivant, donner deux pendans plus beaux encore et plus célèbres.

Les innovations que révèle l'œuvre principale d'André de Pise ne consistent pas seulement dans la science, prodigieuse pour le temps, avec laquelle la fonte d'un travail aussi vaste, aussi compliqué, a pu être préparée et conduite. L'ordonnance imprévue de ces bas-reliefs consacrés à la vie et à la mort de saint Jean-Baptiste, le mode de composition adopté pour chaque scène, surtout les figures allé-

(1) Des documens récemment découverts et publiés par un érudit des plus sagaces, M. Bonaini, établissent, contrairement à l'opinion accréditée, qu'André de Pise était né à Pontedera.

goriques personnifiant les *Vertus chrétiennes*, accusent chez l'artiste des tendances très formelles à transporter dans le domaine de la sculpture quelques-uns des résultats obtenus ailleurs, et, — comme l'auteur des *Tuscan Sculptors* le fait remarquer avec beaucoup de justesse, — l'imitation de certains moyens d'expression familiers à la peinture contemporaine. « Ces figures allégoriques, dit M. Perkins, se ressentent de l'influence universellement exercée par Giotto, qui avait enseigné à André de Pise les moyens de mettre à profit les élémens mystiques et spiritualistes de l'art allemand, » — ou, plus naturellement peut-être, de l'art propre à Giotto lui-même, — « comme Jean de Pise avait fait intervenir dans ses ouvrages l'élément fantastique et le drame. » Et ce que nous apprend à ce sujet la porte du Baptistère, un autre ouvrage dû à la même main, la série des bas-reliefs qui décorent la base du Campanile de Florence, achève de le démontrer. Ici encore la forme allégorique a été employée. La donnée évangélique, non plus traduite dans son sens historique et littéral, mais commentée, développée dans son esprit, est devenue pour le ciseau une occasion de figurer des préceptes, au lieu de lui imposer seulement la transcription de certains faits. N'est-ce pas ainsi que procédait le pinceau de Giotto lorsqu'il traçait les *Sept sacremens* sur les murs de l'*Incoronata* de Naples, ou que dans les églises de Florence, de Padoue, dans tant d'autres monumens, il entourait les scènes de la passion d'images symboliques qui en résumaient les enseignemens et la morale? En représentant à son tour sur les assises du Campanile, et avec une admirable finesse de sentiment et de style, *les Sept vertus, les Sept œuvres de miséricorde*, d'autres allégories encore, d'autres fictions, André de Pise ouvrait à la sculpture religieuse une voie et des perspectives nouvelles, de même que, sans renoncer dans la pratique à l'imitation traditionnelle de l'antiquité, il réussissait à en assouplir les formes. Il y introduisait une expression de simplicité plus voisine de la grâce, une correction plus facile et plus familière, quelque chose enfin de ces délicatesses exquises dont l'art du XVe siècle allait bientôt divulguer les derniers secrets, et qui devaient, en se dégageant, en se définissant de plus en plus, donner aux œuvres de la sculpture florentine un caractère d'élégance incomparable et une physionomie achevée.

Étrange contraste toutefois! à la veille de ce progrès suprême, au moment même où André de Pise a déjà frayé la route aux premiers sectateurs de sa manière et fait pressentir la venue prochaine de Ghiberti et de Donatello, un brusque temps d'arrêt semble tout remettre en question, tout suspendre. Ces principes auxquels l'école fondée par Nicolas de Pise obéissait depuis près d'un siècle et qu'une seconde génération de disciples venait de raffermir en les interpré-

tant, un artiste au génie audacieux et violent entre tous, André Orgagna, les ignore en apparence ou les rejette, et, comme s'il fallait que le démenti publiquement donné par lui empruntât des circonstances domestiques un surcroît de fierté et d'énergie, c'est au sortir de l'atelier d'André de Pise, c'est après avoir fait son apprentissage auprès de ce maître si scrupuleusement informé, que l'impétueux novateur entreprend de rompre avec toute tradition, de répudier les conseils du présent aussi bien que les exemples du passé.

On sait avec quel succès Orgagna pratiqua dans ses peintures à fresque ce système à outrance de liberté et de confiance en soi, avec quelle sauvage puissance il figura, sur les murs du Campo-Santo de Pise, *le Jugement universel* et surtout *le Triomphe de la Mort*, — une des œuvres les plus navrantes, une des moralités pittoresques les plus terribles que la main humaine ait jamais tracées. Sans avoir une originalité aussi farouche, les bas-reliefs et les figures qui ornent le tabernacle d'Or-San-Michele, à Florence, — se distinguent des travaux contemporains du même genre et des travaux antérieurs par l'extrême hardiesse de la pensée, par l'expression d'une émotion immodérée, souvent brutale dans les termes, mais après tout profondément sincère et éloquente à force de franchise. Orgagna d'ailleurs n'eut pas et ne pouvait pas avoir d'imitateurs. Sa manière, si tant est que le mot s'applique à un talent aussi dédaigneux des procédés, sa poétique, absolument personnelle et subordonnée tout entière aux inspirations de son génie, n'était pas de ces secrets qui se transmettent. Aussi l'apparition du sculpteur du tabernacle d'Or-San-Michele, quelque considérable qu'elle soit à titre d'événement isolé, n'a-t-elle dans l'ensemble des progrès et dans l'histoire générale de l'art qu'une signification secondaire. La marche de l'école n'est ni détournée du but, ni même ralentie pour cela, et, s'il n'y a que justice à admirer l'étonnante vigueur des efforts tentés par Orgagna, encore faut-il reconnaître qu'en face du mouvement dont il prétendait se rendre maître, il n'a fait que lancer une protestation stérile, un défi éclatant, mais sans écho.

De l'examen des talens et des travaux dont nous avons indiqué jusqu'ici la succession, deux faits principaux ressortent, qu'il convient de rappeler avant de passer outre. C'est d'abord, malgré de notables différences dans l'application, malgré même cet essai de révolte qui commence et qui finit avec Orgagna, la permanence des doctrines implantées par le régénérateur de l'école; c'est ensuite ce singulier privilége qui appartient à la ville de Pise, et qu'elle garde sans interruption jusqu'aux approches du XVe siècle, de défrayer à peu près seule la sculpture italienne, de la représenter au moins dans ses œuvres les plus importantes et les plus expressives. Sans

doute d'autres villes de la Toscane voient naître ou se former des sculpteurs dont les mérites ne sauraient être mis en oubli. Sienne surtout fournit à l'école du XIIIe et du XIVe siècles des disciples assez nombreux pour en augmenter l'activité (1), assez habiles pour être dignes de figurer dans une histoire développée de la sculpture à cette époque, et M. Perkins n'a eu garde de passer sous silence ces artistes diversement recommandables. Toutefois c'est de Pise que viennent les maîtres véritables; c'est à Pise que la race des sculpteurs d'élite croît et se perpétue avec Nicolas, Jean et André, aux noms desquels il faudrait ajouter celui du fils d'André, Nino, le sculpteur attendri de tant de *madonne col bambino*, de cette douce *Vierge à la rose*, entre autres, que possède l'église de *Santa-Maria-della-Spina*. Il n'en sera plus ainsi désormais. Florence, qui, à l'exception d'Arnolfo di Lapo, n'a donné jusqu'ici ni à Nicolas un élève tout à fait éminent, ni à Jean ou à André un rival, Florence va maintenant hériter de Pise ce monopole de l'art et du talent. Quant au reste, quant au fond même des principes, rien ne viendra démentir le passé. Pour avoir changé de théâtre, la pratique des enseignemens légués par Nicolas de Pise ne sera ni moins générale ni moins fidèle, et, loin de perdre de son influence, loin de rencontrer nulle part l'indifférence ou le doute, l'étude de l'antiquité, plus pieuse, plus intelligente que jamais, acquerra, sous des formes nouvelles, une autorité plus féconde encore et un crédit mieux assuré.

II.

Parmi les causes qui ont le plus favorisé l'essor de la sculpture italienne et le plus contribué à ses progrès dans les hautes sphères qu'elle avait abordées dès le début, il faut compter la rigueur des conditions imposées aux tâches successives par les places mêmes où ces tâches s'accomplissaient, la connexité nécessaire entre chaque œuvre et les lignes destinées d'avance à lui servir d'encadrement. A l'époque de la renaissance en effet, aussi bien que dans l'antiquité, la sculpture n'était que l'auxiliaire et le complément de l'architecture. Loin de se trouver ainsi gêné dans sa fonction ou offensé dans son orgueil, le talent empruntait de cette juste dépendance un surcroît de certitude, parce qu'il agissait non-seulement suivant un programme déterminé, mais avec l'épreuve préalable de la lumière qui éclairerait le travail, de la distance où il apparaîtrait, du point de vue où il serait envisagé. On ignorait

(1) Cicognara constate, d'après un acte du temps, que vers le milieu du XIIIe siècle il y avait à Sienne soixante « maîtres tenant boutique de sculpture, » c'est-à-dire soixante artistes sculpteurs reconnus et patentés.

encore, et fort heureusement, cet usage tout moderne de modeler une statue ou un groupe sans destination fixe, d'en agencer les lignes ou d'en proportionner les reliefs conformément aux effets donnés par l'atelier, au risque de voir, après l'achèvement, le tout dénaturé, vicié, contredit, par les hasards d'une place de rencontre ou par les injures d'un faux-jour. La bizarrerie même de certaines formes assignées quelquefois par l'architecture au champ sur lequel le ciseau devait opérer excitait l'esprit d'invention bien plutôt qu'elle n'en contrariait les hardiesses, car, — j'en appelle sur ce point à l'expérience de tous les artistes, — une surface régulièrement circonscrite offre souvent à l'imagination des secours moins utiles pour l'ordonnance d'une scène que tel autre espace plus étroit, plus capricieusement limité, plus propre par cela même à suggérer des combinaisons imprévues. Il y aura dans les contours inusités de ce champ, dans l'obligation de subordonner les lignes pittoresques tantôt aux vides qu'ils laissent, tantôt aux saillies intérieures qu'ils dessinent, une occasion de calculs facilement ingénieux et comme un préservatif contre toute tentation de composition banale. Les figures, par exemple, des *quatre Évangélistes* et des *Docteurs de l'église* sur la première des deux portes que Ghiberti a faites pour le Baptistère de Florence ne doivent-elles pas en partie l'originalité de leurs attitudes et de leur aspect aux formes étranges du cadre qui entoure chacune d'elles, aux demi-cercles et aux angles aigus dont elles épousent ou contre-balancent tour à tour les développemens?

D'où vient pourtant qu'après avoir ainsi fait ses preuves de clairvoyance et de goût, le maître se soit laissé aller à se démentir lui-même? Comment à côté de ces *évangélistes* et de ces *docteurs* si judicieusement conçus, si sobrement modelés, des œuvres sorties de la même main affichent-elles, dans la composition et dans l'exécution, des caractères tout opposés? Avant d'être sculpteur, c'est-à-dire avant d'obtenir, à l'âge de vingt-trois ans et à la suite d'un concours dont les circonstances ont été bien souvent rapportées(1), le grand travail qui devait immortaliser son nom, Ghiberti avait

(1) Il suffira de rappeler que les compétiteurs de Ghiberti étaient au nombre de cinq, parmi lesquels un seul, Filippo Brunelleschi, le futur architecte du Dôme de Florence, paraissait aux yeux des juges avoir envoyé un morceau d'essai digne de disputer le prix à l'œuvre de Ghiberti sur le même sujet. L'hésitation durait depuis quelque temps, lorsque Brunelleschi lui-même se mit à plaider avec tant de chaleur la cause de son rival, qu'il finit par triompher de la faveur accordée à son propre travail et par obtenir la sentence qui le condamnait. On aurait bien mauvaise grâce à essayer de diminuer le mérite d'un mouvement aussi généreux; mais il est vrai de dire que cet acte de désintéressement semble n'avoir été qu'un acte de la plus simple justice, lorsqu'on jette les yeux aujourd'hui sur ces deux morceaux de concours représentant le *Sacrifice d'Isaac* et conservés l'un et l'autre au musée des Offices.

été orfévre. Cela explique l'habileté particulière avec laquelle tout ce qui se rattache à la décoration proprement dite est traité dans ces deux célèbres portes, dignes, suivant le mot tant de fois cité de Michel-Ange, « d'orner l'entrée du paradis. » Ghiberti d'ailleurs était aussi un peintre, et le souvenir des habitudes qu'il avait contractées à ce titre intervenait assez obstinément pour compliquer ses efforts de certaines recherches inutiles ou de prétentions dangereuses. Proportions relatives des corps à mesure que ceux-ci s'éloignent ou se rapprochent des premiers plans, phénomènes de la perspective dans la représentation d'un monument ou d'un paysage, inégalités du relief en raison de l'atmosphère qui enveloppe plus ou moins les objets, tout ce que son pinceau reproduisait ailleurs à bon droit, il voulait ici le simuler avec l'ébauchoir. Les vingt compartimens de la première porte dans lesquels Ghiberti a représenté les faits principaux de la vie du Sauveur, et notamment ceux qui contiennent, sur la seconde porte, des scènes tirées de l'Ancien Testament, offrent au regard non des bas-reliefs, c'est-à-dire, comme le mot l'indique, un ensemble d'objets à peine détachés du fond et n'ayant qu'une saillie modérée et égale, mais de véritables tableaux en bronze, où certaines parties absolument saillantes forment un contraste d'autant plus tranché avec le demi-relief de certaines autres et la profondeur feinte des derniers plans. Que deviennent alors l'harmonie de l'aspect, les convenances prescrites par la symétrie architectonique, par le goût, par le simple bon sens, qui ne saurait admettre qu'en prétendant figurer un fond de ciel ou de paysage on perce impunément une surface destinée après tout à servir de clôture, ou qu'à force d'en tirer à soi les renflemens divers, à force d'en agiter les formes, on lui donne l'irrégularité extérieure d'un bloc de minerai ou l'apparence effarée d'une fourmilière?

Ghiberti, dit-on, à l'époque où la mort le surprit, méditait une troisième porte en remplacement de celle qu'André de Pise avait exécutée dans le siècle précédent, et Vasari ajoute qu'il en avait déjà dessiné le modèle. Rien de plus vraisemblable que ce projet. L'œuvre d'André, moins belle à quelques égards, moins riche surtout, mais assurément plus sage, faisait trop bien ressortir les côtés excessifs des deux œuvres de Ghiberti, et l'on comprend que, pour achever de donner raison à sa manière, celui-ci ait voulu se débarrasser d'un voisinage qui semblait impliquer en permanence une protestation ou un reproche; mais c'est trop insister sur la partie erronée des doctrines et des intentions qu'accusent les portes du Baptistère. La science consommée du dessin qui se manifeste jusque dans les moindres détails, une connaissance de la structure anatomique qu'aucun des travaux antérieurs ne révèle avec cette

certitude, la noblesse constante et quelquefois la grandeur pathétique des attitudes et des gestes, — voilà de quoi racheter ce que ces ouvrages peuvent avoir de trop pittoresque, d'inconsidéré dans les moyens d'expression, d'inégal et de turbulent dans l'aspect. Si les figures isolées dont nous parlions tout à l'heure nous paraissent préférables aux compositions qu'elles avoisinent parce qu'elles sont plus strictement que celles-ci conformes aux exigences de la sculpture, parce qu'elles ont cette majesté simple et calme que le maître devait ensuite formuler avec plus de précision encore dans la belle statue de *Saint Matthieu* qui orne l'extérieur d'Or-San-Michele, suit-il de là que le reste n'ait qu'un mérite médiocre, ou que la renommée universelle acquise à l'ensemble du travail soit le résultat d'un préjugé? On serait mal venu à le prétendre devant les preuves d'un pareil talent : on semblerait plus malavisé, plus téméraire encore, en face d'une opinion qui a pour elle la garantie de Michel-Ange et le souvenir de ce qu'il a dit.

Il ne faut pas s'exagérer pourtant l'autorité de ces jugemens prononcés par quelques grands artistes dans des momens où ils ne se doutaient guère qu'ils parlaient à la postérité et qu'un propos tombé de leurs lèvres, au hasard de la conversation ou pour se venger, séance tenante, d'un contradicteur, demeurerait enregistré dans les livres comme une décision sans appel. La plupart d'entre eux probablement s'y seraient pris à deux fois avant de rendre leurs arrêts, s'ils avaient soupçonné qu'on en garderait si bien la mémoire. Poussin par exemple n'obéissait-il pas à un mouvement de généreuse indignation contre les outrages dont on avait abreuvé le pauvre Dominiquin plutôt qu'à un sentiment d'admiration absolue pour son œuvre le jour où il saluait dans la *Communion de saint Jérôme* « un des trois plus beaux tableaux de Rome? » Raphaël ne tenait-il pas surtout à se montrer courtois envers Francia lorsqu'il lui écrivait au sujet des *madonne* peintes par l'artiste bolonais: « Je n'en connais pas de plus belles ni de plus dévotement faites? » A vrai dire, il en connaissait « de plus belles, » à commencer par les siennes; mais ce n'était pas le cas d'en parler. Et cependant, emportement de sympathie chez l'un, réserve et urbanité chez l'autre, on a pris le tout à la lettre. La tradition s'est emparée des paroles de Poussin pour en faire le gage inaliénable d'une gloire que *le Possédé* de Grotta-Ferrata et les fresques de Saint-Louis-des-Français justifieraient d'ailleurs beaucoup mieux que le *Saint Jérôme*. Et quant au billet de Raphaël, il est devenu, pour un maître à peine de second ordre, une sorte de laisser-passer ou de brevet en vertu duquel on l'a, sans plus d'examen, classé au premier rang. Le mot de Michel-Ange à propos des portes du Baptistère pourrait bien à son tour avoir amené quelque méprise tant sur les

mérites intimes de l'œuvre que sur la pensée de celui qui la jugeait. Que Michel-Ange ait voulu louer la richesse d'imagination et la science déployées par Ghiberti à une époque où l'on n'avait vu encore ni une abondance d'idées et de *motifs* décoratifs aussi grande, ni une pratique matérielle aussi sûre, — quoi de plus naturel et de plus juste? Mais était-il homme à méconnaître ce que le travail avait au fond de contraire aux conditions de la sculpture, aux théories qu'il professait lui-même, et, citation pour citation, laquelle a le plus de signification et de prix, ou de celle qu'on a coutume de faire ou de ce passage d'une lettre due aussi à la main qui aurait voulu transporter dans le ciel les portes de Ghiberti? « La peinture, écrivait Michel-Ange, est d'autant meilleure qu'elle imite de plus près le relief de la sculpture. En revanche, la sculpture est d'autant plus défectueuse qu'elle s'éloigne moins des conditions de la peinture. » Les bas-reliefs modelés par Ghiberti ont le tort d'exprimer ce rapprochement que condamnait le sculpteur de *Moïse*. On doit y admirer les témoignages d'un double progrès dans le sens d'une étude plus pénétrante de la nature et d'une interprétation plus délicatement savante des modèles antiques : il n'y aura que justice pourtant à y relever une confusion dans les principes, une imprudence au moins dans l'emploi des moyens, très différente de la sage méthode qui s'était perpétuée jusqu'alors, et dont, fort heureusement pour l'art florentin, Donatello et son école allaient, à leur manière, renouer la tradition.

Est-ce donc qu'on ne puisse constater aucune analogie entre les aspirations de Ghiberti et celles de Donatello? Le besoin de faire acte de sculpteur supprime-t-il si bien chez celui-ci toute préoccupation pittoresque qu'il recherche dans ses ouvrages, à l'exclusion du reste, la gravité solennelle des lignes, la simplicité austère du modelé, l'inflexible majesté de l'aspect? Non sans doute. Si discret relativement que soit le ciseau du maître, il s'approprie, lui aussi, quelque chose de la tâche et des procédés du pinceau. Par l'ardente curiosité avec laquelle il interroge la nature et en transcrit jusqu'aux détails les plus subtils, jusqu'aux vérités d'exception et d'accident, Donatello appartient à la même race que ces peintres contemporains qui réussissaient à trouver les secrets du style dans l'expression strictement vraisemblable des choses. Comme Masaccio, il a le don d'ennoblir, à force de bonne foi, la représentation de la réalité pure, et de racheter par l'audacieuse fidélité des portraits la beauté incorrecte ou irrégulière des modèles. Seulement, et c'est là ce qui le distingue de Ghiberti, il n'oublie pas qu'en empruntant à la peinture certains moyens de préciser la physionomie ou la forme, il ne saurait s'aider des mêmes secours en ce qui concerne l'ordonnance linéaire ou les élémens perspectifs de l'effet.

S'agit-il de grouper de nombreuses figures sur les bas-reliefs de la chaire placée à l'extérieur de l'église de Prato, de modeler pour une des niches creusées dans les murs d'Or-San-Michele, à Florence, cet élégant *Saint George* dont la grâce virile et la fine énergie résument mieux qu'aucune autre statue peut-être les caractères de l'art *quattrocentista*, faut-il enfin, en entamant à peine la pierre, en donnant tout au plus à l'image que le ciseau y dessine la mince saillie d'un camée, tracer quelque profil d'enfant ou de jeune femme, comme le *San Giovannino* des Offices ou comme la *Sainte Cécile* conservée, à Paris, dans le cabinet de M. de Vendeuvre (1), — partout Donatello se montre aussi bien en garde contre l'abus des ressources pittoresques que contre l'exagération d'un *purisme* qui aboutirait à la banalité ou à la sécheresse. Il sait, en traduisant la vie dans ce qu'elle a de caractéristique et d'individuel, récuser les témoignages compromettans pour la dignité de l'art, comme il s'affranchit de certaines prohibitions systématiques qui en limiteraient trop étroitement les droits. Il use à la fois, en face du thème à interpréter, de circonlocutions délicates et de termes francs jusqu'à la rudesse; il invente un mode de traduction complexe où le littéral et le recherché, le tour libre et l'imitation docile se combinent ou se succèdent avec une dextérité, avec une hardiesse incroyables; mais, sous ces formes mélangées, je ne sais quelle secrète unité subsiste et se fait jour, je ne sais quoi de sincère, de puissant, de décidément inspiré, vient donner raison même aux bizarreries du style, si bien qu'au lieu de laisser celles-ci à part, on les accepte comme le reste, et que, loin d'être tenté d'y voir des fautes, on les admire presque comme des qualités de plus.

Quelquefois, il est vrai, le goût de Donatello pour tout ce qui implique un défi à l'esprit de convention et de routine peut dégénérer, dans la composition, en témérité, ou, dans la pratique, en véritable manie *naturaliste*. Le groupe en bronze placé sous une des arcades de la *Loggia de' Lanzi*, à Florence, et représentant *Judith et Holopherne*, a ce tort grave de n'offrir au premier aspect qu'un amas de formes incompréhensibles, tant les lignes intérieures sont emmêlées, tant les contours qui devraient dessiner la silhouette apparaissent tourmentés, interrompus, déchiquetés par la multiplicité des angles saillans et des vides. Une figure en pied de *Saint Jean-Baptiste*, conservée dans la galerie des Offices, et la *Madeleine* qu'on voit dans le Baptistère de Florence ont au contraire des formes si grêles, si maladives, que cette imitation à outrance du réel finit par devenir invraisemblable, et qu'à force de raffine-

(1) Une répétition de cette charmante *Sainte Cécile*, ou plutôt de ce portrait d'une jeune fille appartenant, dit-on, à la famille Valori, existe à Londres dans la collection de lord Elcho.

mens, de dissertations sur le fait, le ciseau arrive à exprimer ici, non plus la sincérité et la franchise, mais le pédantisme en quelque sorte de la véracité.

A part ces exagérations assez rares pour qu'on ne puisse les signaler que dans un petit nombre d'œuvres appartenant à la jeunesse du maître, la manière de Donatello est originale sans ostentation, élégante sans afféterie, et, quand le sujet l'exige, ferme et calme jusqu'à la majesté héroïque. Pour avoir la preuve de l'habileté avec laquelle Donatello sait se préserver de l'emphase aussi bien que de la froideur, il suffirait de voir la statue équestre de *Gattamelata* à Padoue, œuvre imposante et en même temps pleine d'animation, œuvre à la fois idéale et historique, qu'il faudrait regarder comme la plus belle en ce genre qu'ait produite l'art florentin, si une autre statue équestre érigée, trente ans plus tard, à Venise par Verocchio, le monument à la mémoire de *Bartolommeo Colleoni*, ne se recommandait par un jet de lignes au moins aussi fier, par une ampleur et une précision dans le modelé à peu près égales, et dans les formes du cheval par une exactitude anatomique que le monument de Padoue ne présente pas au même degré. Qui sait d'ailleurs si, entre autres mérites, la statue de *Gattamelata* n'a pas eu celui de servir de conseil ou d'exemple pour le grand travail que, pendant son séjour à Milan, Léonard de Vinci menait de front avec la peinture de la *Cène?* Le modèle de la statue équestre de *Francesco Sforza*, déjà achevé et prêt pour la fonte, a été mis en pièces par les soldats de Louis XII. Tout a disparu de cette œuvre que les écrivains contemporains qualifient de « merveille, » et certes ce qu'on sait de l'artiste qui l'avait faite permet de les croire sur parole; mais si, comme il y a lieu de le supposer, une miniature peinte sur la première page d'un manuscrit de la Bibliothèque impériale à Paris reproduit les apparences générales de la statue modelée par Léonard, on serait autorisé à dire que celui-ci avait préféré les leçons indirectes de Donatello aux enseignemens de Verocchio, son propre maître, et qu'en combinant les lignes du monument dédié à Francesco Sforza, il se souvenait du *Gattamelata* de Padoue plus encore que du *Colleoni* de Venise.

Combien d'autres travaux de sculpture avant ou après la seconde moitié du xve siècle ne fourniraient pas, soit dans le fond des intentions, soit dans les procédés du style, les preuves de l'influence exercée par Donatello! Parmi les contemporains ou les héritiers du maître, quel est celui qui semble mettre en question l'excellence de sa méthode, contester aucun des progrès réalisés par lui, aucun des principes qu'il a une fois définis, sauf à en varier l'application avec un tact admirable suivant les caractères de chaque tâche et le genre d'effet qu'il s'agissait de produire? Ce n'est assurément ni

Michelozzo Michelozzi, l'auteur de cette charmante figure digne de Donatello lui-même, — le *Saint Jean-Baptiste enfant*, qui orne la porte d'une maison sur la place du Dôme à Florence, — ni Nanni di Banco, dont Donatello a plus d'une fois retouché les ouvrages, — ni Antonio Filarete, ni les autres sculpteurs appartenant à la même génération. Encore moins l'exception se rencontrera-t-elle parmi les disciples qui, en étudiant sous les yeux du maître, en l'aidant chaque jour dans ses travaux, ont appris à se pénétrer de sa doctrine et à s'approprier, quant à la pratique, une partie de ses secrets. Tous au contraire restent jusqu'à la fin de leur vie fidèles aux traditions qui avaient nourri leur jeunesse, et si les deux plus éminens d'entre eux, Desiderio da Settignano et Verocchio, réussissent parfois à perfectionner les moyens d'expression transmis, si le tombeau de Carlo Marsuppini dans l'église de Santa-Croce à Florence, le tombeau de Pierre et de Jean de Médicis dans la vieille sacristie de Saint-Laurent, enchérissent à quelques égards sur l'élégance des monumens qui leur avaient servi de modèles, toujours est-il qu'ici encore les innovations introduites par Donatello s'accusent clairement et se perpétuent.

Un autre progrès d'un ordre plus matériel, plus strictement technique, résulte des calculs en vertu desquels Donatello soumettait l'exécution de chaque travail non-seulement aux formes données par l'architecture, mais à la distance entre la place qu'occuperait ce travail et celle où se trouverait le spectateur. Avant lui, on l'a vu, les sculpteurs qui opéraient sur les murs mêmes d'un monument n'avaient garde de négliger une condition de succès aussi essentielle, et, pour ne rappeler que cet exemple, les bas-reliefs de la cathédrale d'Orvieto, plus largement traités à mesure qu'ils s'éloignent de la base de l'édifice, prouvent qu'on a spéculé en les faisant sur les phénomènes de l'optique; mais, soit science incertaine chez les artistes, soit excès de scrupule dans l'exécution, il n'en allait pas ainsi des statues sculptées en dehors des monumens qu'elles devaient décorer. Que les niches qui les attendaient fussent à quelques pieds au-dessus du sol ou dans le voisinage de l'entablement, la manière de procéder ne variait guère. Aussi bon nombre de ces statues, perdues autrefois pour les regards à la hauteur où elles avaient été reléguées, ont-elles reçu dans les musées une hospitalité aussi bien justifiée en apparence que la place faite à tels morceaux de moindres dimensions, à telles figures ayant orné primitivement l'intérieur d'une chapelle ou les appartemens d'un palais.

Les statues monumentales dues au ciseau de Donatello ne sauraient impunément quitter leurs places. C'est précisément parce qu'elles produisent un effet excellent là où nous les voyons, qu'elles nous causeraient ailleurs une impression toute différente. Que de-

viendrait, si on la plaçait sur un simple piédestal, cette figure connue sous le nom du *Zuccone* (*le Chauve*) que Donatello a logée dans une des niches les plus élevées du Campanile de Florence? Tout ce qui, aperçu à travers l'atmosphère et la distance, n'a qu'un juste relief et une fermeté sans violence prendrait, vu de près, les caractères de l'exagération et du mensonge. Exhaussez au contraire de quelques mètres le *saint George* qui orne un des murs d'Or-san-Michele, les finesses de l'exécution que l'œil apprécie sans effort aujourd'hui disparaîtront ou se changeront en pauvretés, en minuties au moins inutiles, tant dans les deux ouvrages les rapports sont étroits et les proportions rigoureusement observées entre les formes préalables du travail et le milieu qui achèvera d'en préciser ou qui en modifiera l'aspect. Dira-t-on que plus d'un monument grec ou romain atteste des calculs analogues, et qu'en ceci comme en bien d'autres choses l'art florentin ne faisait que profiter ingénieusement des enseignemens de l'antiquité? En tout cas, jusqu'à l'époque de Donatello, la leçon à cet égard n'avait été qu'incomplétement féconde, la persistance de certaines traditions léguées par le moyen âge en avait presque supprimé les souvenirs, et, si simples que nous paraissent aujourd'hui de pareilles coutumes, encore faut-il savoir gré de son discernement et de sa hardiesse à celui qui dans les temps modernes les a le premier remises en honneur.

Il semble au surplus que Donatello lui-même ait attaché une importance particulière aux exemples qu'il venait de donner en ce sens, si l'on en juge par sa prédilection constante pour le *Zuccone*, — celle de toutes ses statues en effet où il a le plus énergiquement accentué la vie et le plus habilement combiné les moyens matériels de la figurer. On sait qu'au moment où les maçons installaient son œuvre sur une des faces du Campanile, il l'interpellait et la sommait de parler. *Favella, favella!* s'écriait-il, comme s'il subissait à son tour l'illusion qu'il avait voulu produire. Plus tard, c'était encore cet ouvrage qu'il invoquait, qu'il prenait à témoin de sa sincérité, là même où ni l'art ni son propre talent ne se trouvaient en cause, et lorsqu'il s'agissait simplement d'une opinion à émettre ou d'un argument familier à présenter : « Par la foi que j'ai dans mon *Zuccone*, » disait fièrement le maître, à bien meilleur droit d'ailleurs que Benvenuto Cellini ne devait jurer dans le siècle suivant « par l'admiration universelle » attachée, selon lui, à son *Persée*. Que l'on ne se hâte pourtant pas de tirer du fait une conclusion défavorable au caractère et aux habitudes morales de Donatello. Jamais au contraire l'orgueil légitime d'un grand artiste ne se compliqua moins que chez lui des arrière-pensées de l'intrigue ou des petitesses de la vanité; jamais chef d'école ne s'efforça plus naturelle-

ment, plus simplement, d'élever jusqu'à lui ses inférieurs, de se préparer des rivaux dans ses élèves, de venir en aide même à ses plus dangereux émules. Veut-on des preuves de ce désintéressement, on les trouvera dans la part anonyme que Donatello prit aux premiers travaux de Ghiberti, et, — abnégation plus difficile peut-être, — dans l'amitié qu'il ne cessa d'avoir pour celui-ci, pour Brunelleschi, pour Michelozzo, après que le succès fut venu récompenser leurs œuvres et détourner sur leurs noms quelque chose de la popularité due au sien.

Quant au désintéressement de Donatello dans les questions d'argent, les témoignages qu'en rapporte Vasari sont tout aussi peu équivoques. Le moyen de soupçonner d'avarice un homme qui, sans autre coffre-fort qu'un panier suspendu par une corde au plafond de son atelier, y déposait, à mesure qu'il lui venait, le salaire de chaque travail, laissant d'ailleurs à ses aides le soin d'y prendre ce qu'ils jugeraient convenable pour se payer de leurs peines, et à ses amis la liberté d'y puiser en proportion de leurs besoins ou de leurs fantaisies? Dans sa vieillesse toutefois, Donatello connut un moment les soucis des affaires et les embarras de la propriété. Jean de Médicis, exécutant en cela l'une des dernières volontés de son père, avait fait don au sculpteur d'un petit bien de campagne dont le revenu devait pourvoir aux nécessités de cette vie qui avait pu jusqu'alors s'alimenter tant bien que mal, mais que l'âge et les infirmités menaçaient maintenant de rendre plus difficile. D'abord tout alla au mieux. Donatello, en possession des premiers termes du fermage, trouvait dans sa fortune nouvelle la sécurité du travail; mais survinrent les orages qui compromirent la récolte, les maladies du bétail et les doléances du fermier : il fallut compter et se réduire pour faire face aux exigences de la situation. Tant de soins dégoûtèrent Donatello de la richesse, et il n'aspira plus qu'à en déposer le fardeau. Une année à peine s'était écoulée depuis le jour où la munificence de Jean de Médicis avait fait de lui un propriétaire, qu'il reportait à son bienfaiteur l'acte de donation, afin de recouvrer le repos, comme à une autre époque il refusait certains habits assez modestes que Côme lui avait envoyés, « de peur, dit un historien (1), de paraître à ses propres yeux délicat et efféminé. »

Nous nous représentons assez malaisément aujourd'hui cette bonhomie dans les mœurs du talent, cette extrême simplicité dans la vie, dont les biographies des artistes florentins au xve siècle nous ont cependant conservé tant de traits. On ne se figure guère Donatello interrompant l'exécution d'un de ses ouvrages pour aller au marché acheter les provisions dont dépend son dîner, et les rap-

(1) Vespasiano da Bisticci, *Vita di Cosimo il Vecchio.*

porter dans un pan de sa robe, sauf à oublier le tout et à perdre contenance, si, chemin faisant, quelque objet d'art vient à s'emparer de son attention : témoin ce jour où, en face du *Crucifix* sculpté par son ami Brunelleschi, l'admiration qu'il éprouva mit si bien ses bras en mouvement qu'œufs et fruits roulèrent à terre, et qu'il fallut retourner au marché afin de s'y pourvoir de nouveau. Si Donatello vivait de nos jours, il aurait en nombre suffisant des domestiques qui iraient aux provisions pour lui, il serait membre de toutes les académies de l'Europe, en possession de tous les honneurs. Au fond, y aurait-il là pour lui beaucoup mieux que ce qu'il a obtenu? Au milieu de ce peuple républicain de Florence, le plus apte qui fut jamais à comprendre et à honorer l'aristocratie intellectuelle, Donatello n'était, je le veux bien, qu'un ouvrier, et, comme tel, il laissait à d'autres le luxe, les superfluités, les aisances même de la vie; mais cet ouvrier faisait des chefs-d'œuvre. On le savait, on s'empressait dans son atelier, dans sa *boutique*, ou devant les monumens décorés par lui, à mesure qu'il avait donné quelque nouvelle preuve d'un mérite dont chacun s'enorgueillissait comme d'un titre de gloire nationale. Qu'importait dès lors à cet homme en si grand crédit auprès de tous, depuis Côme et les siens jusqu'aux plus humbles artisans, qu'importait à ce maître de l'opinion par son talent ce qui n'aurait fait qu'exhausser en apparence sa situation sans augmenter en réalité son pouvoir? Lui et ses pareils trouvaient trop bien le compte de leur amour-propre dans la pratique de leur art et dans les jouissances qu'elle leur procurait pour ne pas dédaigner philosophiquement le reste, c'est-à-dire, comme l'a écrit l'un d'entre eux, Ghiberti, « toutes les fausses richesses, toutes celles qu'on ne porte pas en soi. » Et Ghiberti ajoute, avec moins de commisération peut-être pour les erreurs d'autrui que d'estime pour sa propre sagesse : « Ne rien désirer en dehors des biens de l'intelligence, voilà le point capital. Malheureusement la plupart des gens, croyant cela chose légère, regardent comme les mieux avisés ceux qui ont amassé le plus de richesses, et qui travaillent audacieusement à s'enrichir encore... Pour moi, qui n'appartiens pas à l'argent, je me suis donné à l'art, et j'en ai, depuis mon enfance, suivi constamment les préceptes avec une grande application et une entière docilité (1). » Donatello, que nous sachions, n'a rien écrit de ses théories à ce sujet : elles devaient être toutefois assez semblables aux doctrines professées par Ghiberti, et même, si l'on en juge sur les témoignages de la pratique, elles procédaient plus directement encore d'un fonds de

(1) *Commentario secondo* di Lorenzo Ghiberti, § xv.

philosophie naïve et de sagesse sans parti-pris. Vasari ne se lasse pas de vanter « la bonté, l'humeur facile et cordiale, la complaisance infatigable » de celui qu'il nous montre « toujours plus occupé de ses amis que de lui-même, » pas plus qu'il ne marchande les éloges aux chefs-d'œuvre successifs de l'artiste et « à sa rarissime habileté, digne de soutenir la comparaison avec la manière accomplie des anciens statuaires de la Grèce et de Rome. »

En nous parlant à son tour du plus grand sculpteur que la renaissance italienne ait produit avant Michel-Ange, M. Perkins n'omet rien de ce qui peut en recommander le talent à notre admiration et la mémoire à nos respects. Les pages dans lesquelles il examine les travaux de Donatello et les causes de l'influence exercée par le maître sur l'art de son temps méritent d'être signalées parmi les meilleures de son livre. N'eussent-elles d'autre résultat que de réduire à leur juste valeur certains reproches dont la critique, en Allemagne d'abord, puis en France et en Angleterre, s'est faite quelquefois l'organe trop complaisant ou l'écho, elles auraient rendu à la cause de la vérité et du goût un véritable service. On n'ignore pas l'espèce de réaction suscitée contre le prétendu paganisme de l'art au xve siècle par l'enthousiasme, si légitime d'ailleurs, qu'inspirèrent parmi nous les œuvres du siècle précédent. Un peu plus orthodoxes que de raison, des écrivains se rencontrèrent pour proclamer Giotto et ses disciples les seuls apôtres de l'art religieux, pour prononcer, au nom de la foi, la déchéance des autres maîtres, pour reléguer au moins leur génie ou leur talent dans le domaine de la pure habileté pittoresque. Survint à Londres la petite secte *préraphaëlite*, qui, sans remonter aussi loin, proposa tout uniment de reprendre les choses au point où elles se trouvaient avant la dernière période de la renaissance, et cela, non par entraînement mystique, mais en vue de restaurer l'imitation du vrai, principe trop méconnu, disait-on, par Raphaël et ses complices. Or, puisque le préraphaélitisme, si avide de leçons naturalistes, se montrait accommodant à l'égard de l'art *quattrocentista*, c'est qu'apparemment il n'y trouvait ou n'y croyait trouver rien que de conforme à ses propres tendances. De ce côté encore il y avait donc, au moins implicitement, une négation de l'élément idéal et religieux dans les œuvres du xve siècle. Avec un appel de temps en temps aux souvenirs de la réforme tentée par Savonarola, et l'indifférence ou la confiance irréfléchie de bon nombre d'entre nous aidant, les paradoxes émis depuis quelques années ont à peu près fini par faire fortune. Il semble assez généralement convenu aujourd'hui que l'art florentin contemporain des premiers Médicis n'a qu'une signification païenne et un charme tout matériel.

Nous ne prétendons pas qu'au point de vue des inspirations et de

l'expression pieuses, tout, dans les sculptures de cette époque, doive être justifié et absous. Sans parler de quelques distractions mythologiques un peu fortes, de quelques fautes évidentes contre les convenances et le bon sens, — comme celle que commettait Antonio Filarete le jour où il représentait sur la porte d'une église les amours de *Léda et de Jupiter*, — il faut bien reconnaître que les progrès dus à une étude plus attentive de la nature ou de l'antique ne se sont pas toujours accomplis à Florence sans dommage pour la sainteté de la pensée, ni même pour la gravité des intentions. On ne saurait demander aux œuvres de la sculpture florentine au xve siècle ces leçons toutes chrétiennes, ces enseignemens au-dessus du fait et comme indépendans de la langue qui les formule, dont le mystique pinceau de Jean de Fiesole répandait le trésor à la même époque sur les panneaux des reliquaires ou sur les murs des couvens. Donatello et ses élèves pourtant prêchent, eux aussi, l'Évangile, il est vrai en prédicateurs fort soucieux du bon choix des termes et des procédés scientifiques, mais en gens pour lesquels l'expression agréable n'est pas tout, et qui ne la veulent si correcte ou si élégante que pour la rendre d'autant plus persuasive. N'y a-t-il donc qu'une manière de comprendre les sujets sacrés, qu'un moyen immuable de les traduire, qu'un ordre de sentimens, d'idées, de règles techniques, pour quiconque entreprendra de représenter une scène évangélique aussi bien que pour ceux à qui l'image est destinée? L'art chrétien doit-il, comme autrefois l'art égyptien, se condamner au respect farouche de quelques conventions hiératiques, de quelques usages convertis en lois, et parce que Nicolas de Pise et Giotto ont admirablement interprété le dogme catholique dans le sens de la majesté et de la grandeur, interdira-t-on à leurs successeurs le droit d'en définir les autres aspects, d'en révéler les côtés moins inflexiblement sévères? Ah! mieux que les argumens et les paroles, vous ferez justice de cette fausse orthodoxie, vous protesterez contre ce rigorisme à courte vue, chastes *anges* que le ciseau de Desiderio ou celui de Rossellino a groupés comme des colombes autour de l'enfant-Dieu ou au-dessus du lit funéraire d'où une âme vient de s'envoler, — *madonne* que Mino da Fiesole nous montre dans le pur et mystérieux éclat de la maternité virginale ou dont Luca della Robbia a fixé sous l'émail le mélancolique sourire, — vous toutes, œuvres charmantes, œuvres pieuses par les séductions mêmes, par la grâce attendrie de vos dehors, et dont l'inspiration ne saurait pas plus être suspecte que l'éloquence exquise qui la traduit!

Qui sait d'ailleurs si, en accusant les caractères profanes de la sculpture florentine au xve siècle, on ne trahit pas surtout l'insuffisance de l'expérience personnelle et la légèreté d'une opinion trop

tôt conçue? « Un peu de philosophie éloigne de la religion, beaucoup de philosophie y ramène, » a dit Pascal. Toute proportion gardée et sauf quelque modification dans les termes, on pourrait faire une réflexion analogue sur les conséquences contraires produites, en face de certains monumens de l'art, par un examen superficiel ou par une étude approfondie. Combien d'honnêtes gens, en sortant pour la première fois de Saint-Pierre de Rome, sont tentés de s'inscrire en faux contre l'admiration universelle, ou du moins croient nécessaire de déclarer qu'après tout les détails de l'édifice ne sont pas irréprochables et qu'il y a des ornemens de mauvais goût! Les mêmes hommes probablement se scandaliseraient d'abord de l'élégance raffinée que respirent les *tombeaux* sculptés par les élèves ou les imitateurs de Donatello à la Badia ou à Santa-Croce, à San-Miniato-al-Monte ou à San-Romolo de Fiesole, dans tant d'autres églises de Florence ou des villes voisines. Ils ne manqueraient pas de découvrir ce qu'il y a ici de contraire à l'expression du deuil et nous rappelleraient qu'un monument funéraire devant naturellement nous parler de la mort, c'est bien le moins qu'il n'ait pas un air de fête.

Rien de plus attrayant en effet que ces rians tombeaux. Point de ces rudes avertissemens qu'adresse ailleurs aux vivans l'effigie sans merci de la mort et de ses œuvres, point de corps déformés par les luttes de l'agonie, ni de squelettes; nulle trace, dans l'ensemble ou dans les détails, d'une arrière-pensée amère, d'une intention lugubre, on dirait presque d'un regret. Chacun de ces poèmes en marbre semble bien moins une élégie sur la fin d'une existence terrestre qu'un hymne à la miséricorde de Dieu qui l'a renouvelée, pour en éterniser la durée dans la félicité et dans la paix. Marqué du sceau de l'élection et comme vainqueur de la mort dans son immobilité sereine, le cadavre de celui à qui le monument est dédié repose sur un lit dont de riches ornemens, des couronnes ou des guirlandes symétriquement suspendues, ont fait un siége triomphal. Dans le fond, les images de la Vierge et de l'enfant Jésus se dessinent au milieu d'un encadrement de fleurs, tandis que des anges à la physionomie fraternelle malgré la variété des types, à la beauté diverse et jumelle à la fois, soulèvent les rideaux de ce lit, livrant passage pour ainsi dire à l'âme qu'ils appellent et qu'ils désignent déjà aux regards du groupe divin. Le reste du monument complète le rapprochement entre cette vie qui vient de se clore et cette autre vie qui commence. Les armoiries du défunt, des inscriptions, rappellent le rang qu'il a tenu et la part qu'il a prise aux affaires humaines: l'agneau, la croix, les pieux symboles font allusion aux promesses évangéliques et à l'éternel repos qu'il a conquis.

Rarement, dans les tombeaux sculptés par les artistes florentins,

les élémens de l'ordonnance diffèrent de ceux que résume ce programme. Presque partout les mêmes principes se reproduisent, les mêmes intentions se répètent quant au caractère général et à la signification morale de l'œuvre; mais que de variantes partielles, quelle abondance, sinon d'invention, au moins de goût dans l'agencement et l'exécution des détails! Quelle souplesse de sentiment en raison des souvenirs inhérens au nom de chaque personnage, en raison de l'âge, de l'importance sociale, des habitudes privées ou publiques de celui dont il s'agissait de consacrer la mémoire! Lorsque Desiderio da Settignano et Rossellino érigeaient à la gloire de Carlo Marsuppini et de Leonardo Bruni les tombeaux magnifiques qui ornent l'église de Santa-Croce, ils mettaient leur travail en harmonie avec la renommée de deux érudits dont le front avait été couronné du laurier réservé aux grands poètes. Lorsque Mino da Fiesole sculptait à la Badia, plus de quatre siècles après la construction du couvent, le tombeau de celui qui en avait été le fondateur, de ce comte Ugo dont parle Dante, il entendait, par un mélange d'élégance et de simplicité dans le style, rappeler les souvenirs complexes, indiquer les deux faces d'une existence tour à tour brillante et cachée (1), comme, en regard de ce monument, il ornait avec une égale délicatesse, mais avec plus de sobriété encore, la sépulture d'un grave magistrat, d'un ambassadeur de la république, Bernardo Giugni, mort en 1466. Enfin, si abrégée que doive être ici la nomenclature des chefs-d'œuvre de l'art florentin, comment ne pas citer le monument élevé par Antonio Rossellino dans l'église de San-Miniato à la mémoire d'un jeune cardinal portugais, Jacques, mort avant vingt-six ans, et, nous dit l'épitaphe, « aussi illustre par son origine royale, aussi remarquable par sa beauté qu'exemplaire par la pureté de ses mœurs? » Où trouver une expression plus doucement éloquente de l'innocence virginale, de la paix de l'âme et du corps, que celle de cette chaste figure livrée à la mort sans combat, dans la première fleur de la grâce et de la jeunesse? Et comme tout ce qui environne tourne au profit de l'émotion que l'artiste a voulu produire! comme tout l'accroît, la confirme, l'achève! Bien que la composition générale ne s'éloigne pas ici des données ordinaires, bien que, suivant la coutume, des anges veillent au chevet du lit et voltigent, sous les rideaux de marbre, autour du médaillon d'où la Vierge et l'enfant Jésus abaissent leurs regards vers le mort, — il y a dans les détails de cette ordonnance connue une finesse et une grâce si particulières, si bien appropriées au sujet, qu'on accueille presque comme une révélation ce qui n'est qu'un

(1) Après avoir gouverné la Toscane au nom de l'empereur Othon II et avec le titre de vice-roi, Ugo abandonna aux pauvres ses immenses richesses et renonça au monde pour se consacrer au service de Dieu.

spécimen plus concluant des traditions et des qualités communes à toute une école. Ajoutons que les voûtes de la chapelle où s'élève le *tombeau du cardinal de Portugal* sont revêtues de terres émaillées qui méritent d'être comptées parmi les meilleurs ouvrages de Luca della Robbia, et que d'autres ornemens de sculpture encore font de cette chapelle un véritable sanctuaire de l'art et du goût florentins dans la seconde moitié du XVe siècle.

Si le nom de Luca della Robbia, que nous venons d'écrire, ne rappelait qu'une innovation industrielle, que la découverte d'un procédé décoratif, il conviendrait aujourd'hui surtout de mesurer strictement l'éloge à l'importance du bienfait. Au milieu des admirations assez voisines de l'engouement et des sympathies plus qu'indulgentes qu'affiche notre temps pour le moindre plat modelé par Bernard Palissy ou pour les pièces de vaisselle dites *faïences de Henri II*, l'opinion qui attribuerait à la fabrication des terres émaillées florentines la valeur d'un événement principal dans l'histoire de l'art rencontrerait peut-être moins de contradicteurs que d'adhérens. Il convient toutefois de reléguer un pareil progrès parmi les faits secondaires pour apprécier dans les travaux de Luca della Robbia des mérites plus considérables, bien qu'avec lui déjà la sculpture entre dans une période où tout commence à incliner vers la décadence, où la grâce du style est bien près de dégénérer en mollesse, et l'étude délicate des choses en pure recherche de l'agrément. On ne saurait d'ailleurs rendre Luca della Robbia responsable des innombrables produits qu'on a mis sous son nom, par cela seul qu'ils continuent, quant aux apparences matérielles, la tradition qu'il avait fondée. Pendant plus de cinquante ans, son neveu, Andrea della Robbia, et les quatre fils de celui-ci exploitèrent avec une telle persévérance les procédés dont Luca leur avait légué le secret que, sur tout le territoire et même au-delà des frontières de la Toscane (1), il n'y eut guère d'église, de palais ou de couvent qui ne possédât quelque morceau sorti de leurs ateliers ou de leurs fabriques. De là tant d'œuvres compro-

(1) Un des fils d'Andrea, Girolamo della Robbia, vint en France vers 1527 et orna de terres émaillées l'extérieur du château de Madrid dans le bois de Boulogne. Un autre, nommé Luca comme son grand-oncle, fut chargé par Léon X d'exécuter le pavement des *Loges* au Vatican. C'est avec l'aide de ce même Luca, dit-on, qu'Andrea fit pour la façade de l'hôpital de Pistoie cette suite de bas-reliefs polychromes ou plutôt de tableaux sculptés qui représente *les Sept OEuvres de la Miséricorde*, travail méritoire à n'envisager que les efforts de talent qu'il a coûtés, mais faux dans son principe, désagréable dans ses résultats, puisqu'en prétendant faire la part égale entre la sculpture et la peinture, il n'aboutit qu'à les déposséder l'une et l'autre de leurs exactes ressources, qu'à exprimer une vérité figée, trop loin de la vie encore pour produire une illusion complète, trop près de la réalité cependant pour laisser deviner l'intervention de l'art et la main inspirée d'un artiste.

mettantes aujourd'hui pour la gloire du chef de l'école, tant de *madonne* doucereuses et de *têtes de chérubins* qui semblent accuser les négligences ou les faiblesses de ce talent, et qui n'attestent que l'infatigable activité de ses copistes.

Les *terres* authentiques de Luca della Robbia unissent à une grâce plus sérieuse dans les intentions une élégance moins prévue dans les formes. Quoique les sujets ne varient guère et que *la Nativité*, *la Vierge en adoration*, *le Couronnement de la Vierge*, soient à peu près les seules scènes reproduites, le soin, sinon la sagacité tout à fait magistrale, avec lequel les traits de chaque physionomie, les ajustemens de chaque figure sont étudiés et rendus, préserve l'œuvre d'une monotonie que sembleraient impliquer les lignes générales et l'aspect uniforme de ces groupes en émail blanc, se dessinant sur un fond bleu, avec des auréoles de couleur jaune pour simuler l'or. Aussi quelques-unes des *madonne* dues à ce talent judicieux et fin, — celles entre autres qu'on voit au-dessus de l'église d'*Ognissanti* à Florence et dans l'église du monastère *dell' Osservanza*, près de Sienne, — pourraient-elles, pour la grâce du style et la chasteté de l'expression, soutenir la comparaison avec les plus aimables ouvrages des élèves de Donatello. Les *terre invetriate* modelées par Luca sont au reste assez rares, et cela s'explique par le nombre et l'importance des sculptures en bronze et en marbre qu'il a laissées, les bas-reliefs par exemple qui ornent la porte de la sacristie dans la cathédrale de Florence, et ces autres bas-reliefs représentant des chœurs de chanteurs, de danseurs, de joueurs d'instrumens, destinés primitivement à la décoration des orgues de la cathédrale et transportés depuis longtemps au musée des Offices.

Certes quiconque a vu les *Chanteurs* à la place qu'ils occupent maintenant se souvient de la spirituelle vraisemblance avec laquelle l'artiste a réussi à figurer l'émission de la voix et la qualité même de chaque organe par la posture plus ou moins souple des personnages, par la contraction inégale des traits, par les mouvemens différens des têtes, les unes à demi renversées comme pour lancer vers le ciel les sons aigus du *soprano*, les autres droites, immobiles, s'aidant en quelque sorte de la ligne verticale pour tirer plus énergiquement de la poitrine les notes profondes qui serviront de basse au concert. On aura admiré aussi l'extrême élégance du dessin, la délicatesse du modelé, un fini dans l'exécution en un mot d'autant plus aisément appréciable que l'examen a lieu face à face; mais lorsqu'on songe que ces bas-reliefs si précieusement travaillés ont dû être une œuvre monumentale, — que, loin d'apparaître, comme aujourd'hui, à la hauteur de l'œil, ils ont été faits pour une place élevée de vingt ou trente pieds au-dessus du sol, on sent ce

qu'il y a au fond d'un peu grêle dans l'habileté de Luca della Robbia et ce qui manque à cette manière, si séduisante qu'elle soit, du côté de la franchise et de la force. Même en dehors des conditions imposées ici par l'architecture, un certain amoindrissement se trahit dans les tendances et dans les doctrines. Le respect des monumens de l'antiquité et le désir d'en mettre à profit les enseignemens subsistent encore, mais le sculpteur des *Chanteurs* s'inspire de ces grands modèles moins pour s'en approprier l'esprit que pour en imiter les surfaces. Ce qu'il demande à l'art grec, ce sont surtout des exemples d'ajustement, des détails de costume, des documens sur la coupe d'une tunique ou d'un manteau. Il y a loin déjà de cette humble méthode aux nobles ambitions, aux procédés savans de Donatello. A quoi bon insister au surplus? Sans sortir de la salle où sont exposés les bas-reliefs de Luca della Robbia, on pourra juger de la distance qui sépare les talens des deux artistes, puisqu'à côté des marbres sculptés par l'un pour la tribune des orgues de la cathédrale, une frise sculptée par l'autre et ayant décoré jadis une tribune qui s'élevait en face, dans la même église, a été également transportée aux Offices? Que serait-ce si l'on rapprochait de cette œuvre si fièrement conçue et exécutée, si vraiment monumentale, les travaux appartenant, non plus à l'époque de Luca della Robbia, mais aux dernières années du xve siècle! La sculpture florentine alors semble se souvenir de moins en moins des traditions qui l'obligent, ou, s'il lui arrive de continuer en quelque chose le passé, c'est par un retour à des erreurs dont Donatello et son école avaient fait justice, par des tentatives renouvelées de celles qui, à un certain moment, avaient failli tout compromettre. En sculptant sur la chaire de Santa-Croce les cinq sujets en ronde-bosse consacrés à la vie de saint François, Benedetto da Majano faisait preuve d'une habileté remarquable; mais il tendait à remettre en honneur les dangereux principes adoptés jadis par Ghiberti dans l'exécution des portes du Baptistère, il pratiquait même avec moins de retenue ce système d'usurpation sur les droits et la fonction du pinceau. La voie une fois frayée ou plutôt rouverte, ce fut à qui s'y précipiterait le plus vite et s'y aventurerait le plus loin. Matteo Civitali, Benedetto da Rovezzano, nombre d'autres encore ne songèrent plus qu'à engager avec la peinture une lutte dont aucun d'eux ne devait sortir victorieux, et qui ne pouvait aboutir, malgré tous les efforts, qu'à une dépense inutile d'adresse et aux fatigues sans profit du talent.

Cependant l'incomparable génie de Michel-Ange s'annonçait dans des travaux d'une bien autre audace. La *Pietà*, le *David*, venaient de révéler, en même temps que le plus grand sculpteur dont l'Italie dût se glorifier, une méthode absolument nouvelle, un art sans

précédent comme sans rival; mais lorsque ces prodigieux chefs-d'œuvre parurent, lorsque, trente ans plus tard, cet art si profondément personnel eut achevé de se manifester dans les *tombeaux des Médicis*, ne semblait-il pas que le tout, en vertu de son excellence et de son originalité mêmes, découragerait l'esprit d'imitation? On sait pourtant si les imitations abondèrent, de quels entraînemens fut suivie la révolution opérée par Michel-Ange, et avec quel zèle, tantôt irréfléchi, tantôt pédantesque, l'école tout entière se mit à la poursuite du « grand style. » C'en est fait dès lors, pour l'art florentin, non du talent, non de l'industrie matérielle, mais de l'inspiration sincère, de la bonne foi. On pourra compter encore parmi les sculpteurs nés ou établis à Florence quelques savans, comme Baccio Bandinelli et le Flamand Jean de Bologne, quelques ouvriers adroits comme ce Benvenuto Cellini, qui, entre autres habiletés, a eu celle de se faire passer pour un artiste de premier ordre et de se faufiler, en compagnie des grands maîtres, jusque dans l'admiration confiante de la postérité : on ne trouvera plus, ni pendant ni après le règne de Michel-Ange, un digne successeur, un héritier tout à fait légitime des talens appartenant aux deux périodes antérieures. Peut-être, pour rencontrer ce dernier descendant de la race, faudrait-il arriver jusqu'à notre époque, jusqu'au temps où travaillait un maître dont la *Revue* rappelait, il y a quelques années, les énergiques efforts et les titres (1).

L'histoire de la sculpture en Toscane, c'est-à-dire l'histoire de ses progrès, de son développement continu depuis la réforme entreprise par Nicolas de Pise jusqu'à la mort de Michel-Ange, ne comprend donc en réalité que trois siècles; encore Michel-Ange en remplit-il un presque tout entier de son importance personnelle et de ses succès, à partir du moment où il sculpte, à quatorze ans, cette *Tête de Faune* qui attire sur lui les faveurs de Laurent, jusqu'à celui où il succombe à Rome (1489-1564), plein de jours, rassasié de gloire, et n'aspirant plus, comme il l'a dit lui-même dans un de ses derniers *sonnets*, qu'à « atteindre le port commun en vue duquel le cours de la vie, pareil à une mer orageuse, a ballotté sa frêle barque. » Renfermée dans les limites que nous nous sommes tracées, cette histoire n'excède pas une période de deux cent quarante années. Sans doute, en comparaison des faits qui se sont produits ailleurs, la vie de l'art florentin peut paraître courte : la sculpture dans notre pays a, nous le disions en commençant, une tout autre longévité. Le temps et le pays toutefois qu'ont honorés tour à tour Nicolas de Pise et son école, Ghiberti et Donatello, les élèves de celui-ci et les prédécesseurs immédiats de Michel-

(1) Voyez dans la livraison du 15 septembre 1855 *le sculpteur Lorenzo Bartolini.*

Ange, se recommandent plus qu'aucun autre pays et qu'aucune autre époque par la valeur des talens qu'ils ont vus naître, par la grandeur des exemples qu'ils nous ont légués. S'il faut reconnaître à la sculpture française le privilége d'une fécondité inépuisable, ce n'est qu'à la condition de saluer dans les œuvres de la sculpture florentine avant la fin de la renaissance des prérogatives plus hautes encore et des mérites plus éclatans.

Et maintenant est-ce tout? avons-nous tout dit? En résumant, après M. Perkins et avec l'aide de nos propres souvenirs, l'histoire d'un art trop peu connu de beaucoup d'entre nous parce que les spécimens en sont rares en France (1), avons-nous suffisamment indiqué l'intérêt qu'elle offrirait à ceux qui voudraient l'étudier de près, en face des monumens mêmes, et le profit qu'on tirerait d'une pareille étude? Il nous a fallu, il est vrai, omettre bien des noms, négliger bien des talens secondaires en apparence et cependant dignes d'une place à côté des maîtres, comme ces habiles graveurs en médaille, qui exigeraient un chapitre à part dans un travail complet sur l'art de leur époque. Puisse du moins le peu que nous avons rappelé conseiller un examen plus étendu et plus approfondi! La sculpture florentine au XIVe et au XVe siècle n'est pas seulement la manifestation la plus franche des inclinations naturelles à un groupe d'esprits d'élite, à quelques hommes privilégiés; elle n'exprime pas seulement une certaine vérité de circonstance, les mœurs ou les goûts à un moment donné d'une école, d'une race, d'un pays. N'eût-elle d'autre signification d'ailleurs, elle commanderait encore l'étude et mériterait notre admiration par la netteté de ses aveux en ce sens, par l'insigne précision des formes qui nous les transmettent. Elle nous donne toutefois sur le fond même, sur les principes, sur les moyens de l'art, des renseignemens plus généraux et plus utiles. C'est en cela que consistent la vertu intime et l'efficacité de ses exemples; c'est là, pour ainsi parler, la principale moralité qui en ressort.

A tous les momens de la renaissance, dans tous les travaux qui se succèdent depuis la chaire du Baptistère de Pise jusqu'aux

(1) Le musée du Louvre, si incomparablement riche dans les autres séries, ne possède qu'un bien petit nombre de sculptures italiennes du XIVe et du XVe siècle, et cette pénurie est d'autant plus regrettable que, depuis la création du *South-Kensington Museum*, l'Angleterre a réussi à conquérir beaucoup de précieux morceaux en ce genre. On trouve bien parfois dans nos autres collections publiques quelque monument de l'ancien art florentin, comme la charmante *Tête de femme* par Mino da Fiesole que possède le département des médailles et antiques à la Bibliothèque impériale; mais à Paris les témoignages les plus significatifs sont conservés dans les collections particulières, au premier rang desquelles il faut citer celles de M. Thiers, de M. His de La Salle, de M. Seillière, et surtout la collection formée par M. Timbal avec le goût éclairé d'un artiste et la sollicitude érudite d'un curieux.

tombeaux de la Badia et de San-Miniato, les sculpteurs toscans se montrent les disciples zélés de l'art antique. Ils travaillent sans relâche à s'en approprier l'éloquente concision, à en emprunter les procédés, à en posséder la grammaire; mais le désir ou la volonté de l'imitation ne va pas chez eux au-delà de cette ambition scientifique. Les inspirations de la pensée n'en sont pas plus compromises que les droits du vrai ne subissent pour cela quelque atteinte, et, là même où le parti-pris archaïque semble le plus formel, le naturel perce sous ces apparences systématiques, la séve originale et personnelle vient vivifier en la renouvelant cette tradition des anciens âges. L'art florentin accommode à ses inclinations les leçons de l'antiquité. Il les pratique savamment, mais avec une science ingénue, avec une docilité sans danger pour les franchises du génie national; il garde jusque dans l'érudition ses instincts et ses habitudes, comme, en parlant un idiome étranger, on conserve les tours et l'accent de la langue maternelle. Les artistes modernes malheureusement semblent se défier à l'excès de ces salutaires infidélités à la lettre. Beaucoup d'entre eux oublient trop que la sculpture n'est pas simplement une exilée de la Grèce et de Rome à laquelle il faut rendre, bon gré mal gré, toutes les illusions de la patrie absente, une rareté exotique transplantée dans notre sol, où elle ne pourra vivre que d'une vie factice. Au lieu de s'évertuer à naturaliser parmi nous les simulacres matériels de l'art païen, à transcrire les formes d'une mythologie muette et à galvaniser ce qui n'est plus, que ne travaillent-ils, comme autrefois les Florentins, à prendre à leur compte ce qui de cet art n'a pas péri et ne saurait périr? Que ne s'aident-ils de l'antiquité, à l'exemple de l'illustre chef de notre école de peinture, pour achever de comprendre, pour commenter la nature qu'ils ont devant les yeux, et non pour subordonner absolument celle-ci, pour en sacrifier l'étude sincère à la recherche d'une correction banale, d'une beauté sans âme, d'un style de convention et de seconde main? Si ce retour aux principes qui ont dirigé jadis l'école florentine et plus récemment notre brillante école du XVIe siècle, si ce mouvement deux fois fécond venait à s'opérer de nouveau, tout le monde et toutes choses y gagneraient : le talent, puisqu'il ne se dépenserait plus dans des entreprises en dehors de nos besoins et de nos mœurs, — le public, qui se désaccoutumerait ainsi de ne voir dans la sculpture qu'une formule archéologique, — enfin l'art antique lui-même, parce que, loin de servir de couverture ou de laisser-passer à l'esprit de routine, il reprendrait sur le progrès l'influence généreuse qui lui appartient, et auprès de quiconque aspire à exprimer l'idéal l'autorité sans tyrannie de ses conseils.

HENRI DELABORDE.

LE

CHRIST PAÏEN

DU TROISIÈME SIÈCLE

APOLLONIUS DE TYANE ET LA COUR DES SÉVÈRES.

1. *Apollonius von Tyana und Christus, oder das Verhæltniss des Pythagoreismus zum Christenthum* (*Apollonius de Tyane et le Christ, ou le Rapport du pythagorisme au christianisme*), par F.-C. Baur, Tubingue. — II. *Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges*, par Philostrate, traduit du grec par A. Chassang, Paris 1864.

On a longtemps considéré la victoire du christianisme sous Constantin comme l'une de ces révolutions inexplicables, une de ces surprises historiques, sans connexion démontrable avec le passé, qui semblent des miracles divins. Comment de la négation hautaine et radicale opposée d'abord aux premières affirmations chrétiennes, l'esprit humain était-il passé à l'intérêt, puis à la sympathie avouée pour la nouvelle croyance? On ne croyait pas possible de résoudre ce problème. Le fait est cependant que là comme ailleurs la transition ne s'est pas faite brusquement, et que la critique moderne a découvert une série de moyens termes dont l'histoire religieuse devra désormais tenir compte.

C'est au IVe siècle, au lendemain des persécutions les plus violentes, et bien que professé seulement par la minorité, que le christianisme arrive à dominer la situation politique et sociale. Pendant le IIIe siècle toutefois, les mouvemens intérieurs du paganisme permettent à l'observateur attentif de prévoir cette victoire inespérée.

Une singulière évolution s'opère dans les idées religieuses du monde païen. On est encore très loin de se dire chrétien, et pourtant l'on cherche à *christianiser* la vieille religion de la nature. On veut qu'elle devienne spirituelle, morale, qu'elle se purifie des absurdités et des souillures traditionnelles; bien plus encore, on sent que l'incarnation dans une vie humaine toute sainte et toute belle de l'idéal religieux que l'on rêve peut seule conférer à cet idéal la puissance communicative dont il a besoin pour s'emparer des consciences, et l'on cherche par divers moyens à fournir au paganisme réformé ce que l'Évangile donne aux chrétiens dans la personne de Jésus de Nazareth. En un mot, on tâche d'avoir un *Christ païen*. Le ridicule, parfois même la niaiserie de ces efforts, ne doivent pas en voiler le sérieux ni l'intérêt historique. Ce mélange de grandeur dans l'idée et de puérilité dans la réalisation constitue même la moralité essentielle de cette situation remarquable entre toutes, où la vieille religion, se sentant près de périr, s'imaginait prolonger son existence en se parant de formes qui n'allaient bien qu'à sa jeune rivale.

I.

L'un des manifestes les plus curieux de cet essai de rajeunissement du paganisme est la biographie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate de Lemnos. Ce Philostrate faisait partie du cercle de lettrés et de savans que l'impératrice Julia Domna, femme de Septime Sévère, avait réunis autour d'elle. On sait l'influence que Julia Domna exerça sous le règne de son mari (193-211) et plus encore sous celui de son successeur, Caracalla, mort en 217. C'est conformément au désir exprimé par son illustre protectrice que Philostrate rédigea la biographie du sage Apollonius de Tyane, qui avait vécu, disait-on, sous les premiers empereurs, d'Auguste à Domitien, c'est-à-dire pendant toute la durée du Ier siècle. Déjà d'autres auteurs, tels que Maxime d'Égée et Mæragène, avaient traité le même sujet. Philostrate affirme néanmoins qu'il s'est principalement servi des anecdotes inédites recueillies sous le titre de *Reliefs* par un disciple fidèle d'Apollonius, qui l'avait toujours suivi. Il paraît que l'imperfection de ces premiers travaux rendait désirable une refonte totale de son étrange récit.

Intéressant, disons le mot, amusant comme peu de romans modernes, le livre de Philostrate est un des plus instructifs que nous possédions (1). Il jette une vive lumière sur les mœurs, les idées,

(1) La critique allemande s'en est plus d'une fois occupée, et dans un ouvrage important le dr Baur, l'éminent professeur de Tubingue, a étudié, à propos d'Apollonius de

les croyances de son époque. Il nous aide à fixer la physionomie morale d'une période difficile à décrire de l'histoire romaine. Il nous fait entrer de plain-pied sur le terrain religieux qui devait toujours de plus en plus conquérir les sympathies des penseurs païens. A tous ces titres, il mérite le haut rang que la critique moderne lui assigne parmi les documens relatifs au IIIe siècle. C'est surtout quand on connaît le milieu d'où le livre est sorti qu'il est facile d'en apprécier l'intérêt. L'histoire n'a pas encore relevé comme il conviendrait la puissante influence d'une famille sacerdotale composée tout entière de femmes dans sa période de célébrité, et qui, tout le temps que dura la dynastie des Sévères, exerça une action peu visible, très réelle pourtant et très forte, sur la marche des affaires et des idées dans l'empire romain. Nous entendons par ces mots « la dynastie des Sévères » les quatre empereurs dont Septime Sévère inaugure la série en 193, et dont le dernier fut Alexandre Sévère, mort en 235.

Septime Sévère arriva au pouvoir suprême dans un de ces momens d'ébranlement où l'on devait se demander si la colossale machine fondée par Jules César et Auguste n'allait pas se briser en cinq ou six tronçons. A la mort de Néron déjà, une crise de ce genre avait éclaté; Vindex, Galba, Othon, Vitellius, s'étaient succédé avec une rapidité effrayante. Heureusement pour l'empire il se trouva un soldat énergique et habile, Vespasien, qui d'une main vigoureuse rassembla les rênes du char impérial et le remit sur son chemin. Septime Sévère fut en réalité un second Vespasien. A la mort du dernier des Antonins, Commode, tout fut remis en question. Pertinax, jouet de la soldatesque, ne régna que quelques mois. Didius Julianus, Pescennius Niger, Albinus, Septime Sévère, furent proclamés à peu près en même temps par les légions; mais Septime, général intrépide et énergique, fort aimé des soldats et redouté du sénat, triompha de tous ses rivaux et régna, non sans gloire, pendant dix-huit ans. S'attacher l'armée par de grandes libéralités tout en y rétablissant une sévère discipline (il débuta par un coup d'audace en cassant la garde prétorienne), l'occuper dans des expéditions lointaines qui la faisaient voyager des bords de l'Euphrate aux montagnes d'Écosse, et comprimer d'une main de fer les velléités de conspiration de l'aristocratie, telle fut toute sa politique. Ce fut un des empereurs les plus belliqueux, et quand il mourut, son dernier conseil à ses enfans, Caracalla et Géta, fut qu'ils devaient à tout prix se concilier l'armée et se moquer du reste. Il ne se doutait pas

Tyane, les rapports du pythagorisme avec le christianisme. Il a paru tout récemment une traduction française de l'ouvrage de Philostrate, et cet intéressant travail est dû à M. Chassang, déjà connu par ses études sur le roman dans l'antiquité.

qu'en refusant de chercher une base plus solide pour sa dynastie, il préparait sa ruine à bref délai. Le successeur de Septime, Antoninus Caracalla (1), passionné comme son père pour l'art militaire, n'avait ni sa fermeté de caractère ni son habileté. Assassin de son frère Géta, qui probablement l'eût assassiné lui-même s'il n'avait pris les devans, il joua au soldat pendant six ans et se laissa sottement égorger près d'Édesse par le préfet du prétoire Macrin, qui ne porta pas longtemps la pourpre impériale, car l'armée était demeurée très attachée à la famille de Septime Sévère, et Héliogabale, fils prétendu de Caracalla, tiré du temple du soleil à Émèse, fut proclamé empereur par les soldats. C'était un pauvre enfant de quatorze ans, d'une corruption précoce, d'un bigotisme ridicule, et qui joua, lui, à la procession pendant quatre ans, dans l'espoir de convertir le monde à son dieu syrien. Il fut égorgé à son tour, du consentement tacite du sénat, par les prétoriens, et son cousin, Alexandre Sévère, malgré son extrême jeunesse (il n'avait que treize ans), le remplaça de 222 à 235. C'était un prince d'un bon caractère; mais les historiens chrétiens l'ont un peu surfait. Instruit, de mœurs douces, économe des deniers publics, il semble avoir manqué de courage militaire, et comme les soldats, habitués aux prodigalités de ses prédécesseurs, n'aimaient guère et craignaient encore moins cet inoffensif jeune homme, ils l'assassinèrent près des frontières germaines et se donnèrent pour maître un fier-à-bras selon leur cœur, le robuste et grossier Maximin.

Voilà, en résumé, la superficie de « l'histoire auguste » pendant le laps de temps au milieu duquel tombe la publication de la vie d'Apollonius par Philostrate : en somme, des princes moins que médiocres, sauf le premier. Et pourtant durant cette période l'empire demeura relativement solide et même entra sans troubles profonds dans une véritable ère nouvelle, car c'est sous Caracalla que s'opéra la grave transformation, depuis si longtemps caressée en rêve par l'autocratie impériale, de tous les hommes libres de l'empire en citoyens romains. Ce fut le dernier coup porté à ce qui restait de la vieille république romaine. Rome fut dès lors conquise par les provinces. L'universalisme religieux que l'on peut constater dans la doctrine d'Apollonius a pour pendant cet universalisme politique dont l'apparition a valu à l'épais Caracalla une importance historique à laquelle il ne songeait guère; mais aussi, quand on étudie de près cette période, une foule de faits démontrent que l'histoire « masculine » s'arrête à la surface des choses,

(1) On sait qu'il naquit à Lyon et qu'il dut son nom à une tunique gauloise fort semblable à notre capote d'infanterie qu'il avait adoptée et mise à la mode.

et que sous ces princes nuls ou débauchés régnèrent des femmes fort distinguées.

La première de toutes, Julia Domna, femme de Septime Sévère, était fille d'un prêtre du soleil d'Émèse ou Émath en Cœlésyrie. Son mari l'avait choisie, avant même son arrivée au trône, en vertu d'un oracle qui, dès son enfance, lui avait prédit qu'elle serait reine. Julia Domna était assez belle pour que cette prédiction à plusieurs sens s'accomplît de manière ou d'autre, et il est à présumer que sa beauté et son esprit ne touchèrent pas moins que ce galant oracle le cœur de l'austère général. Une fois impératrice, elle s'entoura d'un cercle de beaux esprits et de rhéteurs dont firent partie Dion Cassius l'historien, les jurisconsultes Paul, Ulpien, Papinien, et le biographe d'Apollonius, Philostrate. L'influence dont elle jouit auprès de son mari dut être considérable, car le favori de Sévère, Plautien, ne cessa de lui faire une opposition systématique, et fut à la fin le vaincu de ce duel à mort. C'est peut-être à ses calomnies intéressées qu'il faut attribuer les rumeurs fâcheuses qui circulèrent sur les mœurs de Julia Domna. Son mari n'était pas homme à fermer les yeux sur un tel genre d'écarts, surtout s'il est vrai qu'à l'infidélité conjugale elle joignît la trahison politique. Cette réputation de mauvaises mœurs s'accrut encore sous le règne de son fils Caracalla, dont, selon plusieurs historiens, elle était seulement la belle-mère, son mari l'ayant eu d'un premier mariage. Ces historiens veulent même que ses charmes, admirablement conservés, aient séduit ce rustre couronné, qui se serait uni à elle par un mariage incestueux. De là le surnom de Jocaste, qui lui fut donné par ses ennemis. Bayle a signalé l'invraisemblance de cette allégation en s'appuyant sur le silence de deux historiens contemporains, Dion Cassius et Hérodien, peu indulgens l'un et l'autre pour la famille de Sévère, et qui désignent Julia comme la mère de Caracalla sans dire un mot qui puisse la faire soupçonner d'une pareille turpitude. Il faut donc n'y voir qu'une calomnie de ses adversaires. Elle mourut quelques jours après Caracalla; mais elle avait gardé longtemps près d'elle sa sœur, Julia Mœsa, femme de tête aussi et ambitieuse. C'est elle qui fit sortir du temple du soleil le petit Héliogabale et le présenta aux troupes en leur disant que sa fille Julia Soémis l'avait eu clandestinement de Caracalla. Victorieuse de Macrin, elle régna de fait avec sa fille pendant qu'Héliogabale, son petit-fils, scandalisait Rome par ses mœurs de *hiérodule* et son fanatisme solaire. C'est sans doute à leur instigation que ce triste empereur, qui avait contraint le sénat à donner droit de séance à sa mère, institua un sénat de femmes qui rendit gravement des sénatus-consultes sur les vêtemens, la préséance, le droit

au baiser, les voitures suspendues, les perles aux chaussures, etc., mais qui probablement ne se borna pas à ces futilités malicieusement relevées par les historiens. Quand Mœsa s'aperçut que la première popularité d'Héliogabale déclinait rapidement, elle prit soin de lui faire adopter, malgré ses répugnances, son cousin germain, Alexandre Sévère, fils de son autre fille Julia Mammæa, la dernière femme de cette étrange famille. Soémis périt avec Héliogabale en 222, Mœsa mourut bientôt après, et Julia Mammæa régna jusqu'en 235 sous le nom d'Alexandre Sévère, dont tous les historiens attestent d'un commun accord la soumission absolue à sa mère. Celle-ci conserva jusqu'à la fin la direction politique et morale de son fils, dont les vertus privées contrastèrent fort heureusement avec les débordemens infâmes de son prédécesseur. Elle en abusa même au point de le séparer de la jeune femme qu'il adorait, et dont elle ne tarda pas à être jalouse. Une autre maladresse fut de ne savoir ni comprimer d'une main énergique l'armée, qui se mutina souvent et tua même Ulpien sous les yeux de l'empereur, ni se la concilier par ses largesses. A la fin, et quand les vétérans de Septime Sévère eurent fait place à de nouvelles recrues, l'armée se révolta contre Mammæa plus encore que contre son fils et la fit périr avec lui.

En somme, et en dépit des meurtres périodiques qui furent une des institutions de l'empire romain, voilà une véritable dynastie d'impératrices, toutes sorties d'un sanctuaire de l'Orient, imbues des mêmes traditions, fort influentes, et même pendant près de vingt-cinq ans, depuis la mort de Septime jusqu'à celle d'Alexandre, en possession d'une véritable omnipotence. Or quand on a, sous un gouvernement absolu surtout, découvert l'existence d'une influence féminine prolongée, on peut être certain de ne pas s'égarer en cherchant du côté des affaires religieuses les conséquences les plus directes de cette intervention. En fait, les données éparses chez les contemporains Dion Cassius et Hérodien, chez les écrivains de l'*Histoire Auguste*, qui les suivent de près, chez ceux mêmes du bas-empire, nous permettent de discerner une même ligne de conduite religieuse qui commence avec Julia Domna sous le voile d'un certain mystère et se révèle pleinement sous les auspices de Julia Mammæa. Les folies mêmes d'Héliogabale trouvent leur explication dans leur connexité avec ce qu'on peut appeler la théologie de sa famille maternelle. N'oublions pas que Philostrate écrit son *Apollonius* sur l'ordre de Julia Domna, et que le livre s'est trouvé prêt quelque temps après la mort de celle-ci.

Les campagnes de Septime Sévère dans l'extrême Orient avaient élargi l'horizon intellectuel. On commençait à savoir que le monde était passablement plus grand que l'empire romain. L'empereur

s'était arrêté à Tyane, il y avait été malade, sa guérison pouvait bien s'être rattachée d'une manière quelconque à l'invocation du génie guérisseur de l'endroit. Ses soldats avaient rapporté de leurs expéditions lointaines de vagues données touchant les royaumes de la Perse et des Indes, sur lesquelles l'amour du merveilleux avait ensuite brodé tout à l'aise. Il y a dans les récits indiens de Philostrate un singulier mélange de réalité et de fantaisie. Sévère lui-même en était venu à partager les récréations philosophiques et littéraires de sa femme. Il semble que, se faisant peu d'illusions sur l'avenir des institutions impériales et même de toute la culture gréco-romaine, il ait vu sans déplaisir des élémens étrangers s'introduire dans la vie morale de ses contemporains. Ce qui est certain aujourd'hui et démontré contre quelques apparences contraires, c'est qu'il adoucit les peines portées contre les Juifs et les chrétiens, et que, s'il leur interdit le prosélytisme, les persécutions locales qui sévirent sous son règne ne doivent pas être imputées à sa volonté personnelle. Proculus, son esclave favori, était chrétien, la nourrice de Caracalla était chrétienne, et sous le règne de celui-ci, pendant lequel l'influence de Julia Domna fut toute-puissante, l'église chrétienne jouit à peu près partout d'une tranquillité parfaite. Il en fut de même sous Héliogabale, qui pourtant avait des opinions religieuses fort arrêtées; mais nous savons que pendant son règne sa grand'mère Mœsa et sa mère Soémis eurent en main la direction des affaires. La position des chrétiens fut encore meilleure pendant le règne d'Alexandre Sévère, dirigé par sa mère Mammæa.

C'est donc à Julia Domna que remonte l'impulsion première à laquelle obéissent fidèlement, à travers les nuances individuelles qui les distinguent, les princesses de sa famille qui se succèdent jusqu'en 235. Par conséquent on a le droit de chercher l'idée-mère du mouvement religieux qu'elles s'efforcèrent de seconder dans le manifeste que Philostrate de Lemnos lança, conformément aux vœux de Julia Domna, sous le titre de *Vie d'Apollonius de Tyane*, et l'instant est venu de résumer cette étrange histoire.

II.

Apollonius naquit à Tyane, ville grecque de Cappadoce, on ne dit pas en quelle année; mais on peut inférer des autres données du livre que l'époque de sa naissance ne différa guère de celle de la naissance de Jésus-Christ. Sa mère eut, pendant sa grossesse, une sorte d'annonciation : le dieu de la divination et de la science pénétrante, Protée, lui apparut et lui laissa entendre que l'enfant qu'elle

portait dans son sein n'était autre que lui-même. Quand elle le mit au monde, un chœur de cygnes, oiseaux messagers d'Apollon, célébra sa naissance, et la foudre tomba du ciel pour y remonter sur-le-champ : c'était le salut des dieux à l'enfant nouveau-né. Doué d'une précocité merveilleuse, d'une beauté qui charmait les regards, Apollonius étudia d'abord à Tarse, patrie de saint Paul, auprès d'un rhéteur renommé; mais les mœurs dissolues de cette ville le forcèrent de s'en éloigner, et il se rendit à Égée, où il devint adorateur zélé d'Esculape et pythagoricien déterminé. Il s'imposa toutes les épreuves du rude noviciat, tous ces *exercices spirituels* de l'antiquité que le philosophe de Samos faisait subir à ses disciples, et bientôt on le vit paraître avec le costume particulier de la secte pythagoricienne, c'est-à-dire avec une tunique de lin, nu-pieds, laissant croître sa chevelure, du reste s'abstenant de vin et de viandes. Ses idées sur l'inutilité ou plutôt le caractère blâmable des sacrifices sanglans, ses observations empreintes d'une sagesse fort au-dessus de son âge, les excellens conseils qu'il adressait aux malades venus pour consulter Esculape, émerveillaient les prêtres de ce dieu, et l'admiration s'accrut encore quand on le vit à vingt ans se dépouiller de son patrimoine en faveur de sa famille et se vouer à une continence perpétuelle. Après cinq ans passés, selon la règle, dans un silence absolu, il se met à parcourir l'Asie-Mineure en commençant par Antioche. Partout il prêche les préceptes de la sagesse, le respect dû aux dieux, la vraie manière de les adorer, la nécessité de revenir aux anciens rites tombés en désuétude ou altérés. Déjà il a des disciples qui le suivent partout. Lui-même cependant ne se trouve pas encore assez instruit, et, voulant aller plus loin que Pythagore et Platon n'allèrent eux-mêmes, il part pour les Indes, afin de puiser auprès des brahmanes la science divine par excellence. En passant par Babylone, il visitera les mages. C'est dans ce voyage qu'il s'adjoint pour disciple le Ninivite Damis et qu'il arrive à comprendre, outre les langues humaines, qu'il possédait toutes sans avoir eu besoin de les apprendre, le langage même des animaux. Le roi de Babylone, ravi de le posséder sous son toit, ne se lasse pas de l'entendre et le retient huit grands mois. Enfin Apollonius le quitte pour se rendre aux Indes et « franchit le Caucase, » dit gravement Philostrate, dont l'ignorance en géographie, même pour un ancien, est très grande. Il est vrai qu'il suit ici fidèlement le récit de Damis, un chroniqueur d'une imagination sans pareille. Ce Damis n'a-t-il pas vu, en traversant le Caucase, les chaînes qui servirent jadis à lier Prométhée! Encore a-t-il soin d'ajouter, en narrateur consciencieux, « qu'il lui fut difficile d'en déterminer le métal. »

Le Caucase franchi, il se trouve encore un roi indien d'une vertu incomparable, presque pythagoricien par son genre de vie, et qui se confond en admiration, en éloges, en prévenances pour Apollonius. C'est auprès de lui qu'on reçoit les premiers renseignemens détaillés sur les sages indiens. Ils habitent le sommet d'une montagne d'où ils repoussent à coups de tonnerre les téméraires qui voudraient y monter sans leur permission. Plus on approche de la montagne, plus on rencontre de choses extraordinaires. C'est par exemple un insecte qui produit une huile de laquelle on peut se servir pour lancer des flammes inextinguibles sur les murs des villes ennemies. Plus loin, c'est une femme, noire de la tête aux seins, blanche des seins aux pieds, colorée tout exprès comme cela par la nature pour rendre à la Vénus indienne le culte qu'elle réclame. Ailleurs on rencontre des champs de poivriers cultivés par des singes, et puis des serpens énormes que l'on prend rien qu'en étendant devant leur repaire un linge rouge portant des caractères magiques : dans leur tête se trouvent des pierres dont la vertu est la même que celle de l'anneau de Gygès. Voici enfin la montagne sainte; elle est entourée d'un brouillard qui s'épaissit ou se dissipe au gré des sages. On remarque, en la gravissant, un feu qui purifie de toute souillure, un puits qui rend des oracles, deux grands vases de pierre contenant l'un de la pluie, l'autre du vent, le tout à la disposition des sages. D'ailleurs ceux-ci affirment que cette montagne est l'ombilic des Indes. Ils y adorent le feu, qu'ils se vantent de tirer directement du soleil, prérogative de Prométhée, symbole pour eux comme pour lui de la science inventive. Damis a vu, de ses yeux vu, ces sages s'élever en l'air, sans appui, sans artifice aucun, à la hauteur de deux coudées. Les sages n'ont pas de maison : quand il pleut, ils font venir un nuage pour se mettre à l'abri. Ils portent la chevelure longue, des mitres blanches, des vêtemens tissés d'un lin que la terre ne permet qu'à eux de cueillir. Leur prodigieux savoir déconcerte Apollonius, qui ne s'étonnait pas aisément. Ils possèdent la science absolue, ils connaissent le passé de quiconque se présente à eux, ils ont réponse à tout. Quand on leur demande : « Qui êtes-vous? » ils répondent : « Des dieux. » — « Pourquoi? » — « Parce que nous sommes vertueux. » — « Cette réponse parut pleine de sens à Apollonius, » continue son biographe, qui, parmi toutes les vertus dont il pare son héros, a oublié la modestie. Naturellement Apollonius reçoit des brahmanes la confirmation littérale des doctrines de Pythagore. Jarchas, leur chef, se souvient d'avoir été *un autre*, un ancien roi ou demi-dieu du pays dont il entonne lui-même les louanges avec la parfaite humilité qui caractérise, on le voit, cette vénérable corporation. A côté de lui se trouve Pala-

mède, un des héros de la guerre de Troie, ressuscité brahmane. Profitons de l'occasion pour dire qu'Apollonius lui-même se souvient d'avoir été pilote dans une existence antérieure, et même d'avoir joué un bon tour à des écumeurs phéniciens qui voulaient l'embaucher dans un complot de piraterie. Du reste ses entretiens avec les sages de l'Inde sont sans cesse interrompus par des prodiges dont la singularité va croissant. Ce sont des trépieds qui se meuvent d'eux-mêmes, des échansons d'airain qui servent à boire aux convives, une coupe qui se remplit miraculeusement à mesure qu'on la vide, une pierre qui a le don d'attirer à elle toutes les autres, et tout cela pour illustrer une doctrine panthéiste d'après laquelle le monde serait un animal vivant, à la fois mâle et femelle pour s'engendrer lui-même, gouverné par un Dieu suprême et une foule de dieux subordonnés qui font eux-mêmes partie du grand tout. Bientôt Apollonius est initié par ses hôtes à la science des astres et de la divination. Damis n'assistait pas à ces séances, et, Apollonius ayant jugé à propos de garder ses secrets pour lui, Philostrate n'a pu nous dire en quoi consiste cette reine des sciences. Enfin, après quatre mois d'ébahissement et d'étude, Apollonius, saturé de science surhumaine, quitte les sages dans les meilleurs termes et s'en revient par la Mer-Érythrée, l'Euphrate, Babylone, l'Asie-Mineure; puis, ne voulant pas se fixer à Antioche, dont les mœurs licencieuses l'offusquent, il se dirige sur l'Ionie et fait une entrée triomphale à Éphèse.

Le temps des initiations est désormais passé, et dès lors Apollonius va parcourir le monde en réformateur et en prophète. Éphèse, ville toute frivole et efféminée, est ramenée par ses prédications à la philosophie et à la vertu. Les dissensions de Smyrne sont apaisées par sa sagesse. Cependant Éphèse le rappelle, la peste fait d'affreux ravages dans ses murs. Pour délivrer la ville du fléau qui la désole, il se borne à faire assommer un vieux mendiant. Quand on enlève le tas de pierres sous lequel il gisait écrasé, on trouve à sa place un énorme chien noir : ce mendiant n'était autre chose qu'un mauvais esprit. Il part ensuite pour la Grèce, s'arrête à Troie, où il a une conversation avec l'ombre d'Achille, et où il apprend que la belle Hélène n'a jamais été dans la ville de Priam, visite à Lesbos le sanctuaire d'Orphée et débarque à Athènes, où il guérit un jeune homme possédé tout en dissertant contre les danses voluptueuses de l'Attique; puis il s'en va visiter tous les oracles de la Grèce, se présentant partout comme réformateur ou restaurateur des rites. A Corinthe, il dessille les yeux de l'un de ses disciples éperdument amoureux d'une femme fort belle et fort riche en apparence, mais qui en réalité n'était qu'une *lamie*, un de ces méchans démons femelles qui ne se font aimer des jeunes gens que pour les dévorer

ensuite tout à leur aise. A Lacédémone, il remet en vigueur les anciennes lois. A Olympie, il assiste aux jeux, presque adoré par la foule. De là il passe en Crète; enfin il se rend à Rome.

Néron régnait. Ennemi des philosophes, il les persécutait sous prétexte qu'ils étaient magiciens. Aussi la plupart des disciples d'Apollonius le quittent-ils, n'osant point affronter avec lui les fureurs du tyran; mais Apollonius, qui n'a peur de rien, entre dans la capitale et passe ses journées dans les divers temples, où ses discours religieux font une sensation immense. Tegellinus, le préfet du prétoire, le fait arrêter comme séditieux; mais, frappé de ses étonnantes réponses et croyant avoir affaire à un démon plutôt qu'à un homme, il le fait élargir. Apollonius en profite pour ressusciter une jeune fille morte; puis, comme Néron, partant pour la Grèce, venait d'interdire le séjour de Rome aux philosophes, il se décide à visiter le *far west* de ce temps-là, c'est-à-dire l'Espagne et l'Afrique.

Là encore il est témoin d'une foule de choses merveilleuses, entre autres du phénomène des marées, qu'il explique doctement par l'action de vents sous-marins qui sortent de cavernes latérales à l'océan, dont ils sont la respiration. Nous reconnaissons ici le point de vue fondamental de la vieille philosophie de la nature, qui partit toujours de l'idée que le monde est animé. C'est pendant ce voyage que la nouvelle du soulèvement de Vindex dans les Gaules vient le réjouir. Son biographe laisse entendre qu'il l'avait lui-même préparé de concert avec le gouverneur de la Bétique. En Sicile, il apprend la fuite et la mort de Néron, et prédit la courte durée du règne de ses trois premiers successeurs. Il reparaît en Grèce, visite Chio, Rhodes, toujours en réformateur, et enfin débarque à Alexandrie, car depuis longtemps il éprouvait le désir d'étudier sur les lieux mêmes la sagesse égyptienne, dont on parlait tant alors. C'est là que Vespasien, aspirant à l'empire, confère avec lui sur l'art de gouverner, et qu'il s'attire l'inimitié d'Euphrate, un de ses premiers admirateurs, devenu conseiller de Vespasien, lequel eût désiré que celui-ci rétablît la république romaine; mais Apollonius, en vrai pythagoricien, n'est que médiocrement libéral. Le despotisme éclairé, tel est son idéal. « Le gouvernement d'un seul, lorsqu'il veille au bien de tous, voilà, dit-il, la vraie démocratie. » Inutile d'ajouter que Vespasien est tout à fait du même avis. Vers le même temps, le philosophe devin reconnaît le roi Amasis dans un lion apprivoisé et lui fait rendre les honneurs dus à son rang. Il s'embarque enfin sur le Nil, suivi de ses disciples les plus courageux, et remonte le fleuve sur un bateau du haut duquel il prononce des discours religieux. « Cela ressemblait à une *théorie*. » Il arrive au pays des *gymnosophistes*, ces sages égyptiens qui se sont

voués à la nudité perpétuelle et à l'étude des vérités célestes; mais il les trouve bien inférieurs aux sages des bords du Gange. Évidemment Philostrate en veut à la sagesse des bords du Nil. Ce n'est pas que les gymnosophistes ne soient très forts aussi en fait de prodiges. Ils ont par exemple des arbres intelligens qui, à leur ordre, saluent poliment les passans. Apollonius ne leur en démontre pas moins fort savamment leur infériorité, et si bien, que leur chef Thespésion, tout noir qu'il est comme un corbeau, en rougit de la tête aux pieds. La mythologie égyptienne est aussi l'objet de ses critiques acérées. Il reproche aux Égyptiens leurs idoles grotesques à tête de chien ou d'épervier, comme si l'Inde avait, sous ce rapport, le moindre reproche à faire à l'Égypte.

Après un voyage aux sources du Nil ou plutôt aux grandes cataractes qu'on prenait alors pour les sources réelles du fleuve, on revient de ce terme ultime du monde dans les terres civilisées; c'est alors que va commencer ce qu'on peut appeler la *passion* d'Apollonius. Domitien règne, second Néron, dépassant même son prototype en méchanceté. Apollonius parcourt l'empire, semant partout l'esprit de la rébellion contre le monstre couronné. Il prépare de loin une conspiration dans Rome même en faveur du vertueux Nerva, dont il prévoit l'élévation prochaine. Domitien averti envoie l'ordre de le faire arrêter, lorsque le philosophe sans peur, prenant les devans, fait spontanément son apparition dans Rome en dépit de ses disciples et de Damis lui-même, qui le conjuraient de n'y pas aller. Il y retrouve une vieille connaissance, Élien, préfet du prétoire, qui fait ce qu'il peut pour le protéger contre la fureur du tyran, et lui apprend qu'il devra surtout se défendre contre l'accusation d'avoir coupé en morceaux un jeune enfant dans une opération magique, accusation d'autant plus noire qu'Apollonius ne cessait d'attaquer la coutume des sacrifices sanglans. Jeté en prison, le sage console et conseille ses compagnons de captivité. Il comparaît devant l'empereur, qui tient à interroger lui-même son adversaire, et comme la conversation ne tourne pas précisément à l'avantage du despote, Domitien fait d'Apollonius une sorte d'*ecce homo*, ordonnant qu'on lui rase la barbe et les cheveux, et qu'il soit couvert de chaînes au milieu des plus vils scélérats. C'est très bénévolement du reste qu'Apollonius endure ce traitement ignominieux, car, profitant d'un moment où il est seul avec Damis, il lui montre qu'il ne tient qu'à lui de faire tomber ses fers ou d'en rester chargé. « Et Damis comprit alors qu'Apollonius était d'une nature divine et supérieure à la nature humaine. » Dorénavant il ne fera plus d'objection au maître. Celui-ci lui enjoint de quitter Rome, d'aller rejoindre son ami Démétrius à Puteolis (Pouzzoles) et de l'y attendre. Pourtant Domitien vient de le citer de nouveau devant son tribunal. Il l'interroge sur sa

philosophie, son art divinatoire, son genre de vie. Il répond à tout si pertinemment que l'empereur se demande s'il ne l'absoudra pas, lorsque tout à coup il disparaît aux yeux de l'assistance. On a beau le chercher, courir après lui; nul ne l'a vu, nul ne peut le voir, car c'est une disparition surnaturelle.

Le soir même du jour de ce miracle, ses amis, Démétrius et Damis, conversaient ensemble à Puteolis, localité distante de Rome d'environ cinquante lieues. Ils désespéraient de revoir jamais celui dont ils attendaient le salut de l'empire, quand un bruit mystérieux se fit entendre : Apollonius était devant eux. Ils eurent besoin de lui saisir la main pour s'assurer que ce n'était pas un spectre qu'ils voyaient. Désormais les heures de la passion sont finies, les gloires du triomphe recommencent. De retour en Grèce, Apollonius voit toutes les populations à ses pieds. Il veut pourtant avoir aussi sa descente aux enfers, c'est-à-dire qu'il désire se procurer la seule initiation qui lui manque encore, celle qu'on allait chercher dans l'antre de Trophonius. Il y pénétra malgré les prêtres, encouragé par Trophonius lui-même, avec lequel il conversa pendant sept jours pleins. Entré dans le monde souterrain à Lébadée en Arcadie, il en ressortit en Aulide. Il avait demandé au dieu des lieux sombres quelle était la reine des philosophies : comme les sages des régions éthérées, celui-ci lui avait répondu que c'était celle de Pythagore.

La carrière d'Apollonius se termina en Asie-Mineure. A Éphèse, sa faculté de seconde vue lui permit d'assister, comme s'il eût été présent, à l'assassinat de Domitien, et il le décrivit avec toutes ses circonstances aux Éphésiens, qui n'en pouvaient croire leurs oreilles, mais qui durent se rendre lorsque la nouvelle de l'événement leur parvint par la voie ordinaire. Apollonius avait alors quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans, et même, selon quelques-uns, plus d'un siècle. Plusieurs traditions circulent sur sa mort, dont le fidèle Damis ne fut pas témoin, car son maître l'avait chargé d'une mission auprès de Nerva, et c'est pendant son absence qu'il disparut aux regards des mortels. La légende la plus répandue raconte que, s'étant rendu en Crète, il entra dans le temple de Diane Dictynne et n'en sortit plus. On entendit comme des voix de jeunes filles qui chantaient dans les airs : « Quitte la terre! monte au ciel! » On ajoute que, quelques années plus tard, il terrassa, par une apparition imprévue, un jeune incrédule qui tournait sa doctrine en dérision. Après sa mort, la ville de Tyane lui rendit les honneurs divins, et la vénération de tout le monde païen témoigna de l'ineffaçable impression laissée dans les esprits par le passage de cet être surnaturel qui faisait dire à ses contemporains : « Un dieu habite parmi nous. »

Telle est, résumée dans ses traits principaux et d'après l'ouvrage de Philostrate, la biographie d'Apollonius. Il convient maintenant de dire quelques mots de ses miracles, de sa doctrine, de son caractère. Nous avons, chemin faisant, signalé plus d'une prouesse miraculeuse opérée par le sage de Tyane; nous aurions pu en citer bien d'autres. Il est évident que le biographe d'Apollonius a compté sur la crédulité sans limites de ses lecteurs; mais ce qui mérite notre attention plus encore que les contes bizarres recueillis par Philostrate, c'est le soin extrême qu'il prend de disculper Apollonius de tout soupçon de magie. Les magiciens formaient alors une classe nombreuse de charlatans, justement méprisée par les gens de bon sens, redoutée et pourtant invoquée à chaque instant par le grand nombre. Ils étaient positivement les sorciers du temps, et il suffit de lire un ouvrage tel que celui de Philostrate pour s'assurer de l'erreur commise par quelques historiens contemporains qui ont fait de la sorcellerie une des conséquences du christianisme, en ce sens qu'elle aurait été la réaction légitime de la religion de la nature contre l'oppression sacerdotale. Disons plutôt qu'elle fut, avec ses illusions et ses impostures, un de ces trop nombreux reliquats du polythéisme que l'idée chrétienne, même de nos jours, n'a pas encore réussi à faire entièrement disparaître. Le magicien dans l'antiquité opère des prodiges, comme la sorcière de nos jours, grâce à l'intervention des esprits malfaisans ou moyennant des formules, des cérémonies, des conjurations d'un caractère immoral. Aussi est-il un être dangereux, qui ne cherche que son lucre et la satisfaction de ses mauvais penchans, et que le pouvoir a raison de proscrire. Tout autre est le thaumaturge, qui, comme Apollonius, fait des miracles en vertu de sa science supérieure et de sa communion avec les dieux. Pour en arriver là, il lui faut une vertu austère, une extrême pureté de mœurs et l'observation d'une discipline rigoureuse. C'est par là qu'il obtient la faculté de mettre en fuite les esprits impurs, de connaître l'avenir, de discerner les pensées secrètes, d'être à volonté visible ou invisible, etc. En un mot, ce n'est pas à la magie, c'est à la théurgie qu'Apollonius doit ses pouvoirs. Si la théurgie n'est pas plus vraie que la magie, si elle dénote, comme celle-ci, une épaisse ignorance de la nature et de ses lois imprescriptibles, elle part pourtant d'un point de vue moral beaucoup plus élevé.

Quant à la doctrine philosophique et religieuse d'Apollonius, nous avons déjà résumé son principe théologique. C'est un panthéisme latent sous des formes polythéistes, qui toutefois ne cherche pas à engloutir la personnalité individuelle dans le gouffre du grand tout, et qui même affecte une tendance monothéiste très marquée. Apollonius serait fort disposé à considérer les dieux po-

pulaires comme les symboles ou les faces diverses d'une seule et même divinité. C'est pour cela qu'il visite tous les temples sans distinction et s'efforce de purifier les cultes qu'on y professe de tout ce que la superstition vulgaire y mêle d'élémens licencieux. Vénus elle-même doit devenir la déesse de l'amour pur, exempt de toute passion charnelle. Le sens moral devient ainsi le moyen de discerner la vérité religieuse et doit rectifier souverainement les traditions les plus accréditées. Ainsi Apollonius portera souvent une critique très hardie sur les croyances et la mythologie traditionnelles. Comme Platon, il en veut aux poètes d'avoir rabaissé le caractère des dieux par leurs descriptions fabuleuses. Il trouve absurde qu'un tyran cruel tel que Minos exerce la justice aux enfers, tandis qu'un bon roi comme Tantale est condamné à un affreux supplice. Il se moque des fables racontant la guerre des géans contre les dieux, ou bien affirmant que Vulcain frappe sur une enclume réelle au fond de l'Etna. On ne doit, selon lui, représenter les dieux que sous la forme humaine la plus idéale, et encore les chefs-d'œuvre de l'art religieux n'ont-ils d'autre valeur que d'offrir autant de reflets du beau éternel. C'est le soleil, en définitive, qui est l'image la plus pure et la plus convenable de la Divinité, et c'est aussi au soleil, aux dieux-soleils Apollon, Esculape, Hélios, Hercule, qu'Apollonius adresse de préférence ses hommages. Son nom à lui-même indique déjà cette dévotion particulière au soleil. C'est aussi le soleil que les plus sages des hommes, les brahmanes, qui vivent en réalité de sa substance, adorent toute la journée. L'essence des dieux, c'est la lumière éthérée. On devient dieu en y participant, et cela est d'autant plus naturel à l'homme que son âme est un rayon d'essence divine emprisonné dans un corps et traversant une série d'existences jusqu'au moment où elle sera assez exercée par la science et la vertu pour pénétrer dans le monde divin. De là la légitimité, l'utilité supérieure de l'ascétisme ou de la guerre déclarée au corps, qui est la prison corruptrice de l'âme. Apollonius et les siens, comme du reste Pythagore et ses disciples, forment un véritable ordre de moines païens, et quand on pense qu'en dehors de tout contact avec le christianisme, le paganisme de l'extrême Orient nous offre depuis des siècles un spectacle tout semblable, on ne peut qu'admirer l'étrange persistance que plusieurs écrivains modernes ont mise à affirmer que la vie monastique est une des institutions les plus spéciales et les plus caractéristiques du christianisme. Dans la doctrine religieuse comme dans la théurgie d'Apollonius, on voit donc un effort sérieux du paganisme pour devenir une religion morale sans trop changer de formes et de croyances. Ce n'est plus la nature envisagée dans ses phénomènes terribles ou gracieux, ce n'est plus même le héros dompteur de monstres et

champion redoutable des opprimés qui doit concentrer la vénération religieuse, c'est le sage menant une vie divine au milieu des hommes et leur communiquant la science de s'y élever. Comme on voit bien pourtant qu'une religion ne renie jamais entièrement son principe! Non-seulement Apollonius persiste à attribuer au rite extérieur une valeur intrinsèque, mais même dans ce paganisme épuré nous retrouvons l'erreur, l'illusion fondamentale qui a engendré tous les polythéismes, à savoir la confusion de la nature et de l'esprit, du phénomène visible et de la réalité invisible, qui semble avoir avec ce phénomène une analogie plus ou moins prochaine. On ne sait en vérité si Apollonius adore le soleil lui-même ou s'il n'y voit que la plus haute manifestation de Dieu. Ce qui est certain, c'est qu'il explique la sagesse supérieure des brahmanes par le fait que, vivant sur une très haute montagne, plongés ainsi dans l'éther pur, ils possèdent toutes les lumières morales en puisant sans cesse à la source par excellence de la lumière physique. On retrouve ici le même procédé de raisonnement que dans le mythe grossier de la naissance de Minerve Athéné, la lueur pure qui suit l'orage, et qui sort du front fendu de son père le ciel : le mythe n'avait-il pas fait de cette divinité physique celle de la sagesse, lucide et pénétrante? C'était bien la peine qu'Apollonius déployât tant de rationalisme païen pour retomber en plein dans le point de vue mythologique le mieux accusé!

Un contraste, une inconséquence du même genre ressort des vues d'Apollonius sur l'humanité. D'une part, toute sa carrière, tous ses enseignemens partent de l'idée que tous les hommes sont appelés à recevoir et à pratiquer la vérité. En un sens, il peut dire, comme saint Paul, que pour lui il n'y a plus ni Grec, ni barbare. Il parle, il agit en réformateur sur les bords de l'Euphrate et sur ceux du Nil, en Éthiopie comme en Espagne. La sagesse suprême se trouve, selon lui, en dehors de l'empire, chez les Indiens. De telles idées montrent sans contredit combien l'esprit étroit de nationalité, ce particularisme de l'ancien monde si bien entretenu par les religions païennes, qui étaient essentiellement locales et nationales, avait faibli sous la pression des événemens et du joug romain porté en commun par cent nations vaincues. Nous avons devant nous un véritable universalisme, une sorte de catholicité païenne; mais cela n'empêche pas l'esprit aristocratique de l'antiquité de percer encore à chaque pas. La vanité grecque, le dédain superbe avec lequel l'homme né et grandi dans la civilisation grecque regarde tous les autres peuples ne cesse de ressaisir ses droits. Cela rappelle tout à fait ces Juifs chrétiens des deux premiers siècles qui prêchaient une religion universelle par son principe, et qui pourtant voulaient à tout prix maintenir la suprématie de droit divin de

l'israélite. Chez eux comme chez le héros de Philostrate, le préjugé national est plus fort encore que le principe nouveau qu'ils prêchent. On ne voit pas non plus briller dans l'évangile païen d'Apollonius cette larme compatissante, communicative, que l'évangile chrétien laisse tomber si vite sur les souffrances du petit et du pauvre. Apollonius guérit beaucoup de malades et fait beaucoup de bien, mais il le fait froidement, correctement, en artiste plus préoccupé d'éliminer les sons discords qui troublent l'harmonie de l'univers qu'attendri par les souffrances de cet être sacré, si grand et si misérable à la fois, qui s'appelle l'*homme*. Il sait bien se faire passer pour un fils de Dieu, mais ce n'est pas lui qui mettrait sa gloire et son bonheur à mériter le nom de *fils de l'homme*. D'ailleurs il ne voit dans les violations de l'ordre moral qu'une série d'actes mauvais, isolés, dépendant uniquement du libre arbitre de chaque individu, et ses yeux sont fermés, comme ceux de plus d'un philosophe moderne, devant cette incapacité foncière, dont nous souffrons tous, de faire comme il faut le bien que la conscience ordonne, ce penchant égoïste, originel au mal, qui est aux fautes particulières et successives ce que la tige est aux rameaux, aux feuilles et aux fruits d'un arbre. C'est pour cela que sa politique est si médiocre. C'est quand on reconnaît la réalité de l'égoïsme naturel du cœur humain que l'on cherche dans le contrôle, dans la représentation collective, dans la publicité, dans la responsabilité effective des gouvernans, en un mot dans les institutions de la liberté une garantie contre les entraînemens toujours possibles de l'autocratie. Apollonius croit à la possibilité d'un despotisme bienfaisant et ne conçoit pas même une meilleure forme de gouvernement. Si le despote est méchant, il faut le renverser violemment, et lui-même ne refuse pas de tremper dans deux conspirations. L'empire romain durait pourtant depuis assez longtemps, et un penseur religieux aurait pu savoir que la nature humaine est trop faible pour qu'on érige le bon caractère des souverains en institution permanente.

Malgré tout, il n'est pas moins vrai qu'un souffle moral authentique, une sérieuse préoccupation de la vertu considérée comme la seule base du bonheur et de la vraie piété anime tout cet ensemble d'enseignemens. C'est là une plante qu'on est fort étonné de voir ainsi s'épanouir en pleine terre païenne. N'oublions pas qu'Apollonius n'est pas seulement un philosophe, un moraliste à la façon d'Épictète ou de Zénon : c'est un réformateur populaire, un initiateur, une sorte de hiérophante universel, et l'idée essentielle de sa biographie, c'est qu'un sage aussi parfaitement saint a droit aux honneurs divins, et qu'il est au fond un dieu sous forme humaine. Mais maintenant, si nous nous demandons jusqu'à quel point, les

données de cette biographie étant admises, nous pourrions partager l'admiration sans réserve que voue au sage son historien, nous trouverons que son idéal et le nôtre diffèrent notablement. Apollonius est chaste et tempérant, cela est vrai; de plus il est animé d'un noble désir de savoir et du désir plus noble encore de faire profiter l'humanité de sa science. Il est ingénieux, disert, et ordinairement sa parole, quand il ne s'embarque pas dans de trop longs discours, a quelque chose de vif, d'original, qui convient à un réformateur populaire; mais, tout cela constaté et reconnu, quel étrange personnage, et que de fois il est ridicule! Régénérateur d'une religion qu'il déclare faussée par la sottise et l'ignorance, il est superstitieux à un degré inoui. Il croit aux présages, aux *empuses* ou *lamies*, aux éléphans qui lancent les javelots dans les batailles, à la pierre que les aigles mettent dans leurs nids pour éloigner les serpens, aux talismans, que sais-je encore? On remplirait des pages de toutes les folies qu'il débite avec la gravité d'un révélateur. Si ses disciples l'admirent, leur admiration ne dépasse certes pas celle qu'il professe tout haut pour lui-même. A chaque instant, il pose d'une manière insupportable; il est tendu, maniéré, artificiel des pieds à la tête. Il se vante à toute occasion; sa polémique fourmille de bravades. C'est le don Quichotte de la perfection religieuse et morale; Damis est son Sancho Pança, car ce dernier, malgré le plaisir qu'il trouve à suivre comme son ombre ce preux paladin de la vérité, a pour spécialité d'opposer aux théories éthérées de son maître le langage d'un grossier bon sens et même les exigences d'un robuste appétit. Lorsque Apollonius éprouve le besoin de lancer quelque sentence de haute volée, il a coutume d'adresser à Damis quelque question épineuse que celui-ci croit résoudre en disant une balourdise, ce qui fournit à l'incomparable sage l'occasion de faire montre de son écrasante supériorité, et Damis, qui est bon enfant, de rire de sa propre bêtise. Dans ses longs discours, Apollonius devient décidément d'un pédantisme intolérable, et telle est sa manie de tout traiter en rhéteur qu'il s'écoute parler plus qu'il ne s'écoute penser : il lui arrive maintes fois d'oublier en discourant la sévérité morale dont il fait profession. Ne va-t-il pas dans un de ses grands sermons jusqu'à innocenter le parjure?

Toutes ces critiques tombent sur l'Apollonius de Philostrate, car, préalablement à toute discussion sur l'authenticité du personnage et de son histoire, nous pouvons poser en fait que le narrateur a prêté énormément à son héros; mais en définitive il a voulu nous décrire un idéal de perfection humaine. Philostrate était homme d'esprit, quoique rhéteur ampoulé. Le cercle dont il faisait partie, et en vue duquel il écrivait, comptait dans ses rangs les hommes les plus éminens de l'empire. Il paraît que ces défauts, si saillans

pour nous, surtout chez un réformateur religieux, n'étaient pas sentis dans ce temps et dans ce monde; mais ceci ne nous regarde pas. Ce qui est maintenant à faire, c'est d'esquisser les destinées de cette œuvre du favori de Julia Domna et d'en déterminer le vrai caractère.

III.

Rappelons d'abord qu'avant Philostrate il est fort peu question d'Apollonius, tandis que de son temps et après lui le sage de Tyane compte de nombreux et fervens admirateurs. Caracalla lui fait élever un temple; Alexandre Sévère le place à côté du Christ, d'Abraham et d'Orphée, parmi ses dieux lares. A Éphèse, on l'adore sous le vocable d'Hercule Alexicacos ou *tutélaire*. L'empereur Aurélien épargne la ville de Tyane, qu'il avait juré de détruire, en considération d'Apollonius, qui lui apparaît la veille du jour fixé pour le massacre des habitans. Les historiens Dion Cassius, contemporain de Philostrate, Vopiscus, un des écrivains de l'*Histoire Auguste*, sont imbus de la même vénération. La renommée du saint personnage s'accrédite si bien, que Sidoine Apollinaire et Cassiodore, bien que chrétiens, font de lui un grand éloge. Le premier même, plus rhéteur peut-être qu'évêque, traduira sa biographie en latin. On peut s'étonner que l'école philosophique d'Alexandrie, représentée par Porphyre et Jamblique, ne paraisse pas en faire plus de cas; mais elle a peut-être ses raisons. En revanche, l'un des derniers et des plus brillans défenseurs du paganisme mourant, Hiéroclès, dans son *Discours philalèthe*, se servira avec empressement de la personne d'Apollonius pour l'opposer au Christ des évangiles. Il paraît même que ce ne sera pas sans succès, car son adversaire, Eusèbe de Césarée, déclare que ce côté des attaques de Hiéroclès exige une réponse spéciale, tout le reste n'étant, dit-il, qu'une répétition des vieilles objections dirigées contre le christianisme dès les premiers jours. Lactance aussi se croit obligé de combattre le parallèle tiré par Hiéroclès, et il le fait avec une vivacité qui dénote l'importance qu'on attachait à cet élément des controverses contemporaines. Arnobe et les pères du IVe siècle sont d'accord pour expliquer les miracles d'Apollonius par la magie, ce qui suppose qu'on ne cessait pas de les leur opposer. Jusqu'au Ve siècle, nous voyons un proconsul d'Afrique, Volusien, descendant d'une ancienne famille romaine et encore très attaché à la religion de ses ancêtres, vénérer Apollonius de Tyane comme un être surnaturel. Tout concourt donc à prouver que l'œuvre de Philostrate, bien loin d'être lue comme un simple roman, marqua dans les discussions religieuses du IIIe et du IVe siècle tout autrement que ne

l'eût pu faire un livre écrit simplement dans l'intention d'amuser une société de beaux esprits.

A partir du ve siècle, le silence se fait autour du livre et du héros, du moins en Occident. La victoire irrévocable de l'église lui enlève tout intérêt direct. La nuit du moyen âge arrive. Il faut attendre la renaissance pour que la *Vie d'Apollonius* reparaisse avec tant d'autres productions de l'art antique, tout étonnées de revoir le grand jour. Cependant à ce premier moment de sa résurrection Apollonius avait encore quelque chose de suspect. C'est au point que le savant Alde Manuce hésita avant de donner au livre de Philostrate la publicité de la presse. Il s'y décida enfin, mais en ayant soin de publier en même temps la réponse d'Eusèbe à Hiéroclès, et de donner ainsi, comme il le dit lui-même, l'antidote à côté du venin. En général, le xve siècle par l'organe de Pic de la Mirandole, le xvie par celui de Jean Bodin et de Baronius, proclamèrent qu'Apollonius n'était qu'un vil et détestable magicien. Le xviie, sans revenir complétement de ce jugement sommaire, comprit pourtant que la biographie du sage de Tyane était autre chose qu'un centon de sortiléges, et notre Daniel Huet, le fameux évêque d'Avranches, s'exprima là-dessus avec une précision qui emporta depuis lors l'assentiment de nombreux esprits (1). « Philostrate, dit-il, paraît avant tout s'être donné pour tâche de rabaisser la foi et la doctrine chrétiennes, déjà en pleine voie de progrès, en leur opposant ce vain simulacre de toute science et sainteté et vertu mirifiques. Il frappa donc cette image à l'effigie du Christ, et fit rentrer presque tous les élémens de l'histoire de Jésus-Christ dans celle d'Apollonius, afin que les païens n'eussent rien à envier aux chrétiens : en quoi faisant, il amplifia sans y prendre garde la gloire du Christ, car, attribuant faussement à un autre le mérite réel du Seigneur, il accorda à celui-ci les éloges qui lui sont dus, et le proposa indirectement aux éloges et à l'admiration des autres... »

A son tour, le xviiie siècle reprit pour le compte du déisme la tentative de Hiéroclès. S'appuyant sur les incontestables ressemblances du Christ des évangiles et d'Apollonius de Tyane, il prétendit que les deux histoires donnaient également prise au doute. Dès 1680, le déiste anglais Ch. Blount avait développé ce dilemme, qu'il fallait, ou bien admettre les miracles d'Apollonius comme ceux de Jésus-Christ, ou bien, si les premiers étaient tenus pour faux, reconnaître qu'il n'y avait pas plus de raisons pour accepter ceux-ci comme vrais. Voltaire, Le Grand d'Aussy, Castillon, abondèrent dans le même sens. On veut même que la traduction française de Castillon ait été adressée au pape Clément XIV avec une

(1) *Demonstr. evang.*, 677.

préface ironique signée *Philalèthe*, et dont l'auteur ne serait autre que le roi Frédéric II. Il y eut par conséquent, en Allemagne surtout, des réfutations de ces modernes Hiéroclès. Des deux parts on s'accorda dans l'idée que le livre de Philostrate était essentiellement une machine de guerre dirigée contre le christianisme.

On devait revenir de cette idée exagérée, et ce retour s'est accompli de nos jours dans les écrits de MM. Buhle, Jacobs, Neander. Il est vrai qu'on est alors tombé dans un autre excès. On a voulu nier en effet tout rapport intentionnel de la *Vie d'Apollonius* avec le christianisme et les documens évangéliques. On a relevé le fait très réel que l'ouvrage se tait de la manière la plus absolue sur Jésus et ses disciples, qu'il ignore l'existence de l'église chrétienne, que pourtant il combat toute sorte d'erreurs religieuses et morales, et l'on veut que les ressemblances qu'il est possible de signaler entre la carrière du Christ et celle du réformateur païen soient fortuites ou forcées. Est-il possible d'accorder ce dernier point? Et d'autres preuves n'établissent-elles pas que la vie d'Apollonius est taillée en grand sur un patron analogue à celui de l'histoire évangélique? Apollonius naît mystérieusement à la même époque à peu près que le Christ. Il a comme lui une période de préparation où il fait preuve d'une précocité religieuse étonnante, puis un temps d'activité publique et directe, enfin une *passion*, une espèce de *résurrection* et une *ascension*. Les messagers d'Apollon chantent à sa naissance comme les anges ont chanté à celle de Jésus. Il est en butte à des inimitiés ardentes, quoiqu'il ne fasse que du bien. Il parcourt le champ assigné à son œuvre réformatrice suivi de ses disciples de prédilection, dans les rangs desquels la désaffection, le découragement et même la trahison s'introduisent. Lorsque l'heure du danger est proche, malgré les avis prudens de ses amis, il marche droit sur Rome, où Domitien cherche à le faire périr, comme jadis Jésus marcha vers Jérusalem et vers une mort qu'il savait certaine. Auparavant, il avait été en butte aux soupçons meurtriers de Néron, comme Jésus à ceux d'Hérode Antipas. Aussi bien que Jésus, il est accusé d'opérer par des moyens magiques, illicites, les prodiges bienfaisans qu'il ne peut accomplir que parce qu'il est l'ami des dieux et digne de l'être. Comme Jésus sur le chemin de Damas, il confond un ennemi déclaré par une apparition victorieuse plusieurs années après son ascension. Ce qui en particulier est fort remarquable dans un livre grec et pénétré d'esprit grec, c'est le grand nombre des expulsions de démons qu'Apollonius opère par sa parole. Il leur parle, comme il est dit du Christ, avec autorité. Le jeune possédé d'Athènes par l'organe duquel le démon pousse des cris de peur et de rage, ne pouvant supporter le regard d'Apollonius, rappelle à tout lecteur attentif des récits évangéliques le dé-

moniaque de Gadara. L'un et l'autre ne sont guéris qu'après un événement extérieur qui donne lieu de penser que le démon est bien réellement parti : pour l'un, des pourceaux ont dû se précipiter dans un lac; pour l'autre, une statue a dû tomber sous l'impulsion du mauvais esprit battant en retraite. De même un autre possédé ressemble d'une manière frappante à l'enfant épileptique dont il est question dans les trois premiers évangiles. A Rome, Apollonius ressuscite une jeune fille dans des circonstances très semblables à celles qui entourent le rappel à la vie de la fille de Jaïrus : on peut même observer que les deux récits sont conçus de telle façon qu'un interprète scrupuleux a le droit de se demander si la ressuscitée était bien réellement morte. Des boiteux, des manchots, des aveugles, viennent en foule pour être guéris par l'attouchement de Jarchas, le chef des sages indiens, dont nous savons qu'Apollonius emporte avec lui la science et le pouvoir. Son apparition miraculeuse à ses amis Démétrius et Damis, qui croient d'abord voir un fantôme, fait penser, par la manière dont elle est racontée, aux apparitions de Jésus après sa mort, et, comme celles-ci, elle est supérieure aux lois qui régissent le mouvement des corps dans l'espace.

Assurément il ne faut pas exagérer cette ressemblance, comme si Philostrate eût toujours et partout subordonné ses goûts de rhéteur et d'artiste, son imagination et son amour du merveilleux bizarre, au soin de reproduire exactement et minutieusement la figure de Jésus-Christ; mais tous les rapprochemens que nous venons d'énumérer seraient-ils fortuits ou imaginaires? J'aurais d'autant plus de peine à le croire que d'autres indices permettent d'affirmer que, si Philostrate ne parle pas du christianisme, il y pense beaucoup, et que des formes, des traditions, des objections chrétiennes miroitent en quelque sorte devant sa pensée et déterminent fort souvent la forme où elle se produit. Apollonius ne ressemble pas seulement à Jésus-Christ, il doit aussi réunir plusieurs traits caractéristiques des apôtres. Comme Paul, il parcourt le monde de l'orient à l'occident, et comme lui il est victime de la tyrannie de Néron. Comme Jean, selon une tradition déjà formée de son temps, il est persécuté par Domitien. Il comprend et parle toutes les langues du monde, et par conséquent n'a rien à envier aux premiers disciples sous le rapport de ce qu'on appelait le *don des langues*. On l'accuse d'immoler des enfans dans des cérémonies mystérieuses : n'est-ce pas l'accusation que le vulgaire faisait peser sur les premiers chrétiens? En Sicile, il a vu naître un monstre à trois têtes, et il en a conclu que les trois premiers successeurs de Néron, — Galba, Vitellius, Othon, — régneraient à la fois et fort peu de temps : c'est un vrai

symbole apocalyptique. Apollonius est très méprisant pour les Juifs et la Judée. Titus est à ses yeux un instrument de la colère divine, et il refuse de se rendre dans un pays souillé par les vices et les crimes de ses habitans, duquel par conséquent il ne pourrait tirer rien de bon. Ceci nous conduit à une remarque du même genre qui aurait dû frapper la sagacité de M. Chassang. En général, les villes connues pour avoir été les principaux foyers du christianisme primitif sont ou fort mal notées, ou du moins converties par Apollonius. Il a reçu sa première éducation à Tarse, patrie de Paul; mais les mœurs relâchées de cette ville l'en ont éloigné. Éphèse, Antioche, Smyrne, Alexandrie, ces grands centres du christianisme, sont l'objet de censures analogues. Éphèse, le grand quartier-général de Paul et plus tard de Jean, lui doit son salut. Apollonius y a fait beaucoup de bien, mais n'y a rien appris. En même temps un chrétien, lisant sa biographie, devra reconnaître que l'on peut rester attaché à la vieille religion sans être forcé pour cela d'approuver des coutumes immorales, telles que les combats de gladiateurs, ou d'admettre des fables absurdes comme celles qu'ont imaginées les poètes. Qui sait même s'il ne trouvera point une explication lumineuse de la divinité du Christ dans cette réponse d'Apollonius à Domitien, qui l'interroge un peu à la manière de Caïphe : « Pourquoi t'appelle-t-on dieu? — Parce que l'on honore du nom de dieu tout homme que l'on croit vertueux, » répond le philosophe.

Rappelons-nous à présent qu'à l'époque où Philostrate prit la plume, le christianisme et l'église avaient déjà dépassé la période où les haines brutales de la populace dans quelques grandes villes contrastaient seules avec l'indifférence dédaigneuse dont ils étaient l'objet partout ailleurs. On n'en était plus au mépris superbe d'un Tacite et d'un Pline. Celse avait dirigé contre l'Évangile les traits acérés de sa dialectique, Lucien avait aiguisé contre lui sa raillerie mordante. Les platoniciens recherchaient en grand nombre le baptême. Les chrétiens de Rome et leur évêque avaient été en grande faveur à la cour sous Commode. De nombreux et insignes martyres avaient commandé l'attention générale, et les historiens contemporains commençaient à spécifier, en racontant la vie des empereurs, s'ils avaient toléré ou persécuté les chrétiens. Encore une fois, serait-il un moment admissible qu'en un tel temps, ayant à composer un livre sur le thème d'une réforme religieuse du monde entier, Philostrate n'ait pas pensé au christianisme? Et s'il y a pensé et qu'il se soit systématiquement tu sur son compte, n'y a-t-il pas dans ce silence affecté toute autre chose qu'une preuve d'indifférence? Le désintéressement apparent vis-à-vis des systèmes qu'on

veut ruiner n'est-il pas une des formes ordinaires de la controverse antique? L'épître de Jacques ne dit pas un mot de Paul ni de son école : en cherchait-elle moins à réfuter la doctrine de la justification par la foi? Un autre ouvrage théologique, revêtant aussi les allures du roman, les *Homélies clémentines*, est bien certainement inspiré par le désir de combattre Paul et Marcion : pas une seule fois pourtant l'un ou l'autre de ces deux noms n'est prononcé.

Ce qui est très vrai sans aucun doute, c'est que le XVIIe et le XVIIIe siècle se sont trompés également sur le caractère foncièrement hostile au christianisme qu'ils ont attribué à l'œuvre de Philostrate. Cette œuvre n'est ni indifférente ni hostile au christianisme, elle en serait plutôt jalouse. Elle est inspirée par le désir de détourner au profit d'un paganisme régénéré les avantages, les supériorités que le christianisme possède sur le paganisme vulgaire, et si l'on isole le mot de l'évêque d'Avranches : *ne quid ethnici christianis invidere possent* (les gentils ne doivent rien avoir à envier aux chrétiens), des appréciations violentes qui l'entourent dans le fragment que nous avons reproduit, ce mot demeure l'expression de l'exacte vérité. C'est un des nombreux titres du savant professeur Baur de Tubingue d'avoir ainsi marqué la vraie nuance de ce livre aux reflets ondoyans et multiples. Il faut qu'Apollonius ressemble au Christ, mais il faut aussi qu'il en diffère et qu'il lui soit supérieur : voilà la seule explication qui rende compte de tous les phénomènes qu'il s'agit d'expliquer, et sa vraisemblance, déjà si grande, équivaut à la certitude quand nous nous replaçons dans l'atmosphère politique et religieuse au sein de laquelle Philostrate a écrit son livre.

Julia Domna, on le sait, fut l'Égérie de cette réforme païenne poursuivie avec plus ou moins d'habileté, mais avec la persévérance que les femmes peuvent vouer à ce genre d'entreprises, par les impératrices, ses parentes, qui lui succédèrent dans la direction suprême des affaires de l'empire. Il paraît donc que cette famille sacerdotale, sortie du temple d'El-Gebal (le *dieu de la montagne* ou *du haut lieu*), animée d'un esprit de domination religieuse que le paganisme occidental ne connaissait guère, espéra tout à la fois régénérer le paganisme et fonder la suprématie de son dieu oriental, qui n'était autre que le soleil, et dont Héliogabale fit transporter à Rome le grossier simulacre. C'était une de ces pierres noires, peut-être un aérolithe, qui furent de tout temps adorées en Orient comme symboles des astres d'où on les croyait tombées. La liste serait longue des excentricités que ce jeune empereur commit avec tout le sérieux dont il était capable dans l'espoir de consolider la souveraineté de son dieu-soleil. Son premier acte d'autorité fut d'ordonner à tout prêtre sacrifiant de mentionner son nom avant

celui de tous les autres dieux dans les invocations publiques. Il le proclama supérieur à Jupiter. Il voulut lui faire épouser la Pallas romaine, et profana même le sanctuaire très révéré de la déesse en y pénétrant avec ses hiérodules pour enlever sa statue, dont il voulait faire honneur à son idole; puis, craignant qu'elle ne fût trop guerrière à son gré, il se souvint qu'il y avait à Carthage une Astarté d'origine authentiquement phénicienne et l'envoya chercher. Toute l'Italie dut se mettre en fête pour célébrer ces belles noces. Lui-même, scandale inoui! épousa à cette occasion une vestale, et notifia son dessein au sénat en lui expliquant qu'un prêtre pouvait bien épouser une prêtresse. Il fit venir des Phéniciennes, et dansa publiquement avec elles devant le caillou sacré qu'il offrait aux hommages de l'univers. Le malheur est que les symboles de ce culte étaient souvent d'une impudicité révoltante, et peut-être faudrait-il attribuer à des méprises provenant de l'ignorance où l'on était du caractère symbolique de plus d'un acte du rituel d'Héliogabale les incroyables détails que les historiens nous donnent sur ses mœurs privées. Notons aussi que sa mère Soémis et son aïeule Mœsa s'associaient à ce culte. Toutefois Hérodien affirme que Mœsa eût voulu modérer cette fièvre de bigotisme solaire, comprenant qu'elle rendrait bientôt le jeune fou ridicule et impossible sur le trône, et, comme on ne nous dit rien de Soémis, il est à présumer que celle-ci partageait et peut-être même avait dès l'origine inoculé à son fils cet engouement fanatique pour le dieu de ses pères. Ce qui tend à confirmer cette supposition, c'est qu'elle devint aussi impopulaire que son fils et fut tuée en même temps que lui. Toutefois n'insistons pas plus qu'il ne convient sur cette caricature d'une conception religieuse qui avait sa grandeur. Héliogabale dénatura par son fanatisme l'idée-mère qui fait le fond de la biographie d'Apollonius par Philostrate. Cette idée, c'est que le paganisme gréco-romain a besoin d'une réforme, que, sans rompre en principe avec lui, on doit corriger ses légendes, qu'il faut le rapprocher d'une sorte de monothéisme dans lequel le soleil remplira le rôle principal et sera adoré comme lumière physique et aussi comme lumière morale, ce qui d'ailleurs aura l'avantage de confondre dans une même adoration les plus belles et les plus populaires divinités de l'ancien paganisme, Apollon, Esculape, Esmoun, Melkart, Mithras, Hercule et bien d'autres héros de nature solaire. L'invocation *soli invicto* deviendra ainsi la prière universelle.

Adorer un même Dieu sous différens noms et faire prédominer la vertu parmi les élémens de la vie religieuse, voilà donc le fond de cette théologie, dont la tendance tolérante ressort d'elle-même, et qui pouvait très bien considérer le christianisme comme une approximation très imparfaite encore, mais enfin supportable, de l'i-

déal conçu par la nouvelle école païenne. De là au syncrétisme religieux qui s'étale dans tout son jour sous Alexandre Sévère, sous ce jeune élève de Julia Mammæa qui, avec l'autorisation de sa mère, place le Christ à côté d'Abraham, d'Orphée et d'Apollonius de Tyane, il n'y a qu'un pas à faire. Seulement il semble que dans l'esprit de Julia Mammæa le christianisme a plus de valeur encore qu'aux yeux de ses parentes. Une tradition sérieuse prétend que Mammæa avait mandé auprès d'elle le grand Origène pour l'entendre parler sur les choses religieuses, et nul plus que le théologien philosophe d'Alexandrie n'était en état de faire goûter les doctrines chrétiennes à la femme philosophe qui dirigeait l'empire. On a voulu qu'elle et son fils aient adopté secrètement la foi chrétienne. Cette supposition est démentie par les faits, mais il est certain qu'Alexandre Sévère, dans sa conduite, dans ses paroles, dans plus d'un acte de son gouvernement, se montra aussi favorable aux chrétiens que pouvait l'être un prince resté fidèle en principe au paganisme.

Ainsi de Julia Domna à Julia Mammæa le sentiment de la nécessité d'une réforme païenne valut au christianisme d'abord de la tolérance, puis certains égards mêlés d'une secrète jalousie, enfin il alla jusqu'à lui assigner une place légitime au grand jour, à côté des vieilles religions traditionnelles telles que le judaïsme et le paganisme. On dirait vraiment qu'Alexandre et sa mère établissaient entre Abraham et Jésus-Christ un rapport analogue à celui qu'ils voyaient probablement entre Orphée, le poète révélateur de la haute antiquité, et Apollonius, le réformateur moderne, le Christ grec, dont les enseignemens avaient récemment illuminé le monde.

L'évangile de Philostrate, car on peut vraiment désigner ainsi son livre, ne va pas encore aussi loin dans ce syncrétisme religieux. L'esprit aristocratique du Grec païen le domine encore, et Julia Domna, qui inspira ce récit, n'est pas encore aussi bien disposée pour la religion sortie du vieux sol de la Judée que le sera sa nièce Julia Mammæa. Si la réforme qu'elle rêve se réalise, le paganisme aura aussi son fils de Dieu, pur, irréprochable, dévoué et donnant à son enseignement la puissance qu'une manifestation concrète, une vie réelle peut seule communiquer à un idéal théorique. Cette réforme sera donc une religion positive, et non pas seulement une philosophie, et c'est pourquoi Apollonius, grand ami des philosophes, leur sera supérieur à tous, même à Socrate. Leur monothéisme rationnel se conciliera, moyennant l'interprétation symbolique, avec le polythéisme de la foule. Les légendes les plus absurdes seront abandonnées. Les sacrifices ne seront plus ni sanglans, ni impurs, et on y verra des hommages de soumission et

de reconnaissance rendus à la Divinité, source de tout bien, plutôt que des moyens grossiers d'agir sur sa volonté pour la rendre favorable à des vues égoïstes ou basses. L'intention droite, la disposition morale, détermineront seules la valeur réelle des actes religieux. Tout cela, le christianisme le possédait déjà, mais le paganisme réformé l'aura aussi, et de plus il aura des avantages que le christianisme n'a pas. En définitive, Jésus n'est que l'enfant d'un peuple obscur et méprisable; sa doctrine n'est que l'épuration d'une tradition locale et mesquine; sa vie, inconnue de l'immense majorité de ses contemporains, a été très courte. Bientôt il a succombé sous les coups de quelques prêtres, d'un principicule et d'un simple procurateur (1), et c'est tout au plus si quelques prodiges remarquables la distinguent à son avantage d'une foule d'existences indifférentes aux destinées de l'humanité. Apollonius au contraire, Grec de naissance, a réuni dans sa vaste intelligence, des Indes à l'Espagne, la substance religieuse du monde entier; il a vécu tout un siècle, il a parcouru l'univers comme une traînée lumineuse, en relations continues avec les rois les plus puissans de la terre qui le vénèrent ou le redoutent, et s'il a rencontré des inimitiés, des oppositions, il en a triomphé majestueusement, toujours plus fort que les tyrans, jamais humilié, jamais souillé par le contact des bourreaux; les miracles les plus prodigieux ont marqué chacun de ses pas, et s'il ne faut pas contester la part de grandeur que le Christ juif a eue en partage, ni la part de vérité qu'il a enseignée, si l'on peut, par conséquent, tolérer ceux que les abus existans au sein du paganisme populaire ont poussés dans les cadres de sa pauvre petite église, il serait absurde de saluer en lui le fondateur de la religion universelle, et il ne peut compter que comme un pendant très lointain du glorieux et divin Apollonius. Tel est le point de vue auquel se plaça Julia Domna quand elle invita Philostrate à écrire la vie d'Apollonius. Il se pourrait bien que Philostrate fût encore moins frappé que sa maîtresse de la grandeur et de la vérité du christianisme; mais il resta généralement fidèle à l'idée qu'elle s'était faite de la vérité religieuse et qui se retrouve chez Mœsa et chez Soémis, avec plus de complaisance, surtout chez la dernière, pour les superstitions païennes, et chez Julia Mammæa, qui, au contraire, incline vers une appréciation plus élevée du christianisme. Il y a dans l'histoire de Septime Sévère et de Caracalla deux faits isolés, peu significatifs en appa-

(1) Pourquoi, dira-t-on, Philostrate n'a-t-il pas fait mourir son héros comme le Christ dans les tourmens? La répugnance du Grec pour un Christ crucifié suffirait comme explication. Il ne faut pas oublier de plus que, selon la doctrine du livre, la mort d'un sage n'est autre chose que sa disparition.

rence, et qui pourtant ne s'expliquent bien que dans le courant d'idées que nous décrivons ici. Ces deux empereurs permirent aux païens d'instituer Hercule leur héritier, ce qui valut promptement de grandes richesses aux temples et aux prêtres de ce dieu populaire. En même temps, tout en refusant de persécuter les chrétiens, Septime Sévère menaça de peines graves les païens qui, à l'avenir, se feraient chrétiens. Cette loi ne paraît avoir été qu'une menace, mais l'intention qui l'a dictée est évidente. D'un côté, l'on verrait de mauvais œil que le christianisme fît des conquêtes trop rapides; de l'autre, on veut favoriser celles que pourra faire un culte païen déterminé. Et quel est ce culte? Celui d'Hercule, d'un dieu-soleil, ou plutôt de plusieurs dieux que Philostrate nous montre réunis sous le même nom, et qui tous sont « libérateurs, bienfaiteurs, illuminateurs » des hommes.

IV.

Le résultat de cette tentative de réforme païenne, quel fut-il? Très mince. Le fardeau à soulever était bien lourd, les bras qui voulurent le soulever bien faibles. On ne peut que sourire aujourd'hui à l'idée que des esprits sérieux aient cru un seul moment que l'astre du Christ des Évangiles pâlirait devant l'apparition d'un Apollonius de Tyane. Si l'histoire enregistre assez de faits attestant que le culte de ce parangon de sagesse infuse fut plus prolongé que ne le pensent ceux qui ne voudraient voir qu'un roman amusant dans sa biographie, elle nous défend d'admettre que le plan de réforme incarné dans sa personne ait exercé une action profonde sur les esprits ou les institutions.

Un échec signalé de cette œuvre réformatrice fut que les grands philosophes païens d'Alexandrie, Porphyre, Jamblique, peu amis du christianisme, animés, eux aussi, du désir de purifier le paganisme mythologique, refusèrent d'adopter le réformateur que leur proposait Philostrate, et dont l'autorité eût si bien confirmé leurs doctrines théurgiques et extatiques. Il se pourrait que le langage du biographe sur la sagesse égyptienne eût provoqué cette résolution. Qui sait si Philostrate n'avait pas fait habilement sa cour à Julia Domna en censurant comme nous l'avons vu l'Égypte philosophique et religieuse? Il paraît qu'à Alexandrie surtout les rieurs s'étaient égayés aux dépens de la fille du *hiérodule* d'Émèse devenue impératrice et philosophe. Cependant il faut croire aussi que le personnage réel du *Christ païen* ne se prêtait décidément pas à la transfiguration qu'il avait reçue des mains de Philostrate. L'intérêt dogmatique faisant défaut, il n'est point nécessaire de discu-

ter sérieusement la valeur historique de cette biographie. Il est trop évident que lorsqu'on invente comme Philostrate a inventé, en parlant de pays où il croyait bien qu'aucun de ses lecteurs ne le suivrait, on peut lâcher aussi la bride à son imagination en décrivant des événemens accomplis depuis plus d'un siècle. Un détail qui prouve même une certaine effronterie, puisqu'on devait pertinemment savoir à quoi s'en tenir sur ce point à la cour de Septime Sévère, c'est la description qu'il donne de Babylone, comme si elle était encore dans toute sa splendeur, quand il est certain qu'au Ier siècle de notre ère cette ville n'était plus qu'une ruine gigantesque. Celui dont Philostrate veut faire le *Christ païen* n'était qu'un personnage médiocrement estimé de son temps. Dion Cassius en parle comme d'*un certain Apollonius de Tyane*, Ἀπολλώνιός τις Τυανεύς, et en fait un simple devin-magicien vivant au temps de l'empereur Domitien. Lucien n'en parle pas autrement, et même Apollonius n'est pour lui qu'un habile comédien. Nous le voyons encore mentionné par Origène dans son ouvrage contre Celse (VI, 41). Celui-ci, qui attribuait à la magie les miracles de Jésus, avait dit que cet art ne pouvait quelque chose que sur des hommes sans culture et sans moralité, mais qu'il ne pouvait rien sur des philosophes. Origène lui répond qu'il n'a, pour se persuader du contraire, qu'à lire les mémoires de Mœragène sur Apollonius de Tyane, lequel était à la fois philosophe et magicien, et fit sentir son pouvoir magique à plus d'un philosophe. Mœragène est un des écrivains antérieurs à Philostrate dont le biographe d'Apollonius fait mention; mais quand on se rappelle avec quelle insistance l'ami de Julia Domna disculpe son héros de toute accointance avec la magie, quand on le voit se plaindre de ce que les historiens antérieurs à lui, en particulier Mœragène, ont mal compris les actes et les enseignemens d'Apollonius, quand il s'autorise presque exclusivement des anecdotes recueillies par Damis, — le saint Marc de cet évangile païen, — on ne peut se soustraire au soupçon que toute la réalité historique d'Apollonius se borne à avoir été l'un de ces discoureurs nomades à prétentions moitié ridicules, moitié sérieuses, à la fois prédicateurs et charlatans, comme les deux premiers siècles en virent beaucoup. Lorsqu'un peu de popularité les suivait dans leurs pérégrinations, ces discoureurs devenaient le noyau d'une sorte de comète légendaire et ne tardaient pas à disparaître dans les nuages multicolores de la narration apocryphe. Cette catégorie suspecte de personnages se prêtait aussi bien à la satire qu'au panégyrique. C'est aussi un prophète itinérant de ce genre que Lucien a dépeint avec sa malice ordinaire dans son *Alexandre d'Abonoteichos*, l'un de ses meilleurs écrits. Cet Alexan-

dre est, comme Apollonius, beau, imposant, spirituel et adroit, pythagoricien zélé, très dévot à Esculape, grand devin et de plus élève du sage de Tyane. Avec tout cela, c'est un imposteur infâme qui fait servir ses beaux dons à la poursuite des fins les plus honteuses. Ce portrait sans doute est chargé comme tous ceux qu'a faits Lucien. Il ne s'est pas plus attaqué à Apollonius lui-même qu'il n'a voulu frapper un chrétien déterminé dans son *Peregrinus*. Il cherchait à concentrer en toute liberté sur un personnage de fantaisie toutes les noirceurs du genre; mais il a fait la caricature de cette même réalité dont Philostrate nous a livré un tableau plus que flatté. L'histoire de la philosophie nous parle encore d'un certain Anaxilaüs, de Larisse, pythagoricien errant du siècle d'Auguste, moins fameux par sa sagesse que par sa réputation de magicien, ayant écrit sur l'art magique, cité par Pline, et forcé, comme Apollonius, de quitter l'Italie, d'où un décret impérial avait banni les magiciens. Tous ces thaumaturges pythagoriciens portent donc au front un stigmate qui éveille le soupçon. Par conséquent il est naturel que, malgré les efforts de Philostrate pour idéaliser un magicien en vogue dans l'Asie-Mineure, les savans païens d'Alexandrie l'aient jugé trop au-dessous de la haute position qu'on avait voulu lui assigner, et qu'ils aient refusé de le prendre pour l'idéal du sage ami des dieux. Ils préférèrent opposer au Christ des Évangiles une grandeur païenne moins sujette à caution.

En effet, et c'est une preuve nouvelle du lien que nous avons cru reconnaître entre l'œuvre de Philostrate et le mouvement de la pensée religieuse du IIIe siècle, le même besoin d'une incarnation de la vérité et de la sainteté dans une vie humaine, le même sentiment de la puissance qu'une telle incarnation confère à un idéal religieux, se retrouvent chez les illustres païens d'Alexandrie aussi bien que chez le favori de l'impératrice Julia. C'est ce que le docteur Baur a parfaitement démontré. Le temps devait venir en Occident, comme il était venu depuis plusieurs siècles déjà dans cet extrême Orient que Philostrate prétendait connaître, où la vieille religion de la nature s'efforcerait de devenir morale. Et par quel côté se prêtait-elle jusqu'à un certain point à cette transformation, qui du reste jurait avec son principe? C'était évidemment par ses dieux libérateurs et guérisseurs, Apollon, Esculape, Hercule, tous dieux-soleils. Apollon particulièrement fut dans la Grèce païenne le dieu de la purification morale comme il était celui de la purification physique. C'est à son sanctuaire de Delphes que les criminels allaient chercher un refuge contre les Érynnies vengeresses. N'avait-il pas donné lui-même l'exemple de la pénitence en gardant les troupeaux d'Admète? Eh bien! en rapport avec ce cours d'idées, il est une grande

et mystérieuse figure de la sagesse antique qui faillit devenir le Bouddha de l'Occident, et qui le serait peut-être aujourd'hui, si l'apparition et le triomphe du christianisme n'avaient pas fait dévier pour jamais le monde occidental de sa direction antérieure: c'est Pythagore. S'il faut du moins s'en rapporter aux traditions qui le concernent, Pythagore avait voué un culte tout spécial à Apollon, et ses disciples des temps plus modernes voulurent plus d'une fois qu'il fût l'incarnation terrestre du dieu de la lumière. Pythagore ne créa pas seulement une école philosophique; il laissa derrière lui une association organisée, une sorte d'église, dont les membres, unis par des doctrines et des initiations particulières, prétendaient réformer politiquement et moralement les états où leurs communautés étaient fondées. Sa doctrine religieuse avait quelque chose de profondément mystique. L'univers, selon lui, était un grand chœur où les nombres créateurs vibraient dans une éternelle harmonie. Il croyait à la transmigration des âmes. Il avait été, lors de la guerre de Troie, cet Euphorbe que l'*Iliade* représente comme un serviteur dévoué d'Apollon. Comme Bouddha, il avait sa méthode pour atteindre la perfection, et cette méthode, par réaction contre le naturalisme vulgaire, était ascétique, hostile à la vie naturelle, fondée sur les lustrations, les jeûnes, le silence, la continence absolue, la défense de toucher à ce qui pouvait avoir eu vie. Le pythagorisme fut passablement éclipsé par la brillante philosophie de Platon ainsi que par la sévère dialectique d'Aristote, et pourtant Aristote affirme que Platon, devenu vieux, revint au pythagorisme pur, comme on retourne, vers le déclin de l'âge, à la religion qu'on avait oubliée dans les illusions et l'orgueil de l'âge mûr. En tout cas, nous savons par l'histoire que le pythagorisme se réveilla avec une intensité surprenante vers la fin de la république romaine et dans les temps qui suivirent. Des autorités fort compétentes, entre autres le savant M. Zeller, professeur à Marburg, ont cru, dans ces dernières années, pouvoir démontrer que le pythagorisme renouvelé est le vrai père de ces communautés de thérapeutes égyptiens et d'esséniens de Palestine dont l'origine est si obscure. On comprend maintenant pourquoi tous ces philosophes magiciens plus ou moins sérieux des trois premiers siècles sont ou se disent pythagoriciens, et dès lors il n'est pas surprenant que Porphyre et Jamblique, voulant avoir un Christ païen, aient choisi Pythagore plutôt que l'exemplaire suspect que Philostrate leur présentait dans son Apollonius. On a peine aujourd'hui à comprendre le sérieux avec lequel ces deux hommes éminens ont recueilli les contes qui circulaient au sujet du philosophe de Samos. Quel temps que celui où un écrivain tel que Porphyre pouvait ra-

conter gravement que « le fleuve Caucase, » au moment où Pythagore le traversait, lui dit : « Salut, Pythagore! » que Pythagore convertit une ourse vorace à la frugalité, qu'il décida un bœuf, en lui parlant à l'oreille, à ne plus manger de fèves! Chose curieuse, de même que la biographie d'Apollonius est en grande partie une imitation de l'histoire évangélique, de même la vie de Pythagore, telle qu'elle ressort des écrits de Porphyre et de Jamblique, n'est guère qu'une reproduction des traits essentiels du héros de Philostrate. Comme Apollonius, Pythagore a fait de longs voyages pour devenir le réceptacle de toutes les sagesses de la terre. Il a son Domitien dans la personne du tyran Phalaris. Il est fils d'Apollon, comme Apollonius doit l'être de Protée. Il opère d'innombrables miracles. Il est théurge, prédicateur, moraliste, réformateur des abus religieux et politiques. En un mot, le difficile ici est de savoir si le Pythagore des Alexandrins fut un Apollonius antidaté de quelques siècles, ou bien si l'Apollonius de Julia Domna, outre sa ressemblance avec le Christ, fut de plus un Pythagore rajeuni. La vérité pourrait bien se partager par moitié entre les deux suppositions.

Pourquoi Philostrate n'avait-il pas, lui aussi, cherché son idéal dans le vénérable philosophe dont la renommée était si grande et la réputation morale intacte? C'est sans doute que, dans sa préoccupation de ne rien laisser au christianisme qui pût passer pour un titre de supériorité, il trouva, ainsi que son impériale protectrice, Pythagore trop vieux, trop loin des événemens, des institutions, des idées de son temps (1). Il n'y avait pas moyen de faire avec lui de la politique impériale. Il préféra donc faire revivre un autre Pythagore sous des traits appropriés à l'époque où il écrivait. La parfaite impuissance des Alexandrins dans l'œuvre de résurrection qu'ils tentèrent en faveur de leur saint patron montre que sur ce point Philostrate et Julia Domna avaient vu très juste, de même que leur impuissance à eux-mêmes, quand il s'agit de faire prendre au sérieux leur mage transfiguré, prouve qu'ils avaient tenté l'impossible. Le résultat est que, si le paganisme du IIIe siècle voulut avoir aussi son Christ, ce Christ ne se trouva point.

Peu de périodes sont plus fertiles en enseignemens dont la philosophie de l'histoire religieuse puisse faire son profit. Il est donc vrai qu'une doctrine religieuse encore nouvelle, mal vue de l'aristocratie, du peuple, de la philosophie, de l'immense majorité, peut s'imposer à ses tout-puissans ennemis au point que ceux-ci se

(1) Il est visible, par exemple, que les éloges décernés par Apollonius à Vespasien, sauveur de l'empire, s'adressent tout aussi bien à Septime Sévère qu'au successeur de Néron.

voient, sans presque s'en douter, forcés de lui faire la plus grave des concessions, c'est-à-dire de chercher comment ils pourront la faire rentrer dans les cadres traditionnels qu'ils s'obstinent à vouloir conserver. Le christianisme était donc déjà tellement fort en vertu de sa supériorité morale, que les défenseurs les plus intelligens du vieux paganisme sentaient l'impérieuse nécessité de moraliser, en d'autres termes de *christianiser* leur religion pour la mettre en état de résister à son jeune rival. Et quelle tâche ingrate! Que pouvaient faire les beaux sermons de morale païenne à côté des orgies bachiques et des cultes de Cybèle, en face des sourires de Vénus Pandémos et des formes indescriptibles des Hermès de carrefour? Ce mélange de rigidité morale et de religion dévergondée devait produire sur l'esprit des contemporains un effet analogue à celui qu'ont obtenu auprès de notre génération les tours de force qui, il y a quelques années, transformaient la théocratie restaurée du moyen âge en gardienne de la civilisation et du progrès social et l'inquisition ressuscitée en palladium des libertés modernes. Une cause religieuse, quelque puissante qu'elle soit en apparence, est bien malade quand, pour se soutenir, elle est obligée d'emprunter le langage, de copier les allures de la cause opposée.

On peut voir en même temps combien la critique moderne est dans son droit lorsqu'elle affirme qu'en général dans l'antiquité, — particulièrement dans les trois premiers siècles, — le sens de la réalité historique, celui aussi, qui du reste en dépend, de l'authenticité littéraire, étaient encore très peu formés. On a guerroyé contre elle quand elle a fait à plusieurs livres canoniques l'application de ce principe. Il faut pourtant se rendre à l'évidence. Tous en ce temps-là, païens, philosophes, chrétiens orthodoxes, chrétiens hérétiques, tous pratiquent en grand et sans scrupule le procédé qui s'appellera plus tard fraude pieuse, mais qui se cache trop peu à l'époque dont nous parlons pour qu'on ait le courage de lui décerner une dénomination aussi malveillante. Quand Philostrate dessinait un portrait presque entièrement de fantaisie de celui dont il voulait faire l'homme idéal de la religion traditionnelle, quand Porphyre et Jamblique construisaient de toutes pièces un Pythagore légendaire, étaient-ils des imposteurs, des hommes animés d'intentions criminelles ou inavouables? Il suffit de lire leurs écrits pour s'assurer du contraire. En définitive, et toute part faite à la critique, ces hommes ne pouvaient se proposer d'autre but que celui qu'ils avouaient tout haut, celui de travailler à la réforme religieuse et morale de leurs contemporains. Quant à leur manière d'y travailler, ils n'eussent pas même songé à invoquer le bénéfice du principe formulé plus tard, que « la fin justifie les

moyens, » car les moyens qu'ils employaient leur paraissaient n'avoir aucun besoin de justification. Reconnaissons dans notre délicatesse à ce sujet, dans nos sévérités en matière de faux littéraire, dans nos défiances vis-à-vis des témoignages historiques, un fruit authentique de notre éducation chrétienne. C'est un des résultats de cet amour passionné de la vérité, par conséquent de la réalité, que le christianisme a communiqué à l'esprit humain. Vous ne le trouvez nulle part au même degré en dehors du monde chrétien. Il a engendré beaucoup d'intolérance, mais prenez garde aussi que c'est lui qui a fait notre science. Cet « esprit de vérité, » par conséquent de recherche courageuse, auquel nous devons souvent les angoisses du doute et les tristesses de la désillusion, est pourtant une trop belle, une trop noble acquisition pour que nous regrettions les biens apparens qu'il nous a fait perdre. Le progrès indéfini de l'humanité en connaissance et en puissance était à ce prix. Quand on comprend bien l'Évangile, on trouve qu'il a fait mieux encore que de nous procurer la connaissance de certaines vérités : nous lui devons la soif de la vérité, et il en est de la vérité comme de la justice : les bienheureux ne sont pas ceux qui croient l'avoir, mais ceux qui en ont faim et soif.

Enfin l'aperçu que nous avons donné de l'état religieux des esprits au IIIe siècle de notre ère nous montre combien de causes diverses concoururent à préparer le triomphe du christianisme sous Constantin. En fait, les idées chrétiennes étaient dans l'atmosphère que respiraient tous les penseurs, avant même que la plupart d'entre eux daignassent seulement faire l'honneur au christianisme de l'étudier sérieusement. Quelle lumière ces essais de réforme païenne du IIIe siècle ne jettent-ils pas sur la grande tentative de Julien au siècle suivant! Notons bien que le césar romantique n'a pas fait autre chose que reprendre pour son compte, avec un grain de rancune de plus contre le christianisme, le plan de Julia Domna, de Philostrate et des Alexandrins, c'est-à-dire qu'il a tâché d'infuser de la séve chrétienne dans les veines ossifiées du vieux corps qu'il voulait rajeunir, et c'est encore le soleil, le vénérable Hélios, qu'il proposa tout à la fois comme symbole et comme réalité aux hommages de l'univers civilisé.

Il faut donc que cette manière de concevoir la réforme du paganisme fût dictée par une nécessité évidente; mais quelle succession d'échecs et d'avortemens! quelle faiblesse dans les résultats, si on les compare à la grandeur de l'entreprise! Et que serait donc devenu notre monde occidental, si le christianisme ne l'avait pas baptisé d'esprit nouveau, ne l'avait pas animé de vie nouvelle? Il est certainement permis de se poser la question, et bien que l'invasion des

barbares la complique, on peut sans témérité la résoudre par cette alternative : ou bien la barbarie fût demeurée incurable, et la brillante civilisation gréco-romaine n'aurait pas eu d'héritière, ou bien à la longue, grâce aux institutions municipales par exemple, et quand enfin le flot dévastateur aurait trouvé son niveau, un certain ordre social, une copie grossière de la société antique se fût constituée. Toutefois dans ce dernier cas il est facile de prévoir le genre de civilisation auquel nous serions parvenus. La Chine est là pour nous en donner une idée. Des formes creuses cachant mal la barbarie des mœurs, un manque désespérant de vigueur morale et de goût de l'infini, une sécheresse, une platitude d'esprit incorrigible, les plus grossières superstitions unies à la plus paresseuse indifférence en matière de vérité religieuse et scientifique, voilà quel eût été notre lot. Alors il est bien probable qu'un personnage vaguement connu sous le nom de Pythagore planerait dans nos souvenirs comme le Bouddha de l'Occident. Nous aurions bien aussi nos musulmans, amenés par l'invasion arabe, qui ne changeraient rien aux choses. Le respect, la superstition du passé dominerait nos consciences à tous, comme il arrive lorsque, la décrépitude s'emparant du corps social, on ne peut même songer à la possibilité d'améliorer le présent. Me tromperais-je? Je trouve qu'Apollonius le sage et ses sempiternelles maximes, Damis l'imbécile, Philostrate le rhéteur, ces empereurs et ces impératrices qui décident en petit comité comment on va ramener le monde à la vertu, ces conciliabules de femmes, de lettrés et de gens de première force sur les rites, je trouve que tout cela a déjà un air chinois des mieux caractérisés. On voudrait être sérieux, imposant, et l'on tourne au burlesque. On décrète la régénération de l'univers, et l'on a un Héliogabale pour l'exécuter. On se pique de science vaste et profonde, et l'on prend le Caucase pour une rivière quand on n'en fait pas la montagne qui sépare l'Inde de la Perse. Tout cela, c'est de la science et de la religion de mandarin; il n'y manque plus que le bouton jaune ou rouge, le *fils du ciel* est déjà là pour le donner. Qu'il est bon de penser qu'au moment où se joue cette comédie vieillotte, l'Évangile de la liberté, de l'ascension vers Dieu, du progrès par la sainteté, la vérité et la charité, déjà s'impose à ces grands enfans qui s'amusent à faire des dieux, et qu'aux débiles essais de ces conservateurs attardés répond la voix jeune et vigoureuse qui, sur la base immuable de l'amour infini, prêche à l'individu comme à la société le devoir sacré de la réforme éternelle!

ALBERT RÉVILLE.

GUSTAVE III

ET

LA COUR DE FRANCE

VII.

MALHEURS ET FAUTES DU ROI DE SUÈDE. — GUSTAVE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

I.

Le règne de Gustave III et celui de Louis XVI se partagent au même moment en deux périodes fort dissemblables entre elles. L'année 1783 marque chez nous, par le traité de Versailles, garant de l'indépendance des États-Unis, la fin d'un glorieux épisode qui figure parmi les dernières gloires de l'ancienne France; le fatal procès du collier vient ensuite, dès 1785, ouvrir la série des humiliations et des funestes présages. Et de même pour Gustave III les voyages de 1783 et 1784 offrent l'instant précis où de tristes dégoûts font dégénérer ce qu'il possédait de brillantes qualités d'homme et de roi, et contribuent à le séparer de son peuple en lui préparant, ainsi qu'à la Suède, un sinistre avenir (1). Les dix dernières années de son règne allaient présenter autant de sombres couleurs que les dix premières avaient eu d'éclat. Les causes de ce changement doivent être cherchées dans le caractère même de

(1) Voyez sur le second séjour de Gustave III en France la *Revue* du 15 septembre dernier. Voyez, pour les autres parties de cette série, la *Revue* du 15 février, 1er mars, 1er avril, 15 juillet 1864 et 15 août 1865.

Gustave et dans le malheur des temps. Esprit ouvert, de vive conception et parfois de grandes ressources, mais inconstant, inégal, incomplet, d'humeur bienveillante et aimable, mais accessible à de petites passions et peu maître de lui, Gustave semblait être précisément de ces princes voués à s'offrir d'eux-mêmes pour être les jouets d'un temps fatal et perfide. Non-seulement la longue anarchie qui avait précédé son règne accumulait autour de lui les difficultés du gouvernement intérieur, non-seulement des haines nationales et des ressentimens héréditaires s'imposaient à sa politique envers plusieurs peuples voisins; mais l'oubli des sévères maximes de morale politique ou privée, le relâchement dont le dernier tiers du XVIIIe siècle continuait d'offrir le scandaleux exemple avait semé autour de lui, jusque dans sa vie intime, des germes de douloureuse infortune.

On se rappelle par quels complots le roi de Prusse avait voulu naguère préparer à la Suède le même sort qu'à la Pologne; à peine sorti de cette embûche par un coup de fermeté, Gustave retrouva dans ses rapports de famille de pareilles intrigues. Il avait en effet pour mère la sœur de ce redoutable Frédéric II, l'impérieuse Louise-Ulrique : elle n'éloigna pas de son fils enfant la malfaisante influence des haines civiles et nationales. La France avait obtenu dès 1750, d'accord avec le parti des *chapeaux*, que le jeune prince, âgé de quatre ans, fût fiancé avec la princesse de Danemark Sophie-Madeleine (1). C'était un coup dirigé contre la reine Louise-Ulrique et son frère le roi de Prusse, qui avaient destiné à Gustave une princesse de la maison de Brandebourg. Louise-Ulrique en montra un si profond ressentiment, Gustave lui-même fut élevé dans un tel mépris de tout ce qui venait de Danemark, que les hommes dont ce plan d'alliance était l'œuvre, y voyant désormais une source de malheurs, voulurent qu'on revînt sur un pareil engagement. La cour danoise n'y voulut jamais consentir, et le mariage eut lieu en 1766. La princesse royale fut mal accueillie; son extrême timidité se retrancha d'autant plus dans une réserve silencieuse qui avait les apparences d'une froideur invincible, et Gustave, entre une mère acariâtre et une épouse qu'il ne savait pas amener à lui par une affectueuse confiance, souffrit d'un cruel isolement. La séparation ne cessa qu'en 1775, par l'entremise de quelques personnes de l'entourage intime du roi et de la reine, surtout d'un favori de Gustave nommé Munck, lorsque après neuf ans de mariage stérile la raison d'état, qui demandait un héritier direct, fut entendue. L'opinion s'en réjouit, car le roi était encore popu-

(1) Fille de Frédéric V, roi de Danemark, elle n'avait que cinq mois de moins que le prince royal de Suède.

laire, et la reine, malgré cette apparente insensibilité qui la faisait nommer la *statue du commandeur*, était fort estimée. Un accident fit évanouir les espérances qui avaient promptement suivi cette réconciliation; mais trois ans après la reine mit au monde un fils qui devait être l'infortuné Gustave IV. Deux années plus tard, elle eut de nouvelles espérances qui furent encore trompées, et en 1782 enfin naquit son second fils, le duc de Smoland, dont la reine de France, Marie-Antoinette, fut la marraine, mais qui ne vécut que sept mois. Personne n'ignore de quels bruits injurieux la première de ces deux naissances fut le prétexte. On prétendit, — et Louise-Ulrique fut la première à accueillir de telles assertions, — que la naissance de Gustave IV était illégitime. On insinua plus tard que, du consentement du roi, un divorce suivi d'un mariage secret de Sophie-Madeleine avec Munck avait seul assuré la descendance royale. Il est aisé de comprendre combien les passions politiques durent exploiter ces étranges récits après la révolution de 1809, quand la Suède, ayant détrôné Gustave IV, avait pour roi le vieux Charles XIII, sans enfans, et qu'il s'agissait d'empêcher une restauration au profit de la légitimité. Bernadotte avait toujours dans son tiroir un manuscrit intitulé *Anecdotes de Suède*, qui contenait, assurait-on, toutes les preuves, et le *Moniteur* français lui-même, lorsque Gustave IV s'obstinait à désigner le souverain de la France du seul nom de M. Buonaparte, menaçait de n'employer à son égard, en face de l'Europe, que la désignation de M. Vasa, fils de M. Munck. Il résulte cependant d'une très soigneuse enquête récemment encore entreprise sur ce problème historique par M. le baron de Beskow, auteur d'une excellente histoire de Gustave III, qu'une telle accusation, qui aurait dû, si elle eût été fondée, se produire en 1775 et se renouveler en 1780 et 1782, n'a pris naissance que dans les haineux calculs d'une opposition politique. Le désordre des mœurs, qui s'était propagé depuis le milieu du siècle dans les hautes classes, et contre lequel nous avons noté seulement quelques nobles efforts de réaction, l'habitude familière du scandale, le mépris et presque le ridicule où étaient tombés les liens du mariage, avaient fait adopter aisément des rumeurs calomnieuses. Gustave, en de si cruelles circonstances, dans l'humiliation qu'elles lui infligeaient, ainsi qu'à la reine, en présence de la cour et de la nation, dans ses amers démêlés de famille, jusqu'au lit de mort d'une mère dénaturée, paya autant la peine des vices de son temps que d'une évidente faiblesse de caractère qui le rendit incapable de dominer des périls tout intérieurs et domestiques.

Ce serait assez de tels dégoûts pour expliquer l'insatiable ardeur avec laquelle Gustave, ne sachant où se prendre, rechercha l'excès

de la distraction et des plaisirs. Nous avons dit son goût des cérémonies et des spectacles; ce goût dégénéra en une passion qu'il lui fallait satisfaire à tout prix. Il en vint à exercer une véritable tyrannie envers la noblesse de sa cour pour que rien ne manquât à ses fêtes. Il fallait que, sur son ordre, des jeunes filles de haute naissance, des mères, des vieillards, quittassent leurs familles pour paraître sur le théâtre, où il se montrait lui-même. On risquait la ruine de tout crédit et le renversement de toute fortune, si l'on tardait de complaire à de bizarres caprices qui donnaient au règne de Gustave III un fâcheux air de ridicule despotisme. C'était à l'Opéra que les ministres étrangers pouvaient entretenir le roi des intérêts de leurs cours, et l'ambassadeur de France regardait comme un solide avantage d'y avoir sa loge à côté de la sienne. Vers l'époque de la naissance du duc de Smoland, cette passion du théâtre ne laissait plus aucun repos à Gustave III. Au mois d'avril 1783, quand il fait représenter sa pièce intitulée *le Comte d'Helmfelt*, c'est lui qui écrit de sa main les cinq cents billets d'invitation; il assiste Monvel pour instruire et diriger les acteurs, il leur donne des leçons de déclamation. Il emploie, pour rendre ses représentations plus magnifiques, les joyaux de la couronne et jusqu'aux diamans récemment envoyés par Marie-Antoinette comme marraine de son fils. En vain le vieux comte Charles Scheffer, son ancien gouverneur, lui rappelle sa promesse de ne plus paraître sur la scène : Gustave répond qu'il se sent en âge de n'avoir plus besoin de tutelle. En vain l'ambassadeur de France expose la nécessité d'une conduite plus politique : Gustave répond que la révolution de 1772 a été préparée pendant une répétition d'opéra. Cependant le mécontentement, devenu public, était exploité par les ennemis du roi; de nombreuses satires qui circulaient dans les salons et à la cour même, d'insolens placards affichés dans les rues, l'accusaient de s'entourer de jeunes débauchés et de corrompre la nation :

« Tel jeune cavalier de la noblesse suédoise, écrit le ministre de Danemark dès 1781, qui autrefois passait ses matinées à lire l'*Esprit des Lois* ou les oraisons de Cicéron, les emploie maintenant à faire des entrechats et des cabrioles. Le peuple, qui s'assemblait anciennement pour disserter des affaires de l'état, court actuellement en foule aux comédies pour voir représenter les parodies des opéras qui se donnent aux théâtres de la cour, et les troupes de comédiens qui se forment de toutes parts dans les provinces, ainsi que les institutions de bals, assemblées et mascarades, prouvent assez que le goût du spectacle et des amusemens se répand à l'excès par tout le royaume. »

Ces dissipations entraînaient d'énormes dépenses. Il y avait pendant des saisons entières cent personnes chaque jour à la table

royale, et trois fois la semaine à Drottningholm plus de trois cents courtisans étaient hébergés. Le nouveau bâtiment de l'Opéra, l'entretien d'une troupe française bien payée, la construction d'une salle de spectacle à Gripsholm, exigeaient des sommes considérables. Les saisons d'hiver de la cour dans cette dernière résidence étaient particulièrement ruineuses : c'était un lieu désert, assez éloigné de la capitale, où il fallait tout faire venir à grands frais et payer fort cher les acteurs. On murmurait en ville de cette mauvaise copie, comme on l'appelait, de Louis XIV et de Versailles, et l'on disait que Gustave ne recherchait ce lieu isolé que pour se livrer avec ses courtisans à la débauche et fuir les reproches de son peuple.

Pour faire face aux prodigalités, il fallut compromettre le succès des utiles mesures datant des premières années du règne et inventer de nouvelles sources de revenus immédiats. Le plus malheureux de ces expédiens fut la mise en régie de l'eau-de-vie. On sait qu'en l'absence du vin les peuples du nord de l'Europe ont toujours recherché avidement l'eau-de-vie obtenue par la distillation des céréales que leur sol produit en assez grande abondance. Dans les conditions particulières d'un climat rigoureux et d'une entière privation de plusieurs jouissances permises à d'autres nations, l'usage de cette eau-de-vie est devenu si général en Suède qu'aujourd'hui encore la coutume y persiste, à tous les rangs de la société, de la servir avant le repas comme liqueur apéritive. De là, dans les classes inférieures, le fléau d'une ivresse particulièrement dangereuse, destinée à ravager longtemps la Suède par l'affreuse atteinte du *delirium tremens*. La législation, appelée à régler une matière si grave aux divers points de vue de l'agriculture, du commerce, des finances, de la santé et de la moralité publiques, abandonna d'abord la production et la vente de l'eau-de-vie sans règle suffisante à l'industrie privée. Gustave III eut l'idée malheureuse d'en faire un monopole au profit de la couronne, c'est-à-dire d'en réserver aux seules distilleries royales la fabrication et le débit. Ce qu'une telle mesure offrait d'odieux est bien exprimé par ce mot du poète Bellman, qui, se promenant un jour avec Gustave III, rencontra un paysan ivre-mort. « Sire, dit-il en saluant l'ivrogne, voici un des nôtres! » C'est en réalité une des plus sinistres pages dans l'histoire de Gustave III que celle qui doit raconter tout ce qui eut rapport à cette mesure financière, par laquelle on vit le gouvernement lui-même contribuer à étendre un fléau dont les progrès, encouragés de la sorte, allaient devenir mortels pour la Suède. De nos jours seulement, par l'initiative de l'honnête roi Oscar, à qui cette question tenait au cœur, la législation suédoise a été réglée sur ce point de manière à concilier en même temps le respect de la liberté personnelle, la garantie de la santé publique et l'intérêt finan-

cier. Tout cela est sauvegardé par une élévation d'impôt sur la fabrication et la vente, abandonnées à l'industrie particulière. Le progrès des communications et l'extension du commerce sont venus concourir à un salutaire changement, dont les résultats définitifs sont aujourd'hui une rapide disparition de l'ivrognerie, et, — se substituant à une importation jadis nécessaire, — une notable exportation, presque chaque année, d'un superflu de céréales.

Le vrai moyen de rétablir ses finances eût été pour Gustave III de se vouer au développement des sources de la richesse nationale; mais il était trop de son temps pour ne pas sacrifier à la gloire du théoricien et du philosophe le mérite solide et fécond du patient administrateur. Les réformes par lui ébauchées au début de son règne, interrompues prématurément, ne donnèrent pas tous leurs fruits; il en résulta que l'argent lui manqua sans cesse. Inquiet et besoigneux, rêvant de suppléer à ce qui lui manquait de puissance effective par la gloire, mais toujours à court de moyens pour arriver à la conquérir, il obséda la France par ses demandes continuelles de subsides, et ne craignit pas même de s'adresser à d'autres puissances, au risque de mécontenter sa plus ancienne alliée. Rien de tout cela n'échappait au cabinet de Versailles, qui lui prodiguait les plus sages avis.

« L'objet essentiel du roi de Suède, écrit M. de Vergennes, doit être de rétablir la population et d'augmenter la richesse dans ses états. Toute autre vue, fût-elle le chemin d'une gloire certaine, tournerait à son désavantage. Il aura assez de poids et de considération en Europe quand la Suède sera gouvernée le mieux possible. — On cherche (dit-il encore) des motifs bien politiques au séjour de sa majesté le roi de Suède à Gripsholm, tandis que ce n'est qu'une imitation de la plupart des rois de l'Europe, qui habitent peu leurs capitales. Ce serait un malheur pour sa majesté suédoise de ne pas considérer si les circonstances locales, l'habitude de la nation, la disposition actuelle des esprits, lui permettent d'introduire de telles nouveautés sans inconvéniens. Gustave III a besoin plus qu'aucun autre prince de se rendre accessible et de ne pas isoler sa cour, pour laisser le champ libre aux habitans de Stockholm, parce qu'il s'en faut de beaucoup que les Suédois soient accoutumés à tout attendre de la seule volonté de leur roi. »

Par ces dernières paroles, M. de Vergennes avertissait Gustave III de prêter une plus sérieuse attention aux difficultés politiques qu'il laissait grandir autour de lui. Non-seulement l'embarras des finances, les fautes de l'administration, le luxe de Gustave, répandaient un mécontentement général, mais chacun des ordres de la nation suédoise avait ses griefs contre le gouvernement du roi. L'ordre des paysans était irrité de la législation sur l'eau-de-vie, qui entravait l'agriculture, et il y eut dans plusieurs provinces des

révoltes à ce sujet. La bourgeoisie se plaignait d'un assez grand nombre de mesures contraires à la constitution de 1772 et à la liberté : elle accusait notamment les restrictions apportées aux lois qui, dans les premières années du règne, avaient proclamé le libre usage de la presse. Le clergé s'élevait sans raison contre les édits sur la tolérance, mais à bon droit contre l'intrusion constante du pouvoir dans ses élections et contre la simonie pratiquée par le gouvernement lui-même. Les ressentimens de la noblesse étaient surtout à redouter. On se rappelle que l'aristocratie suédoise, ruinée jadis par Charles XI, s'était avilie, pendant la longue période des querelles entre les *chapeaux* et les *bonnets*, par une vénalité honteuse. Si elle avait tort de regretter une domination égoïste qui avait failli entraîner le pays dans un complet désastre, ses plus anciennes familles repoussaient, par un sentiment de fierté, les offres de Gustave III, alors qu'il les voulait réduire à la condition d'une noblesse de cour, et ce reste de dignité contribuait encore à les éloigner du roi. Gustave ne tarda point d'ailleurs à supprimer quelques-uns des droits peu nombreux qui restaient à l'aristocratie. Un grand nombre de ces nobles faisaient partie de l'armée, et c'était un usage fort ancien de les appeler aussi bien que les autres pour assister aux diètes. Gustave les priva de cet avantage; bien plus, il leur interdit de revendre leurs commissions d'officiers, qu'ils avaient jadis achetées fort cher. Ne les indemnisant pas, il achevait de les ruiner. La noblesse, de plus en plus irritée, attendait avec impatience l'époque de chaque diète pour réunir toute la nation dans une ligue redoutable contre le roi. La session de 1778 et surtout celle de 1786 montrèrent les progrès de cette lutte. Une seule des propositions présentées par le gouvernement à cette dernière assemblée fut adoptée, et seulement en partie. Le roi lui-même se vengeait en refusant d'accueillir les vœux des états. Une liste de griefs lui fut présentée, la veille de la dissolution, par chacun des quatre ordres; mais il y répondit en manifestant dans son discours de clôture l'espoir que l'état des affaires lui permettrait pendant un long temps de ne pas recourir à une nouvelle convocation de la diète. Gustave était profondément ulcéré, et la pente sur laquelle il s'engageait devait le conduire à des abîmes. Le sage Vergennes, qui connaissait bien ce prince et les Suédois, ne s'y trompait pas, et il écrivait de Versailles, en novembre 1786, au chevalier de Gaussen, notre chargé d'affaires :

« Il serait fort fâcheux que le roi de Suède conservât un trop long souvenir des désagrémens qu'il a éprouvés pendant la dernière diète : on ne gouverne pas bien ceux qu'on n'aime plus. Si Gustave III prenait du dégoût des affaires, on perdrait bientôt le fruit des bons établissemens qu'il a faits. Tous ceux qui prennent un véritable intérêt à la prospérité de ce

pays doivent s'attacher à calmer les ressentimens de ce prince. Attachez-vous à suivre les progrès du mécontentement de la nation, à démêler surtout s'il y a quelque union entre les personnes qui se montrent le plus opposées au roi de Suède, et si elles ont des rapports avec des ministres étrangers. En voulant trop contrarier Gustave III, on peut le porter à désirer un nouveau changement dans la forme du gouvernement, et il ne manquerait pas de trouver des personnes disposées à lui en faciliter les moyens. »

C'étaient là des paroles prophétiques. La mauvaise humeur que lui causait son impuissance allait précipiter Gustave III vers le recours désespéré de l'absolutisme; mais il devait traverser, avant d'arriver à cette faute dernière et fatale, de singulières vicissitudes, de nature à mettre en vive lumière toute l'inconsistance de ses vues politiques et en même temps toutes les ressources de son vif esprit. Le premier de ces épisodes, qui vont nous montrer dans Gustave III un Charles XII, est sa guerre de 1788 à 1790 contre les Russes. Il y était poussé par l'Angleterre et la Prusse, alliées depuis le récent avénement de Frédéric-Guillaume, successeur de Frédéric II. Le but général de la ligue anglo-prussienne était de tenir en échec la Russie et l'Autriche, en suscitant contre elles la Suède, la Pologne et les Turcs. L'Angleterre cherchait particulièrement l'occasion de se venger du secours prêté par la France aux colonies d'Amérique. Déjà, en mettant aux prises les Russes et les Turcs, elle avait causé un grand embarras à la France, amie de ces deux peuples; elle essayait cette fois de nous nuire davantage encore en détournant de nous Gustave III. On sentit bien à Versailles d'où venait le coup, et l'on essaya de retenir le roi de Suède. Le supplément d'instructions qu'on donna au marquis de Pons, retournant à son poste de Stockholm le 22 juin 1788, contenait ces paroles sévères:

« Si tout ce que le roi de Suède tente et projette est le résultat d'un concert formé avec l'Angleterre et la Prusse pour faire le plus grand mal possible aux Russes, le roi ne pourra plus regarder le roi de Suède que comme un ancien ami qui lui a manqué, dont sa majesté déplorera l'égarement, et à la ruine duquel elle ne pourra plus être à portée de mettre obstacle que par les motifs généraux qui lui imposent de prévenir les grandes révolutions en Europe. »

En dépit de ces avertissemens, le roi de Suède n'avait pas dû résister longtemps aux instigations de la ligue anglo-prussienne. La Russie n'avait pas cessé d'être pour la Suède une voisine incommode et menaçante. En Finlande notamment, elle entretenait par ses intrigues un esprit de révolte d'où elle comptait faire naître des mouvemens séparatistes à son profit. Ces intrigues s'étendaient jusque dans Stockholm, où l'hôtel de l'ambassadeur russe était un

foyer de discorde toujours actif. Le cabinet de Pétersbourg cachait mal l'espoir de relever un jour en Suède l'anarchique constitution de 1720. Les mécontentemens soulevés dans chaque ordre de la nation par les fautes de Gustave III, et particulièrement les rancunes de la noblesse, paraissaient devoir favoriser ces funestes desseins, et Gustave ne voyait pas sans une profonde inquiétude la coalition qui, dans l'intérieur même de sa capitale, se formait contre lui : il brûlait du désir d'en punir les auteurs. Enfin la Russie ne cessait d'empiéter par des conquêtes successives sur le territoire ottoman; or un traité du 22 août 1739 entre la Porte et la Suède disposait qu'en cas d'attaque de la Russie contre l'une ou l'autre de ces puissances, les hostilités seraient considérées comme subies par toutes deux : une action commune serait dirigée contre l'assaillant par terre et par mer, et nulle des deux parties ne mettrait bas les armes avant que l'autre eût obtenu le redressement de ses griefs. A vrai dire, une guerre contre la Russie parut surtout à Gustave III le meilleur des expédiens pour sortir des embarras extrêmes de sa situation intérieure. Abreuvé de dégoûts jusque dans sa vie privée, en butte à l'esprit de dénigrement et d'ironie, craignant même les complots et la trahison, il pensa qu'un prompt moyen de confondre les factieux et de ramener à lui son peuple était de se placer, et le pays avec lui, en face de la guerre étrangère. C'était raisonner juste, si le mal contre lequel il fallait réagir n'était pas trop avancé, et que les forces vives de la nation se fussent en effet conservées intactes quelque part, prêtes à répondre à son appel. Ses embarras redoublaient cependant au moment d'engager l'entreprise. En effet, toute guerre offensive devait être précédée d'une convocation des états, appelés à voter les fonds nécessaires; or Gustave ne se résignait pas à affronter le danger d'une diète où ses ennemis réunis le forceraient de renoncer à son dessein. De plus, si la Russie était attaquée, le Danemark, lié à cette puissance par un traité de défense commune (celui de 1773, qui confirmait ceux de 1765 et 1769), était tenu d'opérer une diversion contre l'assaillant.

Il y avait donc pour Gustave III un double intérêt à ne point passer pour l'agresseur. Il crut y réussir en habillant à la russe de pauvres paysans finnois qu'il paya pour venir fourrager dans son camp sur la frontière de Finlande, et avec lesquels on échangea quelques coups de fusil : cela servit de prétexte, bien que nul ne s'y dût tromper. Il offrait en même temps à Catherine II son ultimatum : châtiment exemplaire de l'ambassadeur de Russie à Stockholm, restitution des parties de la Finlande cédées précédemment, et paix avantageuse aux Turcs sous la médiation de Gustave. Où puisait-il la témérité d'un tel langage? Il est vrai que le souvenir était encore vivant en Suède des victoires de Charles XII; on répé-

tait volontiers que l'empire moscovite, s'étant accru subitement, disparaîtrait non moins promptement, et qu'à la mort de Catherine un tel édifice succomberait, pour peu qu'une main habile y aidât. On se rappelait le profond ébranlement causé par la révolte de Pugatschev. En ce moment même, Catherine II, entraînée par sa guerre contre les Turcs, y avait consacré toutes ses forces; Pétersbourg était presque sans défense : il suffirait aux Suédois d'un heureux coup de main pour s'emparer de cette capitale, après quoi les révoltes intérieures travailleraient pour eux. Tout n'était pas absolument faux dans ces calculs; l'action combinée des Turcs et des Suédois parut en effet menaçante à Catherine II, qui n'y était pas préparée, et si Gustave frappait dans le premier moment de surprise quelque coup de vigueur, il pouvait embarrasser gravement l'impératrice.

La bataille navale de Hogland, où le frère du roi, Charles, duc de Sudermanie, se conduisit avec un grand courage, inaugura bien la première campagne. Déjà Gustave se préparait à enlever la place de Fredrikshamn, qui protégeait seule Pétersbourg; mais le roi de Suède avait dans les rangs de sa propre armée ses plus dangereux ennemis. Les hostilités étaient à peine ouvertes, que les officiers de l'armée de Finlande osaient se réunir le 9 août 1788 pour écrire à l'impératrice. Se disant citoyens en même temps que soldats, ils déclaraient que la paix avec la Russie était le vœu de la nation suédoise, particulièrement des provinces finlandaises, et demandaient si la tsarine était disposée à traiter avec les états, quand ils seraient légalement assemblés à Stockholm. La réponse de Catherine II ne se fit pas attendre : elle savait distinguer, disait-elle, entre le roi et la nation. Il lui était très agréable d'apprendre quel était le sentiment de l'armée de Finlande; il ne lui restait qu'à souhaiter qu'un grand nombre de citoyens se réunissent, avec lesquels, en observant les formes légales, il lui fût possible d'ouvrir une négociation et de régler les intérêts communs. Avant même que cette réponse fût arrivée, les officiers suédois, réunis dans le camp du général Armfelt, à Anjala, tout près de la frontière russe, avaient formé entre eux une ligue et adressé un manifeste à l'armée de Finlande; ils conclurent finalement avec l'impératrice une trêve par suite de laquelle leurs régimens, gagnés à l'esprit de révolte, évacuèrent immédiatement le territoire russe.

Voilà par quelle basse trahison, en face de l'ennemi, au milieu des camps, cette noblesse dégénérée entendait se venger de son roi. Un parti nombreux dans Stockholm répondait à cet appel. Gustave, n'ayant autour de lui qu'un petit nombre d'officiers et de soldats fidèles, s'il n'était pas fait prisonnier par les Russes, devenait le captif de ses propres sujets. Sa situation paraissait désespérée

quand on apprit que les Danois, alliés des Russes, avaient envahi la Suède. Leur armée, franchissant la frontière sud-est de la Norvège, province qui leur appartenait alors, s'était emparée de tout le pays au nord de Gothenbourg et menaçait déjà cette grande ville, la seconde de la Suède. En apprenant cette nouvelle, Gustave s'écria : « Je suis sauvé! » En effet, les conjurés de Finlande ayant commis la faute de le laisser partir, il arrive précipitamment en Suède, évite de se montrer dans Stockholm, où il eût retrouvé ses adversaires, mais se rend dans la vieille et patriotique province de Dalécarlie. C'est là que Gustave Vasa jadis a trouvé contre le tyran Christiern un refuge assuré et d'utiles secours. Gustave se rend aux mêmes lieux que le souvenir de son célèbre prédécesseur a consacrés; il harangue les Dalécarliens, lui aussi, du haut de la pierre de Mora, ainsi qu'à Leksand, Tuna et Fahlun. Il leur parle le simple langage que leurs aïeux ont entendu : « L'étranger souille le sol sacré de la patrie; trahi par les nobles, j'ai besoin de vos bras. » En quelques jours, il est en marche avec six mille Dalécarliens pour aller défendre Gothenbourg. Cette ville, qui s'attendait à un assaut des Danois, et qui était dépourvue de défense matérielle, ne songeait qu'à se rendre; le commandant de la place avait déjà fait transporter tout son bagage. Il supplie Gustave III de ne point penser, même avec le secours qu'il amène, à une résistance qui peut amener les plus grands malheurs. Gustave, reçu avec acclamation par le peuple et fort de l'assentiment patriotique des principaux bourgeois, lui répond en lui désignant un successeur immédiat, fait sauter l'unique pont par où la retraite est praticable, et répond aux sommations du général ennemi que la place est décidée à se voir réduire en poussière plutôt que de se rendre.

Il n'y a pas lieu de douter que Gustave et la garnison de Gothenbourg n'eussent fait honneur à cette périlleuse réponse; un nouvel incident vint les dispenser d'en subir l'épreuve : c'était la triple intervention de la France, de la Prusse et de l'Angleterre. La France n'avait pas pu arrêter Gustave au début de son aventureuse entreprise contre la Russie; elle fut par lui-même appelée à le tirer d'embarras : c'est ce que révèle la correspondance diplomatique. Gustave III avait en même temps invoqué la médiation de la ligue anglo-prussienne, à qui il ne convenait pas en effet de laisser grandir la puissance de la Russie. Elles sommèrent le Danemark de rentrer dans les limites de la neutralité. Le ministre anglais à Copenhague, M. Elliot, alla trouver immédiatement le chef de l'armée danoise et lui déclara que, si son armée ne se retirait pas sans rien prétendre, la flotte britannique allait bombarder Copenhague; le ministre de Prusse annonçait, dans le même cas, une invasion du Holstein. Ainsi, contre l'indigne trahison de sa noblesse, au mo-

ment de l'extrême péril, qu'il eût mieux valu prévenir il est vrai, Gustave III avait trouvé en lui-même d'excellentes ressources. Un juste coup d'œil lui avait révélé dans quelle partie de la nation suédoise il rencontrerait encore l'antique dévouement au roi et à la patrie; une heureuse activité, après l'avoir soustrait aux piéges de ses ennemis déconcertés, l'avait mis en contact avec ces populations restées fidèles; son intrépidité s'était élevée à la hauteur de leur dévouement, et il avait su, par ses négociations au dehors, préparer en vue des derniers hasards une issue favorable.

Gustave eut une sorte de triomphe lorsque, — les Danois expulsés et une trêve conclue, — il rentra dans sa capitale. Une réaction de l'opinion publique semblait ramener vers lui les trois ordres inférieurs, qui rejetaient avec raison sur la noblesse la honte de la conspiration d'Anjala. Il voulut profiter de cette disposition des esprits pour infliger à ses adversaires les conditions qu'il aurait dû lui-même, s'il eût été vaincu, attendre d'eux. Il convoquerait une diète, puisqu'on le demandait; mais il espérait bien y avoir raison de l'aristocratie grâce aux ressentimens du clergé, de la bourgeoisie et des paysans, à qui il promettait de rendre justice. Il commença par multiplier les pamphlets royalistes. Dans les campagnes, on trouvait affichés aux portes des églises les versets de la Bible qui recommandent la punition des traîtres vendus à l'étranger, et dans les théâtres des villes, fréquentés par la bourgeoisie, toutes les allusions hostiles à la noblesse étaient vivement accueillies. L'effervescence était manifeste, et, pour le moment du moins, le roi pouvait espérer de la diriger à son profit.

Voilà dans quelles circonstances, fort tristes après tout, l'année 1789 s'ouvrit pour la Suède, avec un pays épuisé par les guerres civiles et étrangères, une nation divisée, une royauté humiliée ou qui ne songeait à se servir de quelques passagers triomphes que pour se venger à son tour d'une partie de ses sujets. Sans doute Gustave III n'était pas responsable de tout ce mal; il n'avait pas su du moins le dominer, et il était destiné aussi à en devenir la victime. La diète se réunit le 2 février; on venait d'apprendre en même temps que le roi avait fait arrêter en Finlande les officiers rebelles : c'était engager vivement les affaires. Un premier triomphe pour le roi fut une adresse votée par les trois ordres inférieurs pour le remercier d'avoir garanti la sûreté du royaume par cette même guerre contre la Russie qui lui avait suscité d'abord tant d'accusations. Il n'était donc plus question de savoir si la guerre avait été offensive de la part de Gustave III, et s'il avait dû convoquer la diète avant de commencer les hostilités; on oubliait ces griefs : la noblesse, qui les avait soulevés, se vit obligée d'adhérer à la résolution des autres ordres et de souscrire ainsi sa propre

condamnation. Le roi continua vivement l'attaque par un de ces coups de théâtre qu'il aimait.

Le 17 février, à huit heures du matin, on avertit à l'improviste les députés des quatre ordres d'avoir à s'assembler dans la grande salle des états à dix heures. A peine sont-ils réunis qu'ils voient arriver en grand appareil le roi, accompagné des princes ses frères et de toute la cour. Gustave a préparé une harangue dont il commence la lecture : s'adressant directement à la noblesse, il lui reproche sa mauvaise volonté, qui répand le trouble dans le royaume; il reconnaît, dit-il, cet ancien esprit d'anarchie qui veut rétablir la constitution de 1720, et qu'on avait cru anéanti en 1772. Lui qu'on accuse d'aspirer au despotisme, il a eu naguère en mains le pouvoir absolu et l'a répudié, il le répudie encore; mais, en qualité de chef du royaume, il a pour premier devoir de ne point souffrir que ceux qui ont porté leurs mains audacieuses sur la couronne de son père insultent encore à la sienne. Des paroles amères ayant été prononcées dans les séances de la chambre des nobles en date du 7 et du 9 février, Gustave impose aux représentans de cet ordre une amende honorable. « Vous allez vous rendre sur-le-champ, dit-il, vers la chambre de la noblesse pour y former une députation que conduira le premier comte du royaume. Vous, comte de Fersen (1), et vous, baron de Geer, vous vous joindrez à cette députation, et vous accompagnerez le maréchal de la diète au fauteuil, où il fera rayer des registres les délibérations factieuses. » Il y eut après ces paroles un moment de sinistre anxiété. Fersen, le visage ému, se leva pour parler. Gustave, qui craignait son ascendant, lui imposa silence. Fersen s'étant assis, le baron de Geer se leva aussi pour parler; mais le roi le lui défendit impérieusement, et, frappant de son sceptre sur la table au milieu du bruit devenu général, il ordonna à la noblesse de sortir sur-le-champ. « L'expression dont il se servit, dit le marquis de Pons dans sa dépêche du 20 février, de laquelle nous tirons tout ce récit, rendue littéralement en français, répondait à ces mots : sortez, noblesse! mais le mot qu'il employa était le même dont on se servait en suédois, dans le langage ordinaire, pour renvoyer les valets. » La noblesse en fut si blessée que le général Duwall, dévoué au roi, ne crut pouvoir garder le silence. S'adressant à Gustave III pendant que la noblesse se levait en tumulte, il dit qu'il réclamait au nom de son ordre le droit reconnu au dernier citoyen de se justifier. Le désordre était à son comble. On entendit le comte de Brahé dire à haute voix : « Je ne sortirai pas, » et son attitude semblait témoigner qu'il ne céde-

(1) On sait qu'il s'agit ici du comte Frédéric Axel de Fersen, père de ce comte Axel si brillant à Versailles. Voyez la *Revue* du 15 septembre dernier.

rait qu'à la force. Quelques membres se joignaient à lui; la crainte de fournir au roi l'occasion d'un coup d'état que les dispositions des autres ordres rendaient facile les arrêta évidemment, et quand le comte de Fersen dit à haute voix ces mots : « Sortons, messieurs! » personne n'y contredit; on se dirigea lentement vers la porte : les trois ordres inférieurs restèrent bientôt seuls en présence du roi. Il leur prodigua ses caresses et leur demanda de désigner une députation pour conférer avec lui sur les nouveaux priviléges qu'il voulait leur accorder. Toutefois, après la scène d'humiliation qui venait d'avoir lieu, les sentimens semblaient partagés : un membre influent du clergé rappela au roi sa promesse de ne porter aucune atteinte à la liberté, tandis qu'au contraire un député paysan l'invita, au nom de tout son ordre, à prendre en main, au moins pour six mois, tout le pouvoir qui lui paraîtrait nécessaire au bien de l'état. Pendant ce temps, la noblesse rédigeait une protestation et une justification de ses actes.

Les journées du 18 et du 19 février 1789 se passèrent à Stockholm dans cette agitation mystérieuse et indéfinissable qui précède et annonce les grandes crises. Le roi avait déjà parlé des priviléges qu'il destinait aux trois ordres et des changemens qu'il voulait faire à la constitution, et plusieurs de ses plus dévoués serviteurs s'étaient en vain récriés. Des conciliabules avaient lieu dans la ville; on allait et venait dans le château; l'aspect de quelques préparatifs militaires achevait de répandre dans la population un vague pressentiment. Le 20 en effet, on apprend que, sur un ordre du roi, le comte de Fersen, le baron de Geer et plusieurs autres membres des états viennent d'être arrêtés. En même temps la diète est convoquée pour le lendemain 21 en assemblée générale.

Le roi vint à ce *plenum;* son langage était cette fois plus modéré. Il affirma qu'il avait entièrement oublié le passé, et qu'il n'avait d'ailleurs jamais entendu faire peser sur tous la faute de quelques-uns; puis, s'adressant à toute l'assemblée, il rappela en quelques mots la nécessité de prévenir toute division ultérieure, de définir plus précisément les rapports des sujets avec le roi, et de donner enfin aux lois fondamentales la solidité et la clarté nécessaires. Ces courts préliminaires achevés, il dit qu'il avait préparé d'après ces motifs un « acte d'union et de sûreté, » comme il l'appelait, dont il allait donner lecture. Les neuf articles de ce nouvel acte constitutif devaient s'ajouter à celui de 1772 pour augmenter la prérogative royale, et surtout pour conférer aux trois ordres du clergé, de la bourgeoisie et des paysans la plupart des priviléges réservés jusqu'alors à la noblesse. Immédiatement après cette lecture, le roi, sans laisser place à aucune délibération, demanda que le nouvel acte fût accepté. Cette manière de procéder

était contraire à la constitution, mais nul ne se permit d'en faire la remarque; l'assemblée répondit par des cris confus. La proposition ayant été renouvelée, on put se convaincre que la noblesse à peu près entière la rejetait, mais que l'ordre des paysans en masse criait *oui!* avec de grandes clameurs. Quant aux prêtres et aux bourgeois, c'étaient surtout les abstentions qu'on pouvait distinguer. Gustave n'en prit pas moins acte d'un prétendu assentiment des trois ordres inférieurs, obtint la signature de leurs orateurs, et força ensuite le maréchal de la diète, président de l'ordre de la noblesse, à donner aussi la sienne, sous prétexte que le consentement de trois ordres entraînait celui du quatrième. L'acte « d'union et de sûreté, » contre lequel la noblesse ne cessa de protester, ne figura point dans le résumé officiel des opérations de la diète, qui seule sanctionnait les résolutions des états : on ne l'imprima et on ne le publia qu'après la session, comme une simple ordonnance; mais Gustave III ne s'était pas abstenu de l'envoyer comme loi du royaume, dès le 21 février, à l'armée de Finlande.

Restait l'affaire importante des finances, sur laquelle Gustave III rencontrait encore une opposition absolue de la noblesse. Elle refusait de voter à l'avance pour plus de deux années les subsides que les trois ordres inférieurs avaient accordés pour un temps indéterminé et jusqu'à la convocation d'une nouvelle diète; c'était lier les mains au roi et l'empêcher de se passer de la représentation nationale. Gustave, enivré par l'apparent succès de sa première proposition, résolut d'enlever ce second vote par la ruse ou par la force et de congédier les états pour le plus long temps possible après cette nouvelle victoire. Il faut, pour avoir une idée de l'imprudence aveugle avec laquelle Gustave III se précipitait dans l'illégalité et faisait appel même à l'émeute, entendre le récit de notre ambassadeur, témoin oculaire :

« La diète, écrit M. de Pons, vient d'être terminée le 28 avril par un dernier coup d'autorité. La noblesse refusant de prolonger au-delà de deux années la perception des impôts, le roi avait résolu de l'y forcer. Le dimanche 26, les suppôts de la police furent employés à réunir les artisans, garçons de métiers, portefaix, qu'elle enivra dans les cabarets des faubourgs; on les exhortait à aider le roi, qui voulait le lendemain, disait-on, soumettre enfin la noblesse. Les troupes bourgeoises furent averties de se tenir prêtes au premier signal; le même ordre fut donné aux régimens d'artillerie. Le lundi matin, on fit boire encore la populace, on lui donna des bâtons et on la dispersa par pelotons dans les différens quartiers, surtout près de la maison des nobles. Gustave III y vint lui-même, à onze heures; il était arrivé en voiture avec sa suite, mais des chevaux attendaient, tout sellés, sur la place. Aussitôt que le roi fut entré, une foule énorme envahit les escaliers et les corridors. Chacun des quatre ordres était réuni dans sa chambre particulière... Gustave III se rendit à

celle des nobles et prit la parole. Il déploya toute son éloquence : l'état souffrirait beaucoup de cet entêtement de vouloir fixer un terme à la perception des impôts; le crédit serait perdu... On réfuta tous ses argumens, et toutes les fois qu'il fit sa proposition, on s'y opposa avec force. Cependant la suite du roi était entrée avec lui, et, bien qu'elle n'eût aucun droit de voter, elle criait de tous les coins de la salle. Gustave III voulait profiter de ces cris et de cette confusion pour supposer qu'on avait voté affirmativement et faire dresser la résolution; mais un membre demanda le scrutin... Gustave s'emporta alors et dit que quiconque s'opposait devenait traître envers la patrie. On vit bien qu'il n'y avait plus de ressources contre la volonté absolue. Le roi fit rédiger la proposition par le secrétaire et nomma la députation chargée d'en aller faire part aux autres ordres, vers lesquels il se rendit à deux heures; trois heures sonnaient quand les trompettes annoncèrent la clôture de la diète pour le lendemain. — Ainsi Gustave III a obtenu, par les trois ordres inférieurs, la garantie de ses dettes et l'absence de tout terme à la répartition des nouveaux impôts... Gustave III a ruiné son pays : il l'a chargé de 21 millions de rixdales de dette. Gustave III s'est emparé par la force du pouvoir absolu et ne peut le conserver que par la force. »

Ces dernières paroles n'étaient que trop vraies. Des nobles faits prisonniers contre toute justice le 20 février, deux finalement furent enfermés dans une forteresse : premier exemple d'une punition infligée sans jugement et par la seule volonté du roi. Quant aux conspirateurs d'Anjala, si leur châtiment était mérité, il n'en fut pas moins remarqué comme le funeste indice d'un changement de caractère de la part du roi. Notre chargé d'affaires, M. de Gaussen, rend bien l'impression qu'on ressentit à Stockholm quand il mande au ministre des affaires étrangères le 10 septembre 1790 :

« Je cède avec une répugnance infinie au triste devoir de vous parler de l'exécution qui a eu lieu avant-hier. Je ne m'appesantirai point sur des détails que vous auriez autant de peine à lire que j'en aurais à vous les retracer. Je me bornerai à vous dire que le colonel Hästesko a été décapité. Le baron de Klingspor n'a pas été dans le cas de les suivre, vu l'état de démence où il est tombé depuis le jour où on lui a annoncé la confirmation de son arrêt; son supplice est retardé jusqu'à ce qu'il soit en état de le subir. Il ne reste plus à Fredrikshof que le colonel Montgomeri et le comte de Leionstedt, dont le sort n'est pas encore décidé. Celui du général Armfelt a été d'être conduit quelques jours auparavant à Marstrand. Le général Hastfer a été relégué pour le reste de ses jours dans une terre qu'il a en Finlande. Un morne silence règne dans le pays; les amis de Gustave III se sont inutilement employés jusqu'aux derniers instans pour le fléchir. Jusque-là on avait eu la plus grande peine à lui faire signer une sentence de mort. On craint les suites du calme avec lequel il a confirmé celle-ci et qu'il a conservé jusqu'à la fin. Assistant la veille à la noce d'une des dames d'honneur de la duchesse de Sudermanie, il y est resté jusque bien avant dans la nuit en montrant une imperturbable gaîté. »

Gustave III avait d'ailleurs repris immédiatement la guerre contre la Russie, toujours de concert avec ses alliés les Turcs; mais les grands événemens dont la France était le théâtre venaient en distraire son attention. Les premiers épisodes de la révolution française lui avaient inspiré une dédaigneuse pitié, et il avait eu certainement la pensée, quand il avait accompli son second coup d'état, de montrer au roi de France comment il fallait s'y prendre pour se faire obéir. La crise révolutionnaire, en se prolongeant, allait lui inspirer de bien autres desseins, plus hardis encore : c'est dans cette nouvelle et folle carrière qu'il nous reste à le suivre.

II.

C'est surtout aux approches des grandes crises que l'attachant intérêt des correspondances diplomatiques s'accroît et se multiplie. Elles permettent de suivre jour par jour des signes précurseurs dont le sens avait échappé jadis, et montrent, se dégageant trait par trait de la mêlée des passions humaines, l'imminente réalité. En même temps elles font comparaître les contemporains, particulièrement les hommes d'état qui les ont méditées ou écrites, et soumettent à une curieuse et suprême épreuve leurs jugemens, leur perspicacité, leur conduite. Les dépêches de M. de Staël à Gustave III pendant toute la première période de la révolution française offrent ce multiple intérêt. Sans être un éminent diplomate, M. de Staël était clairvoyant en politique. Très attentif à des événemens où sa propre famille était mêlée et d'où sa fortune pouvait dépendre, il ne manquait pas, grâce à la nombreuse clientèle de M. Necker, d'être bien informé. Il est vrai qu'il subit à certains égards l'influence de son entourage immédiat. Nul doute que Mme de Staël, non contente des *bulletins de nouvelles* qu'elle adressait à Gustave III, n'ait saisi plus d'une fois l'occasion d'intervenir dans la correspondance politique pour défendre auprès du roi de Suède quelque thèse qui lui était chère. Il y a telle dépêche de l'ambassadeur qui est certainement l'écho du salon de son beau-père ou celui des ardens commentaires de l'ambassadrice. Quand le baron de Staël raconte la fameuse séance royale du 23 juin 1789, ce n'est pas le discours de Louis XVI, ni l'ordre transmis par le marquis de Brézé, ni la foudroyante réponse adressée au nom du tiers qu'il note avec soin; c'est l'absence, la démission, le rappel du ministre des finances : le héros de la journée pour lui, c'est M. Necker, ce n'est pas Mirabeau. Il en est tout à fait de même dans le chapitre des *Considérations sur la révolution française* qui raconte cette journée. Une fois au moins, le 16 août 1789, Mme de Staël écrit directement à Gustave III et lui expose toute la politique de son père,

qu'elle dit calomnié; nous avons publié ici même cette dépêche signée de l'ambassadrice (1).

En dépit de cette partialité sur un point important, la correspondance officielle qui arrivait au cabinet de Stockholm était de nature à donner de justes idées sur les approches et sur la première marche de la révolution. Entre le hardi ministre qui avait invoqué la puissance à peine soupçonnée encore du crédit et appelé l'opinion au contrôle des finances — et la femme d'esprit et de cœur qu'animait aussi le vif et indomptable esprit du temps nouveau, l'ambassadeur n'était pas mal placé pour transmettre à son gouvernement une juste vue des grands spectacles auxquels il devait assister. Dès le commencement de l'année 1788, il signale de graves symptômes.

« 8 janvier. — Le fanatisme se donne tous les mouvemens imaginables pour empêcher l'enregistrement de l'édit du roi qui attribue les droits de citoyen aux non-catholiques. L'évêque de Dol osa vendredi dernier adresser à ce sujet au roi un discours qu'il termina par ces mots : « Vous répondrez, sire, devant Dieu et devant les hommes des malheurs qu'entraînera le rétablissement des protestans. Madame Louise, du haut du ciel où ses vertus l'ont placée, voit votre conduite et la désapprouve. » — Le prélat reçut là-dessus l'ordre bien mérité de se rendre immédiatement dans son diocèse. Ces tracasseries, l'état des finances et la situation de plusieurs grandes manufactures désolées par l'importation des denrées anglaises rendent la conjoncture actuelle obscure et pénible. »

« 13 janvier. — On assure que la reine s'est depuis quelque temps adonnée à la dévotion. Cette conversion est attribuée par les uns aux chagrins que sa majesté a subis l'année dernière, par les autres aux terreurs que les agitations fréquentes du bas peuple ont causées et au désir de recouvrer l'amour de la nation. »

« 24 avril. — Les commandans provinciaux ainsi que les intendans ont reçu ordre de se rendre à leurs postes. On travaille à l'imprimerie royale avec une grande activité, et toutes les avenues sont gardées afin d'empêcher que rien ne transpire. Il y a des raisons de croire qu'on verra d'ici à peu des changemens considérables. — On dit que les parlemens s'occupent de faire leur testament entre les mains de la nation. »

« 22 mai. — Dans l'assemblée récente du clergé, l'évêque de Blois a proposé de demander au roi la convocation des états-généraux. L'assemblée a nommé des commissaires pour prendre en considération cette importante affaire. »

« 28 mai. — Il est impossible de prévoir l'issue de la subversion presque générale qui se prépare dans ce pays-ci. »

Après avoir noté en juin et juillet les troubles du Dauphiné et ceux de Bretagne, M. de Staël revient aux mêmes prévisions. « On souffre ici du manque d'argent, de la cherté du blé; l'autorité du roi est presque entièrement perdue par l'abus qu'en ont fait les

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre 1856.

ministres; la désunion est générale entre les différens ordres de l'état; une crise violente approche... » Une fois la révolution engagée, les dépêches se multiplient, et Gustave III les lit avidement. « Ces remarques sont utiles, écrit-il en marge de celle du 29 août 1789. Vous marquerez au baron de Staël de nous faire un tableau détaillé de l'assemblée constituante, de tous les chefs des divers partis, de leurs projets et de leurs talens, de ce qui concerne la personne du roi et de ses rapports avec la reine, avec ses frères, avec ses anciens et ses nouveaux ministres. Vous le chargerez de faire mes excuses à sa femme de ce que je n'ai pas encore répondu à son intéressante lettre. » Il s'agit évidemment de la lettre de Mme de Staël sur la politique de Necker, en date du 16 août, que nous citions tout à l'heure. M. de Staël répondit aux ordres du roi son maître par une importante dépêche du 22 octobre, dont quelques extraits suffiront à montrer de quelle manière et avec quel détail Gustave était informé. L'assemblée compte, suivant le baron de Staël, quatre partis bien distincts. Il place en tête ceux qu'il appelle les aristocrates : M. d'Espréménil, « ce fameux parlementaire si ardent pour la délibération par ordres, » l'abbé Maury, puis les évêques, les courtisans, tous ceux en un mot qui doivent beaucoup perdre au nouvel ordre de choses, et voudraient rétablir, pense-t-il, le gouvernement arbitraire. M. de Staël accable de reproches ce parti-là, non sans quelque raison; mais il a tort quand il avance que les principaux chefs en sont la reine et le comte d'Artois : c'est confondre des personnes ou des époques fort distinctes. — Le second parti se compose de ceux d'entre les députés qui, convaincus de la double nécessité de conserver la monarchie et de donner au pouvoir exécutif la force nécessaire pour maintenir l'ordre, vantent la constitution anglaise, le système des deux chambres et le *veto* absolu. Les chefs sont ici M. Mounier, le comte de Lally-Tollendal, le comte de Clermont-Tonnerre, tous les honnêtes gens de l'assemblée et les ministres du roi. Pour M. de Staël, comme pour Mme de Staël et pour Necker, c'est là le seul parti honorable, le seul qui soit bien intentionné; aussi les démocrates exagérés veulent-ils le faire proscrire. — Vient ensuite la faction du duc d'Orléans, soudoyée par l'Angleterre; M. de Staël en estime fort peu le chef, à qui il ne reconnaît ni loyauté ni énergie. A cette faction, — car il lui refuse un nom plus honorable, — il croit pouvoir rattacher Mirabeau, mais seulement par des liens de circonstance et peut-être peu durables.

« Le fameux comte de Mirabeau, dit-il, qui se vend tour à tour à tout le monde, qui subjugue par ses talens et son éloquence ceux-là mêmes qui

le méprisent, cet homme qui dédaigne toute dissimulation, non pas à cause de la pureté de ses intentions, mais parce qu'il est sûr d'atteindre son but même après avoir révélé ses moyens, cet homme veut être ministre, et l'on entend des gens raisonnables adopter cette idée. Ce qui l'arrête, c'est qu'il ne se sent pas de force à renverser M. Necker, et il sait bien que ce ministre ne restera pas en place avec lui. Le gouvernement se flatte de le gagner, mais c'est un ouvrage qu'il faudrait recommencer tous les jours et presque toutes les heures, car son imagination mobile n'est fixée par aucun principe : il ne connaît pas même la fidélité de la corruption. Personne ne peut deviner ce qu'il dira ni ce qu'il fera. »

A Mirabeau est lié dans l'assemblée le célèbre évêque d'Autun. « Homme d'esprit, dit le baron de Staël, apte aux affaires, il se nuit par son ambition; mais il est trop intelligent d'ailleurs pour vouloir entrer dans ce ministère, où M. Necker serait trop difficile à remplacer. » L'évêque d'Autun lui-même est lié politiquement avec l'abbé Sieyès, « le plus profond logicien systématique, et plus fait pour être lu qu'entendu. Incapable d'intrigue, il s'est rendu célèbre par le courage avec lequel il a montré à l'assemblée son profond mépris pour ses délibérations et pour ses membres. »

Le baron de Staël n'accorde aussi que le nom de cabale au quatrième parti, et il sert plus que jamais d'organe aux idées et aux sentimens de M. Necker lorsqu'il désigne et juge sévèrement Duport, Barnave et les Lameth. Cette cabale n'a de talens à ses yeux que pour nuire. « Ses membres, sous prétexte d'assurer la constitution, soufflent la révolte à Paris et dans les provinces, veulent effrayer le gouvernement pour le supplanter, et ne conserveraient M. Necker, à cause de son crédit et de sa popularité, que pour l'avilir. » Duport est « un ambitieux sans moyens, frondeur enthousiaste, sans caractère et sans discernement, parlant sans cesse de liberté et ne songeant qu'à parvenir au ministère. » Barnave, qui comptait d'abord entre les amis de Mounier, « las de jouer un rôle subalterne dans le bien, voulut s'en faire un premier dans le mal; homme d'esprit, de talent et de caractère, il est devenu odieux par la dureté qu'il a montrée lors du massacre de Paris. » Le chevalier Alexandre de Lameth, « jeune, ambitieux et ruiné, d'un caractère indomptable et sans aucun talent supérieur, ne pardonne point aux autres d'en avoir, et brigue tout ce qui l'élèverait au-dessus d'eux. » On avait longtemps assigné pour chef à ce parti M. de La Fayette, ajoute M. de Staël, parce que les hommes qui le composent aujourd'hui s'étaient ralliés naguère à lui au nom de la liberté; il était maintenant sans doute éclairé sur leur compte.

« M. de La Fayette a de grandes qualités, mais sa destinée l'a porté plus haut que sa taille. Pour son malheur, ceux qui l'exaltent le gouvernent, et

cependant lui seul peut sauver la France ou du moins la préserver d'une ruine totale, ayant en son pouvoir le seul simulacre de force qui subsiste encore. Le royaume dépend de la tranquillité de Paris, et celle-ci est à beaucoup d'égards entre les mains de M. de La Fayette. On voudrait qu'il fût plus maître des troupes bourgeoises, que, non content d'avoir fait partir le duc d'Orléans, il cherchât les coupables avec plus d'ardeur et ne fût pas arrêté peut-être secrètement par la crainte de trouver parmi eux de ses amis; on voudrait qu'il parvînt à procurer au roi la possibilité de sortir de Paris, afin qu'aux yeux de ses provinces il n'eût pas l'air d'un prisonnier. Enfin ceux qui connaissent le penchant de M. de La Fayette pour un gouvernement démocratique lui savent encore quelques relations avec un parti factieux et conservent de l'inquiétude. Quant à moi, je l'ai vu si pénétré de la nécessité de rétablir l'ordre, devoir que la générosité et la fidélité lui imposaient envers le roi, que je ne doute pas de lui. Le roi et ses ministres s'y livrent entièrement; c'est une nouvelle raison de croire à M. de La Fayette : il n'eût certainement pas accepté une confiance qu'il eût voulu trahir. »

Cette dépêche du baron de Staël est remarquable à beaucoup d'égards. Elle le montre surtout très bien informé non-seulement des faits accomplis, mais encore des opinions et des tendances. Il est vrai que ce parti qu'il vient de qualifier sévèrement devait plus tard, au moins par quelques-uns de ses membres, se rapprocher de la cour, alors qu'il se verrait dépassé lui-même par des partis bien plus avancés; mais, au temps où M. de Staël écrivait, c'était une gauche inquiète et menaçante. Mirabeau les juge de même que l'ambassadeur de Suède, lorsque, dans sa correspondance avec le comte de La Marck (le vrai guide pour qui veut pénétrer l'histoire des premiers temps de la révolution), il reproche à La Fayette son ancienne liaison avec ces pygmées dont l'active inaction, disait-il, pouvait imiter le bruit du tonnerre, mais ne le remplaçait pas. Et n'était-ce pas ce même Duport du Tertre, chef nominal du parti, qui, devenu garde des sceaux par l'influence des Lameth et interrogé par son collègue Montmorin sur l'attitude qu'il comptait tenir à l'endroit des complots annoncés contre Marie-Antoinette, répondait froidement, en 1790, qu'il ne se prêterait pas à un assassinat, mais qu'il n'en serait pas de même s'il s'agissait uniquement de faire le procès à la reine? En jugeant avec rigueur ce parti au lendemain des journées d'octobre, le baron de Staël ne risquait pas de se séparer des esprits justes et clairvoyans. Sa dépêche est d'ailleurs fort curieuse à comparer avec le sixième chapitre de la seconde partie des *Considérations*, intitulé *Des divers partis qui se faisaient remarquer dans l'assemblée constituante*. Mme de Staël s'y élève de même contre le parti des aristocrates, qui trouvait ridicule, dit-elle, cette découverte du XVIIIe siècle, *une nation*, substituée à l'ancien par-

tage en trois ordres. Elle aussi exprime ses sympathies pour ceux qu'elle nomme les défenseurs de la constitution anglaise, parmi lesquels elle trouve les voix les plus courageuses et les plus pures. Elle sait enfin, dans la gauche de l'assemblée, discerner les forcenés démagogues des chefs élégans du parti populaire, jeunes ambitieux qui attendaient, dit-elle, pour monter sur le char de l'état que, dans sa descente rapide, il s'arrêtât à leurs relais.

M. de Staël s'était toutefois engagé personnellement dans une voie qui ne devait pas être celle du roi son maître. Gustave III s'était bien montré naguère, il est vrai, partisan chaleureux des idées philosophiques et sociales, mais à la condition que les réformes fussent accomplies sous les auspices de la royauté, dont il réservait tous les droits. Quelles qu'aient été jamais l'ardeur et la sincérité de son langage libéral, il n'a pas dépassé les limites assez étroites du système de l'absolutisme protecteur et éclairé; il n'a pas un seul jour entrevu quel avenir prochain devaient enfanter les maximes du XVIIIe siècle; la révolution n'a été à ses yeux qu'une insurrection suivie de succès. Professant, comme l'empereur Joseph II, que son métier était d'être royaliste, il refusait déjà en 1784, à Fersen et à Stedingk, la permission de porter l'ordre de Cincinnatus, qui leur avait été conféré en Amérique; il ne comprenait pas que le roi de France eût accordé des secours à des sujets insurgés contre leur souverain légitime, et de fait Mme de Staël a bien remarqué, elle aussi, que le succès de la guerre d'Amérique a fort contribué à répandre parmi les Français les idées purement républicaines, avec une assimilation peu juste entre une ancienne monarchie et un pays sans traditions ni passé. Quand il apprend la réunion des notables et la prochaine convocation des états-généraux, Gustave III ne voit là qu'une importation ridicule et dangereuse des mœurs anglaises. Pour empêcher la prise de la Bastille, il ne fallait, suivant lui, qu'ordonner quelques charges de cavalerie, qui auraient nettoyé les rues et châtié les factieux. M. Necker n'est à ses yeux qu'un charlatan. M. de Staël a beau vanter son illustre beau-père; en marge d'une dépêche du 9 juillet 1789, où les mérites de cet homme d'état sont exaltés, je lis cette note écrite par le roi de Suède : « Il faut demander au baron de Staël quel est le véritable plan de M. Necker, car je n'en vois encore d'autre que de briller en paraissant le modérateur du royaume, cela aux dépens du roi et de la France. » La Fayette a une bonne part de ses dédains, et c'est un chagrin pour le roi de Suède que ce général des Parisiens, comme il l'appelle, soit le neveu de sa fidèle amie Mme de Boufflers.

Sa correspondance, pendant qu'il est encore occupé de la guerre

contre les Russes, témoigne au reste de la préoccupation constante que lui causent les affaires de France.

« Les choses en France vont de mal en pis, mande-t-il au comte de Stedingk le 1er août 1789. Les gardes-françaises et même les gardes-du-corps ont fait une déclaration dans le goût de celle que fit l'armée suédoise l'année dernière. On ne sait pas quel parti le roi prendra. Le pis dans ces occasions désespérées, c'est de ne pas prendre de parti du tout. Tout cela me fait de la peine : je ne puis quitter l'habitude de m'intéresser à ce pays et à son roi. Un sentiment entretenu pendant quarante-trois ans ne s'efface pas si vite. »

« 3 août. — La France se bouleverse de plus en plus : M. Necker exilé, M. de Breteuil principal ministre... Avec tout cela une émeute affreuse à Paris, le feu aux quatre coins de la ville, l'arsenal pillé et les armes entre les mains du peuple! Le tocsin de Notre-Dame sonne sur les troupes du roi; les Allemands campent au Champ-de-Mars, livrant bataille dans la ville, où il y a eu beaucoup de monde tué : voilà ce que nous apprend aujourd'hui la poste; voilà ce qu'on fait dans la délicieuse France; voilà le fruit de la faiblesse et de l'irrésolution! »

Gustave savait avec quelle douleur le brave comte de Stedingk, qui combattait alors pour lui aux extrémités de la Finlande, recevait de tels messages. Aussi lui écrivait-il le 7 août, après lui avoir fait part de quelques succès remportés par un bataillon finlandais sur les Russes : « Je viens de réjouir le général suédois; je vais affliger le colonel français attaché à la reine et à la France. » Puis suivait le récit de la prise de la Bastille :

« Rien de plus affreux que ce qui s'est passé à Paris du 12 au 15 juillet : les Invalides forcés, le canon et les armes employés contre la Bastille; cette forteresse prise d'assaut; le gouverneur, M. de Launai, traîné par la populace à la place de Grève, décapité, sa tête portée en triomphe autour de la ville; le même traitement fait au prévôt des marchands; la formation d'une milice bourgeoise de 48,000 hommes; les gardes-françaises et les Suisses réunis avec le peuple; M. de Lafayette proclamé commandant-général de la milice parisienne, les cocardes bleues et rouges arborées; les états déclarant les ministres du roi et les agens civils et militaires de l'autorité responsables à la nation; le roi enfin, seul, avec Monsieur et le comte d'Artois, allant à pied, sans suite, au milieu de l'assemblée, faire presque amende honorable, et demander du secours pour apaiser les troubles, voilà comment la faiblesse, l'incertitude et une imprudente violence vont renverser le trône de Louis XVI. Je suis encore si affecté de ces nouvelles que je crains que ma lettre ne s'en ressente. Adieu, mon cher Stedingk. »

Plus la situation violente de la France se prolongeait, plus le roi de Suède était impatient de la guerre qui le retenait aux extrémités de son royaume. D'ambitieux projets commençaient à grandir dans

son esprit. On ne s'étonne pas de cette effervescence quand on se rappelle non-seulement quelle était sa vive imagination, mais aussi au milieu de quelles circonstances la révolution française le surprenait. Au mois d'août 1788, nous l'avons vu, une conspiration formée contre lui par une grande partie de la noblesse avait ruiné le succès de sa première campagne contre les Russes. Il s'en était vengé, pendant la diète du commencement de 1789, par un second coup d'état dirigé contre l'aristocratie suédoise. Gustave était donc triomphant malgré ses témérités, lorsque les courriers de France venaient lui apprendre coup sur coup les désastres de Louis XVI. Sa vanité se nourrissait de cette comparaison. Il se vantait, lui, d'avoir sauvé deux fois son peuple de périls qu'il ne craignait pas d'assimiler à ceux de notre pays. S'il eût été à la place de Louis XVI, il aurait, en un tour de main, conjuré tous les dangers: de ce sentiment à une pensée de solidarité entre tous les souverains, au nom de laquelle Gustave allait rêver la gloire de relever et de raffermir le plus beau trône de l'Europe, il n'y avait pas loin, et c'était au milieu de ces réflexions que, se rendant compte parfois de sa propre faiblesse, il se prenait à souhaiter d'avoir pour alliée cette même Catherine II qu'il combattait aujourd'hui. « Si elle était roi de France, s'écriait-il, que de grandes choses nous ferions ensemble! »

La négociation qu'il offrit à l'impératrice amena d'abord la paix de Verela, signée le 15 août 1790, mais n'aboutit que quatorze mois après au traité définitif. Gustave III n'avait pas même attendu la fin des hostilités pour offrir un refuge à l'émigration française. C'était à ses yeux un insigne honneur pour la Suède et pour lui-même de tendre une main secourable aux petits-fils de Louis XV. Il écrivit en ce sens au comte d'Artois et au prince de Condé, qui avaient quitté la France dès le lendemain de la prise de la Bastille. Le baron de Staël, stupéfait, l'informa, le 1er novembre 1789, que sa lettre au prince de Condé courait Paris et qu'on la lisait publiquement dans les clubs; mais il ne déplaisait pas à Gustave de se désigner dès lors aux partisans de la révolution comme leur adversaire déclaré. Les réponses qu'il reçut des princes étaient bien de nature à exalter encore son zèle. Le comte d'Artois lui disait :

« Je ne saurais exprimer à votre majesté la vive sensibilité dont j'ai été pénétré en recevant la lettre que le baron de Rehausen m'a remise de sa part. La générosité et la reconnaissance sont les vertus des grandes âmes, et j'étais bien sûr de les trouver dans celle de votre majesté. En quittant la cour du roi mon grand-père, votre majesté n'a pas tardé à déployer les grandes qualités qui la caractérisent, et qui la rendront toujours digne du grand nom qu'elle porte. Je n'ose ni ne puis me comparer à votre majesté

que par le désir brûlant d'acquérir une juste gloire. Pourquoi faut-il que la politique s'oppose en ce moment aux souhaits les plus chers à mon cœur? Ayant votre majesté pour modèle, je ne connais rien de noble et de grand à quoi je ne puisse aspirer; mais votre majesté a l'esprit trop juste pour ne pas sentir les motifs qui me forcent à refuser les offres flatteuses qu'elle m'a faites. Reçu, traité comme un fils dans la cour du roi de Sardaigne, c'est là que je dois fixer mon séjour jusqu'au moment où il me sera permis de rentrer dignement dans ma patrie et d'aspirer justement à l'espoir de la bien servir; mais j'ose supplier votre majesté d'être persuadée que je n'oublierai jamais la reconnaissance que je lui dois, et que les sentimens tendres et respectueux qu'elle m'a inspirés ne finiront qu'avec la vie. — Je suis, monsieur mon frère, etc. » « CHARLES-PHILIPPE. »

« Au château de Montcallier, le 12 octobre 1789 (1). »

La réponse du prince de Condé, datée de Turin, 16 octobre (2), égalait, si elle ne la dépassait pas, celle du comte d'Artois en témoignages de reconnaissance et d'admiration. — Si quelque chose pouvait consoler un Bourbon des malheurs de la France, écrivait-il, c'était sans aucun doute l'intérêt d'un grand roi tel que Gustave. Il eût été doux au prince d'admirer de plus près des vertus manifestées avec tant de grâce et de dignité; mais il devait, dans un temps si critique pour sa patrie et pour son roi, se tenir à portée d'en recevoir des nouvelles, jusqu'au moment où il lui serait permis de rentrer en France d'une manière qui convînt à sa naissance et à la pureté de ses sentimens. — La vieille comtesse de Boufflers refusa, elle aussi, un asile dans le Nord, mais demanda sans façon une pension annuelle de douze mille francs; sans pouvoir affirmer que le maigre trésor du roi de Suède ait offert à la comtesse un tel secours, nous trouvons, à la date du 10 mai 1790, une lettre où elle remercie le roi de ses bienfaits.

Gustave III n'avait pas tardé non plus à offrir le secours de ses armes, mais tout d'abord sans se compromettre. Dès l'automne de 1789, le baron de Taube, qui possédait son intime confiance, vint aux eaux d'Aix-la-Chapelle pour guérir une blessure qu'il avait reçue pendant la guerre de Russie, et entama avec les représentans de Louis XVI de secrètes négociations. Le traité d'amitié et de subsides conclu entre les deux cours le 1er juillet 1784, pour six ans, devait bientôt expirer; le négociateur suédois offrait de le renouveler; la Suède enverrait dès le printemps suivant dans la Manche une escadre auxiliaire de douze à quinze vaisseaux de ligne, à la condition que la France augmentât les subsides et rompît son alliance avec l'Autriche. Taube ne put qu'échanger quelques paroles à ce

(1) Papiers d'Upsal, tome XVI, n° 51.
(2) Même recueil, n° 62.

sujet avec les chefs de l'émigration; le jeune comte de Fersen dut poursuivre l'affaire en secret auprès de Louis XVI.

Les journées d'octobre paraissent avoir produit sur Gustave III une profonde impression, et forment le point de départ de ses efforts déclarés contre la révolution française. Elles offrent en effet le premier exemple de la violence populaire s'attaquant, dans Versailles, aux personnes royales, et les privant désormais, ainsi que l'assemblée constituante elle-même, de leur liberté; le 5 et le 6 octobre furent, a dit Mme de Staël, les premiers jours de l'avénement des jacobins. Les esprits sensés ne pouvaient plus s'aveugler, à partir de ce triste épisode, sur la nécessité d'organiser la résistance. En marge de la dépêche qui lui apprenait ces troubles, Gustave a écrit de sa main, le 22 octobre :

« Il me paraît qu'il est essentiel d'avertir M. de Staël de la conduite qu'il doit tenir, si la personne du roi vient à être ouvertement violentée, ou si, la cour se sauvant de Paris, cette ville entre en guerre ouverte avec son roi. Dans l'une et l'autre occasion, il ne doit pas se séparer de la personne royale, auprès de qui il est accrédité. Dans le premier cas, il doit rester absolument passif vis-à-vis de ceux qui, après avoir enfermé leur souverain, usurperaient l'autorité; mais je lui ordonne expressément de rendre en secret au roi et à la reine, au dauphin et aux enfans de Louis XVI, tous les services que les circonstances peuvent permettre. Dans le second cas, il doit sortir de Paris, si cela lui est possible, et, s'adressant au ministre du roi, demander dans quels lieux le prince souhaite que l'ambassadeur accrédité par moi près de sa personne doive se rendre. Il laissera un secrétaire à Paris pour m'informer des événemens qui se passeront dans cette ville. Je veux donner l'exemple aux autres rois de respecter leur égal dans le malheur. »

Peu de temps après, il écrit directement à la reine et probablement au roi de France. La réponse de Marie-Antoinette, qui se trouve conservée dans les papiers d'Upsal, est datée du 1er février 1790 et présente un noble mélange de résignation et de reste d'espoir :

« Monsieur mon frère, j'ai été bien touchée de l'amitié et de l'intérêt particulier que votre majesté veut bien me témoigner dans sa lettre du 22 décembre. Les malheurs inévitables du plus beau royaume possible aggravent nos peines chaque jour. Il faut espérer que le temps et surtout la conviction ramèneront l'esprit et le cœur des Français à sentir qu'ils ne peuvent être heureux qu'en se ralliant sous les ordres et le gouvernement d'un roi juste et bon, et quel autre trouveront-ils jamais, j'ose le dire, qui sache plus sacrifier ses intérêts personnels pour la tranquillité et le bonheur de son peuple? Mes enfans sont bien reconnaissans du souvenir de votre majesté, et, pour moi, je vous prie de ne jamais douter que je partage bien sincèrement tous les sentimens que le roi vous témoigne dans sa

lettre. Vous connaissez depuis longtemps ceux que je vous ai voués et la haute considération avec laquelle je suis, monsieur mon frère, de votre majesté la bonne sœur. » « MARIE-ANTOINETTE. »

Ce n'était pas le dessein de Gustave III de s'en tenir à de vaines offres de services. Pour obtenir d'utiles résultats de ses démarches, il s'adressa en même temps à l'impératrice de Russie et en France au parti de la cour, afin de réunir comme en un redoutable faisceau tous les principaux élémens de la contre-révolution. L'affaire du pavillon national lui parut offrir une excellente occasion d'engager l'impératrice de Russie. On sait que la cocarde puis le drapeau tricolores avaient commencé d'être adoptés dès le mois de juillet 1789, excepté dans la marine. Une insurrection survenue à Brest l'année suivante, à bord de l'escadre revenue des colonies, donna lieu de proposer à l'assemblée nationale la substitution des couleurs nationales au pavillon blanc, resté en usage sur nos vaisseaux. C'est Mirabeau qui, avec des paroles tonnantes, fit adopter cette réforme dans la séance du 21 octobre 1790, en y ajoutant cet amendement, que les matelots remplaceraient désormais le cri de *vive le roi* par celui de *vivent la nation, la loi et le roi!* Le nouveau décret fut presque aussitôt notifié aux diverses puissances maritimes, notamment à la Russie et à la Suède. Le chevalier de Gaussen, notre chargé d'affaires à Stockholm, remit dès le commencement de janvier 1791 entre les mains du gouvernement suédois une instruction imprimée, pour être, avec le consentement du roi de Suède, communiquée à la marine royale marchande; le même document parvenait dans le même temps à Pétersbourg. Gustave conçut aussitôt l'espérance de pouvoir concerter sa réponse avec celle de Catherine II, et de l'entraîner à former cette ligue du Nord à qui sa vive imagination réservait la gloire d'étouffer la révolution française. Un plan une fois arrêté entre les deux cabinets de Stockholm et de Saint-Pétersbourg, on aurait aisément l'adhésion de celui de Copenhague. Gustave en écrivit lui-même, dès le 21 janvier 1791, au comte de Stedingk, devenu son représentant auprès de l'impératrice. Il était indispensable, suivant lui, que les trois puissances maîtresses de la Baltique répondissent par un formel refus; il fallait effrayer par l'imposante réunion de ces réponses « les démagogues qui osaient si audacieusement insulter à tous les souverains dans la personne du roi de France. » Il ajoutait dans cette lettre, qui devait être communiquée à Catherine II :

« Admettre le pavillon national dans nos ports, ce serait montrer aux peuples un signe de révolte et de succès démagogique; ce serait du moins reconnaître hautement la légitimité des attentats de l'assemblée usurpa-

trice; ce serait donner son approbation à un succès d'un exemple si dangereux, surtout dans un moment où il est de notoriété publique qu'une association s'est formée en France pour la propagation des funestes doctrines qui, en renversant le trône de Henri IV, ont bouleversé toute la monarchie, et lorsqu'on en a déjà ressenti les insinuations en Saxe et dans plusieurs endroits en Allemagne, où des Français ont été pris et punis. Je sais que les sujets qui vivent sous la domination de l'impératrice, gouvernés avec autant de bonté que de gloire, ne peuvent que sentir leur bonheur; mais on connaît aussi la force de l'enthousiasme, le danger des exemples et l'épidémie des effervescences populaires, épidémie qui vient de s'étendre du fond de l'Amérique sur la France... Ma proposition serait donc que les ministres des cours du Nord remissent ensemble et le même jour à Paris une note au ministre des affaires étrangères, conçue dans les mêmes termes, déclarant qu'on ne recevrait et ne reconnaîtrait d'autre pavillon français que celui qui, de temps immémorial, a été reconnu pour tel, — qu'on ne souffrirait pas qu'aucun vaisseau quelconque en portât d'autre, et que, comme chaque puissance est maîtresse chez elle, on ne doutait pas que le roi de France ne prévînt par ses ordres les désagrémens que ses sujets éprouveraient, s'ils contrevenaient à cette résolution prise par toutes les puissances maîtresses de la Baltique (1)... »

Gustave terminait en donnant lui-même un projet de note qu'il proposait à la signature de l'impératrice. On voit que l'initiative et la confiance ne lui faisaient pas défaut : déjà il se voyait à la tête d'une armée suédo-russe; il domptait les factions au dehors comme il les avait domptées au dedans; il sauvait de l'anarchie le plus beau royaume de l'Europe, rétablissait Louis XVI et raffermissait en même temps tous les trônes ébranlés. Il ne lui manquait, pensait-il, pour accomplir une œuvre si grande, que des armées suffisantes et de l'argent : la coopération de la Russie lui donnerait tout cela; il y ajouterait l'appoint du génie politique et militaire. — Voyons cependant comment Catherine II accueillait son message. Nous l'apprenons avec un curieux détail par la dépêche chiffrée que le comte de Stedingk adressa au roi de Suède le 8 février en réponse à la proposition royale du 21 janvier. La physionomie du narrateur et celle de la tsarine, dont il raconte l'attitude, sont ici également intéressantes. Stedingk était loin dès lors de partager

(1) Je dois la communication de ces précieux documens et de bien d'autres encore concernant l'histoire de la contre-révolution à l'extrême obligeance de M. le comte de Manderström, ministre des affaires étrangères de Suède, qui a bien voulu me confier les copies faites par lui-même sur les pièces originales ou sur les minutes officielles conservées dans les archives du ministère des affaires étrangères à Stockholm. L'ensemble de ces pièces forme toute une page de notre histoire presque contemporaine qui ne pouvait être mieux traitée que par l'homme d'état si lettré qui les avait d'abord recueillies. Aussi n'ai-je pu consentir à tenter de les mettre en œuvre qu'en gardant le regret du curieux livre que M. le comte de Manderström en eût tiré.

les illusions de Gustave III, et il voyait à jour tout le jeu de l'impératrice. Quant à celle-ci, au lieu de décourager le bouillant roi de Suède par un refus motivé, elle était fort aise de le voir se livrer tout entier à de si lointaines espérances, oublier et les hostilités par lesquelles hier encore il inquiétait les armées russes et la grave négociation d'un traité pendante depuis la paix temporaire de Verela entre la Suède et la Russie; elle comptait bien que de si puissantes diversions lui permettraient de ne signer le traité qu'à son heure et d'imposer, pour le point si important du règlement de la frontière finlandaise, toutes les conditions qu'elle souhaiterait.

« L'impératrice continue à me traiter fort bien, écrit le comte de Stedingk. Si je ne suis pas du *petit hermitage*, c'est-à-dire de la petite société qui voit sa majesté tous les jours, je fais partie d'un *hermitage moyen* formé depuis mon arrivée ici, et composé de cinquante à soixante personnes. — La dernière fois qu'il fut assemblé en habits de masques, dimanche passé, l'impératrice me prit à part, me fit asseoir auprès d'elle, et me témoigna qu'elle avait eu ce jour-là un bien grand plaisir. « J'ai vu, me dit-elle, l'extrait de la dépêche que vous avez reçue du roi au sujet du nouveau pavillon français; le roi me donne là une preuve non équivoque de sa confiance : je vous assure que je la sens vivement... Il défend la cause de tous les souverains; il n'y a que le roi de France à qui tout ce qu'on fait chez lui est égal. C'est un fort honnête homme, je lui suis personnellement attachée; mais quelle faiblesse! Il sanctionne les plus grandes extravagances! Comment aider quelqu'un qui ne veut point être aidé? C'est lui-même qui nous prie de faire reconnaître son nouveau pavillon : comment faire pour le refuser sans attirer à son propre pavillon des suites fâcheuses? » Répondre à ces questions de l'impératrice n'était pas fort aisé; je me rabattis à montrer tous les inconvéniens d'admettre ce pavillon que votre majesté a si bien exposés dans sa lettre. La tsarine reprit : « Il n'y a que l'abus du pouvoir ou l'extrême faiblesse qui fait naître la résistance. Chez moi, on déteste trop les étrangers pour adopter leurs principes; chez vous, le roi saura bien maintenir l'ordre. J'ai eu ici de ces Français qui ont voulu prêcher la nouvelle doctrine; je les ai mis à la maison de force : ils sont devenus doux et tranquilles en fort peu de temps. —Effectivement, madame, ce moyen me paraît infaillible; mais n'y en a-t-il point pour délivrer le roi de France de sa captivité, pour rendre à ce beau pays sa consistance politique? » L'impératrice me répondit : « Écoutez, monsieur de Stedingk, le plus grand obstacle à la démocratie est l'anarchie. Il ne peut manquer que la France ne reçoive quelque secousse de l'étranger ou d'ailleurs; il faudra bien qu'on y donne le commandement à quelqu'un, et si ce quelqu'un est homme de tête, il défera ce que l'on a fait... Pour revenir au pavillon, je vais faire fouiller dans les archives : on m'a dit qu'il y a eu jadis un cas pareil, et nous verrons ce qu'il faut répondre; mais, croyez-moi, il n'est pas encore temps de brusquer les choses. » Cela dit, l'impératrice se leva, et notre conversation finit. »

Ainsi ajournée, la réponse qu'on souhaitait n'arriva point. Pendant ce temps, Catherine, sans se détourner un instant, s'avançait vers son but : ses armées réduisaient les Turcs épuisés, auxquels Gustave ne pensait plus, et elle faisait accepter du roi de Suède, en octobre 1791, le traité de Drottningholm, exclusivement avantageux à la Russie. La négociation relative au pavillon national n'avait servi qu'à montrer à l'avance les deux souverains du Nord dans l'attitude qu'ils devaient conserver à l'égard de la révolution : l'un, avec son ardeur inconsidérée et son incessant besoin de paraître, s'engageait tout d'abord dans les rangs les plus avancés; l'autre, prodigue de flatteries et de conseils temporisateurs, poursuivait en silence les secrets desseins de son égoïste politique, jusqu'à ce que le temps fût venu à son gré de se déclarer avec les autres puissances contre la république française.

En attendant que la Russie se décidât, Gustave III s'était tourné vers la France et avait adressé de formelles propositions au parti de la cour. Bien qu'il offrît déjà de profonds et funestes dissentimens, ce parti n'était pas encore absolument divisé, comme il le devait être après Varennes. Louis XVI, il est vrai, — par l'apathie de son caractère, par cette résignation qu'il prenait pour du courage et où il mettait sa vertu, enfin par cette répugnance invincible pour tout travail de l'esprit et de la pensée qui lui faisait détourner tout sérieux examen de la situation dangereuse où se trouvaient plongés le royaume et lui-même, — était incapable de régner (1). La reine, — avec des saillies de bon jugement et de vive intelligence dans sa conduite et des momens de rare courage, comme au soir du 5 octobre, quand elle disait : « Je sais qu'on vient de Paris pour demander ma tête; mais j'ai appris de ma mère à ne pas craindre la mort, et je l'attendrai avec fermeté (2), » — n'offrait cependant pas un esprit de suite d'après lequel on pût, en des circonstances si difficiles, construire un plan solide. Elle avait du moins d'excellens conseillers dans son entourage, et elle sut les distinguer d'autres amis imprudens et dangereux. Ce n'est point Mirabeau ni le comte de La Marck, ce n'est pas même le comte de Mercy qu'on peut accuser d'être restés sourds aux concessions que réclamait la nécessité des temps. L'honnête comte de La Marck, qui servit avec l'ambassadeur d'Autriche d'intermédiaire désintéressé entre Mirabeau et la cour, atteste que Mercy avait « un esprit dégagé des préjugés étroits qui l'auraient empêché de reconnaître certaines conséquences utiles de la révolution bien dirigée. » Ils formaient

(1) Voyez la *Correspondance* entre le comte de La Marck et Mirabeau, publiée par M. de Bacourt, t. III, p. 248.

(2) *Mémoires de Rivarol*, p. 302 (cités dans la *Correspondance* du comte de La Marck).

ensemble ce prétendu *comité autrichien* qui s'occupait fort peu, affirme La Marck, de l'Autriche et de ses intérêts, mais beaucoup des intérêts de la France. « Nous voulions arracher ce beau pays à l'anarchie et sauver un malheureux roi qui, s'il ne fut pas le plus habile, a été justement nommé le plus honnête homme de son royaume (1). » A côté de ces conseillers, la cour avait des instrumens dévoués, tels que M. de Breteuil, ancien ambassadeur en Suède et à qui Louis XVI donna des pleins pouvoirs de ministre des affaires étrangères, et M. de Bouillé, que ses idées politiques portaient vers une forme de constitution semblable à celle de l'Angleterre. On ne rencontrait ni de telles idées ni de tels sentimens chez les princes. Dès les premiers jours de l'émigration, ils avaient montré un esprit d'aveuglement et d'irréflexion redoutable. De Turin, ils avaient agité vainement les provinces du midi, et de Coblentz celles de l'est, sans aucun souci des dangers extrêmes que leur imprudence provoquerait. Il fallut, pendant toute l'année 1790 et les six premiers mois de 1791, les efforts constans de la reine et du roi, de M. de Breteuil et de l'empereur Léopold, pour les contenir. Ils obéissaient toutefois encore, bien qu'à grand' peine, et le parti de la cour était par là préservé de cette entière indiscipline qui entraîna dès le lendemain de Varennes son irremédiable division.

C'est ce qui fait que Gustave III, lorsqu'il voulut entrer en négociations directes avec le parti de la cour, loin de se livrer aux princes, comme il devait le faire plus tard, s'adressa directement à M. de Breteuil. Le 20 mai 1791, il écrivait au comte d'Artois qu'il se prêtait à son désir d'employer le chargé d'affaires de Suède auprès de la Porte pour obtenir des Turcs quelques millions; mais il lui recommandait de mettre dans ses démarches, pour ne pas compromettre Louis XVI et Marie-Antoinette, « la plus grande prudence et la plus imperturbable discrétion. » Il mettait en *postscriptum* que sa santé le forcerait à faire un voyage à Aix-la-Chapelle pendant le mois de juin; mais il se gardait bien de dire qu'il avait écrit trois jours plus tôt au comte de Breteuil pour ouvrir une négociation, et que son voyage à Aix-la-Chapelle était concerté pour suivre de près le développement de cette grande affaire. Gustave n'avait eu qu'à reprendre avec M. de Breteuil la suite de la négociation entreprise inutilement par le baron de Taube et continuée par Fersen. Il offrait (2) de travailler de sa personne au rétablissement du roi de France avec seize mille hommes de troupes suédoises bien aguerries par la dernière campagne en Fin-

(1) *Correspondance du comte de La Marck*, t. Ier, p. 226.

(2) Lettre de Gustave III au baron de Breteuil. Haga, 17 mai 1791. Communiquée par M. le comte de Manderström.

lande, et il se flattait de pouvoir joindre à ces forces au moins huit mille soldats russes. En échange de ces services, il demandait l'argent nécessaire pour le transport et l'entretien de ces troupes, l'assurance que le commandement en chef ne lui serait pas contesté là où il se trouverait en personne, le renouvellement, après la restauration de Louis XVI, des anciennes alliances, nommément de celle du 19 juillet 1784, avec augmentation de subsides au moins jusqu'à la somme de 3 millions de livres. « Si une impossibilité absolue ne s'y était opposée, il se fût fait une gloire de tout entreprendre pour le service du roi de France sans lui rien demander, renouvelant ainsi ces anciens et nobles exemples de loyauté et de chevalerie qui prescrivaient aux guerriers le devoir si juste de secourir les princes malheureux et opprimés; » mais il en appelait aux souvenirs de M. de Breteuil lui-même sur la pauvreté de la Suède. Il pensait qu'on pouvait engager le roi d'Espagne à fournir les secours d'argent pour le compte du roi de France, qui les lui rembourserait aussitôt après son rétablissement. Les troupes espagnoles ne devaient pas être, suivant lui, appelées en France, parce que leur apparition y réveillerait de vieilles haines nationales. Les Suédois au contraire étaient aimés des Français, auprès de qui ils avaient si souvent combattu; en outre on ne pouvait les soupçonner d'aucun projet d'agrandissement aux dépens de la France. Il demandait enfin si le roi pouvait lui faire offrir un port pour débarquer ses troupes, et annonçait sa prochaine arrivée à Aix-la-Chapelle. Il ne craignait pas d'ajouter, en forme d'apostille, que si le roi de France négociait avec ses propres sujets pour alléger sa situation en sacrifiant une partie de sa puissance, il regarderait une pareille concession comme dangereuse et contraire à tous les principes qui allaient déterminer la conduite des souverains armés en sa faveur.

La date de cette lettre coïncidait avec l'arrivée à Stockholm du comte Stackelberg, qui apportait de Pétersbourg un plan d'action commune contre la France. On apprécie facilement quelle était la sincérité de cette démonstration, quand on voit vers le même temps Catherine II essayer de corrompre les députés de l'assemblée nationale et Mirabeau lui-même; mais Gustave III, lui, n'avait contre la bonne foi de l'impératrice aucun soupçon. Il était convaincu que l'alliance du Nord allait se fonder, et nous le voyons partir plein d'espoir, le 24 mai, pour Aix-la-Chapelle. Au milieu de sa route, impatient et ne doutant de rien, il fait un pas de plus vers une rupture éclatante avec le parti qu'il veut combattre. Informé que le gouvernement révolutionnaire se dispose à faire partir le vicomte de Vibray pour le représenter à Stockholm, il informe le baron de

Staël, par une dépêche datée de Brunswick, 8 juin 1791, que nul envoyé de ce gouvernement ne sera reçu dans ses états, et que des ordres sont donnés dans les différens ports, à Stralsund, Helsingborg et Ystad, pour empêcher M. de Vibray de passer outre.

« Je regarde tous ceux qui viennent de la part de cette assemblée (et je ne suis pas le seul des souverains du Nord à penser ainsi) comme autant de conspirateurs gagés pour allumer le feu de la guerre civile dans les différens états, et pour semer partout la discorde entre les peuples et leurs souverains. Avec cette conviction, je me croirai tout permis pour les empêcher de réussir. C'est à vous de prévenir cet esclandre, qui entraînerait nécessairement la cessation de toute mission suédoise à Paris, *ce qui ne pourrait qu'être fâcheux pour vous.* J'apprends aussi qu'il est question de faire prêter à l'armée française un nouveau serment dont le nom du roi est entièrement exclu; en ce cas, je vous ordonne d'avance de signifier à tous les officiers mes sujets de quitter sur-le-champ, sous peine de désobéissance militaire, le service de France. Si quelqu'un persiste à y rester après cet ordre, vous m'en rendrez compte officiellement. »

De pareilles dispositions, que le baron de Staël ne pouvait ni publier ni garder secrètes sans accepter la responsabilité de quelque éclat dangereux, étaient par elles-mêmes singulièrement précipitées. On en jugea ainsi autour de Louis XVI, car M. de Breteuil répondit le 9 juin, de Soleure, la lettre suivante :

« Je n'hésiterais pas, sire, à accepter au nom du roi votre tendre et courageuse proposition, si le roi était libre et à la tête de la plus saine partie de ses troupes; mais, dans la position où se trouve encore sa majesté, elle ne peut et ne doit que vous demander, sire, de tempérer les mouvemens de votre amitié et de lui en conserver les dispositions pour l'instant où elle aura repris le droit de réclamer le secours de son plus ancien allié et de son meilleur ami... Vous sentirez, sire, que tant que le roi est entre les mains des factieux, des démarches éclatantes de votre amitié ne feraient qu'augmenter également ses entraves et ses dangers. J'espère que nous touchons au terme des uns et des autres; mais il faut y être arrivé avant de pouvoir se livrer à la plupart des mesures les plus importantes, les plus désirables et même les plus nécessaires. »

M. de Breteuil acceptait du reste à l'avance toutes les conditions du traité, et il assurait qu'une négociation était déjà entamée avec l'Espagne pour en obtenir des subsides. Le roi de France, disait-il, avait le désir de fournir au roi de Suède tout l'argent nécessaire, et s'engageait en tout cas à trouver dans le succès les moyens de s'acquitter envers son généreux allié. Deux observations graves terminaient la lettre du baron de Breteuil : par l'une, répondant à l'apostille de Gustave III, il affirmait que jamais le roi de France

n'avait pensé ni ne penserait à rien céder de sa prérogative; par l'autre, il conjurait expressément le roi de Suède de se tenir en garde contre les Français qu'il allait trouver sur la frontière : leur légèreté et l'indiscrétion de leurs propos en faisaient autant d'espions pour l'assemblée nationale, et on le suppliait de ne rien leur communiquer de ses desseins.

L'exécution de ces desseins était concertée avec celle du projet de fuite qui devait échouer à Varennes. Gustave III était certainement instruit du plan de la cour : la lettre du baron de Breteuil le faisait déjà supposer, et nous le savons en outre par deux billets adressés par Fersen au baron de Taube pour être communiqués au roi de Suède.

« Tout ce que je vous ai dit que j'avais imaginé pour procurer le départ du roi et de la reine et un changement de la situation politique, ainsi que sur la nécessité d'un secours étranger, est devenu un projet réel à l'exécution duquel on travaille aujourd'hui. Personne n'est dans la confidence, sauf quatre Français, dont trois sont à l'étranger. Je n'en ai rien dit au roi de Suède dans ma dernière lettre, qui est *en clair*, parce que j'ai craint que quelque Français de sa maison, trouvant ce papier sur sa table, n'en prît connaissance. Nous devons être défians; la propagande a trouvé moyen de corrompre tous ceux qui sont au service des princes ou des cours étrangères. »

Le second billet est daté du 4 avril, deux mois avant la fuite.

« Il serait à propos que, pour accompagner le roi de France, je prisse l'uniforme suédois. Demandez à sa majesté si elle permet que je porte en cette circonstance l'uniforme de ses dragons, que j'ai depuis longtemps ici. Je n'ai pas avec moi d'uniforme de la garde, et je n'ose en commander un dans ce moment; mais je le ferai faire et le porterai dès que je serai sorti de la ville (1). »

On voit suffisamment par ces lignes que Gustave III était du complot. Il semble même qu'il ait désiré que l'uniforme suédois se montrât aux provinces françaises dans une si grave circonstance. Aussi disait-on dans Paris, au lendemain même de Varennes, que c'était lui qui avait déterminé Louis XVI, et le ministre de Danemark en Suède écrivait à quelque temps de là : « M. d'Armfelt a marqué assez clairement à M. de Saint-Priest, en ce moment à Stockholm, que sa majesté suédoise a eu part au plan de l'évasion du roi de France. » C'était d'ailleurs un Suédois, le comte Axel de Fersen, que le roi et la reine avaient choisi pour veiller aux préparatifs et à l'exécution de

(1) Ces deux billets de Fersen à Taube se trouvent en suédois dans les *Souvenirs* du colonel Schinkel, t. II, p. 169.

leur dessein. Depuis longtemps, — depuis trop longtemps sans doute pour la garantie du secret désirable, — Fersen, que sa qualité d'étranger rendait plus libre en vue de certaines démarches, s'occupait des mesures préliminaires. Il avait emprunté au nom du roi une somme de deux millions; il avait commandé six mois à l'avance, comme pour une dame russe, Mme de Korff, la fameuse berline à six places qui devait servir à l'évasion. Cette berline offrait, comme on sait, une extrême recherche de luxe et de comfortable, et contenait tout le nécessaire pour la vie de plusieurs jours; Fersen en surveillait avec soin tout le travail. Une fois achevée, c'est à Fersen que le fabricant la livra : on la conduisit à son hôtel, rue de Matignon, et le public entrait dans la cour pour la visiter, cela au moment où les papiers publics annonçaient le dessein de la famille royale, et quand Fersen était si connu pour ses relations avec le château. C'est lui qui procure les passeports, toujours au nom de Mme de Korff, lui qui loue à l'avance les voitures nécessaires pour que les voyageurs aillent rejoindre la berline à la barrière Saint-Martin, lui qui correspond par chiffres avec M. de Bouillé. On peut rétablir avec les relations du temps tout le détail, heure par heure, de ses derniers préparatifs pendant la journée du 20 juin. Les imprudences y éclatent presque autant que le dévouement et le zèle; mais il agissait en cela comme le roi et la reine, et comme tous ceux qui les entouraient. Qui n'a suivi avec anxiété les vicissitudes étranges de ce funèbre épisode, ces caprices de coquetterie féminine et ces prétentions d'étiquette qui risquent, avant le départ, de tout compromettre, — puis, pendant la fatale nuit du 20 au 21 juin, cette ignorance du chemin qui doit conduire des Tuileries au Carrousel, et ensuite, à travers le labyrinthe des rues de Paris, vers la barrière Saint-Martin, — cette malheureuse reine errante à minuit comme une criminelle, cette berline isolée sur la grande route pendant un navrant retard (1)? Enfin la famille royale arrive. Fersen a présidé, à travers mille dangers, au départ; c'est lui qui a dirigé, à la sortie des Tuileries, Mme de Tourzel avec le petit dauphin et Madame royale; c'est lui qui a servi de cocher jusqu'à la barrière. Déjà le jour commence à poindre quand il achève de placer dans la berline les six voyageurs. Il prend place sur le siége; c'est un homme de confiance, le cocher même de Fersen, qui conduit, et le comte a prêté ses propres chevaux. En moins d'une demi-heure on est à Bondy, et c'est de là que, sur

(1) Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié les émouvans récits de M. de Mazade sur Marie-Antoinette. Est-il besoin de dire que son étude, alors même qu'elle aurait fait acception de certains textes récemment discutés par nous, subsiste par elle-même, avec la délicatesse pénétrante de ses appréciations?

les instances de la reine, Fersen, qui la croit sauvée, retourne vers Paris. A peine la grande ville est-elle sortie du sommeil que la sinistre rumeur du départ de la cour y circule. Fersen assiste à cette première et terrible effervescence dont il ne prévoit pas le prochain effet, et réussit à partir le soir du 21 juin pour Bruxelles. Le même jour, Gustave III, arrivé depuis une semaine à Aix-la-Chapelle, se rendait à Spa pour être plus près de la frontière. Exactement informé de l'évasion, il se promenait à pied aux portes de la ville, sur la grande route par où devait venir, à l'heure que ses calculs avaient fixée, le courrier annonçant l'heureuse réussite. On le vit errer impatient et inquiet, compter les minutes et les heures, puis rentrer en ville fort troublé. La nuit suivante, pendant son sommeil, le baron Fabian Wrede entra précipitamment dans sa chambre, et l'informa du désastre qui ruinait tant d'espérances.

Dans la pensée du parti de la cour, l'entreprise qui venait d'échouer à Varennes était la suprême tentative offerte à la royauté pour éviter un formidable avenir. Louis XVI passait, non sans raison, pour être captif depuis que les journées d'octobre l'avaient ramené de Versailles à Paris. La cour se flattait de l'idée qu'une partie de la nation et de l'armée même voulait encore sauvegarder la royauté, avec les garanties de la constitution nouvelle. Il fallait seulement, pensait-on, se soustraire à la tyrannie de la capitale, se retirer dans une forteresse avec quelques régimens dévoués, et donner ainsi le temps aux Français restés fidèles de se prononcer et de se compter. On osait croire que l'effet moral d'un tel changement exercerait, sans guerre civile, une profonde influence, ou que, si la guerre civile devait éclater, elle serait courte, et amènerait de part et d'autre des concessions. On espérait en même temps que le concours des forces étrangères, qu'on avait accepté, resterait superflu : vaines illusions, qui étaient dissipées cruellement. Le parti de la cour, annulé depuis que ses chefs naturels se voyaient condamnés à l'inaction, allait se diviser. A côté de ce qu'il faut appeler désormais le parti du roi, bien impuissant par lui-même, il y a maintenant le parti des princes avec la plus grande partie de l'émigration groupée autour d'eux. C'est ici, à vrai dire, que se retranche l'esprit de la contre-révolution; Gustave III veut en devenir le héros.

A. Geffroy.

LA
CONTRE-GUÉRILLA FRANÇAISE
AU MEXIQUE
SOUVENIRS DES TERRES CHAUDES

I.

LA GUERRE DE PARTISANS DANS L'ÉTAT DE VÉRA-CRUZ.

En France comme au Mexique, on a beaucoup parlé de ce corps irrégulier qui porte aujourd'hui le nom de *contre-guérilla française*. La contre-guérilla, il faut le dire, a versé beaucoup de sang dans les états où elle a guerroyé, Vera-Cruz et Tamaulipas; mais elle en a perdu beaucoup aussi. On saura mieux plus tard si elle a rendu des services au milieu de ses luttes et de ses souffrances de chaque jour. Pour nous, en retraçant le passé de ce corps de partisans d'après quelques notes dignes de foi, comme aussi d'après nos propres souvenirs d'officier de la *contre-guérilla*, nous n'avons qu'un but, celui de dire la vérité sur un nouvel épisode de l'histoire militaire de notre temps.

A ce point de vue tout spécial de l'histoire militaire, le rôle de la contre-guérilla française au Mexique offre plus d'un incident qu'il importe de ne pas négliger. En général, l'art de la guerre est régi par des lois fixes, déterminées, qui ne se modifient que lentement sous l'action des nouvelles découvertes ou du perfectionnement des

armes à feu à longue portée. Les corps réguliers qui composent les armées sont les instrumens naturels de la stratégie, et grâce aux principes de tactique militaire ils doivent, après des marches et des contre-marches savantes, arriver à heure dite et à point nommé sur les vastes champs de bataille de l'Europe. Dans ce duel en champ clos, les masses concentrées s'entre-choquent : c'est Austerlitz ou Waterloo; mais il est des temps et des pays où la lutte prend forcément un autre caractère. L'ennemi, qui se sent incapable de résister en ligne aux troupes aguerries, abandonne brusquement les voies tracées par la grande guerre, il éparpille ses forces; servi par sa connaissance exacte des lieux, il profite des moindres accidens de terrain. Si le climat est dans certaines zones malsain pour l'assaillant, il y appelle la défense et se fait insaisissable, tout en harcelant son adversaire. La guerre de partisans est inaugurée. C'est alors que les corps réguliers, grosses machines difficiles à mouvoir, cèdent la place à des corps irréguliers qui ont leur raison d'être dans leur indépendance même et leur légèreté.

La conquête de l'Algérie a produit les tirailleurs algériens et les spahis. La Crimée a vu naître nos *bachi-bozouks* de la Dobrutscha, trop cruellement décimés par les maladies (1). Au Sénégal, en Chine et en Cochinchine, les contingens français se sont adjoint des troupes auxiliaires spéciales. La création d'une contre-guérilla au Mexique était donc recommandée par des exemples justement célèbres et nécessitée de plus par l'état du pays. Au Mexique comme autrefois en Espagne, dès l'arrivée des Français, des guérillas ou bandes de partisans s'étaient levées sur tous les points du territoire. L'armée française n'en marcha pas moins sur Puebla; mais les guérillas augmentaient en nombre et en audace. On fit alors appel aux hommes de bonne volonté de toutes nations, surtout aux Mexicains et aux Français; les contre-guérillas se levèrent à leur tour. Une mission difficile était confiée à leur courage et à leur dévouement : l'extinction du banditisme, qui aujourd'hui encore désole le Mexique sous le prétendu drapeau de l'indépendance. Les atrocités qu'on allait avoir à punir n'avaient rien de commun avec la défense toujours légitime d'un peuple contre l'invasion étrangère; elles devaient être poursuivies sans pitié ni merci.

I.

Le territoire de l'empire mexicain se divise, on le sait, en trois zones distinctes. La première, connue sous le nom de terres chaudes

(1) Voyez, sur les *bachi-bozoucks* de la Dobrutscha, la *Revue* du 15 octobre 1859.

(*terras calientes*), comprend tout le littoral de la mer, et s'enfonce d'une vingtaine de lieues environ dans l'intérieur du pays. Baignées du côté de l'Océan par le golfe du Mexique, et sur le versant opposé par les eaux du Pacifique, ces terres chaudes, dont le niveau dépasse à peine celui de la mer, ne méritent que trop bien leur nom; c'est un séjour brûlant, exposé sans défense à toute la furie du soleil, et d'une insalubrité proverbiale qu'entretiennent à la fois les miasmes des marécages et la végétation luxuriante des forêts vierges. — La seconde zone comprend les terres tempérées (*terras templadas*), qui s'élèvent peu à peu en gravissant les premières pentes de la chaîne des Cordillères, et dont les riches cultures réunissent les produits du midi de l'Europe aux fruits des tropiques. — Enfin les terres froides (*terras frias*) appartiennent aux hauts plateaux qui s'étendent depuis le pic d'Orizaba jusqu'au pic de Colima. De ces deux points culminans, qui dominent les deux versans opposés du Mexique, se découvrent les deux mers qui baignent ses rives. Sur ces hauts plateaux sont bâties les villes principales, Mexico, Puebla et Guadalajara. On y retrouve toutes les essences d'arbres qui caractérisent les contrées septentrionales.

En 1862, lorsque pour appuyer les réclamations de leurs nationaux les flottes alliées de l'Angleterre, de l'Espagne et de la France se dirigèrent vers le Mexique, c'est au port de Vera-Cruz, situé au fond du golfe, qu'elles vinrent débarquer. On sait qu'après la rupture de la convention de la Soledad, qui entraîna la retraite des forces anglaises et espagnoles, le petit corps expéditionnaire français resta seul pour attaquer la république mexicaine, défendue par son président Juarès. Nos troupes se mirent en marche, s'éloignèrent des terres chaudes tout en conservant leurs communications en arrière avec Vera-Cruz, le port de ravitaillement, traversèrent la zone tempérée, et gravirent les terres froides à travers les escarpemens des Cumbres jusqu'au plateau d'Anahuac, où la ville de Puebla se préparait à repousser les Français. Soixante lieues séparent Puebla de la Vera-Cruz. Le 5 mai 1862, la division française du général de Lorencez soutenait une lutte héroïque sous les murs de Puebla, et, après avoir escaladé sous la mitraille les hauteurs des forts Guadalupe et Loreto, accablée par le nombre et par un effroyable orage, elle battait en retraite. Pour venger l'échec du 5 mai, le gouvernement impérial faisait partir aussitôt un corps d'armée de trente mille hommes, sous les ordres du général Forey, chargé d'aller planter le drapeau national dans la capitale même du Mexique.

Au mois d'octobre 1862, le général Forey arrivait de France et prenait le commandement de l'expédition; mais lorsqu'il eut porté ses deux divisions françaises sur les hauts plateaux pour préparer

le siége de la ville de Puebla, il devint évident qu'une guerre de partisans, organisée par les juaristes dans les terres chaudes, allait se poursuivre à côté de la guerre régulière, et qu'elle exigerait de notre part l'emploi de moyens exceptionnels. Le terrain choisi par les bandes des partisans mexicains était un heureux point de ralliement. Les terres chaudes, le long du parcours suivi par l'armée française, étaient couvertes de bois et de broussailles favorables aux embuscades. Les ardeurs d'un climat embrasé et nouveau pour nos soldats décimaient les escortes d'infanterie et de cavalerie chargées de protéger les convois, embourbés souvent dans des chemins impraticables. Les traînards, accablés par la soif ou épuisés par la marche, étaient achevés par les guérilleros, qui bientôt massacraient les voyageurs et les femmes après les avoir cruellement outragés.

Le 14 février 1863, après avoir repoussé une attaque des lanciers rouges, éclaireurs de l'armée mexicaine descendus de la ville de Tepeaca, la division Douay campait échelonnée sur le plateau d'Anahuac. De l'autre côté de la Sierra-Malinche au front neigeux (1), la division Bazaine couvrait toutes les pentes de la route de Perote (2). Les avant-postes des deux divisions françaises veillaient dans le silence de la nuit. Ce même soir, à vingt lieues en arrière de l'armée, sur la route de la Vera-Cruz à Puebla, il y avait bal. Les salons de M. de Saligny, ministre de France, séjournant à Orizaba, étaient en fête. Pendant les danses, le général Forey, commandant en chef de l'armée du Mexique, se détacha de son état-major et s'approcha du colonel Du Pin, récemment arrivé de France. — Colonel, lui dit-il, les terres chaudes sont infestées de bandits : nos convois sont journellement attaqués; les voyageurs sont dévalisés ou assassinés; les communications sont trop souvent coupées. J'ai jeté les yeux sur vous pour nous débarrasser de ces brigands. Je vous donne le commandement des contre-guérillas des terres chaudes. Il s'agit d'assurer la sécurité du pays et la marche des convois de l'armée pendant que je serai occupé au siége de Puebla, que je vais entreprendre prochainement. — Le colonel Du Pin demanda au général ses instructions. On lui donnait pleins pouvoirs; il n'avait qu'à poursuivre à outrance les bandits et à purger le pays. Le bal continuait cependant : au son des notes languissantes de la havanaise, les couples se croisaient sans cesse; parmi les belles Mexicaines qui s'abandonnaient à l'enivrement de la valse, plusieurs eussent pâli si l'ordre tombé des lèvres du général en chef avait frappé leurs oreilles. Une contre-guérilla française venait en

(1) Pic très élevé qui se dresse en avant de Puebla.
(2) Ville située en avant de Puebla.

effet d'être décrétée, et peut-être y avait-il ce soir-là dans les salons du ministre de France quelques chefs de guérillas travestis en galans cavaliers, dont les têtes, souriantes en cette nuit de fête, devaient plus tard grimacer au bout d'une branche.

Depuis le mois de février 1863 jusqu'au mois de mars 1865, le colonel Du Pin est resté à la tête de la contre-guérilla. Chacun a pu le voir au Mexique coiffé d'un vaste *sombrero*, vêtu d'une pelisse de colonel rouge ou noire, chaussé de bottes jaunes à l'écuyère avec éperons du pays, portant huit ou neuf décorations sur la poitrine, un revolver au côté, un sabre éprouvé pendu à sa selle. Il fallait un homme de forte trempe, un officier infatigable, pour mener à bien l'organisation de la contre-guérilla. Les divers élémens appelés à composer le nouveau corps de partisans étaient épars sur plusieurs points. Les Mexicains Murcia, Llorente et Figarero, transfuges ralliés à la cause française, opéraient pour leur compte avec de petites bandes dans les environs de la Soledad. Quant au corps principal des contre-guérillas dites *mexicaines*, il était stationné à Medellin, à quelques lieues de Vera-Cruz. M. de Stœklin en avait été le chef jusqu'alors. M. de Stœklin, Suisse d'origine, avait, au début de l'expédition de 1862, organisé spontanément une petite troupe restée indépendante, quoiqu'attachée à la cause française, et composée d'aventuriers de toutes les nations. Doué d'un grand courage personnel, il entraînait facilement ses hommes dans les bois de Vera-Cruz, et ses premières incursions furent heureuses; mais, lorsque sa troupe vint à grossir, ses qualités militaires ne furent plus à la hauteur du commandement qui lui était confié. Quelques opérations importantes, où il déploya le plus brillant courage, restèrent sans succès et compromirent son autorité. Son mépris pour les ordres d'officiers français dont il relevait lui porta le dernier coup. La démission qu'il offrit fut acceptée; mais il reçut en même temps la croix de la Légion-d'honneur. Un an plus tard, dans une charge où il fut abandonné des Mexicains qu'il menait au feu, M. de Stœklin tomba criblé de blessures et mourut en brave.

Le 20 février, le colonel Du Pin arrivait à Medellin pour prendre possession de son nouveau commandement. Ce fut un curieux spectacle que la revue de cette cavalerie et de cette infanterie sans uniformes. La troupe sous les armes, fièrement déguenillée, attendait rangée dans un *coral* (1). Toutes les nations du monde semblaient s'être là donné rendez-vous : Français, Grecs, Espagnols, Mexicains, Américains du nord et du sud, Anglais, Piémon-

(1) Enceinte palissée pour les animaux.

tais, Napolitains, Hollandais et Suisses se coudoyaient. On ne pouvait pas dire que chaque pays avait envoyé à cette bizarre exposition les types les plus remarquables de sa race. Presque tous ces hommes avaient quitté leur patrie pour courir après une fortune toujours fugitive. On y trouvait le matelot désillusionné de la mer, le négrier de La Havane ruiné par le typhus destructeur de sa cargaison, l'écumeur de mer ancien compagnon du flibustier Walker, le chercheur d'or échappé d'Hermosillo aux balles qui avaient frappé Raousset-Boulbon, le chasseur de bisons venu des grands lacs, le manufacturier de la Louisiane ruiné par les *Yankees*. Cette bande d'aventuriers ignorait la discipline : officiers et soldats se grisaient sous la même tente; les coups de revolver sonnaient souvent le réveil. Quant au costume, si cette troupe eût défilé, clairons en tête, sur les boulevards de Paris, on eût cru assister au passage d'une ancienne bande de truands exhumés du fond de la Cité. Le quartier, situé au bas de la rivière, entouré d'une palissade en bois dur à travers laquelle une charrette attelée aurait pu aisément se faire jour, était un cloaque infect où les hommes ne trouvaient même pas d'abri pendant les pluies de l'hivernage.

En quelques jours, des carabines rayées, des pistolets, des sabres, des effets de campement, furent distribués aux soldats. La route de la Soledad n'était rien moins que sûre, il fallait tenter au plus tôt une sortie pour la dégager; mais les chevaux manquaient: aucune remonte ne fonctionnait faute de fonds. Il fallait pourtant faire flèche de tout bois et parer aux difficultés. L'alcade de Medellin fut mandé et sommé de trouver les piastres nécessaires, sous la condition qu'elles seraient fidèlement remboursées trois jours après sur la solde de la troupe. L'alcade se retrancha derrière une impuissance absolue; mais, au moment de rentrer dans sa maison, il s'aperçut que sa porte venait de recevoir une garde d'honneur de dix cavaliers, dont le chef lui remit respectueusement un papier au sceau du commandement. Une heure lui était accordée pour faire ses préparatifs de départ : il lui était octroyé quelques mois de loisirs au fort de Saint-Jean-d'Ulloa, si renommé pour sa salubrité! Une demi-heure s'était à peine écoulée, que les fonds publics, qu'on savait cachés dans sa maison, étaient versés à la caisse de la remonte. Ceci donne la mesure de la bonne volonté que les autorités mexicaines nommées par nous apportaient dans leur service. Trois jours après, l'argent fut rendu, au grand ébahissement de l'alcade, peu habitué à trouver chez les fonctionnaires mexicains une fidélité aussi scrupuleuse en matière de deniers publics.

La difficulté pour se remonter ne consistait pas seulement dans le manque d'argent. Les propriétaires des *haciendas* ou fermes voi-

sines ne voulaient pas se défaire de leurs chevaux, de peur de se compromettre aux yeux des guérilleros, qu'ils redoutaient bien plus que les Français. Chaque cheval porte en quelque sorte son certificat d'origine imprimé sur sa cuisse par le fer du propriétaire. Il fallut déclarer aux *hacenderos* que, s'ils ne voulaient pas vendre leurs chevaux aux Français, on irait les prendre dans leurs habitations ou dans leurs pâturages, mais sans les payer. De cette façon, ils auraient réellement cédé à la force devant une razzia de guerre, et leur responsabilité serait à l'abri des représailles des guérillas. Cette menace, appuyée d'un exemple chez le plus gros propriétaire, suffit pour faire affluer les chevaux dans Medellin.

Les maisons de Medellin se groupent sur la rive droite du Rio-de-Jamapa, à trois lieues de Vera-Cruz. Un chemin de fer relie au port cette ville de jeux et de plaisirs, toute parfumée d'orangers. La sécurité des routes pour les joueurs favorisés de la fortune y est malheureusement moins grande qu'à Bade. Medellin est entourée de tous côtés de ces bois épais et odorans dont la végétation luxuriante annonce déjà les forêts vierges des plateaux du Chiquihuite. Sa garnison se composait alors, outre la contre-guérilla, d'une compagnie d'infanterie de marine et d'une vingtaine de fantassins du commandant mexicain Llorente. Toutes les nuits pourtant, la ville était attaquée par les guérillas, qui s'abritaient pour tirer derrière des haies de verdure. Dès que les balles venaient siffler aux oreilles des habitans, toutes les portes se fermaient, et la garnison ne bougeait pas de ses positions. Le système de guerre fut changé: on résolut de passer de la défensive à l'offensive.

Le 3 mars 1863, à la tombée de la nuit, un Espagnol, du nom de Perez Lorenzo, se présentait à la grand'garde. De grosses larmes coulaient de ses yeux; sa figure pâle et maigre accusait la douleur. Il demanda à être reçu en particulier par le colonel. A peine introduit dans sa tente : « Veux-tu me venger? lui dit-il. J'avais une maisonnette entourée de jardins dont je portais les fruits à Vera-Cruz et à Medellin; j'avais une jeune femme de dix-huit ans que j'avais aimée et épousée à La Havane; elle était enceinte de six mois. Hier, la guérilla commandée par don Juan Pablo, lieutenant des bandes de Jamapa, est entrée dans ma maison, m'a attaché à un poteau; ils ont violé ma femme, et après lui avoir ouvert le ventre ils m'ont jeté à la face mon enfant à peine formé. Comprends-tu, colonel, pourquoi je ne me suis pas tué? » Les larmes de l'Espagnol s'étaient taries, son regard était fixe. Lorenzo resta jusqu'à minuit enfermé avec le colonel dans sa tente; dix minutes après sa sortie, trente cavaliers et trente fantassins attendaient des ordres en silence. Lorenzo, les mains liées derrière le dos crainte de surprise ou de tra-

hison, servit de guide, la petite colonne se mit en route, et par un sentier de bêtes fauves se dirigea sur les *ranchos* (1) voisins de l'*arroyo* de Cañas, où se retirait quelquefois don Juan Pablo. La nuit était affreuse, il tombait une pluie torrentielle; les visages et les mains se déchiraient aux épines du chemin. A trois heures du matin, on se précipita sur les cases; tout était désert. Pourtant au pied d'un lit s'élevait un amas de laine fraîchement remuée, les matelas parurent suspects; on fouilla, et grâce à la pointe du sabre qui piqua dans les chairs on trouva deux lieutenans de Juan Pablo, son beau-frère Juan Lopez et son cousin Omata. Ils faisaient tous deux partie de la bande qui la veille avait assassiné l'Espagnole. Les *ranchos* furent livrés aux flammes et les deux prisonniers furent passés par les armes. C'était la première carte de visite de la contre-guérilla française aux bandits des terres chaudes. A six heures du matin, la petite colonne était rentrée à Medellin sans que les habitans eussent eu avis de sa sortie.

Chaque jour, de Medellin on poussait de légères reconnaissances dans toutes les directions; c'était désormais la guerre de partisans. Opérer par petits groupes, voir de ses propres yeux, se tenir toujours au courant des mouvemens les plus secrets de l'ennemi, déjà mieux servi que nous par les indigènes, parcourir de grandes distances en peu de temps, tomber à l'improviste sur les retraites les plus cachées, tel était le nouveau service inauguré, et qui allait former de véritables partisans, reliés à l'armée régulière par une discipline plus ferme et cette assurance d'un appui réciproque qui donne de l'audace.

Le 7 mars, du côté de Puente-Morone, un individu à cheval, à la vue de nos cavaliers débouchant subitement dans un sentier, prit la fuite à toute bride. Malgré la vitesse de son cheval, il fut arrêté. Il était porteur d'un passeport parfaitement en règle que lui avait délivré le jour même la préfecture politique de Vera-Cruz. Rien ne ressemble à un honnête homme comme un voleur. L'exhibition empressée de ses papiers fit pourtant naître quelques soupçons. Après qu'il eut été vainement fouillé, il fut déshabillé, et un soldat découvrit sous l'aisselle du bras gauche un gros paquet de capsules de guerre soigneusement caché. Le fugitif, amené à Medellin malgré ses protestations d'homme de bien, fut reconnu comme membre de la guérilla de Jamapa commandée par Antonio Diaz. Pio Quinto (c'était son nom) avait guerroyé longtemps avec les Indiens *pintos* (2) pour et contre le féroce Alvarez, le vieux chef d'Acapulco

(1) Habitations rurales.

(2) Ainsi nommés à cause de leurs taches de lèpre.

connu sur tout le littoral du Pacifique. Pio Quinto jouissait d'une belle réputation de coupeur de grands chemins. La qualité d'honnête homme qu'il invoquait fit qu'on lui posa cette alternative : ou être pendu sans confession à un arbre de son choix, comme faisant partie d'une bande de braves gens pris en flagrant délit d'espionnage et de commerce de munitions de guerre, ou conduire nos soldats la nuit suivante vers la retraite de ses dignes compagnons. A ce prix, la vie lui était assurée, mais rien de plus. La crainte de mourir sans confession lui fit agréer la seconde proposition; le désir même d'obtenir un peu plus que la vie lui arracha une confidence. Pio Quinto déclara que la nuit suivante il devait y avoir à Rodeo de Palmas une grande partie de *monte*, et que les principaux guérilleros s'y étaient donné rendez-vous. Avant d'arriver à ce point, ajoutait-il, le chemin menait à Rincon de Pañas, où serait sans faute embusqué un avant-poste de l'ennemi.

Ce même soir, Medellin s'amusait; toute la société de la ville était invitée à une grande réunion; par ordre, tous les officiers de la contre-guérilla y allèrent danser. L'ordre fut exécuté avec d'autant plus d'entrain que les Mexicaines se montraient depuis peu aussi gracieuses qu'élégantes, et que, selon toute probabilité, les guérillas paieraient les violons. A minuit, un cavalier vint annoncer au colonel que tout était prêt. Sans perdre de temps, ce dernier regagnait au galop, près du débarcadère du chemin de fer, une colonne légère composée de quarante cavaliers, de cinquante fantassins et de vingt fusiliers de marine. En écartant les branches, on entra sous bois, puis on trouva un défilé sinueux; on était forcé de marcher un par un, sans fumer. Des arbres fraîchement coupés barraient de distance en distance le sentier, déjà trop étroit. On pouvait d'un moment à l'autre tomber dans une embuscade; les hommes étaient peu faits encore à ces expéditions nocturnes où l'imagination grandit toujours le danger. Malgré les obstacles, tout marcha avec ordre. A deux heures du matin, on avait parcouru trois lieues. La cavalerie, lancée au galop, se précipita si rapidement sur Rincon de Pañas, qu'elle surprit, appuyée sur son fusil, une vedette qui n'eut pas le temps de faire feu. Les deux cases qui servaient de *ranchos* furent entourées, et presque aussitôt l'infanterie y entrait au pas de course. La première recherche n'amena d'autre découverte que celle d'une Indienne qui se tenait fièrement debout au milieu de la case, une torche de résine à la main, sans autre vêtement qu'une splendide crinoline. L'éclat de ses yeux indiquait qu'elle n'avait pas été surprise dans son sommeil malgré ce costume tout au moins léger. Un soldat, soupçonnant quelque ruse, plongea sa baïonnette dans la crinoline. Tout d'un coup à travers la fente se dressa,

en faisant un bond comme un chat-tigre, un Mexicain richement vêtu de cuir et d'argent, armé d'un revolver. Au même moment, au dehors, entre les deux cases, se passait une scène digne du pinceau de Salvator Rosa. Notre nouvelle recrue, Perez Lorenzo, à la faible lueur d'un rayon de lune, avait reconnu dans la vedette enlevée sous les armes Luis de Leon, sergent de guérilleros, un des assassins de sa femme. Luis de Leon se cachait sous un faux nom. Lorenzo frotta brusquement une allumette et plaça la lumière sous la face du bandit. Le misérable avait cinq pieds huit pouces, et Lorenzo l'avait vite reconnu. Un ancien guérillero converti depuis peu, Joachim Florès, fut toutefois appelé pour constater l'identité de l'assassin. Joachim le réduisit vite au silence en accusant sa propre complicité dans trois meurtres récens commis par Luis de Leon. La lune brillait sous la feuillée, un arbre décharné était voisin : à l'aide d'un nœud coulant, le bandit fut enlevé. Lorenzo regarda longtemps une masse sombre s'agiter en l'air dans les dernières convulsions. Le souvenir de sa femme lui pesait moins : elle était vengée; le lendemain, il disparut.

Restait l'homme de la crinoline. Deux fantassins le traînèrent devant le colonel Du Pin. Il fut constaté que c'était Julio Cara Rubio, adjoint à l'alcade de Jamapa. Ce chef, doué d'une agilité extraordinaire, glissa comme une anguille entre les mains des soldats. Se faufilant entre les jambes des chevaux, il prit la fuite. Il reçut en passant un coup de sabre et un coup de baïonnette. Deux nouveaux engagés, peu habitués à ce genre d'opérations nocturnes, firent feu sur lui. Il se précipita dans la rivière; arrivé au fort du courant, affaibli par ses blessures, il fut entraîné et disparut dans un tourbillon. La salle de jeu était à 400 mètres de là. Les coups de fusil des deux maladroits avertirent les joueurs, qui se dispersèrent en toute hâte dans les bois. Le but principal de la sortie était manqué; mais Pio Quinto eut la vie sauve. La colonne rentrait à cinq heures du matin à Medellin; la fête de nuit durait encore. Les invités furent surpris de voir défiler la troupe, qu'ils croyaient endormie dans son quartier.

Plusieurs petites expéditions conduites avec succès eurent encore lieu autour de Medellin. La ville désormais reposait tranquille : les avant-postes étaient respectés, et la sécurité des routes était rétablie dans un rayon de quatre à cinq lieues. Les guérillas avaient compris que le temps des rapines faciles était passé et que la *fantasia* à coups de fusil autour des faubourgs avait ses dangers. Ils songèrent alors à se réunir pour offrir des centres de résistance plus sérieux. C'était un grand pas vers la pacification du pays, car il était désirable d'avoir affaire à une troupe assez forte pour

attendre ou offrir le combat, plutôt que d'être obligé de mettre chaque jour une partie de ses forces en mouvement à la poursuite de cinq ou six ennemis presque insaisissables.

II.

Trois points de concentration furent choisis par les guérillas mexicaines, qui dès ce jour s'abritèrent sous le titre mensonger de *forces libérales*. Les villes de Jamapa, à quatre lieues de Medellin, sur la même rivière (le *rio* de Jamapa), de Cotastla, à deux marches de la Soledad, enfin de Tlaliscoya, au sud, à deux fortes étapes de Medellin, dont elle est séparée par deux rivières larges et profondes (1), s'organisèrent pour la résistance.

La contre-guérilla avait eu pour premier chef un homme d'une grande audace; le succès de M. de Stœklin eût été assuré, s'il avait eu l'entente des opérations militaires. Il s'agissait maintenant d'apprendre à cette troupe ce dont elle était capable après une réorganisation conforme aux principes de la guerre. Le 16 mars, à cinq heures du soir, la population de Medellin, groupée sous les arcades et les orangers, voyait se former en ligne sur la place de l'église soixante-dix fantassins et quatre-vingts cavaliers de la contre-guérilla, précédés par vingt-six éclaireurs mexicains du commandant Murcia. Ces troupes prirent la route de Jamapa. Depuis deux ou trois jours, on avait fait à dessein circuler le bruit que cette petite localité aurait les honneurs de la première attaque. Après une lieue parcourue, on fit halte sous prétexte d'attendre le retour des espions, et à une heure du matin, après cette feinte, on rentrait dans ses quartiers.

Le lendemain 17, après avoir passé la rivière de l'Atoyac au point du jour à Paso-del-Toro, on se dirigeait vers l'*hacienda* de Mandigue. Les guides qui marchaient à la tête de la colonne connaissaient mal le pays ou avaient intérêt à nous égarer, car Mandigue n'est qu'à huit lieues de Medellin, et pourtant à deux heures de l'après-midi ces guides déclarèrent qu'il y avait encore quatre heures de marche. La chaleur était torride; depuis le passage de l'Atoyac, traversé au soleil levant, pas une goutte d'eau. L'infanterie, encore peu habituée à la marche dans ces sables des terres chaudes, était épuisée et haletante; les plus jeunes avaient l'écume à la bouche. On touchait à un désastre. Les officiers, pour redonner du courage aux soldats, mirent pied à terre et prirent la tête de la troupe; les cavaliers cédèrent leurs montures aux traînards les plus fatigués. Vers quatre

(1) Tlaliscoya est une vieille ville espagnole qui exerce une grande influence politique sur les localités voisines.

heures et demie, un puits délabré contenant un peu d'eau fut signalé : c'était la terre pour les naufragés. Après une halte d'une heure, où la soif avait été modérément apaisée, on se remit en route, et à huit heures du soir on arrivait à Mandigue. Cette *hacienda*, enfermée par une ceinture verdoyante de bananiers et de citronniers, est riche en ressources du pays. Trois bœufs rapidement abattus et dépecés, grillés sur les braises ardentes en plein vent, firent les frais d'un splendide repas arrosé de larges tasses de café indigène aux senteurs parfumées. Un beau ciel étoilé servit de tente; la paille de maïs, ramassée dans les sillons, offrait un lit plein de fraîcheur. Le bivouac fut bientôt silencieux, et la nuit répara les forces des hommes, si gravement éprouvées par la marche de la veille.

L'attaque de Tlaliscoya était préparée par cette pointe en pays ennemi : c'était, des trois centres occupés par les *forces libérales*, le plus difficile à enlever; mais aussi cette position commandait militairement les deux autres. Deux chemins se présentaient pour l'attaque. Le premier, passant par Rancho-de-Plata, demandait deux jours de marche; de plus, avant d'arriver à la ville, il fallait traverser un bois épais et profond. Les guérillas y avaient intercepté la route sur une longueur de 400 mètres par des abatis de bois dur, derrière lesquels ils avaient placé des barricades de distance en distance. Le second tracé était plus court : on comptait six lieues à peine; mais on devait traverser deux rivières rapides, qui n'étaient guéables en aucune saison.

Le 18 mars, à dix heures du matin, la colonne légère fut passée en revue devant le péristyle de l'*hacienda*. Le colonel déclara que, vu les difficultés du second tracé, il se rendrait à Tlaliscoya par Rancho-de-Plata. Tous les habitans de l'*hacienda* et ceux des *ranchos* voisins assistaient à la réunion; les guides étaient commandés; plusieurs espions partirent immédiatement pour avertir l'ennemi du projet de départ et de direction. Le but était atteint : les espions avaient été trompés; aussitôt trente cavaliers se portèrent à fond de train vers la première rivière appelée *Rio-de-Pozuelo*, pour surprendre le bateau qui servait au passage. Le maître de Mandigue se proposa lui-même pour guide. La mission des trente cavaliers fut promptement remplie, et à une heure du soir deux brigadiers apportèrent la nouvelle qu'on s'était emparé du bateau.

Quatorze fantassins, encore sous le coup des insolations de la veille et trop faibles pour suivre le mouvement, se barricadèrent dans l'*hacienda*, prêts à toute surprise. La colonne se mit en marche et n'arriva qu'à quatre heures du soir sur le bord du premier cours d'eau. On organisa rapidement le va-et-vient; l'opération était dé-

licate, car un petit canot, creusé dans un tronc d'arbre, ne pouvait contenir que sept ou huit hommes. L'infanterie passa la première, et les plus valides furent dépêchés sans retard au pas de course pour tâcher de surprendre les bateaux de la seconde rivière. Pendant ce temps, la cavalerie hâtait à son tour son mouvement : il fallut desseller les chevaux, qui suivirent à la nage l'embarcation emportant les cavaliers.

Les hommes d'infanterie partis en éclaireurs se dérobaient sous bois, l'œil au guet, interrogeant les moindres éclaircies, cherchant à découvrir la rive de l'autre fleuve qui les séparait de Tlaliscoya. A un détour, le panorama changea brusquement. A 10 mètres au-dessous du chemin rongé par les eaux, dans un lit taillé à pic, ombragée de hautes futaies, roulait une rivière large de 120 mètres; elle grondait au loin, grossie par les pluies de la montagne. Au bas d'une rampe, véritable escalier de chèvres, la petite baie, réservée d'ordinaire aux canots, était vide et solitaire; le courant venait s'y briser en rejaillissant. A peine les têtes des Français eurent-elles paru au sommet de la berge escarpée, qu'elles furent accueillies par une vive fusillade partie de la rive opposée et dirigée par l'ennemi, caché derrière des barricades de balles de coton. Deux blessés tombèrent sur les feuilles mortes dont le sol était couvert. Au bruit des détonations et des clameurs des guérillas se mêlaient les cris sardoniques d'une nuée de perroquets à l'éclatant plumage, saluant le coucher du soleil et voletant à travers le feuillage aux mille nuances. Les nouveaux engagés, qui voyaient le feu pour la première fois, tiraient un peu au hasard et sans bien ajuster. Défense leur fut faite de brûler une cartouche. Quelques bons tireurs seuls, choisis et embusqués dans les touffes d'aloès, ripostèrent à l'ennemi avec précision. Les chants de triomphe cessèrent bientôt sur la rive opposée. Plusieurs partisans avaient été atteints de balles coniques qui ne pardonnent guère; parmi eux, un cavalier à l'allure hardie, monté sur une belle jument alezane, fut renversé : une balle s'était aplatie sur la plaque de son ceinturon. A peine remis du choc, il remonta hardiment en selle; sa monture fut tuée. Une minute après, il accourait sur un brillant étalon noir et lâchait de pied ferme son coup de carabine. La réponse à son défi fut aussi rapide que la pensée; une balle française lui brisa l'épaule et le jeta à terre. Sa chute fut le signal de la déroute; les embuscades les plus rapprochées de la rivière furent désertées, et beaucoup de guérilleros furent tués en traversant les éclaircies. Cet audacieux partisan qui venait de payer chèrement sa bravade était don Miguel de Cuesta, commandant en second les bandes libérales. Il survécut à sa blessure, et on le vit plus tard se rallier à l'intervention. Il faut remar-

quer à ce propos que le Mexicain, aussi habile à faire le coup de feu qu'à manier sa monture, parade volontiers sans peur devant les balles; l'arme blanche exerce moins de séduction sur son tempérament.

Faute de canots, le passage n'était pas possible. L'ordre de la retraite fut donné au moment où la cavalerie avait déjà traversé le premier cours d'eau. Le maître du bateau, qui paraissait intelligent, déclara que la rivière qui couvre la ville pouvait être franchie à cheval à deux lieues en amont. Sur la promesse de quatre onces d'or (320 francs), il consentit à servir de guide. A la chute du jour, la cavalerie se mit en mouvement dans la direction du gué; à neuf heures et demie du soir, l'infanterie devait reprendre ses positions de la journée et ouvrir son feu sur la ville par-dessus le fleuve, de manière à faire croire à une nouvelle attaque de front.

Les difficultés de cette marche de nuit furent extraordinaires. Le temps venait de changer brusquement; des rafales de vent s'engouffrant dans les broussailles annonçaient un coup de *norte* (1). Pas une étoile au ciel. La lune dans son plein, voilée par les gros nuages courant à toute vitesse, ne jetait sous bois qu'une lueur blafarde : à ses pâles rayons, on eût pu voir les cavaliers, courbés sur leurs chevaux pour éviter les tourbillons de sable soulevés par la tempête, glisser inquiets et en silence à travers des fourrés presque impénétrables. On quittait à tous momens les sentiers frayés pour éviter les *ranchos*, dont les habitans auraient éventé notre marche en lançant dans l'espace quelques notes gutturales, signal toujours convenu avec les guérillas. Parfois on se frayait un chemin à coups de *machete* (2), et les loups des prairies hurlaient en s'appelant, les chevreuils effarouchés bondissaient devant les chevaux, qui se cabraient dans l'obscurité sous leurs cavaliers. Bientôt les ombres de la nuit grandirent sous les arbres à caoutchouc au noir feuillage. Les cavaliers distinguaient à peine ceux de leurs compagnons qui les précédaient. Au passage de l'un de ces ravins profonds et sinueux qu'on nomme des *barrancas*, deux pelotons s'égarèrent, et la cavalerie se trouva réduite à vingt-six cavaliers de Murcia, plus quarante contre-guérillas. Il n'y avait pas à hésiter cependant, et l'on continua de s'avancer. Soudain, vers neuf heures, une fusillade très bien nourrie éclate dans le voisinage. On croit au massacre des deux pelotons égarés, tombés sans doute dans une embuscade. Le colonel Du Pin, voyant que le trouble gagne déjà sa poignée d'hommes, fait mettre pied à terre, visite toutes les armes,

(1) Grandes rafales venant du nord qui désolent trop souvent la plage de Vera-Cruz.
(2) Le *machete* est un grand couteau à large lame fortement emmanchée.

s'assure qu'on a enlevé les capsules, et défend, sous peine de mort, de tirer un coup de feu, quoi qu'il arrive; puis on marche, le sabre au poing, avec les plus déterminés, du côté de la fusillade. L'alerte fut de courte durée : arrivée sur un point culminant, la cavalerie aperçut les lueurs de la fusillade dans le lointain; l'écho, au milieu du silence de la nuit, avait trompé les oreilles les mieux exercées. C'était l'infanterie qui, dans sa fausse attaque, devançant l'heure convenue, avait ouvert le feu trop tôt. La colonne reprit la route du gué, et l'on se remit en selle. Cette fausse alerte sauva la cavalerie, car on sut plus tard que, près du point où l'on avait changé de route pour se porter au secours des deux pelotons qu'on croyait massacrés, nous attendait une forte embuscade ennemie qui, prévenue subitement de l'arrivée des Français, s'était crue découverte, tournée déjà peut-être. Au même moment, des signaux annonçaient aux Mexicains embusqués l'approche du détachement égaré, et la fusillade engagée sous Tlaliscoya mettait en fuite la guérilla, convaincue que la ville assiégée allait être attaquée par des troupes supérieures en nombre.

Une demi-heure après, le Rio-Blanco fut traversé au gué appelé *Callejon-del-la-Lecheria*. On déboucha bientôt sur la route, à 400 mètres en arrière des abatis d'arbres gardés par une portion des « forces libérales. » A quelque distance de la ville, l'ordre est donné de mettre le sabre à la main et d'aborder la position à fond de train. Les cavaliers partent de toute la vitesse de leurs chevaux, et en quelques minutes, au milieu de cris sauvages, tombent à revers sur les guérillas, qui, épouvantées de cette apparition inattendue, lâchent leur décharge et s'enfuient de toutes parts, abandonnant sur place armes, chevaux et drapeaux. Nos fantassins, continuant leur fusillade de la rive opposée, blessent un de leurs camarades, et ne cessent le feu qu'à l'appel de la trompette sonnant la fanfare de la contre-guérilla.

Avant cette attaque, malgré la violence du coup de *norte*, toutes les maisons de Tlaliscoya étaient illuminées *à giorno* sur la face opposée à la rivière. Comme par enchantement, à l'entrée des assaillans, toutes les lumières s'éteignirent, et les portes se fermèrent. La menace de mettre le feu à la ville, communiquée par un *sereno* (veilleur de nuit), produisit un effet magique : les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. On était maître de Tlaliscoya; mais la position était très aventurée, car la guérilla qui avait défendu Tlaliscoya, forte au moins de deux cent cinquante hommes sous les ordres du colonel Gomez, pouvait d'un moment à l'autre, prévenue par la population du petit nombre des assaillans, faire un retour offensif. Le moindre désordre parmi les vainqueurs pouvait causer un désastre,

d'autant plus qu'il n'y avait pour le moment aucun appui à espérer de l'infanterie et du détachement de cavalerie égaré, dont on était séparé par une large rivière, sans moyens de communication. Les boutiques, qui avaient ouvert de nouveau leurs comptoirs, regorgeaient de liqueurs de toute espèce. Les officiers réunirent leurs hommes, leur révélèrent le danger de la situation en faisant appel à leur énergie. Promesse fut faite de ne boire que les liqueurs de distribution régulière. Le serment fut scrupuleusement tenu; il y allait du salut commun. On choisit d'abord sur la rive du fleuve une maison capable, par sa construction, de résister à un assaut, et où les chevaux pourraient s'abriter dans un *coral* sans crainte de ces incendies qui sont une manœuvre de guerre fort en faveur parmi les Mexicains. Les notables de la ville y furent mandés poliment, ainsi que le maître de la maison, José-Maria Billegas. Ordre leur fut intimé de pourvoir sur-le-champ à une réquisition de vivres et de fourrages pour deux cents chevaux et quatre cents hommes. Ce chiffre, grossi à dessein, fit quelque impression. Une partie des notables fut retenue en ôtages, l'autre courut à Tlaliscoya pour assurer l'exécution des ordres. La menace de fusiller ceux qui n'obéiraient pas dans le plus bref délai eut pour premier résultat l'envoi presque immédiat de quantités considérables de maïs et de paille : les *tortillas* (crêpes de maïs), le pain et la viande toute cuite suivirent de près. La petite troupe française était à dessein disséminée par groupes à chaque ouverture de la maison du notable Billegas. Il importait de lui persuader qu'il aurait un grand nombre de bouches à nourrir. Hommes et chevaux firent bonne chère, la litière fut moelleuse pour tous. Le surplus des vivres, grâce à l'obscurité, fut jeté à la rivière.

Il était urgent néanmoins de se mettre en communication avec les troupes restées sur la rive gauche. Un cavalier, fort nageur (1), s'offrit pour aller porter des ordres et chercher des nouvelles. La joie fut grande quand il revint nous apprendre que le détachement égaré dans les forêts avait fini par se réunir à l'infanterie. Malheureusement le chef de cette dernière troupe n'avait pas compris ses instructions; à la première faute d'une attaque prématurée s'était jointe une imprudence des plus graves. Au lieu de faire tirer à courts intervalles quelques coups de fusil pour tenir l'ennemi en éveil sur ses barricades, on avait exécuté des feux aussi nourris que ceux des Mexicains. Les cartouchières ne contenaient plus que quinze ou vingt cartouches. D'un moment à l'autre, on pouvait être

(1) Ce cavalier, nommé Dumont, a donné depuis trois ans mille preuves de dévouement et d'audace; il est aujourd'hui officier dans la contre-guérilla.

attaqué par des forces considérables : les contingens voisins de Santa-Anna, de Tlacotalpan, du Miadero, du Conejo, villages dont les dispositions hostiles étaient connues, prévenus par leurs *avanzadas* (vedettes) et la fusillade, ne viendraient-ils pas grossir la guérilla de Tlaliscoya? Le manque de munitions donnait à songer. Les sentinelles furent doublées; mais il devenait indispensable de se procurer sans retard des bateaux pour communiquer avec l'autre rive du torrent et pouvoir au besoin battre en retraite ou appeler à soi toutes ses forces. Les notables affirmèrent que les guérillas avaient emmené avec eux tous les bateaux. Il fut décidé que, le lendemain matin à cinq heures, les deux canots affectés d'ordinaire au passage de la rivière seraient avec leurs bateliers devant les degrés de la maison de Billegas. La liberté fut rendue à deux des notables, avec mission d'aller en personne à la découverte. Si à l'heure dite les deux notables, connus pour amis des guérillas, n'étaient pas de retour, leurs maisons seraient incendiées; puis, de demi-heure en demi-heure, chacun des quatre notables restés à Tlaliscoya serait fusillé. Chaque demi-heure de retard en outre coûterait 1,000 piastres (5,000 francs) aux habitans. Ces dispositions prises, les officiers, qui depuis le matin n'avaient ni bu ni mangé, songèrent aux affaires sérieuses, c'est-à-dire au souper. Il était déjà deux heures du matin. Billegas offrit galamment à ses hôtes un repas vraiment royal et tout gratuit. Sans nul doute, cette table somptueusement servie était destinée aux chefs des guérillas, dont le quartier-général avait été, quelques jours auparavant, installé en face, dans un café appartenant au noble amphitryon. On y avait trouvé des soucoupes pleines de poudre et de capsules. Avant de faire honneur aux plats, on invita Billegas à les déguster le premier; il y avait lieu de craindre qu'un peu de poison ne fût mêlé aux sauces. Une fois cette formalité accomplie, les vins généreux circulèrent, et la santé de la France fut portée par tous les convives, par Billegas lui-même, qui ne se permit aucune hésitation.

Vers trois heures du matin, on entendit une bande affolée de cavaliers traverser la ville au galop. C'étaient les fuyards de la fameuse embuscade qui rejoignaient leurs compagnons d'armes épars aux quatre vents. A cinq heures, les deux embarcations si bien cachées par les guérillas étaient amarrées devant la maison de Billegas; à sept heures, toutes nos troupes s'étaient ralliées dans la ville. Dès le matin, on recueillit les armes abandonnées par l'ennemi dans sa déroute. Le butin se composa de quatre-vingt-quatorze fusils, de quelques lances, du drapeau de la cavalerie, brodé or et argent, du guidon de l'infanterie, d'un tambour d'origine américaine, d'un trombone et de la canne de commandement de

l'alcade, chef politique et militaire selon l'habitude des temps de guerre au Mexique. Le pillage, quels qu'en fussent le prétexte et la forme, fut sévèrement interdit. Sous la conduite d'officiers spécialement désignés, les perquisitions commencèrent et amenèrent la saisie chez les principaux habitans de plus de 400 kilogrammes de poudre, de balles et de plomb en énorme quantité, de capsules de guerre et de moules faits pour fondre seize balles d'un coup. Les munitions inutiles furent jetées à la rivière; les autres rendirent grand service.

La ville de Tlaliscoya est assez vaste. Elle forme un grand demi-cercle dont la base repose sur la rivière; elle est entourée de bois presque impénétrables. Lors des grandes crues, les eaux jaunâtres du torrent viennent battre les pignons des maisons, construites en pierre volcanique, qui bordent la rive. L'église, de belle et ancienne construction, a été respectée par les guerres civiles; de vieilles fresques à l'intérieur rappellent les peintures murales du midi de l'Espagne. Tlaliscoya était gardée avant l'arrivée des Français par une haie de cabanes en bambou qui servaient de postes aux guérillas. De ces postes, les habitans, pour peu qu'ils fussent parcimonieux envers les bandits, étaient couchés en joue, et payaient cher la protection d'amis toujours armés qui, au moindre danger, disparaissaient dans les forêts, dont seuls ils connaissaient les sentiers sinueux.

A l'extrémité ouest de Tlaliscoya s'élève une riche fabrique de coton, fondée par une compagnie américaine; les murailles, hautes de 6 mètres sur un développement de 80 en longueur, sont à l'abri de toutes les attaques, grâce à une épaisseur qui égale celle des couvens de construction espagnole dont le siége de Puebla devait offrir quelques échantillons dignes de la colère de nos boulets rayés. La fabrique de coton ne compte que deux portes, dont l'une s'ouvre sur la ville et l'autre sur le *rio*. Dès que la troupe des contre-guérillas eut été toute réunie, elle fut massée dans ce vaste bâtiment. La journée s'y passa fort calme. Les magasins contenaient quatre cents barils de farine, des quantités considérables de sucre et de café, et plusieurs milliers de balles de coton, sans compter celles dont l'ennemi s'était servi pour construire ses barricades. Ces richesses accumulées mirent un peu en éveil l'appétit des soldats, forcés de respecter une consigne sévère : pour des estomacs affamés, la tentation était forte; mais la surveillance des chefs calma toutes les convoitises. Quant à la maison de Billegas, devenue le quartier-général, sur la parole donnée par le maître lui-même qu'elle ne renfermait ni armes ni munitions, on s'était dispensé par politesse d'y faire aucune perquisition. Le hasard fit

tomber entre les mains d'un cavalier un sabre et un fusil qu'il reconnut pour avoir appartenu à son frère, tué deux mois auparavant dans une embuscade. Les notables, réunis par ordre, durent interroger Billegas sur la provenance de ces armes, et après une constatation publique de mensonge le condamnèrent eux-mêmes comme recéleur à 500 piastres d'amende, qui furent séance tenante distribuées à la troupe.

A l'approche de la nuit, les officiers furent prévenus que le lendemain matin, au point du jour, on irait attaquer Passo-Santa-Anna; les troupes reçurent une ration de vin et les vivres nécessaires pour le départ. Les chevaux restèrent sellés. A sept heures du soir, le curé de Tlaliscoya fut appelé et invité à désigner, parmi les cases de bambou adossées au bois, celles qui étaient reconnues comme postes de guérillas. Une quarantaine de cases devint la proie des flammes. Si les habitans de la ville avaient été sages, cet incendie pouvait leur assurer la sécurité en les délivrant de cette pression continue exercée sur eux par les fusils braqués à travers les meurtrières des cases de bambou; mais au Mexique, depuis la chute de la vice-royauté, on était habitué à voir une bande de quarante coquins armés jeter la terreur dans une ville de cinquante mille âmes et la rançonner sans qu'aucune résistance se produisît. En janvier 1864, lorsque les forces d'Arteaga s'enfuyaient devant la petite colonne du général Bazaine, arrivant à marche forcée aux portes de Guadalajara, n'avons-nous pas entendu des Mexicaines raconter, devant leurs maris et leurs frères impassibles, que depuis trois mois elles n'osaient plus descendre de leurs maisons dans les rues de la ville, craignant d'être dépouillées de leurs bijoux en plein jour ou entraînées à la montagne faute d'une rançon immédiatement payée! Guadalajara est la seconde ville du Mexique, et la bande de l'assassin Rojas intimidait quatre-vingt mille âmes! Il y avait d'ailleurs trop d'élémens d'hostilité réunis à Tlaliscoya pour que des conseils de paix pussent s'y faire entendre. Depuis la première descente des troupes alliées à Vera-Cruz, Tlaliscoya servait de centre à la réunion des mécontens et des bandits qui, sous le drapeau de l'indépendance, se livraient au pillage. Tous les notables étaient Espagnols, à l'exception d'un seul Mexicain nommé Arrechebalete. Ces dignes fonctionnaires trônaient tous dans leurs *tiendas* (boutiques d'épicerie et débits de liqueurs), où, à l'abri de leur nationalité, ils fournissaient aux guérillas, dont ils devenaient les recéleurs et les commissionnaires en gros, des armes et des munitions de guerre. La position de Tlaliscoya, dejà très forte en tout temps à cause des bois épais et des deux *rios* qui la couvrent, est plus redoutable encore pendant l'hivernage : presque tout le terrain qui

s'étend entre cette ville et l'*hacienda* de Mandigue n'est alors qu'un vaste étang boueux. En présence des difficultés d'une occupation permanente et du défaut de communications, cette place forte eût dû, pour la sûreté des terres chaudes, être impitoyablement rasée. Cette mesure rigoureuse était d'autant plus nécessaire que Tlaliscoya touche presque à Passo-Santa-Anna, le seul point guéable sur le Rio-Blanco de la mer à Omealca. La proximité de ce seul gué établit des relations constantes avec Tlacotalpan, le Miadero, le Conejo et toute la côte du sud jusqu'à Minatitlan, localités très hostiles, et auxquelles Tlaliscoya assurait un ravitaillement et un excellent centre de défense. La mort récente du brave officier supérieur Maréchal, commandant supérieur de Vera-Cruz, qui succomba glorieusement, le 2 mars 1865, dans une embuscade près de Medellin, n'a fait que trop bien comprendre ce qu'a de favorable au banditisme des terres chaudes cette position de Tlaliscoya. Le colonel Du Pin, qui avait résolu la destruction de cette place, céda aux prières du commandant Murcia, qui répondit de la fidélité de Tlaliscoya. La ville fut sauvée, mais elle paya bientôt sa dette de gratitude par la trahison.

La nuit du 21 au 22 mars 1863 offrait à Tlaliscoya un aspect presque féerique. Les rues, l'église et les maisons étaient illuminées au bruit des boîtes d'artifice tirées en l'honneur de l'intervention et des Français. Non moins galans pour leurs ennemis, les Français illuminaient aussi. Les flammes petillantes des cases de bambou incendiées s'élançaient en gerbes de toutes couleurs à travers les branches des vieux géans de la forêt. L'horizon était gros de nuages, et parfois la rafale se mêlait à la fête et promenait la flamme, comme une torche, sur les lauriers-roses et les mimosas aux parfums enivrans. Les sentinelles, abritées derrière les troncs d'arbres, pouvaient entendre le bruissement des serpens à sonnettes se glissant dans les hautes fougères. Peu à peu les débris fumans ne jetèrent plus qu'une lueur incertaine. Les buissons et les sentiers s'étaient emplis de bruits confus et étranges annonçant l'approche du danger. Quelques éclaireurs partirent à la découverte et revinrent presque aussitôt. Nous apprîmes par eux que l'ennemi, encore invisible, avançait, se multipliant de minute en minute, et prenait ses positions pour envelopper la ville au point du jour.

La situation était critique : allait-on se lancer à travers des broussailles inconnues sur des forces supérieures? L'offensive est souvent heureuse; puis le devoir était de courir à l'*hacienda* de Mandigue pour sauver les quatorze retardataires qui s'y étaient renfermés et dont on allait être coupé. Valait-il mieux traverser la rivière en face d'un ennemi nombreux et sur des coquilles de noix malgré

l'impétuosité du torrent? Ce parti était hardi; mais les grandes ombres de la nuit promettaient le succès sans perte d'hommes, si la partie était bien jouée. On commença par éteindre tous les feux : à deux heures du matin, le colonel éveilla lui-même deux escouades d'infanterie, qui traversèrent rapidement le courant. Une d'elles resta sur la rive gauche du Rio-Blanco; la seconde se porta au pas de course au Rio-de-Pozuelo, afin de s'emparer du bateau. Aussitôt après le transport des blessés de la veille, la cavalerie commença son passage. Cette opération, difficile de jour, était encore plus périlleuse à ce moment; mais la disposition des lieux la favorisait. Pendant que les troupes sortaient successivement pour s'embarquer, sans souffler mot, par la porte débouchant sur la rivière, de petites patrouilles d'infanterie défilaient par la porte opposée donnant sur la ville, et faisaient des rondes à 2 ou 300 mètres de distance. L'ennemi, embusqué dans les bois, au bruit de ces marches cadencées sur les dalles, ne pouvait guère soupçonner que le reste de la colonne traversât au même moment la rivière. Dans la crainte de retards fâcheux, les chevaux furent lancés à la nage tout harnachés. L'infanterie suivit. Quelques selles tournèrent, des sangles se rompirent, cinq chevaux et un homme furent noyés; mais un peu après trois heures tout était passé sur la rive gauche. Pour enlever à l'ennemi les moyens de poursuite, les embarcations furent coulées. — Le second passage s'accomplit d'une façon non moins heureuse. Le batelier qui avait fidèlement servi la contre-guérilla et ses deux fils furent largement récompensés : ils refusèrent l'offre de suivre la colonne, et voulurent rester dans leur maison. Deux jours après, leurs trois corps se balançaient au même arbre : sous la plante des pieds presque carbonisés, on remarquait quelques restes d'un feu mal éteint. Les *libéraux* de retour s'étaient vengés.

A cinq heures du matin, après avoir traversé les bois qui couvrent la rive gauche du Rio-de-Pozuelo sur une largeur de 3 kilomètres, notre colonne marchait en plaine sur Mandigue. Le drapeau rouge, enlevé aux guérillas, flottait déployé en tête de la cavalerie. Les premiers rayons d'un beau soleil levant, reflétés à travers une couronne de nuages par les neiges éternelles du grand pic d'Orizaba, dissipaient les fatigues de la nuit. Nos poitrines respiraient plus à l'aise. Chacun à son tour, d'une voix mâle, entonnait un refrain du pays qu'on répétait en chœur. Évoqué par ces accens du nord ou du midi, plus d'un souvenir de la patrie absente se retraçait dans le lointain, et rappelait parfois de douces heures aux pauvres aventuriers. D'autres plus insoucians, blasés d'ailleurs sur les marguerites effeuillées aux heures de rêverie, fouillaient les broussailles

et les touffes de grandes herbes, le fusil à la main, à la poursuite d'un lapin ou d'un dindon sauvage destiné à faire le soir les délices du bivouac. Les écloppés, le cigare à la bouche, mêlés aux cavaliers qui traînaient leurs chevaux fatigués par la bride, flânaient en attendant l'arrivée de l'arrière-garde.

Soudain éclate une décharge en tête de colonne au milieu d'un nuage de poussière; les refrains commencés meurent sur les lèvres des chanteurs, et les retardataires retrouvent des forces pour serrer les rangs. C'était un assez nombreux parti de cavaliers de Tlaliscoya, sorti la veille de Jamapa, où il était allé au secours d'Antonio Diaz, qui redoutait l'attaque aunoncée des Français. Ces partisans revenaient en toute hâte défendre leur ville, dont ils avaient appris la situation critique par un courrier des notables. A la vue de la contre-guérilla, trompés de loin par le drapeau rouge déployé en tête, ils avaient cru rencontrer la troupe du colonel Gomez. La bande imprudente, lancée au galop, donna tête baissée dans notre avant-garde, et se dispersa sous la fusillade comme une volée d'étourneaux en s'enfuyant à toute vitesse, non sans laisser quelques hommes sur le terrain.

A dix heures du matin, notre colonne retrouvait à l'*hacienda* de Mandigue les quatorze des siens qu'elle avait laissés en arrière; rien ne les avait inquiétés. L'occupation de Tlaliscoya, due à un heureux coup de main tenté avec une poignée d'hommes, produisit un grand effet dans les terres chaudes. Les guérillas comprenaient déjà que les difficultés de terrain et de climat ne les défendaient plus des attaques des Français, de ces surprises de nuit que les Mexicains goûtent médiocrement, et où le vaincu n'a qu'un espoir, celui de périr, car ils avaient déjà trop cruellement appris aux Européens à ne plus faire de prisonniers. Le 22 mars, on était de retour à Medellin. On s'arrête malgré soi à cette date mémorable du 22 mars, pleine de grands souvenirs pour l'armée du Mexique. Ce même jour, à quarante lieues de distance, le canon, vengeur de la trahison du 5 mai, commençait à gronder sous les murs de Puebla, déjà témoins de l'héroïsme chevaleresque du général de Lorencez et de son petit corps d'armée. Ce même jour, pour célébrer dignement l'ouverture du siége, le 3e chasseurs d'Afrique, entraîné par son vaillant colonel, aujourd'hui le général du Barrail, enfonçait en un choc terrible les régimens de cavalerie mexicaine venus de bien loin, du Nuevo-Leon et du Cohahuila, dans les champs de Chollula. Pour la contre-guérilla, le 22 mars n'évoque pas d'aussi grands souvenirs. Ce jour-là, il fut convenu qu'elle resterait pour quelque temps à Medellin, sans rien tenter encore contre Jamapa et Cotastla. Sans doute la prise de Jamapa et de Cotastla était d'un grave in-

térêt pour l'avenir des terres chaudes; mais les communications de la Vera-Cruz avec Puebla exigeaient une grande sécurité pour les convois de vivres, d'argent et de munitions, qui, malgré des efforts inouis, montaient lentement au plateau d'Anahuac. Il fallait se tenir prêt à déjouer une attaque sur Medellin, la Tejeria ou le chemin de fer. En un pareil moment, le succès d'une pareille attaque pouvait avoir de graves conséquences. C'est par ordre supérieur que l'expédition projetée contre Jamapa et Cotastla fut ajournée.

III.

Bien que la troupe fût immobilisée à Medellin, d'où la surveillance était facile, chaque nuit amenait une sortie partielle à quelques lieues de distance. Il était important d'ailleurs de tenir la contre-guérilla en haleine, et d'en éloigner cette oisiveté compagne inséparable de l'indiscipline et des fièvres meurtrières du pays.

Qu'on nous permette d'entrer ici dans quelques vues générales sur le corps que nous n'avons jusqu'ici montré qu'en action. C'est dans les jours de repos que l'on pouvait le mieux étudier les conditions qui convenaient au commandement d'une pareille troupe. L'aventurier qui entre dans une guérilla arrive d'ordinaire tout formé pour le service militaire. C'est un homme qui a quitté jeune encore sa patrie, qui a visité plusieurs pays et s'est habitué de bonne heure au danger. Le caractère de l'aventurier varie à l'infini : l'un est avide d'or, l'autre a soif de plaisirs; un troisième est poussé par le désir de se faire un nom, qui sait même? de conquérir un trône. Tous ont, sans exception, de grands défauts, des vices même; mais d'aucun d'eux on ne peut dire qu'il est le premier venu. Les réunir, les organiser, les discipliner et les faire mouvoir n'est pas chose facile : c'est une affaire de tact, d'autorité, de justice et d'audace. Le chef doit compter avec mille aspirations diverses et inspirer une confiance sans réserve. Le grand défaut d'un corps d'aventuriers est que ces hommes ne servent ni un gouvernement ni une patrie; ils ne combattent pas pour une idée : ils ont pourtant le même drapeau, celui de l'inconnu, et cette bannière merveilleuse, aux mille couleurs de l'espérance, doit toujours flotter à leur tête.

Qu'on n'aille pas croire que les corps de partisans supportent mal la discipline. S'ils sont incapables de s'asservir à tous ces règlemens minutieux grâce auxquels nos escadrons, nos régimens, se meuvent comme de grosses machines de guerre et se décomposent dans tous leurs rouages, ils savent du moins comprendre et pratiquer cette sérieuse et solide discipline qui relie les com-

battans au moment du danger en un seul faisceau. C'est dans les entreprises hasardeuses, éloignées des opérations principales, que ces corps francs, habitués à savoir se suffire et se contenter de peu, révèlent toute leur valeur. La force de ces vrais satellites d'une armée est dans leur excessive mobilité de jour et de nuit. Si le danger séduit les imaginations ardentes, le métier d'avant-postes, d'éclaireurs, d'explorateurs dans les pays inconnus, dépourvus de ressources, où l'ennemi se fait insaisissable, est leur lot indiqué. L'intelligence et l'audace individuelles ont alors un vaste champ devant elles. Si un coup est manqué, l'échec subi n'est jamais complet et ne compromet en rien la réputation de l'armée.

On s'est beaucoup élevé contre la solde extraordinaire allouée aux troupes de cette nature; mais, à bien examiner, coûtent-elles beaucoup plus cher que les corps réguliers? Les aventuriers sont d'ordinaire doués d'une santé robuste, déjà éprouvée et soutenue par une grande énergie de caractère. La nostalgie, qui frappe si rapidement le soldat à l'étranger, les épargne. Leur mouvement perpétuel combat les germes des épidémies, les exhalaisons malsaines, meurtrières pour d'autres, et le séjour des terres chaudes, funestes même aux naturels, a donné des chiffres éloquens en faveur de la résistance du partisan à un climat meurtrier (1). A compter le nombre des combattans sous les armes, quelle différence de pertes dans l'armée régulière! Sous le feu, leurs instincts énergiques se centuplent à la pensée qu'ils n'ont aucun secours à attendre, et qu'il n'y a ni trêve ni merci à espérer; *necessitas est maximum telum*. Aussi les imaginations sont toujours en éveil. La gaîté régnait particulièrement à ce bivouac de Medellin, où chacun racontait les scènes piquantes de ses beaux jours passés. Que de beaux rêves au coin du feu, sous des avalanches de pluie, autour de la gamelle traditionnelle pleine de punch brûlant! Il ne faut pas oublier que les ambulances, les magasins d'habillement, de harnachement, les moyens de transport si onéreux pour l'état, étaient inconnus à la contre-guérilla, qui devait pourvoir à tout avec ses propres ressources.

A côté des jours de loisir, cette vie de bivouac avait ses jours d'émotion. Rien n'était négligé pour déjouer par une active surveillance les manœuvres de l'ennemi. A trois kilomètres de Medellin, dans une clairière reculée, au bord d'un marais, s'élevait, à l'ombre des bananiers, une case couverte de roseaux, habitée à certaines époques par deux Mexicains, le père et le fils, nommés

(1) Après quelques mois de campagne, les régimens comptaient vingt *indisponibles* sur cent. C'est à peine si la contre-guérilla française en a jamais compté cinq sur cent.

Muños. A la suite d'une expédition nocturne, ils furent tous deux saisis et amenés à Medellin. Cette visite domiciliaire fit découvrir plusieurs *rifles* chargés à balles et une carabine rayée enlevée à notre infanterie de marine. Les deux accusés, ainsi que plusieurs de leurs camarades, servaient d'espions et de recéleurs aux guérillas des *ranchos* voisins. Déjà plusieurs de ces espions avaient été surpris, envoyés à Vera-Cruz et mis à la disposition des autorités mexicaines. Bien entendu, une fois arrivés à Saint-Jean-d'Ulloa, ils s'échappaient, grâce au bon concours des employés, séduits par quelques gratifications. Le colonel résolut cette fois de faire un exemple sévère. Il fut donc annoncé au roulement du tambour que le 28 mars les deux Muños, convaincus de culpabilité par la cour martiale, seraient pendus à l'arbre centenaire dont le feuillage immense abrite la place de Medellin. Aussitôt les autorités de la ville et les notables vinrent protester de l'innocence des deux condamnés et demander une grâce qui leur fut poliment refusée. Le soir, ce fut le tour des dames. Un *meeting* émaillé de mantilles noires et de *rebozos* (écharpes) fièrement jetés sur de belles épaules se présenta au quartier-général : les ambassadeurs en jupons parurent trop dangereux, et la crainte de la séduction leur ferma les portes du chef français, dont la réputation de galanterie subit un rude échec.

Le 28 au matin, au milieu d'un océan de *sombreros* (chapeaux du pays en paille ou feutre à larges bords chamarrés d'or ou d'argent, enrichis quelquefois de perles fines), l'arbre de la place fut orné en grande pompe de deux cordes neuves. Ces sinistres préparatifs furent le signal d'une démonstration sans exemple dans le pays. Une foule de plus de quatre cents Mexicains déboucha devant la tente du colonel aux cris mille fois répétés de *vive l'intervention! vive l'empereur des Français! vivent les Français!* Ces hurrahs formidables, auxquels venait de se résigner l'orgueil mexicain, touchèrent notre commandant, et grâce de la vie fut accordée aux deux coquins. Ils l'avaient bien gagnée, car toute la population venait de se compromettre décidément pour le nouvel ordre de choses. Aussi peu à peu le vide se fit-il à cinq ou six lieues à la ronde de Medellin, qui commença de respirer en paix par suite du *pronunciamiento* des *afrancesados* (partisans des Français). Depuis quelque temps, le contingent espagnol avait beaucoup grossi dans la contre-guérilla. Plusieurs mécontens, originaires de La Havane, regrettaient le commandement plus facile de leur ancien chef Stœklin. Un complot fut organisé : il avait pour but de massacrer dans la nuit du 6 avril tous les officiers français, de s'emparer de la caisse et de passer aux bandes ennemies avec armes et bagages. Deux

Grecs dévoués, enrôlés depuis la création du corps, anciens écumeurs de l'Archipel, surprirent le secret dans une partie de *monte* où les têtes s'étaient échauffées en présence de gros enjeux, et vinrent le livrer aussitôt à l'autorité. Le lendemain, dans la nuit du 5 avril, trois Espagnols, les premiers fauteurs de la conspiration, furent enlevés sans bruit, jetés aux ceps, et de là dirigés sur le fort de Saint-Jean-d'Ulloa. Le silence fut gardé sur leur sort; le mystère de leur disparition subite frappa de terreur les autres conjurés, et tout rentra dans l'ordre.

Le moment d'agir était revenu cependant pour la contre-guérilla. Depuis quelques jours, la ville de Vera-Cruz vivait dans l'appréhension continuelle d'une attaque. Le 6 avril, le camp du chemin de fer de la Loma était assailli et détruit par la bande d'Honorato Dominguez, renforcée de tous les pirates des environs, dont le nombre s'élevait à près de trois cents. La dévastation des chantiers fut complète. La plume se refuse à retracer les atrocités dignes des cannibales qui marquèrent l'invasion de ces prétendus soldats de la liberté et de l'indépendance dans le camp des travailleurs : des femmes furent éventrées; le boulanger, surpris au moment où il pétrissait le pain, eut la tête tranchée à coups de *machete*, et les bourreaux, ivres de liqueurs fortes et de pillage, continuèrent à pétrir eux-mêmes la farine avec le sang de ce malheureux. Le 7 avril au soir, des ordres arrivaient à Medellin. La contre-guérilla des terres chaudes devait partir en toute hâte pour aller protéger les travaux de la voie ferrée, qu'il fallait reprendre à tout prix. Le 8 au matin, elle se mit en route; à midi, on entrait à Jamapa, où la cavalerie mettait en déroute un parti de guérillas en leur tuant quelques fuyards. C'était une troupe de *lanceros* nouvellement levés: dans leur empressement à monter à cheval, ils oublièrent quelques lances, sans doute trop incommodes pour la course.

Jamapa, centre assez important au point de vue politique, décoré sur les cartes du nom pompeux de ville, est une bourgade composée d'une trentaine de cases en bambou. C'était la résidence du fameux Antonio Diaz, alcade, chef politique et militaire de tout ce cantonnement. Sa correspondance fut saisie : on y trouva deux lettres de l'alcade de Medellin qui donnèrent une triste opinion de la fidélité de ce fonctionnaire, rallié en apparence à l'intervention. Jamapa a la forme d'une bouteille allongée, large d'environ 70 mètres sur 250 de longueur. Le fond de la bouteille est adossé au Rio-Jamapa. Le village, enveloppé de bois d'une végétation tropicale, est traversé par deux sentiers en croix. Vers trois heures du soir, un cri d'alerte est poussé par une grand'garde qui a failli être enlevée : la chasse est lancée à travers halliers et broussailles. Ce sont les

lanceros qui ont fait un retour offensif. On les poursuit de près : depuis une demi-heure, ils galopent à l'horizon à toute vitesse; quelques efforts encore, on va les atteindre, la pointe dans le dos. Soudain le cri : halte! se fait entendre chez les Français. Une immense *barranca* coupe le sentier; l'ennemi s'est dérobé par une autre route. Au bord du ravin se dresse une grande *tienda* isolée. Les portes sont closes, on les enfonce. Quel spectacle pour des cavaliers altérés! Sur une vaste table de bois, trente-huit tasses de café bien sucré fument encore. Sur le feu chante une grande marmite de riz entremêlé de quartiers de volailles et de raisins secs. Le chiffre des *lanceros* était donc clairement écrit sur la table; c'étaient trente-huit convives que l'on venait de mettre en fuite.

La position de Jamapa était périlleuse à occuper après le soleil couché à cause de son épaisse ceinture de broussailles. On y passa pourtant la nuit; les sentinelles se cachèrent dans les hautes herbes, de manière à tout entendre et découvrir sans être vues. L'ordre fut donné de n'user que de l'arme blanche en cas d'attaque, et chacun s'endormit jusqu'au matin. Le réveil fut éclairé par l'incendie du village désert, qu'on livra aux flammes. Tous les *ranchos* rencontrés sur la route jusqu'à la Tejeria eurent le même sort. Parmi les *ranchos* brûlés était celui de Rodeo de Palmas. Dans son *coral*, on trouva suspendus à un arbre les crânes blanchis de nos soldats égorgés à Rio-de-Piedras. Ces exécutions énergiques, si même on ne les considère pas comme de justes représailles des horreurs de la Loma, étaient nécessaires : la mauvaise saison approchait, et il fallait enlever à l'ennemi tous les abris, qui lui sont aussi indispensables qu'aux Européens pendant la saison de l'hivernage dans les terres chaudes.

A onze heures du matin, la colonne débouchait à la Tejeria. Le 11 au soir, elle s'établissait au camp de la Loma, près du chemin de fer. Le 12, avant le jour, on tombait déjà sur le *rancho* de Mata-Maria, à deux lieues de distance, où quinze guérilleros surpris payaient de leur vie leur complicité dans l'attentat du 6 avril. Le Mexicain Outrera, régisseur de la ferme, y était fait prisonnier. Il invoqua sa parenté avec le colonel Figarero, chef d'une de nos contre-guérillas mexicaines; mais deux lettres dont il était porteur, signées par Honorato Dominguez et Marco Heredia, qui commandaient les fameuses bandes, trahirent sa culpabilité et lui ouvrirent les portes du fort Saint-Jean-d'Ulloa. Dans le *coral* attenant à la ferme, on eut la bonne fortune de mettre la main sur trente-sept chevaux, la plupart sellés. Ils devaient servir à remonter la contre-guérilla et à combler les vides opérés par les dernières marches. Avant de rien tenter au loin, il fallait surveiller les ateliers du chemin de fer, qui étaient infestés de bandits. Le directeur

du camp des travailleurs de la Loma avait cru faire acte d'habile politique en traitant avec de grands égards les chefs de guérillas. Il avait été involontairement la première cause de la fameuse attaque du 6 avril 1863. La veille de cette attaque, il recevait à sa table Honorato Dominguez et plusieurs de ses compagnons. On y sablait assez agréablement le champagne. Le lendemain, les convives de la veille profitaient de la courte absence des troupes pour mettre à feu et à sang les chantiers de leur amphitryon.

A cette époque, un changement venait de s'opérer dans le commandement supérieur de Vera-Cruz. Ce cercle important était confié à un officier d'une rare capacité : le colonel Labrousse, homme de guerre qui avait appris son métier dans un long séjour en Afrique (1), notamment à Laghouat, où il avait exercé la première autorité. Le nouveau commandant de Vera-Cruz inaugura bien vite un système d'administration qui, par des mesures énergiquement combinées avec la contre-guérilla placée dans son ressort, ramena la sécurité sur le parcours de la Soledad. Les cachots de Saint-Jean-d'Ulloa regorgèrent de vagabonds, de coupeurs de route, dont les cours militaires avaient constaté les crimes; les travaux malsains du port firent justice d'un bon nombre de ces misérables. Des fractions désignées de la contre-guérilla faisaient tour à tour sur tous les chemins et les marchés le métier de gendarmerie volante, métier rendu plus facile par l'obligation récemment décrétée du passe-port dûment légalisé chez les officiers français placés à la tête des différens petits centres des terres chaudes.

Le 14 avril, un immense convoi militaire, composé de munitions de guerre et de 4 millions en or destinés aux troupes campées sous Puebla, se mit en route pour la Soledad. On parlait vaguement d'une forte attaque de l'ennemi au Rio-de-Piedras, déjà célèbre par la destruction d'un convoi en 1861. Pas un cavalier ne fut signalé sur les crêtes, et la contre-guérilla, après avoir achevé son parcours d'escorte, rentra sous bois dans la direction de Paso-Narangas (Pas-des-Oranges). Après un léger engagement, on parvint le 16, à la tombée de la nuit, à un vaste carrefour hanté par les bûcherons et les charbonniers. Un cours d'eau était tout près; les feux de cuisine furent bientôt allumés. La journée de marche avait été accablante : l'étape poudreuse, inondée de lumière, avait fatigué les paupières des marcheurs; mais la pureté de l'at-

(1) Le colonel Labrousse avait le droit de rêver une brillante carrière. Hélas! quelques mois après, le *vomito* comptait une victime de plus. La marine et l'armée, pas plus que les services administratifs et financiers, n'oublieront les sables de Sacrificios et le *campo-santo* de Vera-Cruz, car elles peuvent appeler avec orgueil ces deux *campos-santos* les champs d'honneur du dévouement et du devoir.

mosphère et le rayonnement de la voute céleste annonçaient pour le lendemain un ciel de plomb. Pour éviter les ardeurs du jour, à minuit on leva le bivouac, en prenant la direction de San-Juan-de-Istancia. La colonne s'engagea bientôt sous les hautes futaies, dont les toucans au bec démesuré et au plumage irisé troublaient seuls la solitude par leur vol effarouché. Un tapis de feuilles mortes et légèrement humides amortissait le bruit de la marche; les mouches à feu voltigeaient dans l'ombre en traçant leur sillon de lumière. Les impressions ressenties sous ces arceaux de verdure étaient vraiment d'une singulière douceur. Après une heure de marche, on fit la première halte. Soudain, dans le calme des bois, s'élevèrent les accents d'une musique pleine de langueur et de folie tour à tour. Chacun rêvait déjà aux enchantemens de la forêt d'Armide; mais le charme fut bientôt rompu. On part au pas de course; la fusillade éclate, les *avanzadas* des guérillas jettent le cri d'alarme. Aussitôt brusque changement à vue comme dans un ballet d'opéra. Une immense *tienda*, richement illuminée, contenant des vivres préparés pour plus de deux cents hommes, apparaît dans la clairière : c'est une salle de bal. Une vingtaine de joyeuses filles, presque toutes jolies, faisaient les honneurs de la fête si violemment troublée. Abandonnées par leurs valseurs mis en fuite, elles réservent un charmant accueil aux Français au retour de la poursuite. L'arrière-salle regorgeait de provisions de toute nature. C'était l'entrepôt des bandits. De ce rendez-vous général situé à 6 kilomètres de la route de Vera-Cruz et nommé la Cañada, ils épiaient nos convois et les attaquaient dans les occasions favorables. Une demi-heure fut accordée aux femmes galantes pour charger leur butin sur leurs épaules, et le repaire avec son mobilier et ses ballots de soieries enlevés aux négocians des hauts plateaux fut livré aux flammes. Seuls les instrumens de musique avaient été épargnés par le feu, car une heure s'était à peine écoulée qu'un modeste concert préludait dans la broussaille, à une centaine de mètres du bivouac. Sans doute les danseuses s'étaient attardées en chemin et avaient tourné la tête en arrière, comme Ève disant adieu au paradis perdu. Il faut l'avouer pour leur excuse, les bandits, quoique aimables, étaient déjà fort loin, et puis la contre-guérilla comptait dans son sein quelques virtuoses distingués aussi bien que des talens chorégraphiques connus jadis au quartier latin.

Aux premiers rayons du soleil, on se remit en route. L'un des trompettes, marchant en tête, emportait sur son cheval la plus jolie de ces Mexicaines, touchée sans doute du talent musical de son chevalier errant. La menace de la prison décida le vainqueur à se

séparer de sa conquête. Vers huit heures du matin, on entrait à San-Juan-de-Istancia, belle *hacienda* bâtie en granit rouge et qui appartenait au général Zenobio, l'un de nos plus ardens ennemis. Cent cinquante guérilleros y étaient cantonnés la veille, mais ils avaient pris la route de la montagne à la vue des flammes qui dévoraient la Cañada. San-Juan subit le même sort; les murs calcinés restèrent debout pour raconter un jour l'histoire des terres chaudes. L'église seule fut épargnée. Les vases sacrés et les ornemens venaient d'être enlevés par les fuyards, qui, en se retirant, avaient mis le feu à des monceaux de maïs. On rentrait à huit heures du soir au camp du chemin de fer, et la lecture du courrier d'Europe arrivé le matin fit oublier la fatigue.

Cette petite sortie eut l'avantage de refouler au loin les bandits, qui, privés de leurs abris d'hivernage et de leurs magasins de vivres, furent obligés de se retirer à six lieues plus loin. Depuis cette époque du reste jusqu'à l'attaque du train de chemin de fer où succomba le brave commandant Ligier, ils ne tentèrent plus d'incursion sérieuse entre la Soledad et Vera-Cruz. Quelques jours après, on détruisit le Rancho-Espinal, grande ferme située sur la gauche de la route de la mer à la Soledad, et qui de son côté jouait le même rôle que la Cañada.

Jusqu'à la fin du mois d'avril, les courses nombreuses opérées dans les environs de la ligne ferrée prouvèrent que l'ennemi s'était lassé; mais ce long séjour de la Loma avait été ruineux pour la cavalerie. Chaque jour, les chevaux faisaient cinq lieues pour aller à l'abreuvoir, et le maïs, complétement avarié par les charançons, eût été une maigre pitance, si à chaque sortie les cavaliers, armés de faucilles, n'avaient ramassé des provisions de vert et de roseaux. Le 1er mai, l'administration du chemin de fer se transporta, pour les besoins de l'exploitation, à la *Pulga*, camp occupé encore le printemps dernier par cette héroïque troupe d'Égyptiens qui, par sa tenue et sa discipline, honore son pays (1). Le 1er mai, la contre-guérilla allait s'établir à la Soledad.

(1) Depuis 1863, date de leur arrivée au Mexique à titre d'auxiliaires, ces braves enfans du désert africain ont eu le cœur aussi vaillant devant le feu que devant les fièvres, et les services qu'ils rendent dans les postes les plus malsains des terres chaudes ont droit à la gratitude du Mexique et de la France. Leur costume tout blanc, d'une exquise propreté, est bien connu dans l'état de Vera-Cruz, et inspire une grande terreur aux bandes mexicaines.

IV.

Dès l'installation de la contre-guérilla française à la Soledad, un nouveau rôle allait commencer pour elle. Après avoir jusque-là vécu presque indépendante, elle allait occuper le même bivouac que les compagnies de la légion étrangère, composées aussi de soldats venus de tous les coins de l'Europe pour servir sous le drapeau de la France. Ses mouvemens seraient de plus en plus subordonnés aux opérations de l'armée régulière, dont elle assurerait les communications avec la Vera-Cruz en escortant les convois de vivres ou d'armes, et en faisant une guerre sans merci aux bandits des terres chaudes. Dans ce bourg de la Soledad, dont le nom rappelle une tentative diplomatique restée sans résultat, la troupe arrivée de Medellin allait connaître la vie des camps sous une forme à la fois plus large et plus sévère.

Quelques mois auparavant, la Soledad était un misérable *pueblo* (village), formé de quelques maisons en plâtre peintes à la détrempe en rouge ou en bleu, couvertes de chaume et à moitié détruites. A droite, sur les rives escarpées du Jamapa, s'élevait une petite église en bois, blanchie à la chaux. Un peu en avant, la *posada*, délabrée et sale comme les auberges mexicaines, se décorait du nom de *casa de las diligencias* (maison des diligences), pour attirer les voyageurs amenés chaque jour par les voitures de Vera-Cruz, d'affreux véhicules rouges d'origine américaine, où, grâce aux cahots, au soleil et à la poussière, on endurait tous les supplices de la question. Sur la place du marché, déserte comme le village, on voyait encore plantés en terre les débris des parasols de palmier qui servaient d'abri pendant les fortes chaleurs aux Indiens vendant les produits de leurs jardins. Tous ces détails, qui donnaient à la Soledad une physionomie si humble et si rustique, avaient à peu près disparu au mois de mai 1863, et la petite bourgade offrait dès cette époque toute l'animation d'un poste militaire. Un fortin bien armé dominait les environs. Au bord du Jamapa, l'administration française avait installé son hôpital, si nécessaire aux nombreuses victimes des terres chaudes laissées en arrière par les régimens et les détachemens qui montaient successivement sur les hauts plateaux. En face s'étaient établis les magasins de ravitaillement; çà et là, sous les grands arbres, les soldats avaient planté leurs tentes, et dans le lointain, cachés sous les bosquets de verdure, les postes avancés surveillaient les routes, sillonnées par les attelages et les troupeaux de mules des *arrieros* emportant les approvisionnemens de l'armée à Orizaba.

La contre-guérilla devait trouver à la Soledad l'occasion de montrer qu'elle ne manquait pas plus de patience que de bravoure. Aux courses lointaines et rapides, aux excursions dans des régions inconnues, succédait le service de patrouilles et d'escortes. Le siége de Puebla avançait : le 8 mai, le combat de San-Lorenzo, si brillamment livré par le général Bazaine, mettait en déroute les forces du général Comonfort, qui tenaient la campagne autour de la place. L'armée d'Ortega, renfermée dans ses positions, perdait tout espoir de secours en voyant son convoi de ravitaillement tomber entre les mains des assiégeans. Pour arriver à ce résultat, le quartier-général avait appelé à lui, en les faisant remonter sur les plateaux, une partie des détachemens laissés en arrière pour la protection de nos communications avec la mer. De plus le commandant Bruat, de la marine impériale, était descendu du *cerro* San-Juan avec une force respectable et un gros convoi pour chercher en toute hâte à Vera-Cruz de nouveaux moyens de destruction plus puissans, les canons rayés de 30 de la flotte. Les terres chaudes, par suite de tous ces mouvemens de troupes, étaient moins solidement occupées, et pourtant il fallait à tout prix défendre la route de la Soledad dans les deux directions de la mer et des montagnes. La contre-guérilla eut ainsi sa part de surveillance sur les deux routes.

Le 8 mai au soir, un grand convoi d'artillerie, remontant de Vera-Cruz et composé de quatre-vingt-quatre voitures chargées de matériel et de munitions, arrivait à la Soledad. Des charrettes du commerce et près de deux mille mulets, portant les provisions des cantiniers civils, s'étaient joints au convoi militaire. Le bruit courait que les « libéraux » avaient résolu de tenter une diversion en faveur de Puebla en attaquant le convoi dans les terres chaudes, où les broussailles sont plus propices aux surprises. Toutes les guérillas et les troupes régulières de Huatusco et Tehuacan (1) devaient l'assaillir en même temps entre Palo-Verde et les pentes boisées du Chiquihuite. Les précautions nécessaires furent prises. Le 9 mai au matin, tout se mit en route sous les ordres du colonel de la contre-guérilla, qui formait l'escorte, avec six compagnies d'infanterie et deux obusiers de montagne. Le coup d'œil était curieux. Sur la route sinueuse de la Soledad au Chiquihuite, les éclaireurs marchaient sous bois à plus d'une lieue sur les deux flancs. Les hauteurs dénudées de Palo-Verde et de tous les points culminans se couronnaient successivement de troupes prêtes à se porter en tête ou en queue du convoi, qui marchait lentement, mais con-

(1) Villes juaristes situées l'une au nord, l'autre au sud de la route de Mexico, à une vingtaine de lieues dans l'intérieur des terres chaudes.

venablement massé. Les lourds chariots soulevaient des nuages de poussière. Les *arrieros*, armés de leurs longs fouets, montés sur le limonier de gauche, tout en causant avec leurs femmes assises nonchalamment sur le timon, la cigarette aux lèvres ou la face voilée comme les Mauresques, conduisaient leurs douze mules à grandes guides, et parfois, les lançant au trot, les dirigeaient dans les ornières avec autant d'élégance que de sûreté. Sur le flanc de la colonne, les majordomes aux vestes de cuir brodées d'argent et aux riches *sombreros* passaient au galop, excitant les retardataires de leurs cris aigus : *macho!* (mulet), mille fois répétés. On s'attendait à une chaude attaque, et le voyage cependant s'acheva sans encombre. A six heures du soir, les feux de bivouac s'allumaient à Paso-Ancho (1); l'ennemi n'avait pas donné signe de vie. Le 10 mai, le Chiquihuite était heureusement atteint, et après un jour de repos la contre-guérilla rentrait à la Soledad, où presque aussitôt ses rangs se grossirent d'une centaine de nouveaux engagés volontaires.

Les libérés français de tous les régimens faisant partie de l'expédition du Mexique, renvoyés dans leurs foyers, avaient gagné Vera-Cruz. Ils étaient impatiens de se rembarquer pour l'Europe; mais la date du départ des navires de l'état, attendus en rade ou retenus par les exigences du service, n'était pas certaine. Les congédiés, lassés par l'oisiveté, attirés par la solde élevée de 30 piastres (150 francs) accordée par mois à la troupe du colonel Du Pin en terres chaudes, signèrent des engagemens d'un an. Ce fut là le premier élément de discipline militaire dont s'enrichit la contre-guérilla, et qui lui promit pour l'avenir de véritables recrues. En effet, depuis cette époque, l'exemple fut suivi par bon nombre des libérés descendant des plateaux, et le recrutement fut désormais assuré.

Jusqu'à cette époque, les troupes de la contre-guérilla avaient manqué d'uniformes. Comme dans les armées de la première république française, chaque soldat prenait le vêtement qu'il pouvait se procurer selon ses moyens, quand il n'avait pas recours à la razzia. Sous tous les rapports, cette irrégularité était préjudiciable à la discipline du corps, à son bon ordre sous la tente et à son amour-propre au feu, car dans l'armée le costume a une immense influence et joue un grand rôle, grâce à la responsabilité du numéro de l'arme et à l'émulation. Cet état de choses cessa heureusement. De nombreuses caisses d'habillemens et de chaussures arrivant des ateliers de France furent débarquées à la Soledad. Dès lors la tenue

(1) Gîte d'étape sur la route de Puebla.

se composa de grands chapeaux de paille du pays à larges bords, de pelisses en drap rouge, à tresses noires et à boutons de cuivre, de ceintures rouges, de pantalons de toile, de grandes bottes à l'écuyère pour les cavaliers, de souliers et de guêtres pour l'infanterie. A partir de ce moment, les Mexicains désignèrent nos guérilleros sous le nom de *colorados* (les rouges). La contre-guérilla n'avait pas été la première à recevoir un surnom. Après le combat d'Atlisco, livré en mai 1863, à douze lieues de Puebla, par le 3e chasseurs d'Afrique, les cavaliers de Porphirio Diaz, devenu plus tard le héros d'Oajaca, avaient laissé aux chasseurs, dont les sabres les avaient cruellement maltraités, le titre glorieux de *carniceros azules* (les bouchers bleus).

Puebla venait cependant de succomber. L'armée faite prisonnière avait été en grande partie incorporée dans les rangs de la division du général Marquez, notre allié depuis l'ouverture des hostilités. Quant aux officiers mexicains, leur internement en France et à la Martinique avait été décidé; ils se mirent en route pour l'Europe vers la fin de mai. Pendant leur séjour à Orizaba, au mépris de leur capitulation, une grande partie d'entre eux, leur général en chef Ortega en tête, parvint à s'échapper. Au point de vue de l'honneur militaire comme au point de vue du devoir, le général Ortega commit une grosse faute. La France était assez généreuse pour lui faire un accueil exceptionnel. Sa défense l'avait honoré, sa fuite produisit une triste impression : l'insuccès de sa campagne de recrutement entreprise plus tard aux États-Unis a dû le lui prouver. Pour les officiers, l'idée d'un exil à la Martinique les avait glacés de terreur. Mille fables absurdes se débitaient parmi eux sur les tortures qui les attendaient dans notre colonie des Antilles. Beaucoup de ces officiers improvisés, galonnés sur toutes les coutures, manquaient d'éducation et trahissaient leur ignorance par une crédulité ridicule. Quoi qu'il en soit, le convoi de prisonniers mexicains repartit fort diminué d'Orizaba, et les chefs d'escorte eurent mission de redoubler de surveillance. La contre-guérilla reçut de son côté l'ordre de monter le 4 juin à Paso-Ancho, pour recevoir le convoi et l'accompagner à la Soledad.

Les Mexicains échappés d'Orizaba s'étaient enfuis dans toutes les directions des terres chaudes. Tlaliscoya sur la gauche et Huatusco sur la droite étaient leurs points de ralliement. Un peu plus à droite, les juaristes avaient réoccupé la ville de Jalapa, traversée en janvier 1863 par la division Bazaine. Le 1er juin, les Indiens, en venant au marché de la Soledad, signalèrent des mouvemens de bandes ennemies dans plusieurs directions. Le colonel Gomez était sorti de Tlaliscoya, qui avait fait un nouveau *pronunciamiento* contre

l'intervention, avec de l'infanterie et deux cents chevaux, pour inquiéter le flanc droit du convoi de prisonniers. La contre-guérilla partit le soir à marches forcées pour attaquer Gomez, en décrivant à travers les bois un demi-cercle vers Paso-Ancho, lieu de rendez-vous assigné pour le 4 juin.

Toute la nuit on marcha. Les renseignemens recueillis en route apprenaient que l'ennemi s'était concentré à la *Catalana*. On fit donc une diversion de ce côté. A mesure qu'on avançait, on surprenait de petits groupes de cavaliers qui se ralliaient vers ce dernier point, et qui, serrés de trop près par les contre-guérillas, se jetaient dans la broussaille en abandonnant leurs chevaux. Cette façon de se dérober en guerre est commune aux Mexicains, qui, sitôt qu'ils sont hors d'atteinte, remplacent aisément la monture abandonnée en attrapant, à l'aide du *lasso* (1), les chevaux sauvages, toujours nombreux dans les bois. Vers le lever du soleil, on n'était plus qu'à quatre lieues de la Catalana; mais un ruisseau, le *rio del Estero*, barrait la route. Le lit vaseux du *rio* était impraticable : les bêtes enfonçaient jusqu'au poitrail le long de la berge trompeuse, cachée par les bambous et les volubilis en fleur. Il fallut se rabattre sur Paso-Ancho, où, le 4 juin au soir, la contre-guérilla reçut enfin la garde des officiers mexicains de Puebla, qui arrivèrent le 6 à la Soledad, sans avoir été secourus par leurs compagnons d'armes.

Le 12 juin, une grande nouvelle, apportée par la diligence de Puebla, dont les voyageurs avaient été dévalisés sur le parcours de Cordova, se répandit dans le petit camp de la Soledad. Grâce à une marche rapide, l'armée française avait escaladé le Popocatepetl (2) malgré les amas d'arbres jetés sur la route par les libéraux battant en retraite, et était entrée à Mexico sans coup férir. Bien des imaginations ce jour-là traversèrent l'Océan et revirent la France. La guerre n'était-elle pas terminée du coup? La fuite de Juarès ne le frappait-elle pas de déchéance ou d'impuissance définitive aux yeux mêmes de ses fidèles? Les bandes des terres chaudes, découragées par ce dernier abandon, n'allaient-elles pas déposer les armes? Les illusions furent de courte durée, car les régions comprises entre la Vera-Cruz et la Soledad recommencèrent à remuer. Néanmoins la prise de Mexico rendit plus de liberté aux chefs de nos postes militaires. En outre il devenait plus facile de soumettre les rebelles, grâce à l'arrivée de la saison de l'hivernage,

(1) On le sait, le *lasso* est une grande corde tressée en cuir ou en fil d'aloès, terminée par un nœud coulant destiné à saisir l'animal qu'on poursuit à la course.

(2) Le pic le plus élevé du Mexique, qui domine d'un côté la vallée de Puebla et de l'autre celle de Mexico.

où les abris sont nécessaires aux habitans, qui ne peuvent résister en plein air aux *aguaceros*, avalanches d'eau qui s'abattent sur le Mexique depuis le mois de juin. Les bras étaient nécessaires aux semailles du maïs, et, pour éviter la famine, le Mexicain des terres chaudes devait rester attaché à son sol durant le temps des travaux agricoles.

A peine la nouvelle de l'entrée à Mexico fut-elle confirmée, que la contre-guérilla leva le camp. Une expédition sur la ville juariste de Cotastla venait d'être décidée. Cent cavaliers et cent trente fantassins se mirent en route au soleil couchant. San-Miguel, à quatre lieues de la Soledad, fut la première étape. Non loin de San-Miguel, il y avait un village nommé *Cueva-Pintada* (la caverne bigarrée), connue par le concours prêté à des massacres qui avaient enlevé à la légion étrangère une de ses compagnies au mémorable combat de Camaron (1). On marcha sur ce village, et malgré les coups de fusil d'un gros parti de cavaliers qui s'était retiré derrière une vaste *barranca* pour surprendre la colonne, la Cueva-Pintada fut réduite en cendres. Les propriétaires des maisons qui récelaient les effets enlevés aux victimes de Camaron furent emmenés prisonniers. Après un tel exemple, on crut pouvoir obtenir la reddition volontaire de Cotastla. Une lettre du colonel Du Pin plaça le commandant de cette place, don Hilario Osorio, dans la nécessité de choisir entre l'amnistie la plus large pour le passé ou une guerre à outrance. Une femme servit de courrier. Le lendemain, l'intrépide amazone, montée sur un bel étalon, amenait au camp le plénipotentiaire d'Osorio, qui acceptait l'amnistie. La colonne se dirigea aussitôt sur Cotastla. L'Atoyac, grossi par les pluies de l'hivernage, était effrayant dans sa course, et roulait avec bruit des blocs de rochers détachés de la montagne. Malgré d'immenses difficultés, toute la troupe, après quelques pertes de chevaux entraînés par le torrent, termina son passage à la lueur de grandes branches résineuses allumées sur la berge. Le curé, entouré d'Indiennes chargées d'enfans qu'elles portaient sur les reins enroulés dans un pli du *rebozo*, attendait le chef français sur la rive. On pénétra dans la ville; elle était déserte. Sur la place, un débit de liqueurs tenu par un Espagnol était seul ouvert.

Cotastla est la plus ancienne ville des terres chaudes, qu'elle domine politiquement. Une centaine de maisons de bambous, une chapelle délabrée, une maison de pierre, une fontaine tarie et un marché couvert en chaume, flanqué de quatre ou cinq bancs de

(1) C'est au bourg de Camaron que le 2 mai 1863 une compagnie de la légion étrangère fut massacrée après une lutte héroïque soutenue contre les troupes juaristes.

maçonnerie peints en rouge, voilà cette ville. Comme tous les centres de la zone du littoral, elle est bordée de bois et forme presque entonnoir, grâce aux mamelons et aux gorges d'aspect sauvage dont elle est cernée. L'isolement de Cotastla, sa sombre ceinture de broussailles presque impénétrables, le silence de la ville et l'absence de tous les hommes qui avaient évacué les maisons pour courir au large, conseillaient des mesures de prudence pour la nuit. On n'alluma pas de feux de bivouac, et les cavaliers couchèrent sur la place à la tête de leurs chevaux, la bride passée dans le bras. Vers le 15 juin, dans la soirée, des Indiens porteurs de dindes et de grandes jattes pleines de graisse vinrent s'installer près du marché. Ils avaient tout l'air, à voir leurs yeux inquiets, d'émissaires chargés d'examiner les allures des Français et de s'assurer de leurs bonnes dispositions. Ils demandèrent en échange de leurs marchandises des prix fabuleux qui furent payés intégralement. Ce dernier procédé leur sembla de bon augure, et quand ils se retirèrent le soir, riches de piastres facilement gagnées, ils firent un adieu cordial. Le 16, avant les premières lueurs du matin, les maisons de Cotastla s'animèrent, et le chef Osorio, précédé par le curé, suivi de tous les notables, se présenta chez le commandant français pour le remercier d'avoir épargné sa femme et ses filles, restées dans la ville. Une allocution des plus conciliantes adressée par le chef de la contre-guérilla à l'alcade offrant sa soumission fit bon effet sur les assistans. Le lendemain, la population, avisée de la conduite des Français, rentrait en masse. Un marché considérable étalait sur la place tous les fruits des terres chaudes. Les approvisionnemens pour la troupe abondaient, et la concurrence, en face des piastres bien sonnantes, avait créé des tarifs raisonnables (1). A midi, dans la salle et sous les arcades de la municipalité, tous les habitans se réunirent d'eux-mêmes pour nommer un nouvel alcade. Le nom d'Osorio était dans toutes les bouches, sur l'avis même de l'autorité française; mais le chef mexicain, avec une grande loyauté, déclara, séance tenante, « qu'il refusait pareil honneur, ses convictions libérales étant contraires à l'intervention; » il ajouta « qu'il avait engagé sa parole de soldat de ne plus servir contre les Français. » Il tint parole. Le vote fut favorable à l'ancien alcade, don Juan Dominguez, que Cotastla s'était donné avant le débarquement des flottes alliées. Le 18 juin, un banquet réunit les fonctionnaires et les notables de Cotastla aux officiers de la contre-

(1) *Bien sonnantes* est le mot, car au Mexique, par suite de la grande quantité de fausse monnaie qui inonde le pays, pas un débitant ou négociant ne reçoit un petit ou gros paiement sans faire rebondir les piastres sur son comptoir, et notre amour-propre a dû céder devant cette mesure générale de prévoyance.

guérilla. On jura fidélité aux ordres du général en chef, et le soir on se sépara.

Aussitôt après la prise de Cotastla, la colonne expéditionnaire reçut l'ordre de se rendre à Cordova, où elle devait se remonter en chevaux. Au moment du départ, un habitant de Cotastla eut à se plaindre de mauvais traitemens exercés sur lui par un *colorado*. Justice fut rendue. Le coupable fut condamné aux ceps. La ville s'était engagée à le ramener à Cordova dès qu'il aurait subi sa peine; elle tint sa promesse : quelques jours après, une bande d'habitans armés sortit de Cotastla pour ramener le soldat brutal à Cordova avec les plus grands égards.

La marche sur Cordova ne fut guère favorisée au début. Les premières journées (19 et 20 juin) furent marquées par des pluies torrentielles. Tous les ruisseaux étaient gonflés, et les chemins de traverse étaient défoncés ou changés en lacs. Un seul incident fut à noter dans ces deux jours, — la visite de la colonne en marche à un curé qui avait fait échapper devant notre cavalerie des partisans mexicains réunis au *rancho* de San-Juan de la Punta. Cet excellent ecclésiastique, décrié à dix lieues à la ronde, tenait boutique de liqueurs, et, tout en les débitant à un prix élevé, chaque samedi il grisait les guérillas, qu'il dépouillait ensuite de leur argent dans une partie de *monte*. La séance de jeu durait deux ou trois jours de suite. Le curé reçut le sage avis de renoncer à son commerce, de moins fréquenter les guérillas, et de travailler à sa propre conversion avant de songer à celle de ses paroissiens.

Un des plus beaux spectacles des terres chaudes, c'est le panorama de la montagne du Chiquihuite. On arrive au pont jeté sur le torrent du même nom après avoir traversé une région aride et monotone. Une fois le pont franchi, on voit l'horizon bleuâtre, fuyant dans les gorges de la forêt vierge du Chiquihuite, se parer de teintes merveilleuses, blanchi parfois par les vapeurs qui s'élèvent légèrement des bois. La route, taillée dans le roc, gravit le flanc de la montagne. Le torrent roule avec fracas ses eaux glaciales et limpides, qui s'en vont jaillissant de cascade en cascade à l'ombre des cocotiers et des bambous. Partout c'est un splendide fouillis de verdure et de fleurs, où se donnent rendez-vous les plus brillans oiseaux de la création, depuis l'oiseau-mouche jusqu'au *guacamayas* (gros perroquet) à la queue traînante. Le touriste qui s'arrête au haut de la pente pour reprendre haleine peut jeter un regard en arrière : de là il découvre, quand les terres chaudes ne sont pas voilées de brouillards, trente lieues de pays jusqu'aux bords du golfe du Mexique.

La grande route, qui monte assez rapidement du Chiquihuite à

Cordova, est par les beaux temps d'un parcours facile. On a quitté à peine les terres chaudes, on est déjà en terre tempérée. Sur les penchans des montagnes, arrosées par de nombreuses sources, fleurissent les caféiers aux baies rougissantes, — dans les bas-fonds les bananiers, — à mi-pente les plantations de coton. Le chemin de Cordova serpente dans les bois. A une lieue de la ville se dresse, comme une sentinelle avancée, un roc volcanique, couronné d'arbres magnifiques, qui commande le défilé. C'était jadis le refuge de tous les bandits, qu'il était impossible d'y poursuivre sous les énormes blocs de pierre qu'ils faisaient rouler pour leur défense.

Le 20 juin, un peu après midi (c'est toujours vers trois heures que les orages commencent à gronder dans le ciel du Mexique), une pluie torrentielle inondait la vallée de Cordova. Les échos du tonnerre roulaient majestueusement de montagne en montagne. Cavaliers et fantassins étaient trempés jusqu'aux os, et les chevaux, aveuglés par l'averse, avançaient avec peine sur la route où, l'été dernier encore, dans des circonstances pareilles, on a vu se noyer des mulets avec leur charge. Enfin apparut à un détour du chemin la *garrita* de Cordova. La *garrita*, peinte en rouge et en blanc, est le bureau d'octroi et de douane placé à un kilomètre de chaque ville, que les contrebandiers savent si bien éviter, grâce à la complicité payée des agens. C'est un bâtiment à trois ou quatre arcades. Au-dessus et au centre se détache l'écusson national, qui porte l'aigle du Mexique reposant sur des feuilles de nopal et écrasant un serpent dans son bec et ses serres. Un quart d'heure après, la contre-guérilla, passant à travers les attelages embourbés dont la route était encombrée, entrait à Cordova, où elle séjourna, pour se reposer de ses rudes fatigues, jusqu'au 25 juin.

Cordova, la première ville après Vera-Cruz que le voyageur rencontre sur la route de Mexico, est admirablement située en terre tempérée. Le climat, quoique toujours imprégné d'une chaleur humide pendant l'hivernage, est agréable le reste de l'année. De rians jardins, désertés encore en 1863, entourent la ville, excepté du côté d'Orizaba, où elle est dominée par les bois. Elle compte aujourd'hui deux ou trois mille âmes; elle en comptait douze mille avant les dernières révolutions. Un des principaux habitans, riche à millions, grâce à ses caféières, qui couvrent tout le flanc droit de la montagne, profita du séjour des officiers français pour les inviter à une petite fête de famille. Après être allé faire ses études de droit et de médecine en France, malgré sa grosse fortune il était revenu au pays natal tenir une petite boutique d'épiceries. Dans son salon d'une élégance toute mexicaine, il y avait quatre pendules dorées; pas une ne marquait l'heure. Les huit jeunes filles de la maison chan-

tèrent au piano, le fils accompagna ses sœurs sur la flûte. Le concert se termina par une distribution de tasses de chocolat toujours admirablement préparé au Mexique, où les indigènes font une immense consommation de cacao, et de grands verres d'eau glacée. Les femmes, dont plusieurs étaient jolies, bien parées, quoique ne portant pas de bas (1), couvertes de magnifiques cheveux épars sur leurs épaules, fumaient la cigarette assises en rond, et leurs petites lèvres aux dents blanches laissèrent échapper après la collation, selon l'habitude du pays, ces légers bruits du gosier que l'urbanité française condamne, mais qui sont très bien reçus par les Espagnols et les Arabes quand ils veulent faire honneur à leurs convives ou à leurs hôtes. La meilleure société de Mexico a plus tard, au contact des officiers français légèrement surpris, modifié cette coutume un peu primitive.

V.

Cinq jours de repos passés à Cordova furent utiles à la contre-guérilla. Pendant ce temps, elle fit les préparatifs nécessaires pour mener à bonne fin diverses opérations projetées contre deux villes juaristes, Coscomatepec et Huatusco. En cas de succès, la tournée devait durer deux ou trois semaines. Le 25 juin, après le coucher de la lune, la colonne expéditionnaire se mit en route, forte de cent cavaliers et de cent fantassins, éclairés par la petite contre-guérilla mexicaine de Cordova du commandant Vasquez, ralliée à nos armes. Après une heure de marche, on rencontra une *barranca* d'une immense profondeur, mais si étroite que le son arrivait d'une berge à l'autre. Une partie de l'infanterie, baïonnette au canon, s'engagea dans les pentes rapides et sinueuses du gouffre, dont les siècles ont creusé le lit souterrain, ravagé par les eaux. La cavalerie mit pied à terre, et malgré tous les éboulemens de cailloux croulans sous les fers des chevaux, on parvint à l'autre pente, pleine de difficultés dans les escarpemens. A mi-chemin, l'infanterie se massa sans bruit; trois *quien viva* (qui vive!) pleins d'angoisse furent lancés dans l'espace. Le silence seul répondit. Les fantassins grimpaient toujours. Un cri d'alerte fut poussé. Une vaste barricade dominant le défilé s'éclaira de mille lueurs, et malgré les décharges de mousqueterie plongeante, la barricade, abordée de front, fut enlevée. Les défenseurs, poursuivis pendant trois kilomètres jusqu'au village de Tomatlan, laissant bonne partie des leurs massacrés à

(1) Encore aujourd'hui beaucoup de Mexicaines appartenant à la classe moyenne (*medio pelo*) conservent les jambes nues ou de longs pantalons fort disgracieux flottant jusque sur la chaussure.

l'arme blanche, s'enfuirent dans les bois après une résistance qui leur coûta cher. La contre-guérilla éprouva aussi quelques pertes : le sergent-major de l'infanterie eut le ventre traversé d'une horrible blessure. Il était temps d'arriver à Tomatlan; ce village, quelques jours auparavant, s'était rallié à l'intervention. Le soir même, des contingens de Huatusco faisaient irruption sur ce petit centre en criant vengeance. L'engagement de nuit l'avait sauvé du pillage. Le 26, on arrivait à Coscomatepec (1) sans combat. La population ne bougea point. Le préfet politique et militaire, à qui on avait offert l'amnistie, avait refusé de traiter avec *los invasores* (les envahisseurs); il était parti. L'attitude de ce fonctionnaire avait heureusement désorganisé la défense.

Toutes ces contrées comprises entre Cordova, Jalapa et Perote (2) sont radicalement hostiles à l'étranger. Aussi la soumission de la ville de Huatusco était-elle d'une importance capitale pour la sécurité des terres chaudes; mais avec une poignée d'hommes, à dix-huit lieues de Cordova, l'entreprise était périlleuse, d'autant plus qu'à partir de Coscomatepec, tous les points en arrière étaient occupés par les forces libérales. La colonne n'en partit pas moins, elle traversa de jour une seconde *barranca;* plusieurs légères escarmouches eurent lieu dans le trajet, mais les *lanceros* (3) se retirèrent de hauteur en hauteur, lâchant toujours pied. A quelque distance de Huatusco, ils prirent le trot et disparurent à l'horizon. Vers midi, la colonne entrait à Huatusco au son de toutes les cloches. Au Mexique, tous les partis vainqueurs ont l'honneur du *repique* (carillon des cloches) : cela est de fondation; il n'y aurait pas de triomphe complet sans une série de carillons déchirans pour les oreilles les moins délicates. Les rues et les places de la ville étaient absolument désertes. La population féminine, entassée dans l'église, priait et tremblait. Le curé, entouré de cinq ou six étrangers qui demandaient aussi protection au saint lieu, attendaient dans la sacristie. L'alcade s'était enfui avec tous les hommes en état de porter les armes; la population fut invitée à nommer le 29 un nouvel alcade, et une proclamation fut affichée sur les murs pour rassurer les habitans sur leur sort et celui de leurs biens.

(1) Bourgade d'origine indienne peuplée aujourd'hui surtout de métis.

(2) Ville fortifiée, située sur l'autre route de Puebla, d'où le sommet du pic voisin, qui a la forme d'un coffre, à pris le nom de « coffre de Pérote. »

(3) La cavalerie mexicaine était composée surtout de lanciers. Il est regrettable que la France n'ait pas opposé à ces régimens mexicains des lanciers français, qui eussent rendu de grands services. La France n'a envoyé contre la cavalerie mexicaine que des hussards et des chasseurs de France et d'Afrique.

Le même soir, l'avant-garde des libéraux, sortis en masse de Jalapa et Perote pour défendre Huatusco menacé, avait déjà fait son apparition à Elotepec, village indien distant de la ville de 10 kilomètres. Huatusco était trop vaste pour être défendu par une petite troupe, grâce à ses jardins ouverts sur toutes les faces. Le seul moyen d'arrêter le mouvement de l'ennemi était d'aller l'attaquer avant que ses rangs fussent trop compactes. Dans la nuit du 28 juin, deux officiers de fortune renommés dans la contre-guérilla pour leur hardiesse et leur sang-froid, Sudrie et Perret, bravant les mauvais chemins et les difficultés des pentes, tentèrent, à la tête d'un détachement d'élite, un vigoureux coup de main sur les avant-postes ennemis qu'ils culbutèrent. La rencontre, qui eut lieu à l'arme blanche au ravin nommé *barranca del Diabolo* sous les rayons de la lune, fut sanglante. Cet heureux fait d'armes, qui coûta trente-cinq tués et quarante-six blessés aux libéraux, retarda leur projet d'assaut sur Huatusco. Le 29 juin, l'élection de l'alcade accusa clairement l'esprit d'hostilité de cette ville; les électeurs furent peu empressés, et les candidats nommés refusèrent tous l'honneur dangereux de s'allier à la cause française. En présence de semblables dispositions et devant les forces qui grossissaient à Elotepec, on dut évacuer la place, et, malgré les prières d'une partie de la population désespérée, la contre-guérilla rentra dans Coscomatepec, où deux compagnies du 7e de ligne étaient venues appuyer la colonne. Malgré tous les motifs plausibles qui conseillaient l'abandon de Huatusco, cette opération ainsi terminée fut une faute. Huatusco était un point important dont on savait la population en hostilité ouverte avec les idées françaises. Il valait mieux ne pas y entrer, si on ne devait pas s'y maintenir. Cette manière d'opérer, trop souvent répétée dans la guerre du Mexique en 1863 et 1864, n'a servi qu'à prolonger la résistance de plusieurs centres importans.

A peine l'évacuation de Huatusco était-elle accomplie, que les libéraux vinrent l'occuper avec deux pièces d'artillerie, et s'y livrèrent à toute sorte d'excès. La *barranca* qui traverse Coscomatepec fut solidement fortifiée par six cents soldats réguliers, et le quartier-général du chef Gamacho s'établit au *rancho* de Tlaltingo, qui domine la *barranca* et en commande la sortie. La contre-guérilla française envoya en hâte un détachement chercher des renforts à la Soledad, et, ainsi affaiblie, s'installa, faisant face à l'ennemi, à Coscomatepec, où elle éleva des ouvrages de défense. Les quatre rues débouchant aux angles de la place furent coupées et barricadées. L'église de Coscomatepec, où l'on accumula les munitions, l'eau et les vivres pour dix jours de résistance, devint un formidable ré-

duit. Sa vaste terrasse, protégée par des rangs superposés d'*adobes* (tuiles du pays en terre séchée au soleil), et sa tour carrée, qui sert de *mirador*, (observatoire) se couvrirent de tireurs embusqués, dont les projectiles menaçaient la plaine. Quelques heureuses sorties, grâce à la grande portée de nos carabines, refroidirent un peu l'ardeur de l'ennemi. Le drapeau rouge qui flottait à 1,800 mètres au-dessus du quartier-général de Tlaltingo servit souvent de point de mire aux balles des contre-guérillas, quand l'état-major ennemi se mettait en observation autour du *rancho*, ou quand la cavalerie des libéraux venait y parader. Le 16 juillet enfin, deux compagnies du 7e de ligne vinrent à Coscomatepec relever la contre-guérilla, qui se rendit à Orizaba pour rentrer le 21 juillet au camp de la Soledad. Une lettre du général en chef, complimentant la contre-guérilla sur sa conduite malgré l'inutile tentative sur Huatusco, décida le 12 juillet sa réorganisation. Le colonel Du Pin et le commandant supérieur de Vera-Cruz devaient arrêter immédiatement la nouvelle composition du corps et la soumettre à la sanction du quartier-général à Mexico.

A ce moment, les populations de l'état de Vera-Cruz semblaient presque pacifiées. Sous les pluies de l'hivernage, le maïs avait grandi, le temps des semailles avait rendu les rebelles moins turbulens; mais vers la fin de juillet, époque à laquelle les cultures n'ont plus besoin des bras des travailleurs, de nouveaux indices de mouvemens hostiles éclatèrent dans les terres chaudes et les terres tempérées. Presque toutes les villes avaient entendu l'appel de deux chefs de bandes, Milan et Cuellar, dont la cavalerie était considérable, et qui dominaient tout le pays jusqu'à la position de *Puente-Nacional* (1). Pendant une opération combinée entre les commandans supérieurs de Vera-Cruz et d'Orizaba pour enfermer les libéraux dans un cercle de fer et réoccuper Huatusco, la contre-guérilla reçut ordre de se porter à San-Miguel, d'où ses reconnaissances protégeraient efficacement la ville de Cotastla, restée fidèle, et que menaçait un parti ennemi; mais presque aussitôt une mission plus urgente obligea la contre-guérilla, relevée de ses positions, à se rendre à marches forcées sur la Soledad. Un convoi de 12 millions de francs destinés à l'armée française, entrée à Mexico, montait à Cordova, et une forte escorte était nécessaire. Le 15 juillet, ce convoi, suivi de deux compagnies du train d'artillerie arrivant de France avec un bon nombre d'équipages, se mit en route, protégé par la contre-guérilla et deux compagnies du 7e de ligne. Pendant une journée de marche jusqu'à Camaron, Honorato Dominguez, à la tête de six

(1) Très beau pont construit par les Espagnols près de Jalapa.

cents guérilleros mexicains, déroba sa marche sous bois, dans l'espoir de trouver une occasion favorable. A la vue des précautions prises, il renonça à son projet d'enlèvement. Pourtant les difficultés immenses du trajet eussent dû l'amorcer, car les routes étaient complétement défoncées, les boues arrêtaient les chariots, et mille fois, surtout depuis le Chiquihuite jusqu'à Cordova, il fallut tripler les attelages pour les retirer des cloaques et des fossés où ils versaient. Le 21 août, le convoi entrait sain et sauf à Cordova, d'où la contre-guérilla redescendit vers la Soledad. A peine était-elle revenue à son ancien campement, que la nouvelle de la dévastation de Cotastla par les bandes de Tlaliscoya et de Passo-Santa-Anna parvint au colonel. L'alcade Dominguez avait pris la fuite, plusieurs fonctionnaires avaient été pendus, et les maisons des gens compromis étaient incendiées. Cotastla fut réoccupée aussitôt par deux compagnies de la légion étrangère. Après avoir fait le service d'escorte et de convoi jusqu'au 20 septembre, après avoir rendu bonne justice à plusieurs bandits tombés dans ses embuscades, la contre-guérilla reçut l'ordre de quitter la Soledad pour s'établir au village de Camaron. Elle ne put laisser qu'un faible détachement au camp qu'elle allait quitter.

Les travaux du chemin de fer de Vera-Cruz à Mexico, tant de fois repris et abandonnés depuis dix ans, étaient l'objet de la préoccupation de l'autorité française, car de la rapidité de ces constructions dépendaient la facilité des transports nécessaires à l'armée et la salubrité des divers détachemens envoyés en terre chaude, ou à Vera-Cruz même, pour faire monter les convois jusqu'à Orizaba. Cette entreprise avait malheureusement rencontré d'immenses difficultés. Sans compter l'ardeur du soleil, les miasmes qui frappaient les travailleurs, les attaques continuelles des guérillas avaient plus d'une fois éloigné les bras des ateliers. Le plus grand obstacle du tracé venait au reste de la hauteur des berges du Jamapa, que la voie ferrée devait traverser près de la Soledad. Le tablier de l'ancien pont, brûlé par les libéraux, était en reconstruction, et au-dessus du nouveau tablier, destiné aux voitures et aux piétons, commençaient à se dresser les échafaudages nécessaires à la superposition d'un hardi viaduc. Les remblais s'étaient élevés à leur tour sur la rive droite, et les terrassemens de la Soledad au Chiquihuite avaient été entrepris. C'est alors que la contre-guérilla dut se rendre à Camaron, à 20 kilomètres de la Soledad, pour protéger les nouveaux chantiers. Elle s'y installa le 19 septembre.

Camaron ne comptait plus qu'une maison à longue façade, à rez-de-chaussée et à cour intérieure sur le côté droit de la route. C'est derrière les murs de cette maison que s'étaient abrités les libéraux

pour l'attaque de la compagnie de la légion étrangère retranchée dans les deux maisons situées en face, de l'autre côté du chemin. Aujourd'hui les rails de la voie ferrée traversent les fondations des deux maisons, détruites par l'incendie qu'y alluma l'ennemi. A quelques mètres de là se dresse une croix élevée sur la tombe des soldats de la légion étrangère massacrés le 2 mai 1863. Le premier travail de la contre-guérilla fut de fortifier le poste de Camaron. Des parapets en terre et en pierre furent construits pour abriter les défenseurs en cas de surprise. L'entrée principale fut couverte par un talus et des tonneaux remplis de terre. Les bois trop voisins furent coupés dans un rayon de plusieurs hectares pour dégager le terrain, mettre le quartier à l'abri de l'incendie, et pour allumer les feux de bivouac par les nuits humides. A peine les contre-guérillas y furent-ils installés que des maisons de bois s'y élevèrent par enchantement. A l'exemple de la Soledad, qui était devenue un gros bourg, et qui plus tard reçut de l'empereur Maximilien, à son débarquement, le nom de « Villa-Maréchal, » en souvenir des services rendus par le commandant supérieur de ce nom, Camaron se changea en un village animé. En un clin d'œil, les cantiniers, les maîtres de café, presque tous Américains d'origine, les Indiens des environs, y accoururent avec leurs marchandises, leurs liqueurs et leurs fruits. Tout d'ailleurs était hors de prix, et de simples cabanes, couvertes de grandes herbes du pays apportées à dos de mulet par les indigènes, construites en planches à peine rabotées et en pieux mal équarris, coûtèrent à leurs propriétaires 2 et 300 piastres (1,000 ou 1,500 francs); mais chaque industriel savait que la prochaine station de la voie ferrée après l'achèvement du pont de la Soledad s'arrêterait à Camaron, et que les voyageurs, trop heureux d'y trouver un morceau de pain et un toit de chaume, paieraient leur halte à prix d'or. Camaron offrait vraiment le coup d'œil de ces colonies nées d'hier dans les forêts vierges de l'Amérique du Nord sous la cognée des *Yankees*. Pendant l'hivernage, la chaleur est torride à Camaron; les partisans français construisirent eux-mêmes de grands abris aérés pour les chevaux, qui souvent périssent d'insolation à cette époque, s'ils ne sont pas protégés par la fraîcheur des bois et le feuillage des arbres.

Dès les premiers jours de son installation à Camaron, un détachement de la contre-guérilla eut un sérieux engagement. Un convoi parti de la Soledad pour ce nouveau poste militaire, où il amenait trois voitures de provisions, du matériel pour le génie et les ouvriers du chemin de fer, s'était mis en route escorté de cinq fantassins et de vingt-deux cavaliers. A deux lieues de la Soledad, cette poignée d'hommes, trompés par les renseignemens des In-

diens et croyant la route sûre, s'engagea dans un fourré près de Loma Alta. Tout d'un coup, la guérilla du bandit Honorato Dominguez, suivie d'un escadron régulier sorti de Jalapa, entoura les malheureux en les accablant d'injures. Une lutte désespérée, où le chef du détachement fut tué du premier coup, commença entre les trois cents cavaliers et les vingt-six contre-guérillas. Les cinq fantassins, formés en petit carré, marchaient adossés les uns aux autres. L'un d'eux, le sergent Soliman, ancien turco, d'une force et d'une bravoure herculéennes, faisait le vide autour de lui en portant de terribles coups de crosse. Malgré tout, il tomba, ils tombèrent tous; mais leurs corps étaient entourés de plus d'un cadavre ennemi. Les cavaliers, aveuglés par les lances et les coups de feu des Mexicains, chargèrent à plusieurs reprises. A chaque rencontre, ils étaient décimés. Deux seulement purent se faire jour par une trouée sanglante. L'un de ces cavaliers, nommé Abila, de la Martinique, se traîna dans les broussailles jusqu'à la Soledad, où il arriva la tête hachée d'un coup de sabre et l'épaule droite fracassée. Il a cependant survécu à ses blessures.

Une des incursions de la contre-guérilla donna lieu à une scène émouvante. Dans une course faite du côté de Cotastla, qui réclamait sans cesse l'appui des Français, fut fait prisonnier un certain Molina au moment où il facilitait la fuite des guérillas réunies dans sa *tienda* en coupant avec un *machete* les longes des chevaux attachés au *coral* pour hâter le départ des cavaliers surpris. La boutique de Molina servait de repaire à tous les bandits, qui y apportaient leur part de butin. Molina était connu comme très riche; il achetait aux bandits les dépouilles des convois enlevés, les payait à vil prix, et les faisait revendre le plus cher possible sur les marchés de Vera-Cruz et d'Orizaba. On fouilla sa maison; des lettres significatives établirent sa complicité avec les juaristes. Le colonel Du Pin condamna Molina et l'un de ses parens, son complice reconnu, à être fusillés séance tenante. La femme de Molina était présente à l'arrêt, elle demanda grâce; mais le colonel ne pouvait l'accorder, et les deux coupables tombèrent sous ses yeux. Elle resta froide et impassible. La troupe se remit en route. Lorsque le colonel Du Pin fut à cheval, la femme de Molina se campa fièrement devant sa monture, et, la main levée, lui cria : « Avant huit jours, colonel, tu mourras! » puis elle disparut, éclatant en sanglots.

Le 29 septembre, le colonel se rendit à Vera-Cruz pour y toucher la solde de sa troupe à l'intendance. Le 1er octobre au matin, il repartait en secret pour la Soledad. Il avait eu soin d'annoncer à haute voix la veille son départ par le train de deux heures du soir. Le même jour, à trois heures, le train du chemin de fer

tombait, au milieu des bois de la Pulga, dans une affreuse embuscade. La locomotive était renversée sur les rails; les voitures s'entassaient les unes sur les autres. Du haut des deux berges de la voie ferrée, les guérillas mexicaines faisaient un feu plongeant sur les wagons et les voyageurs. La cavalerie ennemie débouchait des deux côtés de la voie. Le chef de bataillon Ligier, commandant supérieur de la Soledad, fut tué. Égyptiens et Français résistèrent héroïquement; mais il resta sur place beaucoup de blessés et de cadavres. Les blessés recueillis le soir racontaient que partout éclatait ce cri de vengeance lorsque les guérillas fouillaient les corps : *donde es este miserable Du Pin?* (où donc est ce misérable Du Pin?). La veuve de Molina n'avait rien épargné, on le voit, pour réaliser ses menaces. Cette attaque, dit-on, lui coûta une somme considérable.

Les ressources étaient rares à Camaron. L'administration militaire n'avait pu encore y installer les magasins où la contre-guérilla devait prendre des denrées contre remboursement. Chaque jour, nos hommes, obligés de se suffire, montaient à cheval, et tout en donnant la chasse aux bandits, chassaient les taureaux sauvages. Quand la course devenait trop périlleuse, à la vue des guérillas toujours en éveil, on jetait par terre les animaux essoufflés qu'on dépeçait dans la broussaille, et chaque cavalier rapportait un quartier de viande saignante attaché sur le devant de sa selle.

Telles étaient les fatigues et les émotions de la contre-guérilla française dans les premiers jours de l'automne de 1864 au bivouac de Camaron, quand on apprit que le général Bazaine venait d'être promu au commandement en chef de l'armée du Mexique. C'était pour la contre-guérilla une nouvelle ère qui allait commencer.

Cte E. DE KÉRATRY.

LE

CAS DE CONSCIENCE

PROVERBE

PERSONNAGES.

RAOUL DE MORIÈRE, quarante-cinq ans.
LE COMTE DE BRION-SAUVIGNY, même âge.
LA COMTESSE DE BRION-SAUVIGNY, trente-cinq ans.
JEAN, domestique.

(Un salon d'été à la campagne. — Portes et fenêtres ouvrant sur un parc. — Vases de fleurs; volière. — Une table chargée de livres, de journaux, etc. — Sur un fauteuil près de la table est posée une grande tapisserie à ramages presque achevée.)

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL, JEAN.

JEAN, introduisant Raoul.

Si monsieur veut attendre ici?

RAOUL.

Bien, mon ami.

JEAN.

Qui aurai-je l'honneur d'annoncer à M. le comte?

RAOUL, avec embarras.

Mon Dieu!... personne... un de ses amis... Dites-lui qu'un de ses amis est là et le demande.

JEAN.

Bien, monsieur... C'est que M. le comte va partir pour la chasse, comme il a coutume de le faire chaque jour après son déjeuner, et en général il ne reçoit pas à cette heure-ci...

RAOUL.

Je le retiendrai fort peu de temps... Veuillez le prévenir.

JEAN.

Très bien, monsieur. (Il sort.)

SCÈNE II.

RAOUL, seul, puis LE COMTE.

RAOUL, inquiet et rêveur.

C'était un bon diable au temps jadis; mais que sera-t-il devenu entre les mains de ces vertueuses mégères?... Dix ans de belle-mère... et d'une belle-mère de ce modèle... sans compter sa femme qui ne vaut pas mieux, j'imagine... il y a là de quoi bouleverser le meilleur naturel... Enfin nous allons voir.

LE COMTE, au dehors, d'un ton d'humeur.

Qui ne dit pas son nom... qu'est-ce que c'est donc que ça?...

RAOUL.

Le chasseur qu'on dérange... mauvais début! (Le comte paraît en équipage de chasse.) Bonjour, Archibald!

LE COMTE, stupéfait.

Morière!... non! ta parole!... c'est toi!

RAOUL.

Ma parole!

LE COMTE.

Toi, ici!... toi! Ah! çà, mais, veux-tu t'en aller! veux-tu t'en aller bien vite!

RAOUL.

Mon ami, je te remercie de ton accueil... Je m'y attendais bien un peu; mais, c'est égal, cela fait toujours plaisir... Voyons... ta main! (Il le regarde.) Allons! tu as encore ton bon œil humide... et ton bon cœur d'autrefois, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Mon ami, j'ai encore mon bon œil humide et mon bon cœur d'autrefois, c'est possible;... mais je t'assure que tu me mets dans l'embarras... Tu dois comprendre que ta présence ici, dans une maison où ton nom n'a jamais été prononcé sans une légitime horreur

est un fait inoui, renversant, qui touche au scandale... Voyons, qu'est-ce que tu veux? qu'est-ce que tu viens faire?

RAOUL.

Mon ami, puis-je m'asseoir?

LE COMTE.

Certainement... Pardon, mon ami!... (il lui pousse un siége.) d'autant plus que ma femme est dans sa serre pour une bonne demi-heure... C'est que j'ai d'abord été tellement saisi en t'apercevant;... mais au fond je t'assure que, pour mon compte, malgré les circonstances, je t'ai conservé dans le secret de mon âme tous les sentimens de ma jeunesse... Assois-toi donc... (il s'assoit lui-même.) Et à propos de jeunesse, sais-tu que tu es incroyable, toi?... Tu ne changes pas! Nous sommes du même âge, et tu parais plus jeune de dix ans!

RAOUL.

Que veux-tu, mon ami?... Je ne me suis pas marié,... je me suis toujours mal conduit... Cela conserve un homme, tu comprends?

LE COMTE.

Diable de Morière, va!... Ah! çà, sérieusement, qu'est-ce que tu viens faire ici?

RAOUL.

Mon ami, je te vais conter cela. Mais d'abord, dis-moi, Archibald, tu as perdu ta belle-mère, n'est-ce pas?

LE COMTE, gaîment.

Oui, mon ami,... (se reprenant) c'est-à-dire... (douloureux) oui, mon ami.

RAOUL.

Tu n'as plus que ta femme?

LE COMTE.

Oui, mon ami.

RAOUL.

As-tu des enfans?

LE COMTE.

Non... Une fatalité!

RAOUL.

Ah! tu n'as pas d'enfans!

LE COMTE.

Non... Une fatalité!

RAOUL.

Et... aurais-tu été bien aise d'en avoir?

LE COMTE.

Oui,... très certainement!

RAOUL.

Ta femme aussi?

LE COMTE.

Ma femme aussi, oui,... ma femme surtout naturellement,... car... Ah! çà, mais je me trouve bien bon, moi, de subir docilement ton ridicule interrogatoire!... Tu n'es pas venu de Paris, tu n'as pas fait vingt-cinq lieues, tu n'as pas tenté cette démarche extravagante uniquement pour me demander si je serais bien aise d'avoir des enfans, n'est-ce pas? Eh bien! au nom du ciel! qu'est-ce que tu veux? qu'est-ce que tu désires? Explique-toi.

RAOUL.

Mon ami, puisque ta femme et toi vous regrettez de n'avoir pas d'enfant, je viens vous en offrir un, moi, — une fillette ravissante, toute venue, un ange qui tombera du ciel dans vos bras.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie-là?

RAOUL.

Je suis aussi loin que possible de plaisanter... Permets-moi, Archibald, de te rappeler une assez triste histoire...

LE COMTE.

Si c'est la tienne, mon ami, c'est bien inutile... Je la connais surabondamment.

RAOUL.

N'importe... Laisse-moi enchaîner les choses... Ta belle-mère avait, il y a une vingtaine d'années, une sœur beaucoup plus jeune qu'elle, à qui elle servait de mère. Pour s'en débarrasser le plus tôt possible, elle la maria au premier venu, et ce premier venu était le vicomte de Thémines,... que je n'ai pas à qualifier autrement.

LE COMTE.

Mon Dieu! Thémines était un animal, je te l'accorde.

RAOUL.

Mme de Thémines, fort malheureuse avec son mari, se lança pour s'étourdir dans le tourbillon le plus emporté du monde parisien. Je l'y rencontrai, je l'aimai. Après quelques mois, compromise, menacée, elle désira partir. Nous partîmes, laissant dans Paris, et surtout dans la famille de ta belle-mère, une sensation qui peut-être n'est pas encore tout à fait oubliée.

LE COMTE.

Je t'en réponds!

RAOUL.

Je l'emmenai en Italie, après avoir assigné un rendez-vous à Thémines, qui négligea d'en profiter.

LE COMTE.

Un animal!

RAOUL.

La première ivresse passée, la pauvre femme, malgré tous les soins, tous les dévouemens dont je m'efforçais de payer son sacrifice...

LE COMTE.

Je sais que tu t'es conduit en galant homme.

RAOUL.

..... Malgré tout, cependant, écrasée sous le sentiment de la réprobation du monde, elle essaya de retrouver aux sources pures de sa vie, de sa jeunesse, un peu de consolation et de paix. Elle écrivit lettres sur lettres, tantôt à sa sœur, — ta belle-mère depuis, — tantôt à sa nièce, son amie d'enfance, — aujourd'hui ta femme, — implorant avec angoisse un mot de pardon, d'affection, de charité, qui ne vint jamais.

LE COMTE.

Mon ami, tu connaissais ma belle-mère... Elle était fort rigide... Une sainte femme!

RAOUL.

Une sainte femme, soit. Sa jeune sœur mourut désespérée après trois ans d'une vie dont je partageai les amertumes, et qui eût dû me corriger à jamais de mon humeur galante; mais avec l'âge on se corrige quelquefois de ses vertus, rarement de ses vices... Enfin je restai seul avec une petite fille, née de toutes ces douleurs, et qui fleurit sur cette tombe.

LE COMTE.

J'ai su que tu avais une fille, oui.

RAOUL.

Tant qu'elle a été un enfant, je n'ai vu aucun inconvénient à la garder près de moi. Je m'en suis même fait un grand plaisir, car je l'adore... Quand elle a grandi, j'ai cru devoir la mettre dans un couvent, — où elle est encore, mais où elle ne peut rester éternellement. Elle va avoir quinze ans : il est temps de penser à son avenir. La reprendre chez moi, quand elle porte légalement le nom d'un autre, c'est rappeler avec éclat le malheur de sa situation. C'est écarter tous les épouseurs, du moins les plus dignes, qui hésiteraient probablement à venir chercher une femme sous un toit aussi peu vénérable que le mien, et à recevoir des mains de Raoul de Morière la main de Mlle de Thémines... (Avec une émotion contenue. Bref, il y a là pour moi un très pénible embarras.

LE COMTE.

Dame! sans doute!... Voilà, mon ami, voilà!... Que diable veux-

tu? Certainement, nous autres qui avons suivi la voie étroite, qui, jeunes encore, avons enfermé notre vie dans le cercle régulier des bienséances sociales,... certainement nous avons des plaisirs simples, sévères,... insupportables quelquefois;... mais au moins nous sommes tranquilles... Toi, tu as choisi la grande vie excentrique, aventureuse, à la don Juan. Tu as eu des joies délirantes,... car je suis sûr que tu en as eu des joies dont je n'ai pas même l'idée... Eh bien! bravo! tant mieux!... Mais au bout de tout cela, quoi? La liquidation... et des désagrémens!

RAOUL.

Tu appelles cela un désagrément, toi!... Enfin tu me vois venir. Dans mon anxiété, je me suis rappelé que ma fille avait d'autres parens que moi, — sa famille maternelle. Ta belle-mère eût été irréconciliable, je l'ai compris; mais elle n'est plus... Qui vous empêcherait maintenant, ta femme et toi, de vous montrer généreux, de recueillir Mlle de Thémines, qui est, après tout, votre cousine germaine, de lui donner dans votre maison un asile honorable qui la réhabiliterait à demi aux yeux du monde, et où quelque jour un honnête homme viendrait vous la demander? La pauvre enfant serait sauvée. Elle est charmante et vous ferait honneur. Pour moi, vous me rendriez un service qui me toucherait jusqu'à l'âme.

LE COMTE.

Ainsi... voilà l'objet de ta démarche?

RAOUL.

Oui, mon ami.

LE COMTE, se levant.

Eh bien! mon ami, écoute. Je suis enchanté de t'avoir vu; mais franchement tu aurais pu t'épargner ce voyage.

RAOUL.

Tu me refuses?

LE COMTE.

Moi, non! et pour ma part je serais tout disposé, en souvenir de notre vieille amitié, à accepter la combinaison;... mais tu ne peux pas exiger que je l'impose violemment à ma femme, n'est-ce pas?

RAOUL.

Mais si ta femme l'acceptait de son côté?

LE COMTE, avec éclat.

Ma femme! Ah! çà, mais, mon pauvre garçon, c'est de l'égarement, je t'assure! Voyons, comment peux-tu imaginer un instant qu'une femme comme la mienne, élevée, un peu grâce à toi, avec un redoublement d'austérité, plongée et enracinée dans les plus pures traditions et même dans les préjugés de son faubourg, que

cette femme-là aux yeux de qui tu représentes, à toi seul, les sept péchés capitaux, pour qui ton nom, mêlé à celui de sa déplorable tante, est un symbole monstrueux d'immoralité, de scandale et de désespoir, que cette femme-là s'avise un beau matin, sans transition, de se faire la complice de ta faute, et de patronner publiquement le fruit de tes amours!... Mon cher, c'est insensé!

RAOUL.

Cela serait insensé, en effet, si ta femme professait l'inflexible rigueur que tu lui prêtes;... mais, voyons, Archibald, es-tu sûr de bien la connaître, ta femme?

LE COMTE.

Bon! si je connais ma femme maintenant!

RAOUL.

C'est qu'il est très rare que les maris connaissent bien leurs femmes;... ils les croient presque toujours plus froides, plus insensibles qu'elles ne le sont... Ainsi la tienne, j'en suis persuadé, n'est pas aussi implacable que tu le dis pour la mémoire de sa tante... N'ont-elles pas été compagnes d'enfance? Et puis enfin cette jeune tante enlevée, malheureuse, repentante, foudroyée, tout cela doit parler secrètement à l'imagination de ta femme et intéresser son cœur...

LE COMTE.

Mais pas le moins du monde, mon ami! ma femme n'est pas romanesque. Voilà encore une de vos erreurs, à vous autres, libertins... Vous vous figurez que toutes les femmes sont romanesques parce que cela vous accommode, parce que cela vous abrége le chemin d'autant!... Eh bien! non, mon cher, il y a d'honnêtes femmes dans le monde, et les honnêtes femmes ne sont pas romanesques.

RAOUL.

Bah! elles ont toutes une petite pointe du cœur tournée dans ce sens-là.

LE COMTE.

Pas la mienne, mon ami.

RAOUL.

La tienne aussi, va!

LE COMTE.

Tu le veux! eh bien! seigneur Dieu, je vais te faire annoncer. Tu vas voir ma femme, parler à son imagination, à son cœur, à son âme, tout ce que tu voudras... Seulement, si tu reçois un congé des plus brusques, je m'en lave les mains;... tu es prévenu!

RAOUL, lui saisissant la main avec force.

Archibald, est-ce que tu ne comprends pas que cette démarche, cette insistance, cette importunité dont je te persécute, me coûtent

horriblement?... que c'est une angoisse affreuse pour un père de sentir qu'il est un obstacle au bonheur de son enfant, et d'être forcé de la livrer aux étrangers? Est-ce que tu ne comprends pas, sous la légèreté de mes paroles, que je souffre, que je suis déchiré, et que je fais à ton amitié, à ton humanité, le plus sérieux des appels?

LE COMTE.

Mon Dieu! mon ami, je sens tout cela parfaitement;... mais enfin que veux-tu que je fasse?

RAOUL.

Aie le courage, aie la bonté de préparer ta femme à ma visite et à la requête que je viens lui adresser.

LE COMTE.

Eh bien, soit! je vais essayer.

RAOUL.

Je t'en sais gré.

LE COMTE.

Allons! je vais essayer! (Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

RAOUL, seul.

Ah! que c'est dur!... Pauvre enfant! pauvre petite... que je ne puis ni garder... ni donner!... dont personne ne veut! Pauvre chère enfant, va! (Il porte une main à ses yeux.)

SCÈNE IV.

RAOUL, LE COMTE, rentrant.

RAOUL.

Comment! déjà?

LE COMTE.

Écoute, Raoul, plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu que ma femme ne voudra pas te recevoir, et vraiment je ne peux pas l'y contraindre...

RAOUL.

Ah!

LE COMTE.

Attends!... si tu veux avoir la moindre chance d'être accueilli et d'être écouté, il est indispensable que tu te présentes d'abord sous un autre nom que le tien.

RAOUL.

Comment?

LE COMTE.

L'idée m'en est venue tout à coup, et je la crois bonne. Ma femme ne te connaît pas, elle ne t'a jamais vu... Laisse-moi te présenter par exemple sous le nom de d'Arnaud, notre ancien camarade à tous deux, dont elle m'a souvent entendu parler, et qui est maintenant consul à Trieste. Elle ne le connaît pas plus que toi... Tu arrangeras une histoire quelconque. Tu diras à ma femme que tu es envoyé par M. de Morière,... qu'il est mort... ou mourant, comme tu voudras, qu'il t'a chargé de lui recommander sa fille... Cela peut la toucher... En tout cas du moins, elle t'écoutera.

RAOUL.

Et ensuite?

LE COMTE.

Ensuite... dame... on verra! Si tu réussis à l'intéresser, tu te démasqueras peu à peu, tout doucement. Sinon, eh bien! au moins nous ne serons compromis ni l'un ni l'autre.

RAOUL.

Je t'avoue, mon ami, qu'il me répugne un peu d'employer ce moyen de comédie dans une affaire où mes sentimens les plus vifs et les plus sincères sont en jeu... D'ailleurs es-tu bien sûr que ta femme ne me connaisse pas?

LE COMTE.

Mais j'en suis sûr! Où t'aurait-elle vu? A la suite de ton aventure, tu as été longtemps absent de Paris... Depuis ton retour, nous vivons les deux tiers de l'année à la campagne... Là-bas, ma femme ne sort de l'intimité de son faubourg que pour des circonstances de charité ou de dévotion dans lesquelles elle n'est pas exposée à te rencontrer... Nous n'allons pas au spectacle deux fois par an... Non! je suis sûr qu'elle ne te connaît pas.

RAOUL.

Il est certain que je ne crois pas l'avoir jamais vue, pour mon compte;... mais c'est égal, il me paraît bien étrange que ta femme n'ait jamais eu la curiosité de se faire montrer l'homme qui avait enlevé sa tante!...

LE COMTE.

Mais non, encore une fois! ma femme n'a pas de ces curiosités-là, mon ami.

RAOUL.

Enfin!

LE COMTE, regardant au fond.

Chut! Raoul, la voici!... Eh bien! c'est entendu, n'est-ce pas? D'Arnaud,... consul à Trieste?...

RAOUL.

Mais, mon ami, je vais m'embrouiller, moi, dans cette histoire-là!

LE COMTE, vivement.

Non, non!... penses-y un peu... La voici!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! pardon!... (Elle jette un regard étonné sur Raoul et le salue froidement.)

RAOUL, à part.

Allons! elle est jolie... C'est un espoir!

LE COMTE.

Ma chère amie, j'allais vous faire prévenir... C'est un de mes anciens camarades... dont le nom ne vous est pas inconnu... M. d'Arnaud, consul à Trieste,... que j'ai l'honneur de vous présenter. (La comtesse échange un nouveau salut avec Raoul.) Il est chargé pour vous d'un message;... mais il paraît que c'est un secret entre vous deux... Aussi je vous laisse, d'autant plus que j'ai promis deux faisans à votre chef, et que je me trouve un peu en retard... A bientôt, ma chère... Mon ami!...

LA COMTESSE, à Raoul.

Pardon, monsieur, voulez-vous me permettre de dire deux mots à mon mari?

RAOUL.

Madame! (A part.) Voyons... comment vais-je arranger cette fable? (Il réfléchit.)

LA COMTESSE, prenant le comte à part.

Pourquoi me dites-vous que c'est M. d'Arnaud, quand c'est M. de Morière?

LE COMTE, décontenancé.

Comment! vous le connaissez?

LA COMTESSE.

Apparemment... Eh bien! qu'est-ce que cela signifie?

LE COMTE.

Mon Dieu! ma chère... c'est toute une aventure... Il va vous ex-

pliquer cela... C'est très singulier... très drôle... Vous allez voir... Moi, du reste, je n'y suis pour rien... Vous allez voir, vraiment c'est très drôle... Je vous laisse, ma chère, car vous devez être impatiente... et moi-même... Votre chef... comme je vous le disais... Ainsi à tout à l'heure, n'est-ce pas? (Près de sortir, à part.) Sauve qui peut! (Il sort à gauche. La comtesse hausse légèrement les épaules, lève les yeux au ciel et se rapproche de Raoul.)

SCÈNE VI.

RAOUL, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Monsieur... d'Arnaud, veuillez vous asseoir... (Elle prend sa tapisserie et s'assoit dans son grand fauteuil, près de la table.) Je vous demanderai la permission, monsieur, de continuer mon ouvrage... C'est un tapis que je fais pour mon église... et il faut qu'il soit achevé ce soir.

RAOUL.

Madame! (Il s'assoit. A part.) Maudite invention!... Enfin!... (Haut, cherchant un peu ses phrases.) Mon Dieu! madame, j'ai le chagrin de me présenter à vous pour la première fois dans des conditions peu avantageuses,... car le message dont je viens m'acquitter ne laisse pas d'être très délicat... Je vais être forcé, madame, de réveiller des souvenirs qui vous sont pénibles,... de prononcer un nom qui... nécessairement... ne saurait vous être agréable... Je veux parler de M. Raoul de Morière.

LA COMTESSE, froidement.

Ah! (Tout en travaillant, elle l'examine curieusement à la dérobée.)

RAOUL.

Sans avoir jamais eu avec lui de relations très étroites, je l'avais souvent rencontré dans ma jeunesse...

LA COMTESSE.

Oui.

RAOUL.

... Et nous en étions là, madame,... lorsque notre connaissance s'est renouvelée... et même est devenue en quelque sorte intime... dans les circonstances que voici... (A part.) Comme elle me regarde! (Haut.) Il y a quelques semaines, M. de Morière, passant à Venise,... c'est-à-dire à Trieste,... où je réside,... y tomba malade... Je me fis naturellement un devoir de mettre à sa disposition toutes les ressources médicales que Venise peut offrir...

LA COMTESSE, gravement.

Trieste.

RAOUL.

Trieste! c'est juste... pardon!... Les deux villes se touchent, comme vous savez, madame, et me sont également familières. — Bref, madame, malgré tous mes soins, après avoir langui quelques jours, et souffert... passablement... le malade succomba.

LA COMTESSE, tranquille.

La perte est médiocre.

RAOUL.

Assurément, madame, on en fait de plus regrettables, quoique peut-être le monde, dans ses préventions, eût un peu exagéré la perversité de M. de Morière.

LA COMTESSE.

C'était difficile.

RAOUL.

Au reste, madame, il fut très coupable, je le sais;... mais enfin il est mort... (Très doucement.) Vous ne pouvez pas lui demander mieux?...

LA COMTESSE, froidement.

Je lui demande de ne pas ressusciter, si c'est possible... (Raoul, déconcerté et incertain, l'interroge du regard; elle baisse les yeux sur sa tapisserie, et reprend :) Enfin... ce message!

RAOUL.

J'y arrive, madame... Dans un entretien suprême, M. de Morière se montra fort inquiet, fort touché de l'abandon où il laissait une personne... qui ne porte pas son nom, mais qui n'en avait pas moins ses plus légitimes, ses plus tendres affections... Il me supplia, madame, de recommander instamment Mlle de Thémines à vos bontés et de la remettre entre vos mains.

LA COMTESSE.

Comment! Mais Mlle de Thémines n'a besoin des bontés de personne, il me semble... N'a-t-elle pas la fortune de son père? Où est-elle? Dans un couvent, je crois?

RAOUL.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Elle est fort bien là.

RAOUL.

Sans doute; mais on ne peut la condamner à y demeurer toujours,... et il serait fort à craindre qu'elle ne pût trouver un établissement convenable, que son avenir ne fût compromis, si sa seule parente, la première amie de sa mère, ne consentait à la couvrir

de sa protection, à l'honorer de son patronage... M. de Morière, madame, en était tellement persuadé que, s'il eût vécu, il fût venu lui-même, m'a-t-il dit, vous adresser à genoux la prière que je vous adresse en son nom.

LA COMTESSE.

M. de Morière aurait eu grand tort de hasarder une démarche d'une convenance si douteuse : il avait de l'esprit, dit-on, quelles que fussent ses autres qualités, et il eût aisément pressenti ma réponse, sans me donner la peine de la lui faire en face.

RAOUL, à part.

Allons! plus de doute! (Haut.) De grâce, madame, veuillez oublier un instant M. de Morière, que je vous abandonne absolument... Ne pensez qu'à sa fille, si innocente des erreurs paternelles... Veuillez penser aussi à cette jeune femme que vous avez aimée, qui a tant souffert, tant expié, et ayez la charité de préparer à son enfant par vos conseils, par votre exemple, une meilleure destinée.

LA COMTESSE, durement.

Monsieur, en deux mots, vous êtes homme du monde : eh bien! de quel œil le monde, dont j'ai essayé jusqu'ici de mériter l'estime, me verrait-il adopter, protéger, encourager dans ses conséquences une faute, une honte, dont ma famille n'est pas encore consolée? Je vous en fais juge, et voilà ma réponse.

RAOUL.

Elle est rigoureuse... (Contenant sa colère, et haussant un peu le ton, quoique toujours très poli.) Mon Dieu! madame, je ne sais si je me fais une idée bien juste de la vertu...

LA COMTESSE, avec une grâce ironique.

Permettez-moi d'en douter un peu, monsieur d'Arnaud!

RAOUL, s'incline et poursuit.

Mais enfin je m'étais figuré que la vertu véritable, sévère pour elle-même, était indulgente aux autres, qu'elle daignait quelquefois, de la région supérieure et sereine où elle réside, donner une pensée attendrie ou même offrir une main bienveillante à ceux qu'une force moindre ou un naturel moins heureux soumettait à l'empire douloureux des passions; je m'étais figuré qu'elle ne se contentait pas de ces devoirs faciles qui dans certaines situations sont de simples bienséances, de ces pratiques officielles, de ces aumônes, de ces patronages, qui ne coûtent guère à la richesse, qui se concilient avec l'élégance, qui en sont même l'apanage recherché, et qui, en édifiant suffisamment le monde, n'ôtent rien aux agrémens de la vie; je m'imaginais qu'elle visait plus haut, que la vertu vrai-

ment digne de ce nom enfin, lorsqu'elle pouvait découvrir une de ces bonnes œuvres rares que l'opinion du monde peut blâmer, mais qu'une justice plus élevée approuve et bénit, était heureuse de s'en emparer et de s'y consacrer fièrement, dans la joie de sa conscience et sous l'œil de Dieu... Voilà, madame, la vertu telle que j'aimais, du fond de mon indignité, à la concevoir, à la respecter,... et si je me suis trompé, je le regrette profondément. (Il se lève.)

LA COMTESSE.

Mon Dieu! monsieur d'Arnaud, je ne sais si je me fais une idée bien juste du vice...

RAOUL, s'inclinant.

Permettez-moi d'en douter beaucoup, madame!

LA COMTESSE.

Mais enfin, tel qu'il m'apparaît, j'avoue qu'il éveille chez moi une très faible sympathie, parce que sous les beaux noms dont il se plaît à se parer, entraînemens du cœur, aspirations de l'âme,... empire douloureux des passions,... sous tous ces artifices de langage, je ne vois, moi, qu'une chose fort simple et fort peu intéressante : c'est le parti-pris de s'abandonner franchement à ses pires instincts et de se soustraire aux lois qui sont la difficulté suprême, mais aussi le suprême honneur de la vie, à la lutte et au sacrifice... Vous parliez de devoirs faciles, monsieur?... Pardon! mais ce qui est facile, c'est de ne pas faire son devoir et de remplacer par de sublimes théories, qui ne coûtent pas beaucoup, un peu d'humble pratique qui coûterait davantage... Oh! certainement il y a du vrai d'ailleurs dans ces théories,... et je n'ignore pas qu'une honnête femme doit être indulgente même pour les défaillances qui lui sont le plus étrangères;... mais encore faut-il quelque prétexte à cette indulgence..... Ainsi, mon Dieu, qu'une femme, je suppose, se laisse ravir à l'attrait d'un grand mérite, d'un grand cœur, d'une intelligence supérieure, et qu'elle s'égare sur des hauteurs idéales pour se réveiller dans les abîmes,... eh bien! on pourra, sinon l'excuser, au moins la plaindre. Mais voyons, monsieur d'Arnaud, il y a vraiment des chutes que rien ne justifie... Je ne voudrais pas faire une allusion indiscrète à la mémoire de ma malheureuse tante, mais enfin succomber comme elle aux minces séductions d'un homme qui fait métier des aventures de ce genre, de ce qu'on appelle un homme à bonnes fortunes,... profession qui n'exige ni les hautes qualités de l'esprit, ni celles du cœur, et qui semble même les exclure;... s'enivrer de cet encens vulgaire qui fume indifféremment devant toutes les idoles de coulisse ou de boudoir, laisser tomber ses devoirs, sa foi, son honneur, aux pieds d'un

vainqueur banal, voilà en vérité ce que je ne puis, quant à moi, ni comprendre, ni pardonner, et je suis sûre, monsieur, qu'au fond vous êtes un peu de mon avis.

RAOUL, appuyé sur un fauteuil, et parlant sur le ton d'une courtoisie railleuse.

Non, madame,... pas le moins du monde,... et je prendrai même la liberté de vous faire observer que vous êtes ici dans une profonde erreur, et que les hommes à bonnes fortunes, pour employer vos expressions, unissent nécessairement toutes les distinctions du cœur à toutes celles de l'intelligence.

LA COMTESSE.

Ah! grand Dieu!

RAOUL.

D'abord, madame, vous semblez croire qu'ils manquent de cœur;... il est évident au contraire qu'ils en ont trop,... et que c'est là même la source première de leurs égaremens,... sinon de leur puissance... Voyez les héros, madame, et parmi les héros ceux qui, de naissance, vous sont le plus sympathiques et que vous qualifiez le plus volontiers de grands cœurs... Ils ont tous été des hommes à bonnes fortunes... Voilà donc pour le cœur. Quant à l'intelligence, madame, soyez sûre qu'il la faut extrêmement ornée, quand on se voue sérieusement à la carrière... dont nous nous occupons;... car enfin de quoi s'agit-il? De plaire à tout le monde, autant que possible,... c'est-à-dire de captiver tous les genres d'esprits, d'entrer dans les goûts les plus divers... Cela demande, vous en conviendrez, une instruction aussi forte que variée, des connaissances très étendues... Ainsi nécessairement il faut avoir beaucoup de littérature,... posséder aussi bon nombre de sciences, — en particulier celles qui intéressent les dames,... un peu de philosophie,... ne fût-ce que pour savoir se résigner à l'occasion,... un peu de musique, bien entendu,... de peinture,... d'horticulture même...

LA COMTESSE, réprimant un sourire.

Mon Dieu! monsieur, sans épuiser la liste de vos connaissances, qui me paraît très édifiante d'ailleurs, ne pensez-vous pas que cet entretien, au terme où nous l'avons conduit?... (La porte s'ouvre.) Qu'est-ce que c'est? (Entre Jean.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEAN.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que vous voulez?

JEAN.

Madame, je reviens de la ville... Impossible de trouver de la soie de la nuance que désire madame la comtesse... Voici l'échantillon que madame la comtesse m'avait remis.

LA COMTESSE.

Comment? Dans aucun magasin? Vous êtes sûr?

JEAN.

Dans aucun, madame.

LA COMTESSE.

Mais c'est impossible, Jean!... Comment voulez-vous que je fasse ma fleur d'iris, si je n'ai pas de soie violette!... Comment! dans tout Melun, pas un brin de soie violette?

JEAN.

Pas du violet que souhaite madame la comtesse, non, madame.

LA COMTESSE.

Ah! la province est terrible pour cela!... j'aurais dû envoyer à Paris... Il est trop tard à présent... Mais, mon Dieu, cette fleur d'iris manquant, — tout manque... Impossible maintenant de terminer ce tapis pour la fête de demain... Mon pauvre curé va être désolé... Quelle contrariété! — C'est bien, allez, Jean. (Jean sort.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, RAOUL.

LA COMTESSE, absorbée et contemplant son tapis.

Quelle contrariété!

RAOUL.

Oserai-je, madame, hasarder un timide avis?

LA COMTESSE, distraite.

Comment, monsieur?

RAOUL.

Si vous remplaciez votre fleur d'iris par une autre fleur qui ne fût pas violette?

LA COMTESSE.

Mais comme quoi?

RAOUL.

Il y a par exemple une fleur qui fait assez bon effet en tapisserie, et qui sortirait très bien de ces grands feuillages à la place de cet iris... Je ne sais si vous la connaissez, madame,... c'est la fleur du gloxinia.

LA COMTESSE.

Du gloxinia... oui certainement,... c'est même très joli.

RAOUL.

Et il me semble voir, madame, dans vos soies toutes les nuances nécessaires pour le gloxinia... rose... et rouge... solferino, je crois?

LA COMTESSE.

C'est juste,... mais ce n'est que reculer la difficulté,... car il faudrait envoyer mon tapis à Paris pour y faire dessiner cette fleur... Ainsi...

RAOUL.

Oh! mon Dieu, madame, rien n'est plus simple... Si vous avez un crayon?... En voici un justement... (Il s'accoude sur la table et s'apprête à dessiner sur le canevas.) Vous permettez, madame?

LA COMTESSE.

Vraiment, monsieur, je ne sais si... Cependant il s'agit d'une bonne œuvre;... mais vous auriez probablement besoin d'un modèle?

RAOUL.

Pas du tout, madame... Je vais très bien dessiner de mémoire... (Il commence à dessiner.)

LA COMTESSE, tenant la tapisserie pour la fixer.

Ah! tant mieux, car je n'ai pas un seul gloxinia dans ma serre,... c'est un désespoir pour moi... Mais je ne sais comment s'y prend mon jardinier,... il ne peut pas m'en conserver un...

RAOUL, continuant son travail.

Cependant, madame, le gloxinia n'est pas une plante délicate,... c'est un tubercule,... il faut le traiter en conséquence,... le tenir parfaitement sec pendant l'hiver...

LA COMTESSE.

L'arroser au printemps?

RAOUL.

Oh! grand Dieu! non, madame, non!... le bassiner très légèrement depuis la pousse jusqu'à la floraison,... et à la floraison seulement l'arroser à pleine eau,... puis ne pas négliger de brouiller les carreaux de la serre devant la plante... Avec cette simple méthode, madame, vous aurez une collection de gloxinias quand vous le voudrez...

LA COMTESSE.

Eh bien! je vous suis réellement reconnaissante, car j'adore ces fleurs... J'ai toujours pensé, du reste, que mon jardinier arrosait trop... C'est sa manie.

RAOUL.

Où je mets des ombres, madame, c'est solferino.

LA COMTESSE.

Bien entendu. Mais, vraiment, vous dessinez à merveille!

RAOUL.

Oh! madame!... Tenez, c'est charmant, cet oiseau qui est là, madame; si je ne me trompe, c'est une perruche des Indes, la perruche lorri, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Oui... Je l'ai fait placer dans mon tapis par un véritable enfantillage... J'y attache un souvenir de cœur, car j'ai eu la passion de ces oiseaux... Malheureusement, c'est comme pour mes gloxinias, j'ai dû y renoncer; je les perdais tous.

RAOUL, dessinant toujours.

Aviez-vous soin, madame, d'entourer de flanelle les barreaux de leur perchoir?

LA COMTESSE.

Non...

RAOUL.

Ah! mais cela est indispensable;... ces petites bêtes s'enrhument très aisément... Dès qu'elles prennent froid aux pieds, la poitrine s'engage; mais moyennant la précaution que je vous indique, madame, et en ayant l'attention de leur laver les pattes avec un peu de vin chaud, quand vous les voyez un peu souffrantes,... je vous garantis que vous les conserverez. (Se redressant.) Voilà, madame, une esquisse bien grossière, mais suffisante pourtant, je crois.

LA COMTESSE.

Oh! mais... c'est parfait... — Vous avez un vrai talent... Ce sera même mieux que l'iris... Je vous remercie mille fois, monsieur, de votre obligeance,... et aussi de vos bons conseils,... que je ne manquerai pas de mettre à profit. (Souriant avec grâce.) Si vous n'en aviez jamais donné que de ce genre-là!... (Raoul s'incline.) Et maintenant j'ai bien peur qu'il ne me reste qu'à vous rendre votre liberté, monsieur de Morière... (Se reprenant.) M. d'Arnaud... pardon! je ne sais plus, moi... Venise... Trieste! je m'y perds à mon tour!

RAOUL, très sérieux.

Ah! je vous en supplie, madame, épargnez-moi... Je suis assez malheureux déjà de penser que le succès de ma démarche, succès qui me tenait tant au cœur, a peut-être été compromis uniquement par ce déguisement maladroit... dont je me suis laissé affubler.

LA COMTESSE.

Ah! l'idée n'était pas de vous?

RAOUL.

Car,... n'est-ce pas, madame?.... si je m'étais présenté franchement sous mon nom, comme je le voulais, vous auriez mieux compris que le sentiment qui m'amenait près de vous, qui prosternait à vos pieds une âme peu disposée à s'abaisser,... devait être assez amer, assez poignant pour expier bien des torts... Vous auriez compris enfin que le plus sincère, le plus profond hommage que je pusse rendre à l'honnêteté, à la vertu,... c'était l'hommage que je lui faisais de mon enfant!

LA COMTESSE, sérieuse et digne.

Je vous comprends et je vous crois, monsieur. Veuillez me croire et me comprendre de votre côté. Je ne suis insensible ni à la touchante destinée de Mlle de Thémines ni au souvenir de l'infortunée qui fut sa mère,... et si cette enfant se fût trouvée seule au monde, comme vous me le disiez d'abord, je n'aurais pas hésité à l'accueillir dans ma maison et à veiller sur son avenir.

RAOUL.

Madame!

LA COMTESSE.

Mais Mlle de Thémines n'est pas seule,... sa présence chez moi y entraînerait nécessairement la présence de son père,... ses fréquentes visites du moins... Eh bien! monsieur, soyez juste, n'y aurait-il pas là, pour la conscience la plus généreuse, la plus libérale, un excès de tolérance vraiment blessant,... impossible?

RAOUL, douloureusement.

Ah! cette pensée ne m'était pas venue... Oui, madame, vous pouvez avoir raison... Je vous suis reconnaissant de votre bonté... Je me retire... Adieu.

LA COMTESSE.

Adieu.

RAOUL, revenant brusquement et parlant avec feu.

Eh bien! madame, laissez-moi vous prouver que ces mauvais cœurs que nous sommes peuvent avoir aussi le courage du sacrifice,... des plus durs sacrifices!... Prenez ma fille, puisque vous le voulez bien, et je m'engage sur ma parole à ne jamais la revoir tant qu'elle sera à votre foyer!... Je m'en irai,... je partirai... Qu'elle soit heureuse et honorée,... c'est tout ce que je demande!

LA COMTESSE, un peu étonnée, après un silence.

A cette condition, monsieur, comptez sur mon dévouement. J'irai chercher Mlle de Thémines dès que vous m'y autoriserez.

RAOUL, avec agitation.

Je vais ce soir même l'avertir, madame, la préparer... (Il fait quel-

ques pas, puis s'arrête.) Ah! tenez, j'aime mieux ne pas la revoir,... j'aurais peur de faiblir... Je préfère lui écrire... Vous voudrez bien lui remettre ma lettre?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur. (Elle lui montre ce qu'il faut pour écrire.)

RAOUL.

Oh! deux lignes seulement! (Il écrit.) « Ma chère petite mignonne! » — Elle est charmante, vous verrez! — « Je suis forcé de te quitter. Je pars... peut-être pour longtemps. Une parente, une amie de ta mère veut bien te recevoir dans sa famille. Tu trouveras près d'elle l'affection de la sœur la plus tendre... » N'est-ce pas, vous l'aimerez bien?

LA COMTESSE, émue.

Oui.

RAOUL.

« Écris-moi quelquefois, ma chère petite. N'oublie pas, je t'en prie, ton pauvre père qui t'abandonne... et qui te chérit!... » (Des larmes coulent sur ses joues; il porte son mouchoir à ses yeux et étouffe un sanglot; puis il plie la lettre et la remet à la comtesse.) Pardon!... Merci, madame, et adieu! — (Il va pour sortir.)

LA COMTESSE, se levant tout à coup.

Monsieur de Morière, le monde dira ce qu'il voudra; mais vous faites bravement votre devoir,... je ferai le mien de même... Allez me chercher votre fille! (Elle déchire la lettre.)

RAOUL.

Quoi! vous... ah! madame! (Il s'incline, et lui baisant la main avec une profonde émotion) : Vous êtes excellente!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE, qui reste stupéfait en voyant Raoul baiser la main de sa femme.

RAOUL, courant à lui.

Ah! mon ami!... (Il lui serre la main avec effusion.) Je le disais bien! tu ne connaissais pas ta femme! (Il salue encore profondément la comtesse et sort à la hâte.)

OCTAVE FEUILLET.

MILAN ET VENISE

DEPUIS

LA GUERRE DE 1859

La paix de Villafranca donna la liberté à Milan, mais elle laissa Venise sous la domination étrangère. Ainsi étaient séparées tout d'un coup deux cités italiennes qui depuis de longues années vivaient sous le gouvernement d'une puissance allemande. Six ans se sont écoulés depuis cette séparation inattendue. Dans quelle situation se trouvent Milan et Venise au terme de cette période assez courte sans doute, mais suffisamment significative? C'est une question que des faits et des souvenirs recueillis pendant de fréquens séjours dans le nord de l'Italie me permettent d'aborder avec la confiance d'apporter sur ce grave sujet quelques informations dignes d'intéresser les amis de l'Italie nouvelle en France comme dans cette libre Angleterre qui est mon pays. Le contraste de la prospérité matérielle de Milan avec les souffrances et la langueur contre lesquelles se débat Venise n'est pas cependant le seul objet de ces pages. Les exemples ne manquent pas pour nous apprendre ce qu'il y a de vivifiant dans la liberté, de mortel dans la servitude. Nous voulons, tout en signalant un contraste si frappant et si triste, rechercher aussi les ressemblances, l'harmonie qu'on peut remarquer entre Milan et Venise sous le rapport de la vitalité morale. Nous voulons observer le caractère italien mis en quelque sorte à une double épreuve, ici dans les meilleures, là dans les plus mauvaises conditions de développement. Si ces souvenirs prouvent que Venise libre pouvait marcher du même pas que Milan dans la

voie des progrès en tous genres, notre but aura été atteint, et notre conclusion sera plus complète, car, à côté d'une sévère leçon pour l'Autriche, elle contiendra aussi le plus sérieux des encouragemens pour la jeune nation italienne.

I.

Pour mieux faire comprendre les progrès accomplis à Milan, il faudrait donner quelque idée de l'état de cette ville pendant les dernières années de la domination autrichienne. Je n'oublierai jamais l'impression que produisit sur moi l'aspect de Milan quand j'y vins pour la première fois au mois d'octobre 1853. A voir la physionomie inquiète, le regard soupçonneux des sentinelles autrichiennes, j'aurais pu croire que l'ennemi était aux portes; je me trompais, et les sentinelles avaient raison, car l'ennemi occupait une position bien autrement formidable : il était dans la ville même. L'ennemi, c'était la population tout entière. Je pus bientôt remarquer que les Italiens et les Autrichiens ne se trouvaient jamais dans le même café, et j'appris que jamais ils ne se rencontraient ni dans les loges de la Scala, ni dans les maisons particulières. Un officier autrichien ne pouvait entrer dans un salon sans voir les Italiens se retirer aussitôt, faisant le vide autour de lui; mais si les Milanais affichaient ainsi leur dégoût pour le despotisme de l'Autriche, de son côté le gouvernement autrichien redoublait de rigueur contre ceux qu'il appelait « les frondeurs de Milan. »

Un jour je m'étais arrêté devant la magnifique cathédrale, changeant de place de temps en temps pour mieux voir les mille détails du Dôme. Un factionnaire s'approche brusquement et me fait comprendre par ses gestes accompagnés de paroles allemandes, auxquelles je n'entendais rien, que je ne devais plus continuer cette lente promenade à laquelle il trouvait je ne sais quelle allure révolutionnaire. Je m'éloignai donc. Une demi-heure plus tard, je me trouvais près d'une des portes de la ville, et, l'idée m'étant venue de voir un peu les environs, j'étais sur le point de franchir les portes, quand on me demanda mon passeport. Je l'avais laissé à l'hôtel : faute de cette pièce indispensable, je fus contraint de renoncer à ma promenade à travers champs. Dès ce moment, je ne me séparai plus de mon passeport, et, voulant aller voir le lac de Côme, j'eus bien soin de me procurer le *visa* nécessaire pour faire ce voyage d'une heure et demie en chemin de fer. Malheureusement, une fois muni de ce *visa*, j'eus à compter avec la pluie, qui me força de laisser passer deux jours sans exécuter mon projet. Le troisième enfin, par un beau soleil, je me mis en route. Vers le mi-

lieu du trajet, on demanda les passeports, et je donnai le mien avec la plus grande confiance. Cinq minutes après, l'employé vint à moi. J'étais invité à retourner à Milan, car mon passeport n'était pas en règle; le *visa* n'était bon que pour quarante-huit heures, et le délai avait expiré la veille. Je dus descendre de wagon et fus aussitôt mis sous la surveillance d'un soldat croate, l'un des types les plus laids de sa race. L'idée de l'avoir pour compagnon de voyage jusqu'à Milan me décida tout à coup à tenter un dernier effort du côté de l'employé, qui consentit à me laisser partir pour Côme, sur la promesse solennelle que je lui fis, et que je tins scrupuleusement, d'être revenu dans le délai de trois jours.

En 1859, deux mois à peine après la guerre, quelle différence! Par une belle journée de septembre, j'entrai en Lombardie après avoir traversé la Suisse sans montrer mon passeport. Arrivé à Milan, je trouvai la ville en fête; les cloches sonnaient à toute volée, les rues pavoisées étaient remplies de monde, toute la population était en mouvement; bourgeois et militaires, nobles et plébéiens, autorités municipales et simples citoyens, tous, de la classe la plus élevée jusqu'à la plus pauvre, avaient l'air ouvert et joyeux. On riait, on discutait, on parlait politique. J'ouvrais de grands yeux, je me promenais partout, j'écoutais tout, et je regardai plus d'une fois la grande cathédrale pour m'assurer que j'étais bien dans cette ville de Milan, qui naguère avait un air si sombre et où presque chaque citoyen avait l'attitude d'un conspirateur. Que se passait-il donc parmi « ces frondeurs de Milan? » Je le demandai à l'un d'eux. « Aujourd'hui, répondit-il, arrivent les députations de l'Italie centrale, qui vont à Turin présenter au roi leurs votes d'annexion. — Vous êtes contens de vous trouver sous le gouvernement de Victor-Emmanuel? — Si nous sommes contens! répliqua le Milanais. Notre pressant intérêt n'est-il pas de former un royaume du nord de l'Italie qui puisse faire face à l'Autriche, malheureusement restée maîtresse de la Vénétie? » Nous parlions librement, on le voit, en pleine rue, sur cette même place du palais, où pendant ma première visite j'avais éveillé, en contemplant tranquillement la cathédrale, les soupçons d'une sentinelle autrichienne.

L'arrivée des députations fut accueillie avec transport par les Milanais. Le soir, la ville et la cathédrale furent illuminées. Le théâtre de la Scala, où les députations se rendirent, retentit au moment de leur entrée des plus chaleureux cris d'enthousiasme, de cet enthousiasme pur et entraînant, où vibre le premier souffle de la liberté récemment conquise par un peuple longtemps opprimé. Le lendemain je présentai à quelques Milanais des lettres que j'avais pour eux, et je me procurai ainsi le plaisir d'entrer pour la

première fois dans un salon italien. L'accueil que je reçus fut plein de courtoisie et de cordiale bienveillance. La politique était, comme on le pense bien, le principal et presque le seul sujet de conversation. On parlait librement, on discutait chaudement, sans dépasser toutefois les limites de la convenance et du bon sens. Ce qui me frappait surtout et ce qui me plaisait fort, c'était la manière pratique et positive dont les questions étaient envisagées. Jamais je n'entendais proposer de théories abstraites. On ne parlait pas « des droits de l'homme, » ni « des origines de l'état social, » ni d'aucune de ces abstractions qui sont à leur place dans les discussions philosophiques et dans les temps de loisir; il n'y avait personne qui s'occupât d'autre chose que des questions urgentes du jour et de l'application du régime constitutionnel à donner à l'Italie enfin émancipée. J'ai eu mainte occasion de voir de près la société milanaise, grâce à cette charmante sympathie, pure de toute morgue, qu'elle prodigue (c'est le mot propre) aux étrangers qui font un séjour un peu prolongé auprès d'elle, et je me suis toujours de plus en plus tenu à la première impression que j'ai ressentie en voyant cette manière d'envisager et de traiter les questions politiques. J'ai assisté à bien des discussions, qui quelquefois furent assez vives; le sujet en était toujours d'une application immédiate et sérieuse, comme le plus ou le moins d'extension à donner au suffrage des citoyens, les rapports de l'église et de l'état, la limite du pouvoir central et des autorités locales, la guérison la plus prompte et la plus sûre de la plaie du brigandage. Ce que j'ai vu et entendu dans d'autres parties de l'Italie m'a prouvé et m'autorise à dire que ce n'est pas seulement à Milan que l'on trouve cette heureuse disposition des esprits, et que là est vraiment le trait caractéristique du génie national. Aussi doit-on beaucoup espérer d'une société qui montre tant de sagesse. Elle n'aurait pu autrement faire en si peu de temps ce qu'elle a fait et se relever déjà si complétement. C'est un grand malheur pour une nation quand ses hommes d'état et les chefs de l'opinion publique, au lieu de porter leur attention sur les questions pratiques, se laissent entraîner vers des théories trop générales et se préoccupent de questions purement abstraites. Les Italiens comprennent à merveille le danger des abstractions; ils semblent s'accorder à reconnaître, contrairement à l'opinion acceptée en d'autres pays, que nos sociétés modernes ne ressemblent pas à une feuille de papier blanc sur laquelle on peut écrire ce que l'on veut, mais plutôt à un champ clos d'intérêts, d'idées et de faits, très divers et très hostiles, où l'on ne doit chercher à faire que ce que l'on peut.

Les élections générales des députés au parlement, qui eurent

lieu au commencement de 1861, m'offrirent l'occasion de voir comment les Italiens savaient remplir cette fonction importante de la vie constitutionnelle. J'assistai à plusieurs des réunions publiques qui précédèrent le jour de l'élection. On y discutait vivement, et en pleine liberté, sur les candidats et sur les principes que l'on voulait appuyer; des discussions semblables remplissaient en même temps les colonnes des journaux, sans que l'autorité s'en mêlât pour agir sur l'opinion dans un sens ou dans un autre. Je n'ai rien entendu ni rien lu qui pût choquer un ami de l'ordre et de la liberté. Milan est divisé en cinq colléges électoraux à peu près égaux, et chacun de ces colléges avait à sa disposition diverses grandes salles où les électeurs allaient déposer leurs votes. Le suffrage n'est pas universel en Italie; il est limité, comme en Angleterre. La garde nationale stationnait aux portes des salles de vote. Toutes les opérations se firent avec la plus grande régularité et au milieu de l'ordre le plus parfait. L'électeur votait avec une entière liberté, sans qu'il fût possible à personne de savoir en faveur de quel candidat son vote était donné. Dans l'intérieur des salles régnaient la tranquillité la plus complète et un silence qui, malgré la foule assez compacte, n'était guère interrompu. L'aspect général de la ville était des plus calmes. En vérité, ces « frondeurs » de Milan étaient devenus le plus paisible des peuples. Le fait est que moi, qui ai vu de bien près, cette année encore, des élections en Angleterre, j'admirais ce calme, cet ordre, et surtout cette entière absence de toute corruption, qui caractérisaient les élections de Milan et faisaient si grand honneur à ses citoyens.

Si la politique et la manière de la pratiquer méritent d'être étudiées avant tout quand on cherche à se rendre compte de l'état d'un pays, il y a cependant d'autres points d'étude qui ont aussi une grande valeur, et je signalerai par exemple le plus ou le moins d'avancement de l'instruction publique. C'est là un intérêt de premier ordre pour tous les pays, mais principalement pour ceux qui se glorifient d'être libres, et où les citoyens ont une large part dans la direction des affaires. Quiconque aime sincèrement les institutions libérales doit être l'ami décidé et agissant de l'instruction populaire. C'est en la rendant saine et solide, en la répandant partout, c'est en surveillant soigneusement l'esprit qui la dirige, que l'on établit sur un fondement durable l'édifice de la liberté d'un peuple. Cette vérité n'a pas échappé aux Italiens, et les Milanais en particulier se sont mis à l'œuvre avec une ardeur qui mérite les plus grands éloges.

La municipalité de Milan chargea en 1860 une commission, composée de six personnes très compétentes en cette matière, d'exa-

miner l'état de l'instruction populaire et de lui adresser un rapport à ce sujet. Ce rapport, très détaillé et soigneusement rédigé, fut présenté au conseil communal le 6 mai 1861. Il établissait que les écoliers, du chiffre de 6,100 qu'ils atteignaient en 1859, étaient arrivés en 1861 au chiffre de 6,700, que le nombre des salles des écoles s'était élevé de 84 à 100, et que plusieurs d'entre elles, qui n'étaient pas installées d'une façon convenable, avaient été remplacées par d'autres qui leur étaient bien supérieures. Néanmoins la commission, tout en constatant cette amélioration, appelait instamment l'attention du conseil communal sur les réformes encore nécessaires et sur l'idéal à poursuivre. Elle faisait observer que la condition matérielle de plusieurs écoles laissait beaucoup à désirer, elle insistait sur la nécessité de construire des salles spacieuses et commodes, au lieu de louer des maisons qui se prêtaient trop peu par leurs dispositions à faciliter les services d'une école publique. Elle voulait que l'on augmentât le salaire des maîtres et des maîtresses, et de plus qu'on leur donnât une augmentation régulière de 100 francs tous les cinq ans. Elle faisait valoir la nécessité d'une école supérieure pour les jeunes filles, puis d'une école de perfectionnement. En proposant ces réformes, la commission faisait remarquer que le développement de l'instruction était la plus sûre garantie de prospérité pour un pays; aussi demandait-elle qu'en vue d'une telle œuvre on ne reculât devant aucun sacrifice. La municipalité ne tarda pas à suivre l'excellent conseil de sa commission et à réaliser la plupart des réformes dont elle lui suggérait l'idée. Elle refondit le système d'enseignement, et lui donna une vie nouvelle par l'introduction des méthodes d'origine récente les plus accréditées. Aujourd'hui encore elle ne cesse d'agir dans le même sens. Quelques chiffres suffiront pour montrer quels progrès a faits l'instruction populaire à Milan depuis 1861. Dans 13 écoles primaires de garçons et 9 écoles de filles, ils indiquent quel a été le mouvement de la population des élèves en quatre ans :

	Écoles primaires de garçons.	Écoles primaires de filles.
1862-63	4,849 élèves.	2,986 élèves.
1863-64	5,202 —	3,480 —
1864-65	5,359 —	3,645 —

En tout, pour 22 écoles, le chiffre était en 1864-65 de 9,004 élèves. Ainsi, de 6,100 élèves, que l'on comptait en 1859 dans les écoles primaires de Milan, on est arrivé progressivement à 9,004 dans l'année scolaire 1864-65.

Milan possède aussi trois écoles pratiques (*scuole techniche*, comme disent les Italiens), une institution du même genre avec

une institution professionnelle supérieure, deux gymnases, deux lycées et deux écoles normales. Toutes ces écoles et ces institutions sont gratuites. Les écoles élémentaires sont entretenues aux frais de la municipalité et en dépendent entièrement. Le gouvernement supporte une partie de la dépense des autres établissemens, et y exerce un contrôle. Il y a en outre des écoles du soir et des écoles des *jours de fête* (*scuole festive*). Les écoles du soir ont été ouvertes en 1861 par la municipalité; ce sont principalement des ouvriers de tout âge qui viennent, du 15 octobre à la fin de mai, y chercher l'instruction au terme de leur journée de travail. Les écoles du soir comptaient, en octobre 1864, 1,684 élèves. Les *écoles des jours de fête* (*scuole festive*), établies vers la fin de 1862, répondent à la même pensée que les écoles du soir, avec cette différence qu'elles sont destinées aux jeunes filles et aux femmes de la classe ouvrière, tandis que les écoles du soir s'ouvrent seulement pour les hommes. Ces *scuole festive* rassemblent leurs écolières les dimanches et les jours de fête, d'une heure de l'après-midi jusqu'à quatre heures. En 1864, les jeunes filles et les femmes qui profitaient de cette admirable institution n'ont pas été au-dessous du nombre de 1,156. Les écoles du soir et celles des jours de fête sont gratuites comme les autres et entretenues aux frais de la municipalité, qui en a seule la direction et la surveillance.

En somme, il n'y avait pas moins de 44 écoles, de 200 salles d'études, de 275 maîtres et de 12,695 élèves à Milan en 1864, — le tout ainsi réparti :

	Salles.	Maîtres.	Élèves.
22 écoles primaires	132	162	9,004
8 écoles du soir	27	37	1,684
8 écoles des jours de fête	22	22	1,156
3 écoles professionnelles	10	31	483
1 école supérieure de filles	3	8	95
1 école normale (garçons)	3	7	65
1 école normale (filles)	3	8	208
	200	275	12,695

Les salles d'asile, qui dépendent entièrement de la bienfaisance privée, bien qu'elles soient sous l'administration du gouvernement, sont au nombre de 7, et reçoivent à peu près 1,200 enfans de deux à six ans. La cité de Milan a élevé sur son budget la dépense de l'instruction publique, de la somme de 100,000 francs, qu'elle comptait en 1859, à celle de 564,000 francs, qui lui est allouée en 1864. On ne trouverait dans aucune autre ville d'Europe l'exemple d'une telle augmentation en cinq ou six années. Dans un des quartiers les plus populeux de Milan, on construit aujourd'hui même un

grand bâtiment destiné aux écoles populaires, et qui coûtera plus de 1 million de francs. La municipalité se propose d'en construire d'autres pour satisfaire aux besoins d'une ville où chaque année s'augmente le nombre des élèves. Ces faits et ces chiffres prouvent d'une manière éclatante avec quel zèle et quelle persévérance les autorités de la ville de Milan travaillent à assurer le bien-être moral de la population, ainsi que l'empressement avec lequel les Milanais profitent des moyens d'instruction qui leur sont offerts.

Je ne me suis pas contenté de lire les rapports adressés à la municipalité milanaise sur les écoles populaires : j'ai voulu voir de près cette œuvre de civilisation, et la toucher pour ainsi dire de la main. Grâce à l'obligeance de l'un des membres de la commission des études, j'ai pu visiter plusieurs des écoles élémentaires de garçons et de jeunes filles, et aussi deux ou trois des écoles du soir. Je suis resté deux, trois et quelquefois même quatre heures dans chaque école, entendant lire et voyant écrire, assistant à l'enseignement de la grammaire et de la géographie, examinant moi-même de vive voix les diverses classes dans ces différentes branches de l'instruction populaire. J'ai été très satisfait de l'état général des écoles, du progrès, de l'ordre et de la bonne tenue des élèves. J'ai dû même à l'obligeance d'une inspectrice de pouvoir visiter à deux reprises une école des jours de fête, et là encore je n'ai pu qu'admirer l'attention soutenue avec laquelle les élèves profitaient de l'occasion qui leur était donnée de s'instruire.

Ce n'est pas la municipalité seulement, c'est l'élite de la société milanaise qui prête son concours au développement de l'instruction populaire. Une telle intervention des familles riches de Milan est excellente en elle-même, c'est aussi un témoignage très favorable de l'état actuel du pays et le gage des espérances que l'on peut fonder sur l'avenir, car il est évident que si elles s'intéressent ainsi aux pauvres, elles comprendront de mieux en mieux les désirs et les besoins des classes ouvrières, et que les pauvres de leur côté seront naturellement portés de plus en plus à regarder leurs concitoyens riches avec de bons sentimens et à s'affranchir de toute défiance. Les diverses classes de la société s'uniront ainsi par le lien durable d'une mutuelle affection. Les pauvres comme les riches se sentiront membres du même corps, enfans de la même patrie, et la nation se trouvera plus forte, plus capable de se développer au dedans, par conséquent mieux en état de résister aux ennemis du dehors.

Quel que soit pourtant l'intérêt qui s'attache au progrès moral réalisé à Milan grâce à la liberté, il n'en faut pas moins rechercher ce qui a été fait pour le progrès matériel. Un premier symptôme qui

frappe tous les yeux, c'est la transformation, l'agrandissement de la ville. Dans la partie la plus populeuse de la capitale lombarde, celle qui se trouve entre la porte Neuve et la porte Garibaldi, il a fallu ouvrir de larges rues qui portent les noms de Solferino, d'Ancône, de Castelfidardo et de Marsala. Deux nouveaux ponts, nommés le pont de Castelfidardo et le pont delle Pioppette (des petits peupliers), traversent le canal qui entoure la ville. Sans trop m'arrêter aux détails, je me contenterai de signaler un grand ouvrage, la construction de la belle galerie Victor-Emmanuel, qui unira la place du Dôme à celle de la Scala et aux grandes rues adjacentes. L'exécution de ce projet permettra d'abattre les rues étroites et tortueuses qui encombrent le centre de la ville, et empêchent d'y pénétrer l'air, la lumière et la circulation; en même temps elle ceindra l'admirable cathédrale d'une place vraiment digne d'elle. C'est l'architecte Mengoni de Bologne qui a fait le plan de ce travail aussi utile qu'il est vaste; l'exécution en a été entreprise par une compagnie anglaise qui l'a soumissionné auprès de l'autorité municipale de Milan. Le 7 mars 1865, le roi Victor-Emmanuel a posé la première pierre de la magnifique galerie qui portera son nom. Malgré un temps affreux, une grande foule était accourue, désireuse d'assister au commencement de travaux qui doivent faire de Milan l'une des plus belles villes de l'Europe. Comme on ne peut exécuter tout cela sans de grandes dépenses, la conséquence immédiate de ces beaux projets est l'augmentation des impôts, mais il ne faut pas oublier que ce mouvement de grands travaux publics donne de l'occupation aux ouvriers, accroît de beaucoup la circulation du numéraire, et l'on a de bonnes raisons pour croire que sous un gouvernement libre il ne fera que rendre plus brillant l'avenir de la cité.

L'abolition des petites douanes qui par leurs mille vexations empêchaient autrefois le développement des intérêts matériels de l'Italie, la grande extension du réseau des chemins de fer depuis 1859, ont donné partout d'ailleurs au commerce de la péninsule une activité inconnue, et Milan a eu naturellement sa part de ce bienfait général. Toutefois il est difficile de trouver des renseignemens bien exacts sur les progrès qu'ont faits le commerce et le mouvement industriel de Milan. Nous n'avons pu guère relever, dans les documens trop peu nombreux relatifs au commerce milanais, que quelques détails qui méritent d'être notés. Dans le compte rendu de l'administration civile de la cité lu au conseil communal du 28 novembre 1864, il est dit que le produit de l'impôt sur les maisons particulières et toutes les autres constructions s'est en 1864 augmenté de 19,693 francs comparativement au produit de

l'année 1863. Cette augmentation provient de l'accroissement du nombre des maisons, dont le revenu total a crû de 613,259 francs dans la même période de temps. Le produit de la taxe sur les revenus du commerce de la ville s'était également développé, car les revenus sujets à l'impôt, de 1863 à 1864, offraient une plus-value d'environ 1 million de francs. Il en était absolument de même pour toutes les autres taxes, et ce résultat était dû au simple développement de la matière imposable, car les taxes en elles-mêmes n'avaient reçu aucune modification.

Un autre document, le rapport de 1863 de la chambre de commerce de Milan, indique spécialement l'extension inattendue de l'esprit d'association depuis 1860, et constate la formation de six sociétés anonymes et de cinq sociétés en commandite dans la province lombarde. L'une de ces sociétés mérite particulièrement d'être signalée, c'est celle qui a pour objet la construction de maisons pour les ouvriers et de bains et de lavoirs publics. Établie en 1861 avec un capital de 350,000 francs, qui a augmenté depuis, elle a déjà construit des maisons ouvrières pour plus de 500,000 fr. Ces maisons se trouvent dans les nouvelles rues de San-Fermo et de Montbello; elles forment aussi en grande partie la nouvelle place qui porte ce dernier nom. Le but de la société est d'offrir à la classe ouvrière des logemens commodes, propres et à bon marché. D'après ses statuts, la société ne peut pas prélever pour ses bénéfices plus de 4 pour 100, et le reste doit être employé à la construction de nouvelles maisons ayant toujours la même destination. Cette société a déjà gagné beaucoup plus de 4 pour 100 et obtenu un grand succès sous tous les rapports. Le nombre des associations de secours mutuels a pris également de l'importance dans ces dernières années. Ces institutions si dignes d'estime, qui préviennent la détresse, qui contribuent à faire naître et à propager l'habitude de l'économie et de l'épargne, et qui établissent d'heureux liens entre les individus épars et les familles, sont maintenant répandues à tel point que le rapport de la chambre de commerce de 1863 déclare que presque tous les individus appartenant aux classes qui vivent de leur travail personnel sont devenus membres de l'une de ces sociétés.

La liberté a donc assuré à Milan le progrès matériel comme le progrès moral. Elle n'a pas moins contribué à développer ce charme, cette aisance des rapports sociaux qu'on ne goûte nulle part si bien que dans la capitale lombarde. L'étranger par exemple trouve dans la société milanaise une prévenance qui ne se dément jamais, une hospitalité toute cordiale et sans aucune affectation. Il y a pourtant un reproche à faire aux Milanais. Les plus riches mêmes et les plus haut placés ont la fâcheuse habitude de parler entre eux le dialecte

particulier, le patois de la contrée. Que le peuple s'en serve, cela se comprend; il en est ainsi dans tous les pays. Or ce dialecte se compose ou de mots barbares qui lui sont particuliers, ou de mots de la belle langue italienne estropiés et horriblement défigurés. La population éclairée de villes qui se glorifient à juste titre, comme Turin et Milan, d'être à la tête du mouvement italien fera bien de suivre l'exemple de la bonne société de Naples, et de laisser le patois aux portefaix ou aux paysans illettrés. Est-ce trop demander aux Milanais que de les engager à bannir de chez eux ce dernier souvenir de la division et de la servitude de l'Italie, pour se servir de cette riche langue nationale, de cette langue presque divine, la plus douce et la plus musicale qu'une société européenne ait parlée? Que mes bons amis de Milan me pardonnent, mais je ne sais pas cacher mon blâme plus que mes sympathies; je puis dire du reste que je n'oublierai jamais le temps si agréable que j'ai passé auprès d'eux, surtout aux heures de paix et de joie où Milan savoura les premiers et nobles plaisirs de la liberté.

II.

C'est dans le même automne où j'avais vu Milan si plein de charme et de vie que je trouvai à Venise la tristesse et le silence. Venise avait l'aspect d'une ville morte; elle pleurait amèrement l'espérance évanouie d'une liberté qu'elle avait presque tenue dans ses mains. J'ai entendu raconter une petite histoire qui peint très bien la situation de la capitale de la Vénétie en 1859. Une Vénitienne devenue veuve avait un fils qui vivait avec elle et qu'elle aimait tendrement. Son unique inquiétude était de le voir se compromettre vis-à-vis du gouvernement autrichien, car le jeune homme était un patriote chaleureux. La pauvre femme avait si souvent vu s'évanouir les espérances de Venise, qu'elle ne croyait plus guère à la délivrance de son pays. Quand son fils lui parlait de quelques chances favorables, elle secouait tristement la tête, et se contentait de prier en silence pour sa chère et malheureuse Venise. Les grands événemens du printemps et de l'été de 1859 réveillèrent l'ardeur du jeune homme. On imagine avec quel feu il racontait à sa mère les moindres nouvelles arrivées jusqu'à lui dans cette époque d'agitations. La vieille femme pourtant n'y croyait pas encore; tout cela lui paraissait trop beau pour être vrai. Enfin un jour le fils, entrant à la hâte dans la chambre de sa mère : « Venez, mère, lui dit-il, venez vite; du toit d'une maison, je vous ferai voir la flotte de nos libérateurs, le pavillon de la France! » Ils

coururent, et quand la pauvre femme vit de loin les vaisseaux français, elle leva au ciel ses yeux pleins de larmes en disant : « Dieu de miséricorde, je vous remercie, je crois enfin à la délivrance de ma chère Venise. » — Le lendemain arrivait la nouvelle de la paix qui laissait Venise à l'Autriche.

Qui voudrait se plaindre à ce propos de la France? Si la France n'a pas tout fait en 1859, elle a fait beaucoup, et à parler net, nous sommes trop près encore des combats inégaux soutenus par la Pologne et le Danemark abandonnés, pour qu'un Anglais se sente le droit de blâmer la France de n'avoir pas été au bout de sa tentative de 1859, elle qui a donné du moins son or et son sang pour la cause italienne. Si j'ai fait ce récit, c'est uniquement pour rappeler combien fut amer le désappointement de Venise, et combien est grande encore sa douleur.

De tous les Italiens que j'ai connus, les Vénitiens sont ceux qui montrent le plus de patience; c'est à eux surtout que j'ai entendu dire : « Que l'Italie ne risque pas de tout compromettre en faisant quelque coup de tête! Nous savons que notre roi et nos frères ne manqueront pas de voler à notre secours quand viendra l'occasion propice, quand sonnera l'heure suprême. » Les Vénitiens ont raison. Si de jeunes et ardens patriotes se jettent de temps en temps dans une lutte sans espérance contre les oppresseurs de leur patrie, cela se comprend sans peine; mais les patriotes sensés doivent les supplier de ne plus commettre cette faute, car c'en est une, et de se réserver pour le dernier effort, qui doit certainement amener un jour le triomphe de la cause italienne.

L'aspect général que présente aujourd'hui Venise est des plus tristes; la population a l'air sombre, et on y remarque une singulière absence de jeunes gens. Cela se comprend quand l'on se souvient que la jeune génération a quitté son pays par milliers pour s'établir dans le royaume italien, et que l'armée de ce royaume compte 14,000 Vénitiens dans ses rangs. Le long du Grand-Canal et ailleurs, les palais sont de plus en plus délabrés; on peut les acheter à vil prix. Tout indique une ville en décadence. Le beau palais des Foscari, converti en caserne, prouve suffisamment le respect qu'a l'Autriche pour les grands souvenirs du passé, si chers aux Vénitiens. L'ancienne reine de l'Adriatique est devenue l'une des plus mornes cités de l'Europe. Le carnaval n'y est plus qu'un souvenir. Depuis 1859, l'opéra, les illuminations, les bals, ont disparu. Les fêtes ne trouvent de place ni dans la vie privée ni dans la vie publique. Les seules démonstrations qui interrompent le deuil national sont celles dont les Vénitiens se servent pour protester contre la domination allemande. Elles prennent quelquefois une

forme plaisante, par exemple quand un beau matin les pigeons de Saint-Marc s'envolent en déployant devant les Autrichiens scandalisés des ailes tricolores. Les Vénitiens trouvent aussi d'ingénieux moyens de célébrer les fêtes nationales de l'Italie, celles par exemple du roi Victor-Emmanuel, du statut italien, la commémoration des victoires de Magenta ou de Solferino. Tantôt ce sont des feux d'artifice aux trois couleurs qui s'élancent de côté et d'autre pendant la soirée, tantôt ce sont des affiches collées à une certaine hauteur le long des murs, qui se font voir aux lueurs de l'aurore, et par lesquelles les Vénitiens saluent leur roi Victor-Emmanuel et lui présentent leurs hommages, ou envoient à leurs frères italiens leurs félicitations. Aussitôt tous les agens de la police autrichienne se mettent en campagne: ils apportent des échelles, des seaux d'eau, de longs bâtons; ils courent, ils grimpent, ils suent, ils font une guerre acharnée aux affiches; partout ils les attaquent, partout ils les détruisent, et, grâce à d'héroïques efforts, ils battent l'ennemi à plates coutures et remportent une victoire complète sur toute la ligne.

Le caractère vénitien est naturellement ouvert et facile. Au café, au bal, dans les rendez-vous publics, l'étranger entrait autrefois sans difficulté en relation avec les gens du pays; maintenant tout est changé : les Vénitiens regardent avec méfiance celui qu'ils ne connaissent pas. Cela n'est pas étonnant, car les espions se trouvent partout et exercent leur métier sous mille déguisemens. Avant 1859, ils couvraient l'Italie entière, le Piémont excepté; aujourd'hui il ne leur reste que la malheureuse Vénétie, et ils s'y abattent en foule. Aussi est-il très difficile d'étudier sur place l'état de Venise. Les autorités sont toujours sur le qui-vive, et l'étranger qui y ferait des recherches et fréquenterait la société vénitienne, ou du moins l'ombre qui en reste, n'y séjournerait pas longtemps.

Je ne puis mieux caractériser cette situation qu'en disant qu'elle ressemble trait pour trait à celle de Milan avant 1859 : même tyrannie et même haine, mêmes soupçons d'une part et même irritation de l'autre, même séparation absolue, en tout temps et en tout lieu, entre les Autrichiens et les Vénitiens, entre les oppresseurs et les opprimés. Combien de fois j'ai entendu ces paroles du voyageur nouvellement arrivé de Venise : « Comme ils sont beaux, les monumens vénitiens, mais quelle ville morte! comme il est triste d'y vivre! » Ce cri s'échappe naturellement de la bouche de quiconque vient de contempler tant d'admirables souvenirs des arts au milieu d'une cité qui souffre la peine inconsolable de la servitude; mais oublions notre propre douleur et ne disons plus ce qu'est Venise qu'en empruntant le langage des faits et des ré-

sultats matériels : l'éloquence en est aussi grande que celle de la plainte.

Un rapport tout récent du comité statistique de la chambre de commerce de Venise donne la valeur en florins autrichiens (1) des marchandises importées dans cette ville et de celles qui y ont été exportées, par voie de mer, de 1860 à 1864. Ce rapport est daté du 31 janvier 1865. Voici les chiffres qu'on y relève :

	Importations.	Exportations.
1860	48,864,500 florins.	21,233,220 florins.
1861	39,145,189	16,982,508
1862	33,359,948	12,945,225
1863	28,346,973	13,245,641
1864	26,108,012	12,822,272

Parmi les industries dont la décadence particulière a contribué, suivant le rapport de 1865, à cette grande décadence du commerce de Venise, on doit citer celle des verreries. Le président de la chambre de commerce en parle ainsi : « Cette industrie baisse notablement, et menace tout à fait ruine, si la main prévoyante du gouvernement ne vient à son aide. » La valeur des produits qu'elle exportait était en 1860 de 2,047,440 florins; en 1864, elle était descendue à 1,550,067. Les importations, de 1,164,980 florins, chiffre de 1860, sont tombées en 1864 à 121,909 florins. Il en est de même pour d'autres branches de l'industrie et du commerce, comme le prouve un court tableau qu'il y a quelque intérêt à consulter.

	IMPORTATIONS.		EXPORTATIONS.	
	1860.	1864.	1860.	1864.
Savons	184,580	109,664	26,250	19,760
Bijouterie et quincaillerie	936,430	298,105	721,220	182,805
Métaux bruts et travaillés	8,071,860	850,768	1,771,820	228,005
Denrées coloniales et drogues	4,928,880	3,413,432	295,110	80,264
Fromages	120,890	68,508	219,380	123,640
Animaux de boucherie, viandes et graisses	748,680	216,604	296,580	23,159

On peut noter cependant quelques exceptions dans ce déclin général, — principalement pour le commerce des bois, des couleurs et des matières colorantes, pour celui des chanvres et cordages.

Le même comité statistique de la chambre de commerce vénitienne a publié le 12 janvier 1865 un rapport sur le nombre et le tonnage des vaisseaux qui étaient entrés dans le port de Venise et de ceux qui en étaient sortis de 1859 à 1864. Ces chiffres sont,

(1) Le florin d'Autriche vaut 2 fr. 45 c. en moyenne.

eux aussi, une preuve irrécusable de la ruine qui semble attendre cette malheureuse ville. Nous laissons parler le président de la chambre de commerce. « A partir de la guerre de 1859, dit-il, commence pour Venise une période de décadence si rapide que peut-être n'en trouverait-on pas un second exemple dans l'histoire de notre commerce. » Voici en effet ce que disent les chiffres :

Vaisseaux entrés et tonnage.

	1859.	1860.	1861.	1862.	1863.	1864.
Vaisseaux.....	4,581	4,250	3,788	3,382	3,292	3,123
Tonneaux.....	537,285	436,416	364,792	332,413	312,275	301,337

Vaisseaux sortis et tonnage.

	1859.	1860.	1861.	1862.	1863.	1864.
Vaisseaux.....	4,466	4,251	3,756	3,395	3,241	3,093
Tonneaux.....	519,241	450,980	374,015	336,483	310,968	303,539

En cinq années, la diminution a donc été de 235,948 tonnes et de 1,458 vaisseaux à l'entrée, — de 1,373 vaisseaux et de 215,702 tonnes à la sortie. Tandis que Venise voit son port condamné à des pertes si cruelles, Gênes a doublé en six ans le mouvement du sien, et cette année même, le gouvernement italien a cédé au commerce de Naples l'emplacement du port militaire, parce que le vieux port commercial ne peut plus suffire aux besoins des échanges maritimes de cette ville.

En même temps que les ressources de Venise diminuent, les impôts augmentent. Les caisses d'épargne et les sociétés de secours mutuels faisant presque entièrement défaut à la Vénétie, on comprend que la misère y gagne sans cesse du terrain. L'Autriche cependant s'y maintient par la force d'une armée de 150,000 à 180,000 hommes, appuyée sur son fameux quadrilatère. Les fortifications de Venise ont été considérablement augmentées depuis la guerre; le territoire vénitien s'est couvert de nombreux travaux stratégiques. Cette nécessité d'être toujours sur le qui-vive produit un état financier des plus graves pour l'Autriche. Le fait est que la Vénétie est un bien lourd fardeau pour le gouvernement de Vienne, un fardeau qui épuise les ressources de l'empire. Sans la Vénétie, tout le monde le sent, même à Vienne, l'Autriche serait plus riche et plus forte, on n'en saurait douter, car elle serait à même de diminuer de beaucoup et son armée et ses dépenses. De plus, si la vraie frontière de l'Italie et de l'Autriche, celle des Alpes, était enfin placée par une sage politique là où la nature l'a mise, non-seulement cesserait aussitôt l'hostilité qui divise les deux pays, mais il se créerait entre eux un commerce également

avantageux pour l'un et pour l'autre. L'Autriche réduirait donc ses dépenses militaires, et du même coup elle augmenterait son commerce. Maintenant au contraire l'Italie, qui, maîtresse de son territoire national, serait uniquement occupée de développer son agriculture et son industrie, se voit forcée d'épier à toute heure le moment où elle pourrait affranchir la Vénétie; elle est prête à se lever à tout appel, quand un ennemi de l'Autriche lui offrira de l'aider dans cette revendication. Combien tout serait changé si l'Autriche rompait les fers de Venise, qui pèsent si lourdement sur elle-même! On parle, je le sais, de la nécessité stratégique qu'il y a pour l'Autriche de posséder la ligne du Mincio, et les Allemands la réclament eux-mêmes quelquefois. C'est évidemment une prétention exagérée de leur part et une erreur de l'Autriche. Les Italiens, avec Rome et Venise, forment une population d'à peu près 25 millions d'âmes; la confédération germanique en a 44 millions, l'Autriche, sans la Vénétie, au moins 32 millions, et entre l'Autriche et l'Italie s'élève la grande barrière des Alpes. En vérité, on ne saurait discuter sérieusement la prétention qu'a la puissance la plus forte de posséder au-delà de cette barrière une province du territoire de son voisin, déjà plus faible, en alléguant le danger que ce voisin lui fait courir. Si l'on examine de préférence la question de droit, il faut se souvenir que la possession de la Vénétie par l'Autriche ne date que de l'acte injuste commis à Campo-Formio par le premier Napoléon, alors simple général de la France révolutionnaire. Le congrès de Vienne a commis exactement la même injustice en laissant l'Autriche s'emparer de nouvenu de cette province en 1815. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que les généraux autrichiens et anglais, quand ils cherchaient en 1813 à soulever l'Italie, lui avaient pourtant déclaré dans leurs proclamations qu'ils voulaient seulement la délivrer « du joug de fer de Bonaparte et la rendre à *elle-même*. » Ah! certes la Vénétie et l'Italie ont bien raison de protester, et c'est de leur côté que parle le droit le plus clair qu'il y ait au monde.

Traités et possession! est-ce bien le moment pour l'Autriche et ses amis de se servir de tels argumens? Où sont les traités qui liaient le Holstein et le Slesvig au Danemark? Ce n'est point par dizaines, c'est par centaines d'années que l'on comptait la durée de la possession de ces pays par la royauté danoise. Les titres séculaires du Danemark à la possession de ces duchés seraient-ils inférieurs à ceux qui découlent pour l'Autriche d'une injustice moderne commise par le général républicain d'une puissance révolutionnaire? Alléguera-t-on la manière dont le gouvernement danois se conduisait envers les duchés? Il peut avoir eu des torts; mais quand on

pense à tout ce qui a été fait par le gouvernement de Vienne dans la Hongrie et dans l'Italie et à ce qu'il y fait encore, il est tristement ridicule de voir l'Autriche envoyer une armée pour délivrer le Slesvig et le Holstein de la domination du Danemark. Veut-on savoir comment cette grande puissance allemande se conduit dans les pays non allemands qu'elle possède : que l'on se rappelle le procès Saint-Georges, qui a eu lieu, il y a peu de temps, en Vénétie; que l'on s'informe des causes de l'emprisonnement de Mmes Labia, Calvi et Montalban de Venise. Avant de se poser en libératrice sur les bords de l'Eider, l'Autriche n'aurait-elle pas dû renoncer à son rôle d'oppresseur sur les bords du Mincio? Le fait est que tant qu'elle gardera la Vénétie, elle sera relativement faible, et que sa politique continuera d'être inconséquente. C'est en se débarrassant du fardeau de la Vénétie et en se mettant d'accord avec la Hongrie, comme elle cherche à le faire en ce moment, que l'Autriche deviendra une puissance vraiment constitutionnelle et réellement forte. Tous les argumens, tous les droits, tous les intérêts, y compris ceux de l'Autriche elle-même, plaident en faveur d'un arrangement qui séparerait la Vénétie du gouvernement de Vienne. Cette séparation est le seul moyen qu'il soit raisonnable de vouloir employer pour mettre un terme aux souffrances actuelles et à la décadence, même matérielle, de la Vénétie. En ce qui touche l'offre faite par l'Autriche à Venise d'envoyer ses représentans au *reichsrath* de Vienne, elle sera toujours accueillie comme à Inspruck le serait celle de l'Italie d'envoyer des députés au parlement de Florence. Quant à moi, j'ai vu de trop près Milan se réjouir dans la liberté et Venise pleurer dans le deuil et la misère, pour ne pas appeler de tous mes vœux le moment de la délivrance de l'ancienne cité des doges, pour ne pas désirer de tout mon cœur l'arrivée de ce jour où son peuple, affranchi du joug étranger, célébrera avec une joie sans bornes la fête de sa réunion à l'Italie.

On connaît maintenant les principaux traits du contraste qu'offrent en ce moment les deux cités italiennes de Milan et de Venise. Dans la première de ces deux capitales, on voit une population contente et prospère, travaillant avec ardeur à développer tout ce qui constitue le bien-être matériel et moral d'un peuple. L'augmentation du mouvement commercial, la construction de nouvelles maisons, d'hôtels, de rues, de places, d'édifices, la formation de plusieurs nouvelles sociétés pour l'entreprise de travaux d'utilité publique, tout y atteste la prospérité du présent et la confiance dans l'avenir. Les écoles se multiplient, les élèves y arrivent en foule; partout s'organisent des sociétés de secours mutuels, dont les classes ouvrières ont apprécié sur-le-champ l'utilité. Tels sont

les signes d'un véritable progrès moral. La municipalité librement élue de Milan déploie une activité des plus louables, qui répond aux vœux de ses électeurs. Les élections politiques se pratiquent avec une entière liberté, au milieu de l'ordre le plus parfait. Les plus larges franchises sont accordées à la presse et à la parole. En même temps il serait difficile de trouver une ville où la sécurité publique soit plus assurée, où la police et l'administration soient meilleures. Les habitans sont prêts à faire tous les sacrifices que demandent les nécessités de la patrie. Leur dévouement à la grande œuvre nationale qui s'accomplit aujourd'hui en Italie et leur amour pour son loyal souverain n'ont pas de bornes. Voilà l'état actuel de la capitale de la Lombardie, que l'Autriche trouvait si difficile à gouverner et si impossible à contenter. Jamais le régime de la liberté constitutionnelle n'a obtenu un triomphe ni plus complet ni plus éclatant.

Et Venise! Non-seulement les signes de prospérité ne s'y montrent point, mais à chaque pas on y rencontre les signes les plus tristes de la décadence. Les palais y tombent en ruine, le commerce y diminue tous les ans, le port y voit amoindrir chaque année le nombre de ses vaisseaux, l'instruction primaire y est dans l'abandon, la mendicité et le vol s'y étendent toujours. La population est unie dans une haine commune contre le gouvernement étranger qui la domine. En vain celui-ci offre à Venise une participation dans le nouveau système autrichien inauguré par la patente de février 1861; Venise n'en veut pas, elle demande seulement que l'étranger sorte du territoire. Tant qu'il y restera, le peuple de Venise ne cessera de manifester son horreur pour le gouvernement de l'empereur François-Joseph et son attachement à celui du roi Victor-Emmanuel. Ni les menaces ni les offres de l'Autriche ne produiront aucun effet sur la résolution unanime de la Vénétie. Possédée en vertu d'un acte d'une criante injustice, contenue par la force, plongée dans la misère, Venise est à la fois une honte et une faiblesse pour l'Autriche. Tant que durera cette union si contraire à tout principe de justice, elle portera des fruits amers.

Supposons maintenant que la guerre de 1859 eût donné à Venise la liberté; supposons qu'on l'eût réunie, comme Milan, à la mère-patrie, ou du moins à un royaume constitutionnel de l'Italie du nord. Dans ce cas, les Vénitiens n'auraient-ils donc pas fait les mêmes progrès et les mêmes réformes qu'ont accomplis les Milanais? Les écoles populaires n'auraient-elles pas vu augmenter d'année en année le nombre de leurs écoliers? n'aurait-on pas construit de nouvelles écoles pour subvenir aux besoins du peuple? La municipalité de Venise ne se serait-elle pas empressée, comme celle de Milan,

de pousser en avant cette œuvre si digne d'un peuple libre, et qui lui est si absolument nécessaire? N'aurait-elle pas concouru aux travaux pour l'amélioration matérielle de la cité? N'aurait-on pas vu se former en Vénétie, comme dans la Lombardie, des sociétés anonymes et des sociétés en commandite, afin de poursuivre des entreprises d'utilité publique? Sous un gouvernement national et libre, le mouvement commercial du port de Venise ne se serait-il pas accru comme celui des ports de Gênes et de Naples sous le régime de la liberté nationale? Si les ennemis de l'Italie nous répondent que non, en alléguant que les Vénitiens sont trop frivoles, trop légers, trop peu unis entre eux, s'ils ajoutent que ce peuple est bon tout au plus à narguer et à embarrasser ses gouverneurs autrichiens, mais qu'il n'est nullement digne d'être libre, et qu'il est complétement incapable de se gouverner lui-même et de prospérer sous un régime libéral, il y aurait à leur répondre d'abord qu'on en disait autant des Milanais avant 1859. Or les faits et les souvenirs que je viens de résumer sur Milan montrent qu'on s'était gravement trompé. On ajouterait ensuite que pour Venise l'épreuve s'était faite même avant 1859, et il n'est pas déjà si éloigné, le temps où le monde put voir ce dont Venise indépendante était capable. De mars 1848 jusqu'en août 1849, la société vénitienne connut la liberté après avoir subi cinquante ans de domination étrangère; quel usage en fit donc ce peuple accusé de frivolité et de mollesse? Il commença par choisir pour chef un homme qui unissait l'intelligence politique au plus noble caractère, Daniel Manin. Son gouvernement, libéral à l'intérieur, montra en présence des difficultés extérieures autant de diligence que de dextérité. Est-il besoin de rappeler l'héroïque défense qui termina cette courte et mémorable période de l'indépendance de Venise? Certes un peuple qui a fait de telles choses a suffisamment prouvé qu'il est digne de la liberté. S'il s'est conduit ainsi au milieu d'une révolution, après cinquante ans d'esclavage, que ne fera-t-il pas sous un gouvernement national qui lui accordera tous les bénéfices de l'ordre et de la liberté!

Mais il y a encore un fait qui prouve d'une manière éclatante que les Vénitiens sont aujourd'hui, comme par le passé, capables de faire des sacrifices pour la cause de leur patrie. Il y en a douze ou quatorze mille qui se sont exilés de la Vénétie malgré tous les efforts des autorités autrichiennes, et qui se sont enrôlés dans les rangs de l'armée italienne. En même temps l'Autriche contraint cette province de fournir son contingent à la conscription autrichienne. Ainsi la Vénétie subit une double conscription, l'une obligatoire et l'autre qu'elle s'impose volontairement pour la cause de l'Italie. Et

cependant il y a des personnes qui soutiennent aveuglément que les Vénitiens sont dégénérés, indignes de la liberté, que les Italiens ne se battent pas, que leur pays est le pays des morts. C'est pour répondre à ces accusations que nous avons montré ce qu'il reste encore de vitalité à Venise asservie à côté de Milan libre. Qu'on se rassure, Venise reste digne d'un meilleur avenir, elle attend sans faiblir le jour où se réalisera le vœu de Manzoni :

Non fia loco dove sorgan barriere
Tra l'Italia e l'Italia mai più.

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques mots après avoir exprimé cette confiance dans l'avenir de Venise. Il me semble qu'on pourrait accuser d'injustice un Anglais prônant l'œuvre qui s'accomplit aujourd'hui en Italie sans reconnaître la grande part qu'y a prise la France. Sans doute elle n'est pas intervenue dans la guerre de 1859, déclarée par l'Autriche au Piémont, pour former une seule nation des divers états dont se composait l'Italie, et elle ne voulait que construire contre le retour de l'Autriche le rempart d'un royaume de l'Italie du nord; mais n'était-ce pas déjà là un grand bienfait pour les Italiens, un véritable triomphe pour la cause de la liberté et du bon droit? Où en seraient maintenant l'Italie et le Piémont, si la France s'était bornée à leur prêter en 1859, quand l'Autriche passa le Tessin, cet appui de paroles et de dépêches dont nous avons vu l'effet dans les questions polonaise et danoise? L'Italie ne pleurerait-elle pas encore aujourd'hui comme pleure la Pologne? Le Piémont n'aurait-il pas subi les mêmes malheurs que le Danemark malgré son admirable armée, qui s'est si bien montrée en Crimée, mais qui était, comme celle du Danemark, peu nombreuse? Grâce à la France, ces malheurs ont pu être évités. Sa part dans la création de la liberté italienne est donc assez belle pour que l'Angleterre sache la reconnaître et s'associer avec une sympathique ardeur à l'œuvre commencée.

J.-W. Probyn.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre 1865.

Les dernières nouvelles des États-Unis sont une véritable consolation donnée à l'humanité. Nous disions, au moment même où la guerre civile allait se terminer, que le gouvernement de l'Union étonnerait le monde par la générosité de sa clémence envers les vaincus; nous avons eu le bonheur de ne point nous tromper. Le président Johnson et ses ministres déploient dans l'œuvre de la reconstruction de l'Union une application d'esprit et de cœur, un dévouement, une intelligence, une droiture, qui réjouissent tout ce qu'il y a d'hommes de bonne volonté dans le monde. On n'est point accoutumé de notre côté de l'Atlantique à rencontrer dans les gouvernemens une probité semblable, des dispositions si humaines et une si véritable grandeur d'âme. Nous le répétons, c'est un spectacle consolant, et il y a plaisir à détourner un instant ses regards des mesquines et vilaines tracasseries qui forment la politique de nos cours et cabinets d'Europe, pour les porter sur ces dignes citoyens d'une république qui, après avoir conduit triomphalement leur pays à travers la plus terrible des guerres civiles, sont maintenant occupés à conjurer les conséquences de la plus terrible des crises sociales.

L'heure de la justice est enfin arrivée pour le gouvernement républicain de l'Union américaine. Tous ses ennemis, intérieurs et extérieurs, sont obligés de lui rendre hommage. Le mâle et honnête discours du président Jonhson aux délégués des anciens états sécessionistes a excité une sympathie et une admiration universelles. C'est une bonne fortune qu'au moment où le président républicain ouvrait ainsi son âme à ses concitoyens, il se soit trouvé auprès de lui un témoin capable de nous raconter et de nous expliquer cette scène émouvante. C'était, paraît-il, le jour de toutes les réparations. Un correspondant du *Times* était reçu par M. Jonhson et par M. Seward au moment où les représentans des anciens rebelles allaient

porter à ces deux chefs de l'Union leurs respects et leurs doléances. La coïncidence était remarquable. Quel journal a été, pendant la durée de la guerre civile, plus injuste, plus cruel envers le gouvernement américain que le *Times* anglais? Il faut le dire à l'honneur de l'esprit libéral des magistrats démocrates de l'Union américaine et à l'honneur aussi de la presse virilement pratiquée, ni ces magistrats ni le *Times* lui-même n'ont gardé, en face de la révélation éblouissante des événemens, le mesquin souvenir, l'étroite rancune des polémiques passées. L'envoyé du *Times* a été reçu avec simplicité et cordialité par le président et le secrétaire d'état : il a été admis à les voir à l'œuvre, il a pu entendre les pensées et les paroles échangées entre eux et les hommes du sud; il lui a été donné de comprendre ce travail de la reconstruction de l'Union, dont les principaux ressorts nous étaient inconnus à nous autres Européens. On croit sans peine à la fidélité du portrait que l'écrivain anglais trace de M. Johnson. Le président porte un double poids : il a la politique générale à diriger, il a aussi les réclamations, les suppliques personnelles à recevoir. Le travail quotidien du président et de ses conseillers est incroyable; il n'est pas de manouvrier européen qui ait pareille fatigue physique à subir. M. Jonhson est surmené; il a l'aspect d'un homme qui n'a de repos ni le jour ni la nuit, dévoré d'anxiété et de soucis. Sa plus grande fatigue vient des audiences. Un président des États-Unis est tout à tous; tout le monde a le droit de l'aborder. Entre les solliciteurs et lui, il n'y a nulle barrière de factionnaires, d'agens de police, de hallebardiers et d'huissiers. Ce qui accroît la foule des visiteurs, c'est la nécessité où sont les hommes du sud de venir demander personnellement leur pardon. L'expédition seule de ces amnisties individuelles occupe pendant douze heures par jour l'*attorney-general* de l'Union. Cet encombrement de sollicitations provient de la clause de l'amnistie qui avait excepté du pardon toutes les personnes possédant un revenu égal ou supérieur à 20,000 dollars. Cette clause n'a point été comprise en Europe, on n'en saisissait point l'objet politique; elle paraissait arbitraire et cruelle.

En réalité cependant, la clause d'exception ne devait produire aucune spoliation, aucun dommage contre les personnes; elle ne devait servir qu'à assurer l'objet poursuivi par l'Union à travers la guerre civile, l'abolition de l'esclavage. Voici comment. La reconstruction de l'Union doit s'accomplir par la réintégration des états sécessionistes dans leurs droits d'états souverains en tout ce qui concerne leur gouvernement intérieur. L'esclavage a bien été aboli durant la guerre par la fameuse proclamation de M. Lincoln; mais cette abolition, prononcée par le pouvoir central, aurait pu être attaquée devant les cours de justice locales des états reconstitués comme contraire à la constitution, qui donne aux états seuls le droit de faire les lois qui régissent leur condition intérieure. Si donc l'on eût purement et simplement reconstitué les états sans prendre aucune précau-

tion, on mettait en péril l'objet et le résultat même de la guerre, l'abolition de l'esclavage. On n'a point trouvé de précaution plus efficace que la clause d'exception. Il n'y avait dans le sud qu'une classe qui pût attaquer par les moyens légaux la proclamation du président Lincoln : c'était la classe des grands propriétaires d'esclaves, la classe de ceux qui avaient un revenu égal ou supérieur à 20,000 dollars. On a excepté ces propriétaires de l'amnistie générale, et on leur a imposé la nécessité de demander des amnisties personnelles, afin de les mettre dans l'impuissance de faire jamais revivre la question de l'esclavage. Le pardon n'est accordé en effet qu'à ceux qui signent l'engagement qu'ils adhèrent à la proclamation présidentielle, que jamais ils n'acquerront des esclaves en propriété et n'emploieront de travailleurs esclaves. Ceux qui violeraient cet engagement détruiraient pour eux le bénéfice de l'amnistie et retomberaient sous le coup des peines prononcées contre le crime de haute trahison. On le voit, l'exception qui frappe les grands propriétaires disparaît en pratique devant la renonciation expresse de ces propriétaires au monopole de l'esclavage. Il n'y a là qu'une sévérité apparente : en fait, chaque propriétaire signe l'engagement qui lui est demandé et se trouve amnistié. C'était bien le moins que le président Johnson, M. Seward et la cause unioniste missent à l'abri de toute contestation et de toute réaction future ce grand intérêt moral de l'émancipation des esclaves, qui a été la cause de la guerre, et en faveur duquel la fortune des armes, juste cette fois, s'est prononcée avec tant d'éclat.

Les pardons s'accordent donc très facilement au prix d'un grand surcroît de travail pour le président et ses ministres, et de quelques retards dans l'organisation nouvelle des états du sud. C'est devant une nombreuse députation de délégués appartenant aux états du sud et soumis à la clause d'exception que M. Johnson a prononcé sa dernière harangue. La députation avait été d'abord reçue par M. Seward. Elle était composée d'hommes considérables dans leurs états, dont plusieurs avaient appartenu au vieux parti whig américain, parmi lesquels le secrétaire d'état retrouvait de vieux amis politiques. Il y eut entre le ministre et les délégués un échange de paroles simples et de plaisanteries un peu dures, à l'américaine. « Nous venons vous présenter nos respects, » dit le chef de la députation à M. Seward. « Fort bien, répliqua le ministre, vous conviendrez qu'il en était bien temps. » Les délégués se mirent à rire et à dire que c'était vrai. M. Seward reprit : « Quand j'ai appris à mon fils que j'allais recevoir une députation de rebelles, il m'a dit qu'à moins qu'ils ne fussent animés de tout autres sentimens que ce dernier rebelle que nous avons vu, il aimait tout autant n'être pas de l'entrevue. » Le dernier rebelle en question était l'assassin dont l'œuvre est inscrite en terribles cicatrices sur le visage du secrétaire d'état. « Nos pensées sont conformes à nos paroles, répondit un délégué de Georgie; nous ne voulons plus être désormais que de bons et

loyaux unionistes. » Cette protestation fut répétée avec emphase par tous les assistans. Quelques-uns firent allusion à la clause exceptionnelle des 20,000 dollars. « Vous savez aussi bien que moi, répondit M. Seward, que ce sont les hommes à 20,000 dollars qui ont provoqué la rébellion et soutenu la guerre. Le gouvernement est-il trop exigeant lorsqu'il leur demande aujourd'hui quelques garanties de loyauté? Si vous voulez que cette clause soit pour vous inoffensive, au nom de Dieu, messieurs, rentrez chez vous et organisez vos états! Abrogez votre acte de sécession, rendez une ordonnance abolissant l'esclavage, comme le Mississipi vient de le faire, et il n'y aura personne alors dans le sud qui soit plus heureux que moi de votre rétablissement dans vos droits de citoyens. » Plusieurs des délégués entourèrent le correspondant du *Times* comme pour le charger de faire connaître leurs sentimens à l'Europe. « Nous voulons nous remettre au travail, disaient-ils tous, et cette clause est un obstacle. — Il vous est cependant bien facile d'obtenir le pardon. — Oui; mais tant que le gouvernement ne croira pas à nos protestations de loyauté, il y aura des délais. Nous voulons le convaincre de notre sincérité, et c'est pour cela que nous sommes ici ce soir. »

C'est la même députation qui s'est rendue auprès du président et à laquelle M. Johnson a fait entendre de si fortes et de si nobles paroles. Même familiarité dans la réception, mais ici il semble qu'une communication plus intense se soit établie entre ces représentans d'une communauté souffrante qui expie et reconnaît son erreur et ce chef d'état plébéien élevé pour ainsi dire au-dessus de lui-même par le sentiment de la responsabilité républicaine et le devoir patriotique que ses fonctions lui imposent. Voilà bien, comme son prédécesseur, un honnête homme, qui ne subtilise point avec ses obligations morales, qui serre de près le devoir étroit et simple. Il s'est opposé au démembrement de sa patrie, et il peut se rendre le témoignage d'avoir travaillé pour la bonne cause, qui a été la cause triomphante; mais aujourd'hui que la cause de l'Union est gagnée, c'est lui qui est chargé de restaurer cette Union, de la faire revivre. L'œuvre de la lutte et du champ de bataille est terminée; à lui la tâche de la réorganisation! Dans cette œuvre, il ne veut rien livrer à l'hypothèse, à la chimère, à l'entraînement. Il ne veut pas que les États-Unis aillent d'un extrême à l'autre, que, par réaction contre un système fédéral qui a failli briser l'unité nationale, ils se jettent dans un système de centralisation où se perdrait la liberté. Il s'en tient à la constitution, et, chose remarquable, cette invocation de la constitution pure et simple est la meilleure garantie de la réconciliation des deux fractions de la nation récemment divisées. En face de la constitution, il n'y a plus de parti victorieux ni de parti vaincu, il n'y a que des états égaux devant la loi commune et des concitoyens qui se relèvent dans leur propre estime par le respect mutuel de leurs droits. Les inspirations de la raison se rencontrent ici avec celles du

sentiment : M. Johnson, répondant aux plus intimes inquiétudes des délégués du sud, a pu leur déclarer avec une noble confiance qu'il croyait à leur sincérité, et il a pu, en leur montrant la place que la constitution leur assure, relever leurs espérances. Ce scrupule dans l'accomplissement du devoir, cet appel cordial et généreux adressé à des ennemis de la veille, ces nobles ménagemens pour la dignité d'adversaires vaincus après une lutte si violente, cet effort virilement tenté pour effacer les mauvais souvenirs et réparer les maux passés, sont un exemple de vertu gouvernementale que le monde n'avait point encore contemplé. Celui qui le donne n'est certes point un dynaste de la vieille mode, un de ces personnages que notre sénile Europe, héritière des formules serviles du bas-empire romain, décore du titre de majesté! C'est un ancien ouvrier, qui savait à peine écrire à vingt ans, dont le vote populaire et un tragique accident ont fait à l'improviste un chef d'état. La vie et la mort de Lincoln et la conduite présente de M. Johnson font grand honneur aux institutions démocratiques et à la forme républicaine. Nous pouvons nous plaindre et nous moquer, nous autres vieux civilisés, des manières grossières et ridicules des *Yankees;* mais ils nous montrent des vertus politiques devant lesquelles il n'est personne qui ne soit contraint de s'incliner. Par malheur, l'expérience nous a trop bien appris que dans notre vieille Europe si délicate, et dont toutes les aristocraties, après tout, ne sont recrutées que de parvenus, les belles manières s'acquièrent plus facilement que les vertus politiques.

A mesure que se dessine la politique intérieure de M. Johnson, on comprend mieux que sa politique extérieure ne sera point faite pour donner des inquiétudes à la France et à l'Angleterre. M. Johnson et M. Seward font très raisonnablement passer la politique intérieure avant la politique extérieure, la reconstitution pacifique de l'Union avant les griefs plus ou moins légitimes que leur ont donnés certains gouvernemens étrangers. On peut donc tenir pour certain que le gouvernement américain, livré tout entier à la tâche qu'il s'est assignée, ne troublera point de longtemps notre entreprise mexicaine. Nous faisons des vœux pour que le délai providentiel qui nous est ainsi donné soit mis à profit par notre gouvernement. Il faut espérer que nous aurons tout le temps nécessaire pour retirer nos troupes du Mexique avant que les États-Unis aient la volonté et le pouvoir de mettre en vigueur la doctrine de Monroë, laquelle restera, — qu'on n'ait point d'illusion à cet égard, — un principe essentiel de leur politique étrangère. De même, malgré les clameurs familières à la presse américaine, le gouvernement de l'Union vivra en bonne intelligence avec l'Angleterre tant que sa diplomatie sera dirigée par M. Seward. L'hostilité querelleuse que les *Yankees* nourrissent contre l'Angleterre ne se trahira que par des incidens secondaires où la responsabilité et l'honneur des gouvernemens des deux pays ne seront point engagés. Le *fenianisme* est

un incident de ce genre. Il a plu au gouvernement anglais de mettre un terme à l'agitation irlandaise qu'entretenait l'association des *fenians;* il a peut-être bien fait, mais il est probable qu'il eût pu s'abstenir sans danger de toute répression. Le trait le plus nouveau et le plus curieux de cette agitation irlandaise, c'est qu'elle a aux États-Unis les principaux élémens de son organisation. La pensée des nouveaux Phéniciens qui préparaient à l'Irlande une renaissance fantastique était de former aux États-Unis les cadres et les ressources d'une armée d'insurrection qui, traversant l'Atlantique, serait venue rendre l'indépendance à la verte Érin. L'immigration irlandaise est si nombreuse aux États-Unis qu'il est naturel que les conspirateurs aient considéré ce pays comme leur base d'opérations. Là ils avaient toute liberté de se réunir, de se concerter, de recueillir des souscriptions réelles et des enrôlemens imaginaires. Les procédés de la liberté américaine grossissent tout. Le bruit que le fenianisme faisait aux États-Unis depuis quelques mois était sans doute plus grand que le travail réel des conspirateurs. Les immigrans irlandais ne sont pas faits d'ailleurs pour gagner à leur pays d'origine les sympathies américaines. Beaucoup d'Irlandais ont servi sans doute dans les armées des États-Unis, quelques-uns, hommes distingués qui ont été obligés de quitter l'Irlande après les événemens de 1848, ont obtenu des grades élevés dans l'armée; mais la population irlandaise des villes, animée d'une sorte de haine contre la race noire, a montré pendant la guerre des sympathies sudistes, a pris part aux tristes émeutes de New-York, et a fait tout ce qu'il fallait pour rendre la cause de l'Irlande peu intéressante aux yeux de la masse du peuple américain. La nouvelle association était en outre réprouvée par le clergé catholique, et malgré le bruit dont elle essayait de s'entourer elle ne pouvait montrer dans ses rangs aucun homme de mérite ou de marque. Nous croyons donc que le fenianisme, même dans son foyer américain, était dépourvu de tout élément de force qui pût inquiéter l'Angleterre. En Irlande, les fenians qui correspondaient avec l'association américaine n'étaient pas plus redoutables. Ils se recrutaient dans les classes infimes de la population, étaient également brouillés avec le clergé catholique, et n'avaient pas de chefs connus. Ce qu'il y a eu de plus remarquable en eux, c'est leur hardiesse ou plutôt leur imprévoyance et leur présomption. Leur but avoué était la guerre civile; ils essayaient de se donner une organisation militaire, et dans un pays qu'ils dépeignent comme dépouillé des plus justes libertés ils ont pu pendant plusieurs mois, sans avoir rien à démêler avec la police et la force armée, se réunir par petites escouades et faire l'exercice quelquefois dans l'intérieur des villes, à deux cents pas de distance d'un poste militaire. Cette conspiration étrange et si peu dissimulée, qui ne gagnait aucun adhérent dans les classes éclairées de la population irlandaise, ressemble à un gigantesque enfantillage. Le procès que vont subir les fenians arrêtés en Irlande montrera, nous n'en doutons point, l'ab-

surdité et la faiblesse du complot. Tout cela n'aurait pu aboutir qu'à une triste échauffourée. En brisant le fenianisme, le gouvernement anglais a mis fin à une mystification plutôt qu'il n'a combattu un sérieux danger. Il faut bien le dire, les griefs de l'Irlande contre l'Angleterre, qui n'ont été que trop réels et trop justes autrefois, ne subsistent plus aujourd'hui. L'Irlande possède toutes les libertés dont jouit l'Angleterre; ses intérêts inspirent aux hommes d'état consciencieux de notre époque la même sollicitude que ceux des autres parties du royaume-uni. L'Irlande n'a plus guère à se plaindre que des priviléges que possède chez elle l'église établie, qui n'est que le culte d'une minorité; mais un tel grief ne justifie ni une insurrection ni une révolution, et l'on doit espérer d'en obtenir le redressement par le progrès que les institutions libérales font nécessairement accomplir aux idées de justice. De ses maux anciens, l'Irlande n'a plus guère conservé que le souvenir; l'affaire des fenians nous prouve que le souvenir et le ressentiment des injustices passées sont difficiles à extirper du sein des populations ignorantes. Les Anglais doivent donc se garder de se montrer trop sévères envers les Irlandais que les vieilles passions nationales égarent, car c'est la cruelle politique de leurs pères qui a semé ces haines séculaires dont nous voyons encore les dernières et tristes manifestations.

En France, tout repose, et si ce n'étaient les ravages commis par le choléra dans quelques villes importantes du midi, nous jouirions d'une fin de vacances singulièrement calme. Nous ne savons pourquoi l'on a troublé récemment une situation si tranquille par des bruits de rénovation politique et de remaniemens ministériels. Il ne s'agissait de rien de moins que le couronnement de l'édifice, et l'on indiquait la date d'un nouveau 24 novembre. Il y a sur ce point dans l'opinion une veine de crédulité qui se réveille volontiers sur le premier prétexte venu : l'opinion a des accès non d'impatience, mais d'espérance. On a mis bon ordre à celui-ci. Le journal officiel a démenti les bruits de crise ministérielle, et à la place du couronnement de l'édifice nous avons eu la circulaire du ministre de l'intérieur qui invite les préfets à ne point épargner les *communiqués* à la presse départementale. Il n'y aura donc rien de changé, soit; mais sérieusement, quand on y songe, il semble que ce ne soit point tout à fait sans motifs que le public ouvre parfois l'oreille à des bruits de changement. Nous approchons de la session, nous avons un nouveau président du corps législatif; le moment ne serait-il point propice pour examiner si les rapports du gouvernement avec le corps législatif sont établis sur la meilleure base possible? Or personne ne croit qu'il en soit ainsi : tout le monde trouve qu'il y aurait quelque chose à faire pour rendre plus faciles, plus pratiques, plus conformes à la logique, les rapports du pouvoir avec la chambre des députés. Les uns disent que l'institution des ministres-orateurs n'est pas viable, qu'il vaudrait mieux que les ministres à portefeuille vinssent

exposer eux-mêmes et défendre devant la chambre les affaires de leurs départemens; la présence des ministres dans les chambres fortifierait les assemblées, à qui elle apporterait des lumières et inspirerait une utile émulation; elle donnerait aussi au gouvernement une autorité plus directe sur les délibérations des chambres. En consentant à ce progrès, on ne porterait d'ailleurs aucune atteinte à l'esprit de la constitution, car déjà le gouvernement se fait représenter par un ministre, — le ministre d'état, — devant le parlement. N'y a-t-il point quelque chose de contradictoire dans la pratique actuelle? Les principaux chefs de service vont à la chambre, et les ministres n'y vont pas! D'autres critiquent le système de discussion de l'adresse. Ils préféreraient les adresses à l'anglaise, présentées et votées dans la même séance. Le système français, disent-ils, a l'inconvénient d'éloigner la discussion de ses objets et de ses conclusions pratiques. Il faut en trois semaines, et sans prendre haleine, discuter toutes les questions l'une après l'autre, sans rien résoudre, pour finir par n'exprimer dans un sens ou dans l'autre qu'une vague effusion. On dépense ainsi inutilement, comme en un exercice académique, un temps précieux; on déroute et on fatigue les esprits. Mais si l'on changeait de système de discussion pour l'adresse, il serait juste cependant de laisser à la chambre la faculté de faire connaître son opinion au moment opportun sur les questions importantes. On obtiendrait ce résultat en rendant à la chambre le droit d'interpellation. Avec une représentation véritablement complète du gouvernement devant la chambre, d'autres questions s'élèvent : ne faudrait-il point par exemple viser à la constitution de cabinets aussi homogènes que possible? Le ministère actuel possède-t-il cette qualité? En allant ainsi d'une chose à l'autre, on voit jaillir les questions qui flottent en quelque sorte devant l'opinion publique et se former les rumeurs plausibles qui annoncent ou un perfectionnement de la constitution ou un mouvement dans le personnel du pouvoir. Vains bruits, visions décevantes pour cette fois! Nous nous en tenons, en matière de progrès, au minimum de la vitesse. M. de Lavalette, on en conviendra, est parfait pour marquer ainsi le pas avec bonne grâce, en faisant le moins de chemin qu'il se peut. Sa circulaire aux préfets sur les communiqués est le modèle du genre, et nous la trouvons fort habile. La presse restera soumise à la loi draconienne des avertissemens; mais avertissons le moins possible et répondons aux articles de journaux par ces articles qui doivent à leur provenance officielle le nom élégant de communiqués. A merveille! et voilà les préfets passés écrivains par grâce d'état! En attendant que les journalistes deviennent préfets, ce qui arrive en France au moins une fois tous les vingt ans, ils auront la consolation de voir les préfets devenir journalistes.

Quand en France la politique étrangère chôme, l'intérieur fournissant peu, il n'y a pas grand'chose à dire. Sans doute il y a aujourd'hui en travail de très graves questions dans la politique générale de l'Europe; mais

ces questions que les sages surveillent sont loin encore d'être arrivées au degré de maturité qui les impose à l'attention publique. De cette nature sont les récentes complications allemandes. Nous n'avons point, quant à nous, dissimulé l'importance des récens succès et des tendances manifestes de la politique prussienne. La France ne peut point assister à la crise commencée en Allemagne sans avoir une politique préparée. Les esprits politiques en Europe, surtout dans les états moyens, comprennent bien la nécessité que créerait à la France un changement qui s'accomplirait dans l'équilibre germanique, — et comme ce changement leur paraît inévitable, ils se préoccupent des desseins et des prochains mouvemens de la politique française. Un ancien ministre des affaires étrangères de Belgique, le chef du parti catholique, M. Dechamps, vient de publier sur cette situation un écrit remarquable. C'est du point de vue belge que M. Dechamps juge naturellement les rapports actuels de la France et de l'Allemagne. Il constate avec regret les faits très graves qu'ont révélés les derniers événemens. Les traités ont perdu la garantie solidaire des grandes puissances; les faibles sont abandonnés sans secours aux entreprises des forts. Les traités ayant perdu leur autorité générale, les états moyens, qui ne devaient la vie qu'à ces traités, qui sont incapables de subsister par leurs propres forces, sont inquiétés et menacés dans leur existence. Leurs destinées ne dépendent plus que des mouvemens des grands états: ils sont à la merci des usurpations des uns, des besoins de compensation des autres. Le dualisme de l'Autriche et de la Prusse peut-il durer en Allemagne? L'une de ces puissances prendra-t-elle sur l'autre une prépondérance décidée? Prolongeront-elles leur accord par des concessions réciproques? Le sort des états secondaires de l'Allemagne est attaché à la solution de ces questions. La Belgique doit s'inquiéter au même titre des variations politiques de la Prusse et de l'Autriche, car des mouvemens de ces puissances dépendent ceux de la France. M. Dechamps comprend bien en effet que la France ne peut point demeurer inerte en présence des déplacemens de puissance qui peuvent s'accomplir en Allemagne. Nous ne sommes point, quant à nous, d'une école qui se plaît à remuer les questions de frontière. Si tout le monde demeurait content en Europe du partage des forces tel qu'il existe actuellement, ce n'est point nous qui exciterions notre pays à le changer. Si l'Allemagne nous paraissait appartenir au peuple allemand gouverné démocratiquement par des institutions représentatives communes, ce n'est point nous qu'effraieraient les progrès de l'Allemagne vers l'unité, car nous sommes convaincus que les nations libres n'ont rien à craindre les unes des autres. Mais si quelqu'un veut changer à son profit les délimitations existantes, si un gouvernement allemand absolutiste, aristocratique et militaire, veut s'approprier la direction des forces germaniques, la France, suivant nous, ne pourrait assister inerte à de tels changemens sans compromettre sa sécurité essentielle, sans encourir une déchéance funeste et honteuse. L'agrandissement de

certains de ses voisins doit être considéré par la France comme une agression contre elle-même; elle doit tout faire pour prévenir une agression de cette nature; elle doit se protéger contre une telle tentative en prenant les garanties territoriales nécessaires à sa sûreté et à l'accroissement de ses moyens de défense. L'économiste et le politique des temps de liberté et de paix où règne la foi des traités et où les peuples se ménagent et se respectent mutuellement peuvent faire bon marché des questions de frontière; mais, quand les choses sont remises à l'ascendant de la force, les questions de frontière ou plutôt d'extension de territoire vers celui qui peut devenir l'agresseur deviennent vitales. L'intérêt capital est de mettre alors entre soi et l'ennemi le plus de territoires et de population que l'on peut. Ce sont ces nécessités des siècles de guerre qui ont contraint la France à étendre successivement son territoire; les mêmes nécessités se produisant nous forceraient à nous agrandir encore sous peine de déchoir.

M. Dechamps se rend parfaitement compte des nécessités qui seraient ainsi créées à la France, et il voit d'avance les dangers que les transformations intérieures de la confédération germanique peuvent faire courir au royaume belge. Nous ne suivrons point l'auteur de la brochure sur la France et l'Allemagne dans les diverses hypothèses que parcourt son imagination, et nous ne nous permettrons point de juger les conseils qu'il donne à ses compatriotes pour les rendre dignes de faire survivre l'autonomie belge à une crise européenne. M. Dechamps sent très bien que le tour que prendront les affaires d'Allemagne va dépendre de l'expérience tentée aujourd'hui par l'empereur François-Joseph du côté de la Hongrie. Toute la question est en effet de savoir si l'Autriche pourra résister en Allemagne aux envahissemens de la Prusse, ou si elle sera forcée de céder à sa rivale en se réservant une part au butin. Or c'est au succès de l'effort intérieur accompli en ce moment qu'est attachée la puissance que l'Autriche pourra déployer dans les affaires allemandes. Si l'Autriche parvient à se rallier la Hongrie, si elle réussit à asseoir son empire sur la fédération volontaire et confiante des nationalités qu'elle régit, elle pourra reprendre son rôle de protectrice des états moyens de la confédération; elle pourra imposer pour la question des duchés une solution plus équitable que celle qui ressortirait des prémisses posées provisoirement à Gastein; elle pourra arrêter la Prusse. Alors la France sera rassurée, et M. Dechamps ne tremblera plus pour l'autonomie belge.

Mais par malheur il est devenu bien difficile de compter sur un succès de la politique autrichienne. M. Dechamps en a fait ingénieusement la remarque. « L'Autriche a eu le tort, que la fatalité des choses lui a peut-être imposé, de poursuivre depuis un siècle quatre politiques à la fois pour les perdre toutes successivement : sa politique danubienne, sa politique italienne, sa politique hongroise et sa politique allemande. » La politique danubienne était celle des vieilles guerres contre les Turcs, que continuèrent Marie-Thérèse et Joseph, et qui a été abandonnée depuis ce

dernier empereur. Sa politique italienne a conduit l'Autriche aux désastres qu'on a vus il y a six ans. L'empereur François-Joseph a essayé de la politique allemande avec M. de Schmerling, et en 1863, le jour où il convoqua auprès de lui à Francfort tous les princes allemands, il sembla espérer qu'il prendrait lui-même l'initiative et qu'il aurait l'honneur de la réforme du pacte fédéral. On sait comment ces illusions se sont évanouies. La Prusse, qui se tint à l'écart de l'assemblée de Francfort, était alors appuyée par la Russie, dont la reconnaissance pour les services que M. de Bismark lui avait rendus dans les affaires de Pologne était encore toute fraîche. La France, qui avait cependant cette année-là si peu de motifs d'être agréable à la cour de Berlin, s'effaroucha trop de la manifestation de l'empereur François-Joseph et fortifia la résistance prussienne. La tentative de Francfort échoua donc. La cour de Vienne n'appliqua pas plus heureusement la politique allemande au gouvernement intérieur de ses états. La Hongrie n'admit point la patente du 20 février: elle resta à l'écart des institutions représentatives unitaires créées et soutenues par M. de Schmerling et le parti allemand. L'abstention de la Hongrie durait depuis quatre ans en dépit de l'essai de gouvernement représentatif qui se poursuivait à Vienne. M. de Schmerling n'obtenait rien des Hongrois; on ne faisait aucun pas vers la réconciliation; l'isolement passif de la Hongrie paralysait tout. C'est alors et sous le coup de l'impuissance où la politique du parti allemand dans les états autrichiens le plaçait en face des affaires germaniques que l'empereur François-Joseph a eu recours à la politique hongroise, qui est la politique de la fédération des nationalités.

Ce dernier effort est digne d'une meilleure fortune que les essais précédens; il nous paraît surtout mériter les encouragemens sympathiques de la France, car il est de nature à satisfaire deux nationalités aimées de notre pays, les Polonais et les Hongrois; mais le gouvernement autrichien joue vraiment de malheur. Même quand il entre dans la bonne voie, ses intentions sont travesties. Le parti allemand, qui a perdu le pouvoir à Vienne, cherche et réussit en partie à faire croire aux libéraux européens que les dernières mesures prises par l'empereur François-Joseph sont un coup d'état absolutiste, et entraînent l'abandon du régime constitutionnel. Cette façon de représenter les derniers actes du gouvernement autrichien nous paraît fausse et injuste. Dans le système adopté par l'empereur François-Joseph, puisqu'il s'agit d'obtenir l'adhésion et la participation de la Hongrie à la politique collective de l'empire, il fallait bien retirer les patentes constitutionnelles auxquelles les partis libéraux et nationaux de Hongrie opposaient une fin de non-recevoir absolue. C'est après les manifestations des diètes que la reconstitution libérale redeviendra possible, et quant à nous, lorsque nous nous rappelons à quel point les institutions représentatives sont inhérentes et chères au génie hongrois, nous nous refusons à associer des idées de réaction absolutiste à un nouveau régime que la Hongrie trouverait acceptable.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

QUELQUES TRAVAUX RÉCENS SUR L'ANTIQUITÉ.

Le mouvement qui depuis quelques années entraîne tant d'esprits sérieux vers les études antiques ne s'arrête pas. Ce n'est pas un de ces goûts passagers qui se lassent vite, un de ces caprices fugitifs qui ne durent qu'une saison. Il a déjà vécu plus qu'une mode et ne paraît pas près de cesser. Ne voyons-nous pas l'attention du public, qui d'ordinaire n'est sensible qu'aux charmes de la nouveauté, se laisser détourner sur des faits qui ont vingt siècles de date et s'étonner d'y prendre quelque intérêt? Le culte de l'archéologie et de l'épigraphie compte plus de fidèles qu'il n'en a jamais eu. On publie tous les jours des traités nouveaux sur quelques points de l'histoire ancienne, et l'on traduit de tous les côtés les ouvrages de Mommsen, de Grote, de Merivale, qui étaient célèbres depuis dix ou vingt ans à l'étranger, mais que personne ne s'était encore avisé de nous faire connaître.

Parmi ces publications intéressantes, il en est deux sur lesquelles je voudrais appeler spécialement l'attention des lecteurs (1). Ce sont deux ouvrages récens dont l'antiquité est le sujet, mais qui ne la prennent pas au même moment de son histoire, et surtout qui l'étudient d'une façon très différente. L'un est plus hardiment généralisateur, l'autre aime plus les détails curieux et piquans, le premier tourne davantage du côté de l'érudition, le second est franchement littéraire; mais tous les deux se ressemblent par la sûreté des connaissances, par la fermeté et la netteté des conclusions, par l'intérêt que les auteurs ont su répandre sur des sujets sérieux, et plus encore par un air de bonne foi et de conviction qui donne tout d'abord à ceux qui les lisent l'envie de penser comme eux.

Dans le livre qu'il a intitulé *la Cité antique* (2), M. Fustel de Coulanges veut étudier la constitution primitive des anciennes sociétés. Pour être sûr d'arriver à leurs élémens essentiels, il remonte le plus haut qu'il peut dans leur passé, et il essaie d'atteindre à leurs origines. C'est une entreprise difficile lorsque on ne veut pas se contenter d'une hypothèse. Ces temps reculés n'ont pas d'histoire; ils ne laissent d'eux le plus souvent que des légendes dont le sens échappe, des rites et des usages qui ont survécu aux croyances dont ils étaient l'expression, une langue dont les

(1) Si les travaux philologiques ne m'éloignaient pas un peu de mon sujet, je profiterais de l'occasion pour dire un mot de l'édition de la *Cistellaria* et du *Rudens* de Plaute que vient de nous donner M. Benoist. Ces essais font bien souhaiter que M. Benoist achève son ouvrage, et qu'il nous donne enfin un Plaute tout entier.

(2) *La Cité antique, étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome*, par M. Fustel de Coulanges, professeur à la faculté des lettres de Strasbourg. Paris, Durand.

radicaux conservent confusément le souvenir des premières opinions du peuple qui la forma. C'est avec ces seuls élémens que M. Fustel de Coulanges essaie de reconstruire le passé. Il a employé beaucoup de science pour les réunir et une sagacité remarquable pour les interpréter. Voici en quelques mots à quels résultats il arrive. Selon lui, le principe qui a constitué la famille antique n'est pas l'affection commune des membres qui la composent, ou, comme l'ont pensé des jurisconsultes, l'autorité souveraine du père : c'est une croyance religieuse. Les plus anciens aïeux de la race indo-européenne ne croyaient pas qu'au moment où l'homme expire tout fût fini pour lui. La mort leur semblait un simple changement de vie, et non pas une dissolution de l'être; mais de quelle nature était cette existence nouvelle? Croyait-on que l'âme, une fois sortie d'un corps, allait en animer un autre? Non; la croyance à la métempsycose ne s'est jamais enracinée dans les esprits des populations gréco-italiennes, et ce n'est pas la plus ancienne solution que les Aryas de l'Orient aient acceptée du problème de la destinée humaine, puisque les Vêdas la contredisent. Pensait-on que les âmes des morts étaient réunies dans une demeure spéciale, comme le Tartare ou l'Élysée? Pas davantage; c'est une croyance assez récente et qui a été clairement exprimée pour la première fois par le poète Phocylide. « On pensait, dit Cicéron, que l'âme, réunie au corps, continuait de vivre avec lui dans le tombeau. » C'est ce que déclarent les plus anciens documens recueillis sur ces époques lointaines; c'est ce que montrent clairement les vieux rites des funérailles. De là ce soin, commun à tous les peuples antiques, prescrit par la loi, imposé par la religion, de donner aux morts une demeure où se continue tranquillement cette ombre de vie; de là cette crainte que, sans la sépulture, les âmes ne soient malheureuses et ne deviennent malfaisantes; de là aussi cette opinion si fortement enracinée chez tous les peuples primitifs que, si les âmes sont encore errantes sous la terre, elles peuvent y conserver quelques-uns des besoins de la vie, comme celui de boire ou de manger. Ces besoins, les descendans sont tenus sévèrement de les satisfaire. A certains jours de l'année, l'Hindou, le Grec, le Romain, apportent sur le tombeau de leurs ancêtres des gâteaux, des fruits, du sel; ils y versent du lait et du vin. C'est ce qui a fait naître partout le culte des ancêtres, devenus des dieux sous le nom de *héros* et de *démons* chez les Grecs, de *lares* et de *pénates* chez les Romains, culte symbolisé par la flamme du foyer sacré qui brûle dans chaque maison.

Cette religion domestique est pour M. Fustel de Coulanges le principe de la famille antique. Il montre avec une rigueur de déduction incroyable que tout l'état social ancien en est sorti. Avec elle, il rend raison du pouvoir absolu du père, des cérémonies du mariage chez les Grecs et les Romains, de la situation si inégale du fils et de la fille dans la famille, de la place qu'y tiennent les serviteurs et les esclaves. Si les races aryennes ne sont pas errantes et nomades, si elles ne se contentent pas d'une tente et d'un chariot comme l'Arabe ou le Tatare, c'est qu'elles ne veulent pas quitter la

terre au sein de laquelle reposent les aïeux. Où ils sont enterrés, elles se fixent. Leur premier soin est de leur trouver une demeure assurée où ils continuent en paix leur vie posthume, et de s'établir auprès d'eux pour ne pas les laisser manquer des honneurs qu'ils réclament. Autour du foyer sacré, la maison s'élève; autour de la maison, le champ qui contient les tombeaux des ancêtres ne peut pas changer de possesseur, et c'est ainsi que naissent le sentiment et le droit de la propriété. Si les fils en héritent seuls, c'est qu'à eux seuls est réservé le soin de perpétuer le culte de famille. La règle pour l'héritage, c'est qu'il suit le culte. Les filles en sont exclues parce qu'en se mariant elles renoncent au dieu du père pour suivre celui de l'époux. On voit donc que c'est la religion domestique qui fonda la propriété chez les peuples de race aryenne. La sépulture des aïeux amena l'union étroite, indissoluble de la famille et de la terre. De là vient le caractère qu'avaient la propriété et la demeure dans ces époques primitives. « Pour nous, dit M. Fustel de Coulanges, la maison est seulement un domicile, un abri; nous la quittons et nous l'oublions sans trop de peine, ou, si nous nous y attachons, ce n'est que par la force des habitudes et des souvenirs, car pour nous la religion n'est pas là. Notre Dieu est le Dieu de l'univers, et nous le retrouvons partout. Il en était autrement chez les anciens. C'était dans l'intérieur de leurs maisons qu'ils trouvaient leur principale divinité, leur providence, celle qui les protégeait individuellement, qui écoutait leurs prières et exauçait leurs vœux. Hors de sa demeure, l'homme ne se sentait plus de dieu; le dieu du voisin était un dieu hostile. L'homme aimait donc alors sa maison comme il aime aujourd'hui son église. »

Je ne puis pas suivre M. Fustel de Coulanges dans toutes ses déductions. Après avoir étudié isolément la famille et son organisation intérieure, il montre comment une réunion de familles a formé la tribu et une réunion de tribus a formé la cité. C'est encore ici la religion qui joue le principal rôle; elle fonde la tribu et la cité, comme elle a fondé la famille. La tribu vénère un héros dont elle croit descendre, et la cité rend un culte à son fondateur. L'organisation primitive de la famille est leur premier modèle à toutes les deux, et dans la cité comme dans la maison l'autorité politique naît de l'autorité religieuse. M. Fustel de Coulanges aborde ensuite les transformations sociales que le temps amène dans la cité, les droits accordés aux cliens et aux plébéiens, l'autorité enlevée aux rois, les principes nouveaux que la démocratie établit dans les gouvernemens et dans le droit civil, les nouvelles croyances répandues par la philosophie, et il nous conduit ainsi jusqu'à la conquête romaine et au christianisme. J'avoue que cette partie de son ouvrage me plaît moins que la première. Du moment qu'il arrive en pleine époque historique, les faits et les idées abondent; il est contraint d'être plus court. Il faut qu'il néglige beaucoup d'aperçus, et nous sommes réduits à un résumé. C'est bien peu de deux cents pages pour nous faire parcourir la série des révolutions qui amenèrent l'humanité de

la royauté patriarcale de Cécrops et de Numa jusqu'à l'empire administratif de Dioclétien.

L'ouvrage de M. Fustel de Coulanges est un système. Il en a tous les mérites et aussi tous les dangers. On est séduit et entraîné en le lisant par l'enchaînement rigoureux des opinions, et il en résulte un bel ensemble dont l'esprit est charmé. Cependant, lorsqu'on y réfléchit, bien des objections s'élèvent. Je crains que les jurisconsultes ne réclament contre bien des assertions qui me semblent contraires aux principes reçus. Les érudits auront peut-être aussi à faire plus d'une critique de détail à l'auteur sur la façon hardie dont il interprète certains textes. Pour moi, l'objection la plus grave que je lui adresserais, c'est qu'il est tellement plein de son idée qu'il veut tout expliquer par elle. Est-il sage d'admettre, dans des sociétés qui ont duré près de dix siècles, que tout découle d'un principe unique? Il convient assurément de faire ressortir l'influence de cette religion domestique sur la constitution de la famille et de la cité; mais n'y avait-il qu'elle? Faut-il croire, par exemple, que cette autre religion, plus étendue, plus générale, qui se retrouve aussi dans les temps les plus reculés chez tous les peuples de la race aryenne, le culte des forces de la nature divinisée, la religion de Zeus, de Jupiter, de Demêter, d'Apollon, n'a point eu d'action et n'a point laissé de traces dans les opinions et les gouvernemens des sociétés primitives? Quelque influence qu'on accorde à la religion domestique sur les esprits des peuples anciens, est-il bon de prolonger trop longtemps cette influence, et de vouloir expliquer l'histoire entière d'un grand peuple par les opinions de son berceau? Quoique Rome se vantât d'être la cité la plus religieuse de l'ancien monde, l'état chez elle me semble s'être sécularisé bien plus vite que ne le croit M. Fustel de Coulanges. Qu'importe que les rites soient respectés, si les croyances ont disparu, et que les augures continuent à interroger les poulets sacrés, s'ils éclatent de rire en se regardant? J'avoue que je suis moins disposé que l'auteur à chicaner Montesquieu quand il dit qu'à Rome la religion était asservie à l'état. Que dans le principe l'état au contraire ait reçu de la religion sa constitution et ses lois, rien n'est plus certain; mais n'est-il pas visible aussi que de très bonne heure des gens si avisés, si politiques, ont reconnu les services que la religion peut rendre, et qu'elle est devenue vite pour eux un moyen de gouvernement? On sait que, pour exclure les plébéiens de la cité, les patriciens alléguaient des considérations religieuses; croit-on que ce prétexte fût bien sérieux, et que le plus grand nombre d'entre eux ne fût pas poussé dans cette résistance par des motifs plus humains? La politique ne les préoccupait-elle pas déjà bien plus que la religion? — Au reste, ces réserves n'affaiblissent pas l'estime que je ressens pour le livre de M. Fustel de Coulanges. Le système qu'il développe est vrai dans son principe, quoiqu'il l'ait peut-être exagéré dans ses conséquences. Il fait comprendre une foule d'usages et de lois qui sans lui resteraient obscurs, et il rend vivantes pour nous les origines des cités antiques.

On peut dire qu'il y a aussi un système dans *les Moralistes sous l'empire romain* de M. Martha (1). Tous les morceaux qui composent ce livre sont sortis d'une même pensée, et une idée commune les relie entre eux. M. Martha a voulu montrer que, sous l'empire, à l'époque où naissait obscurément le christianisme, la philosophie a pris un nouveau caractère. Elle quitte de plus en plus les questions spéculatives, elle se fait autant qu'elle peut pratique et appliquée; elle essaie plus que jamais de pénétrer dans la vie et de régler les actions; elle prend enfin avec un grand éclat le rôle que nous attribuons aujourd'hui à la religion.

Sénèque est celui chez lequel se montre d'abord cette tendance nouvelle. C'est aussi par une étude sur Sénèque que s'ouvre le livre de M. Martha. Il n'a pas de peine à montrer que l'enseignement moral de Sénèque est la partie originale de son œuvre. Ce n'était pas un philosophe spéculatif. Quoiqu'il se dise stoïcien, il n'a point accepté tout l'héritage du portique. Il ne traite que rarement et avec une répugnance visible ces grands problèmes sur l'essence du bien, sur le gouvernement du monde, sur la nature des choses, qui étaient agités avec tant d'éclat dans l'école de Zénon et de Chrysippe. Ce qu'ils ont de trop relevé et de trop subtil le rebute, et il les appelle avec dédain des questions inutiles (*questiunculæ*). Il aime mieux donner des règles pour la vie, et la façon dont il les donne mérite d'être remarquée. Il ne démontre pas, il essaie d'entraîner. Il veut moins éclairer les esprits que saisir les âmes. Aussi emploie-t-il la méthode la plus propre à y réussir. Un raisonnement irréprochable suffit à l'esprit : pour gagner les cœurs, il faut plus d'assauts. De là viennent ces répétitions qu'on lui a reprochées, cette manière de revenir sur son idée, de la reprendre, de la retourner, de l'exprimer dans des termes de plus en plus vifs et piquans, cet effort visible, cette recherche quelquefois fatigante, pour la rendre non pas plus claire et plus démonstrative, mais plus saisissante. Nous connaissons bien ces procédés; ils sont familiers à nos prédicateurs, et M. Martha a bien raison d'appeler l'œuvre de Sénèque une prédication morale. Il a fait voir, par des rapprochemens discrets et habiles, qu'il ressemblait plus d'une façon surprenante à nos grands orateurs chrétiens. Sénèque a souvent défini le rôle qu'il assigne à la philosophie, et ce rôle est tout à fait celui que nous attribuons à la religion. « Tu es appelé, dit-il à son sage, auprès des malheureux; tu dois secourir des misérables, des naufragés, des gens qui ont la tête sous la hache qui va les frapper. » Aussi toutes les âmes souffrantes, et le nombre en était grand alors, avaient-elles recours pour se guérir à la philosophie. Nous avons conservé la lettre qu'un jeune homme de grand avenir, un des officiers de la garde de Néron, Annæus Serenus, écrit à Sénèque pour lui dévoiler l'état de son âme. Il souffre d'un mal que nous connaissons bien

(1) *Les Moralistes sous l'empire romain, — Philosophes et Poètes,* par M. C. Martha, professeur au Collége de France. Paris, Hachette.

et qui est ordinaire aux époques fatiguées; il éprouve ces grands découragemens qui suivent des ambitions exagérées, il est triste et désespéré sans motifs, il ne se trouve pas de ressort pour agir, il est dégoûté de lui-même et des autres. « Dans ce voyage que j'accomplis, dit-il, je suis moins tourmenté de la tempête que du mal de mer, *non tempestate vexor, sed nausea.* » Sénèque est pour lui, comme pour les autres, un véritable directeur de conscience. Il prêche à ces mondains, à ces débauchés, la retraite, la fuite des plaisirs bruyans, la vie solitaire, l'amour de la pauvreté, le dédain des souffrances, la patience dans les maladies, la résignation devant la mort. Ces préceptes n'ont pas été sans résultat. Ce n'étaient pas de vaines paroles, comme on l'a souvent prétendu. Ceux à qui elles étaient adressées s'en pénétraient. Elles les soutenaient dans les épreuves épouvantables auxquelles la vie était alors exposée; elles leur donnaient surtout le courage dont on avait le plus besoin à cette époque, celui de bien mourir. Les hommes illustres de ce temps marchaient à la mort tout pleins de ces nobles pensées; souvent même, pour les avoir présentes à l'esprit, ils se faisaient accompagner jusqu'au lieu du supplice par un sage chargé de les leur rappeler : *prosequebatur eum philosophus suus.* Au lieu de *son philosophe,* on dirait aujourd'hui *son confesseur,* et en vérité, quand on lit certains passages de Sénèque, la différence de l'un à l'autre ne semble plus si grande qu'on le pensait.

Pour nous montrer cette philosophie à l'œuvre, pour nous faire apprécier d'une manière vivante l'influence que ses enseignemens avaient alors sur toutes les âmes, M. Martha a successivement esquissé quelques figures curieuses prises parmi les écrivains ou les hommes politiques de ce temps. Avec Perse, il nous la montre dans les hautes classes de la société, parmi ces patriciens que frappait sans relâche le despotisme impérial. Avec Marc-Aurèle, il nous la fait voir sur le trône. Ce n'est pas là qu'il faut ordinairement l'aller chercher; mais enfin elle s'y est assise une fois, et c'est une grande gloire pour le stoïcisme d'avoir formé celui qui fut peut-être, avec saint Louis, le souverain le plus parfait qui ait jamais gouverné les hommes. Je ne dis rien de ces tableaux, d'une perfection achevée; on les a lus dans cette *Revue.* C'est assurément en écrivant ces pages touchantes, si pleines de sentiment et d'émotion, que l'auteur a pu s'appliquer cette phrase de Sénèque qu'il cite dans sa préface, et dire de lui avec raison que « non-seulement il pense, mais qu'il aime ce qu'il dit. » Cependant, quelque plaisir que me causent ces deux morceaux, j'avoue qu'il y a d'autres parties dans le livre de M. Martha que j'ai lues peut-être avec plus d'intérêt encore : ce sont celles où il s'occupe de la prédication populaire. Que la philosophie ait éclairé les hautes classes de la société romaine, je n'en suis pas surpris : elle était aristocratique de sa nature, et ne cachait pas son dessein de s'adresser aux esprits d'élite; mais vers l'époque des Antonins elle a bien une autre ambition, et elle consent à descendre plus bas. Sénèque écrivait pour les lettrés, pour les grands seigneurs, pour les

riches traitans de la cour de Néron; après lui, l'enseignement philosophique quitta ces sommets pour aller trouver la multitude, si dédaignée des anciens sages. Tandis que les sophistes élégans et beaux parleurs se composaient avec un soin infini un auditoire choisi et favorable, les cyniques, véritables moines mendians de la philosophie antique, parcouraient les rues et les places, attroupaient autour d'eux les matelots et les esclaves, quelquefois applaudis, souvent hués, et saisissant toujours l'attention de la foule par la bizarrerie de leurs manières et de leurs paroles. Entre ces deux extrêmes, il y a eu des prédicateurs populaires de la philosophie, moins dédaigneux du peuple que les sophistes lettrés, moins grossiers que les cyniques, et qui faisaient pénétrer jusqu'aux derniers rangs de la société les préceptes les plus élevés de la sagesse antique. M. Martha nous a dépeint l'un de ces sages, le philosophe Dion Chrysostome. Dion passa sa vie à parcourir tout l'empire; il voyagea jusque chez les Gètes, il parut à la cour des empereurs, se donnant partout « pour un homme errant, accoutumé au travail des mains, et qui n'avait fait de la philosophie que pour lui-même, comme les ouvriers en travaillant sifflent ou chantent à demi-voix, sans faire profession d'être des chanteurs. » Quand ce sage en haillons paraissait en public, la foule tourbillonnait autour de lui « comme les petits oiseaux voltigent autour d'un hibou. » Il prenait hardiment la parole; il leur prêchait à tous la concorde, la vertu, la modération; il ne craignait pas de heurter leurs préjugés, bravait leurs cris, leurs railleries, leurs injures, et finissait quelquefois par désarmer leurs haines, par calmer les inimitiés qui divisaient les villes voisines, ou, dans la même cité, par ramener la paix parmi les diverses classes de citoyens. M. Martha fait très justement remarquer que ces habitudes de la philosophie populaire antique ont contribué indirectement à la propagation du christianisme. « Ces usages du discours public, ce droit pour le premier venu de prendre la parole dans les théâtres, dans les cirques, les assemblées, ce droit même de dire des injures au peuple, toutes ces libertés dont les païens avaient tant abusé, permettaient aux chrétiens de haranguer la foule sans l'étonner. On pouvait couvrir leurs discours de huées, railler la simplicité incomprise de leur éloquence, les traiter d'insensés et d'impies; mais enfin, grâce à l'usage établi, on les écoutait. Si les cœurs étaient encore fermés à la religion nouvelle, les oreilles étaient ouvertes. »

Ce n'est pas le seul service que la philosophie antique ait rendu au christianisme naissant. Sans s'en douter, elle a souvent travaillé pour lui : elle a préparé les cœurs à son enseignement. Si l'on veut savoir les obstacles ou les ouvertures que la nouvelle religion trouvait à sa propagation, il importe de bien connaître quel était l'état moral du monde romain au moment où elle a commencé de s'y répandre. C'est ce qu'a étudié M. Martha, et c'est ce qui donne tant d'intérêt à son livre pour ceux qu'attire le grand problème des origines du christianisme.

GASTON BOISSIER.

UN MAITRE FRANÇAIS INCONNU.

Une belle page vient d'être restituée à l'histoire de l'ancien art français. On croyait généralement que nos peintres du moyen âge étaient surtout des miniaturistes, des enlumineurs de manuscrits, et qu'après le déclin de cette époque nous n'avions fait que suivre de loin le mouvement de la renaissance sans le préparer en aucune manière. Or, une soixantaine d'années avant l'apparition de Raphaël, il y avait à Tours une école de miniaturistes d'où s'élançait hardiment un peintre original. De récens travaux sont venus fixer nettement dans l'histoire de la peinture française la place de ce maître trop peu connu. Disciple de ces enlumineurs qui avaient formé pendant plusieurs siècles une tradition si riche et que Dante avait signalés avec honneur dans *la Divine Comédie,* cet enfant de l'école de Tours a été le premier initiateur d'un art plus élevé. Il a encore le charme, la candeur, la piété du moyen âge; il a déjà le relief et la variété d'expression qui seront les caractères de la renaissance. A côté de l'idéal convenu et monotone apparaît chez lui l'étude de la nature; l'art se dégage, la vie rayonne, et l'Italie, qui va bientôt inaugurer avec tant de vigueur et d'éclat cette adolescence de l'esprit humain, en salue les symptômes chez le peintre de la Touraine. « Ici, — dit Florio Francesco, un Florentin du xve siècle qui examinait en artiste les trésors de Notre-Dame de Tours, — ici je compare les images de l'ancien temps avec les modernes, et je suis frappé de la supériorité de Jehan Foucquet sur les peintres des siècles antérieurs. Oui, l'homme dont je parle, Jehan Foucquet, peintre de Tours, a surpassé par l'habileté de son art non pas ses contemporains seulement, mais tous les anciens. Que l'antiquité vante Polygnote, qu'on glorifie Apelle; pour moi, je serais content de mon partage si j'étais capable d'atteindre par la parole à la hauteur des œuvres qu'a exécutées son pinceau. Et n'allez pas croire que ce soit là une fiction poétique; vous pouvez prendre un avant-goût du génie de ce maître en notre église de la Minerve, pour peu que vous examiniez avec attention le portrait du pape Eugène, peint sur toile. L'auteur était bien jeune encore, et pourtant avec quelle vérité, avec quelle puissance d'illusion il a rendu son personnage! Croyez-moi, je ne dis rien de trop, ce Foucquet a véritablement le pouvoir de donner la vie à ses figures par la magie de son pinceau, et de renouveler presque le miracle de Prométhée. »

Comment se fait-il qu'un artiste glorifié en de pareils termes par un Italien de la renaissance soit encore à peu près inconnu chez nous? C'est en 1477 que Florio Francesco écrivait ces lignes. L'école de Cologne, l'école de Bruges, jetaient alors un vif éclat. Ce n'est pas une victoire médiocre que d'obtenir le premier rang au milieu de cette activité féconde, indice d'une rénovation prochaine, surtout quand le juge est un compatriote de Giotto, de Cimabue, un contemporain du Pérugin. Puisque ce portrait d'Eugène IV, si vrai, si vivant, avait été exécuté à Rome pour l'église de la Minerve,

l'Italie avait sans doute inspiré Jehan Foucquet, et l'on voit qu'à son tour elle avait dû profiter des travaux du jeune maître. Six ans après la lettre de Florio Francesco, Raphaël venait au monde, rapprochement aussi périlleux qu'honorable. L'attention et l'enthousiasme que le voyageur florentin réclamait pour le peintre de Tours, toute une moisson de chefs-d'œuvre les lui enleva. Je ne m'étonne donc pas que le nom de Jehan Foucquet se soit bientôt effacé du souvenir des Italiens, quoique certaines paroles de Vasari semblent se rapporter à ses œuvres; mais la France n'avait pas les mêmes excuses, et, encore une fois, comment se peut-il qu'un peintre de cette valeur n'ait été remis à son rang qu'après trois siècles d'oubli? Il faut répéter ici les réflexions si justes de M. Ernest Renan dans son *Discours sur l'état des arts au quatorzième siècle*. « L'Italie a eu deux bonnes fortunes refusées à la France, celle d'avoir conservé intactes les œuvres de ses anciens artistes et celle d'avoir eu Vasari... Sans contredit, la France du XIIe et du XIIIe siècle posséda dans son sein un mouvement d'écoles comparable à celui de l'Italie du XIVe siècle, mais elle n'eut pas de narrateur légendaire pour ce grand développement. Ses génies créateurs ne nous sont guère connus que de nom ou par les chétives images qui nous les montrent sur le pavé de leurs églises sous l'humble manteau de l'ouvrier. La façon dont leurs œuvres furent traitées a été bien plus déplorable encore. La France a toujours eu le tort de détruire quand elle a voulu bâtir. Trois ou quatre fois au moins, la France a changé de face, et chaque fois elle s'est crue obligée de faire table rase du passé... L'Italie au contraire, même au temps de Raphaël, n'effaça jamais un Giotto. » Ainsi d'une part les œuvres des vieux maîtres détruites ou dispersées, de l'autre nul sentiment de respect pour ces traditions d'un autre âge, aucun récit qui les consacre, en un mot point de Vasari, telles sont les deux causes qui expliquent trop bien l'effacement de ces noms à qui la gloire était promise. Eh bien! c'est précisément ce double mal qui est enfin réparé par la critique et l'art du XIXe siècle. Le nom de Jehan Foucquet reprend sa place dans l'histoire, et ses œuvres, rassemblées avec autant de soin que de patience, vont justifier à nos yeux les paroles enthousiastes de Florio Francesco.

Qu'était-ce donc que Jehan Foucquet? Il était né à Tours vers 1415 ou 1420. Initié de bonne heure aux secrets de l'art chez les maîtres enluminiers de sa ville natale, il dut se placer tout jeune encore au premier rang, puisque nous le voyons dès l'année 1440 appelé à Rome pour y faire le portrait du pape Eugène IV. Jehan Foucquet à cette date n'avait pas plus de vingt-cinq ans. Vasari signale un portrait de Charles VII peint à Rome à la même époque, et qui, selon toute apparence, était l'œuvre du même artiste. Les éloges que Vasari lui donne rappellent exactement les termes dont s'était servi Florio Francesco : *tête peinte d'après nature, si belle et si bien traitée que la parole seule lui manque pour être vivante*. Quel autre que Jehan Foucquet eût pu faire d'après nature un portrait de Charles VII?

On ne voit pas qu'à cette date aucun artiste italien soit venu en France, ni que d'autres artistes français aient visité l'Italie. Il y avait des rapports d'amitié entre le pape et le roi de France; n'est-il pas naturel de penser que le peintre de Tours, en se rendant à Rome pour y exprimer sur la toile les traits d'Eugène IV, emportait avec lui son portrait de Charles VII, soit qu'il fût chargé d'en faire don au souverain pontife, soit qu'il voulût le reproduire sur les murs du Vatican? C'est au Vatican en effet que ce Charles VII fut placé, au milieu d'autres personnages illustres à qui s'appliquent également les éloges de Vasari; ils avaient été peints à l'endroit même des *chambres* où Raphaël, soixante-dix ans plus tard, exécuta *la Captivité de saint Pierre* et *le Miracle de Bolsène*. Quel que fût le respect de l'Italie pour les vieilles écoles de peinture, Jules II fit effacer toutes ces figures pour donner un vaste champ à son peintre; n'était-ce pas d'ailleurs le temps où ce belliqueux pontife était en guerre avec la France, le temps où Louis XII, ripostant à ses attaques, le laissait bafouer par nos poètes populaires sur les tréteaux de Pierre Gringoire? On ne devait pas tenir beaucoup à conserver au Vatican le portrait d'un roi de France, et il est probable que l'ami d'Eugène IV paya pour l'adversaire de Jules II. Nous apprenons par Vasari que Raphaël fit copier ces peintures avant qu'elles fussent détruites; encore un hommage à Jehan Foucquet. Quoi qu'il en soit, la copie de ce *Charles VII* est perdue, aussi bien que le portrait d'Eugène IV. Il y a là néanmoins des indications acquises désormais à l'histoire. De tels débuts nous montrent quelle était la place du peintre de Tours parmi les artistes de son temps; nous ne sommes donc pas surpris de le voir chargé de travaux considérables par les premiers personnages du xve siècle, travaux, hélas! bien dispersés de nos jours, mais non pas détruits, et qu'une sollicitude intelligente essaie de rassembler en ce moment sous nos yeux. Le peintre d'Eugène IV et de Charles VII trouva des protecteurs dont les annales de l'art doivent enregistrer les noms : Étienne Chevalier, trésorier de Charles VII, le duc de Nemours Jacques d'Armagnac, enfin Marie de Clèves, troisième femme de Charles d'Orléans, le poétique prisonnier d'Azincourt, et mère du roi Louis XII. Étienne Chevalier surtout fut le Mécène de Jehan Foucquet. C'est pour Étienne Chevalier que le peintre de Tours illustra de quatre-vingt-onze miniatures la curieuse compilation de Boccace sur les illustres infortunes de l'humanité. *Les Cas des nobles hommes et femmes malheureux,* tel est, dans la traduction du xve siècle, le titre de cette longue suite de récits. Les malheurs de ces *nobles hommes et femmes* commençant avec Adam et Ève et se prolongeant jusqu'aux contemporains de l'auteur, Jehan Foucquet avait un large champ pour déployer la variété de son invention et la souplesse de son pinceau. Ce précieux manuscrit, dont la transcription fut terminée, comme l'indique la dernière ligne du texte, « le 24 novembre 1458, au lieu d'Hauboryilliers-lez-Saint-Denis en France, pour Étienne Chevalier, conseiller du roi Charles VII, maître des comptes et trésorier de France, » appartient

aujourd'hui à la bibliothèque de Munich. C'est encore pour Étienne Chevalier que Jehan Foucquet exécuta les quarante miniatures d'un livre d'heures, vrai chef-d'œuvre d'élégance, l'ornement et l'honneur de la belle galerie de M. Louis Brentano à Francfort-sur-le-Mein.

Francfort, Munich, voilà des noms qui sonnent mal en pareille matière; notre vieux peintre est-il donc tout entier en Allemagne? Non, Dieu merci. La Bibliothèque impériale possède une collection moins riche, mais singulièrement belle, des miniatures de Jehan Foucquet: ce sont onze sujets composés pour un manuscrit intitulé *les Antiquités des Juifs*, par Josèphe, traduites en français. Commencé dans les premières années du xve siècle, ce beau livre ne fut achevé que vers 1470; il représente ainsi deux périodes très distinctes et permet de mesurer le progrès dont le peintre de Tours a été l'initiateur. Des quatorze miniatures qui le décorent, trois appartiennent à la première période et sont d'une main inconnue; les onze autres sont l'œuvre de Jehan Fouquet, œuvre exquise, pleine de charme et de vie, d'élégance et de hardiesse. Voici enfin un artiste qui sait et qui ose; le souffle de la renaissance est là. Ces belles miniatures, comme celles du livre d'heures d'Étienne Chevalier, appartiennent aux dernières années de la vie de Foucquet et révèlent la pleine maturité de son talent. Une inscription tracée à la fin du volume le désigne en ces termes : « le bon peintre et enlumineur du roi Louis XIe, Jehan Foucquet, natif de Tours. » Employé longtemps par le trésorier de Charles VII, ainsi que par Agnès Sorel, dont il avait fait le portrait, Jehan Foucquet était donc devenu le peintre ordinaire de Louis XI, comme Michel Columb était son statuaire. On croit qu'il mourut vers l'année 1485, âgé de soixante-cinq ou soixante-dix ans. Il laissa de nombreux disciples, et à leur tête ses deux fils, Louis et François Foucquet.

Cette biographie est bien incomplète, comme on voit; telle qu'elle est pourtant, c'est encore beaucoup de l'avoir retrouvée. Il est probable que nous ne pénétrerons jamais d'une façon plus complète dans l'intimité de Jehan Foucquet. M. Renan a eu bien raison de le dire : Quel malheur que nous n'ayons pas eu un Vasari! Nous n'en sentons que plus vivement le service rendu à l'histoire de l'art français par l'habile éditeur qui publie en ce moment même tout ce qu'il a pu rassembler des trésors épars d'Étienne Chevalier. Grâce à lui, grâce à M. Brentano, qu'il a su intéresser à la cause du maître, les scènes charmantes exécutées pour le *Livre d'heures* d'Étienne Chevalier ont été reproduites avec tout le soin désirable (1). C'est presque l'œuvre elle-même qui nous est offerte, tant les procédés de la gouache ont reçu de perfectionnemens et viennent en aide au crayon du dessinateur. Voici bien le peintre qui clôt le moyen âge et annonce la renaissance. S'il peint une scène religieuse, le sentiment de la vie se fait jour à travers la pieuse timidité des anciennes écoles. Derrière le monde de l'Évangile tel

(1) Jehan Foucquet, *Heures de maistre Estienne Chevalier, trésorier des rois Charles VII et Louis XI*. — In-4°; Paris, 1865, L. Curmer, éditeur.

que l'imaginaient les hommes du XIIIe siècle, apparaissent les hommes et les monumens du XVe. Cet appartement où l'archange vient saluer la Vierge, c'est un salon comme ceux que Bramante et Primatice vont remplir de merveilles. Tandis que Job sur son fumier disserte avec ses amis, regardez le fond du tableau : c'est le donjon de Vincennes, non pas le donjon inachevé comme on le voyait au temps de saint Louis, mais celui dont on avait élevé les étages et couronné les tours à la fin du XIVe siècle. Ici, c'est Étienne Chevalier dévotement agenouillé devant la Vierge; là, dans l'adoration des mages, c'est Charles VII entouré de sa garde écossaise. Est-ce bien une adoration des mages ou une visite du roi dans ses provinces? Quand le roi voyageait à cette époque, on s'arrangeait de telle façon que la journée se terminât dans quelque château fort. Le château occupe le fond de la scène; voyez comme la troupe s'y élance! On n'a pas ouvert librement les portes; c'est un siége en règle, une véritable escalade : vive image du temps où le monarque, à peine délivré des Anglais, rencontrait encore tant de résistance chez ses vassaux et commençait à établir l'unité du royaume. On retrouverait ainsi maintes choses de notre histoire, on retrouverait surtout le Paris du XVe siècle dans ces accessoires si curieux, si vivans, soit que le peintre y consacre le dernier plan de son tableau, soit que par une croisée entr'ouverte il laisse apercevoir la silhouette de la ville. Voici la Sainte-Chapelle, voici Notre-Dame de Paris avec sa petite flèche restaurée sous Charles VII, voici les autres édifices qui couvraient alors l'île de la Cité. Mais ce n'est pas seulement le libre choix des accessoires, ce n'est pas seulement la vie et le tumulte de la scène, c'est surtout l'expression des visages, la variété des physionomies qui révèlent un art à demi émancipé. Encore un pas, et nous sommes en pleine lumière; encore un élan, et ces figures brisent leurs dernières entraves : l'école de Vinci n'est pas loin. A ces miniatures de la galerie de M. Brentano reproduites avec tant de fidélité, l'éditeur en a réuni d'autres qui appartiennent à lady Springle, à M. Ambroise-Firmin Didot, etc. Il serait curieux surtout de pouvoir joindre aux quarante pages de Francfort les onze compositions des *Antiquités juives*. Ces témoignages du progrès du peintre, gardés aujourd'hui avec un soin jaloux à la Bibliothèque impériale et accessibles seulement aux initiés, acquerraient une bien autre valeur, s'il était permis de les comparer à ce *Livre d'heures* dont ils sont la continuation naturelle. La sympathie publique ne manquerait point à une pareille entreprise : il s'agit de compléter l'histoire de l'art et de restituer à la France un de ses plus dignes enfans.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

V. DE MARS.